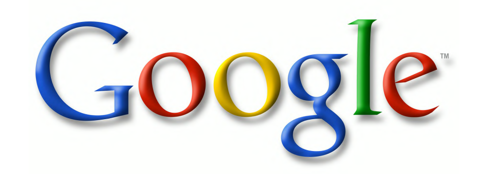
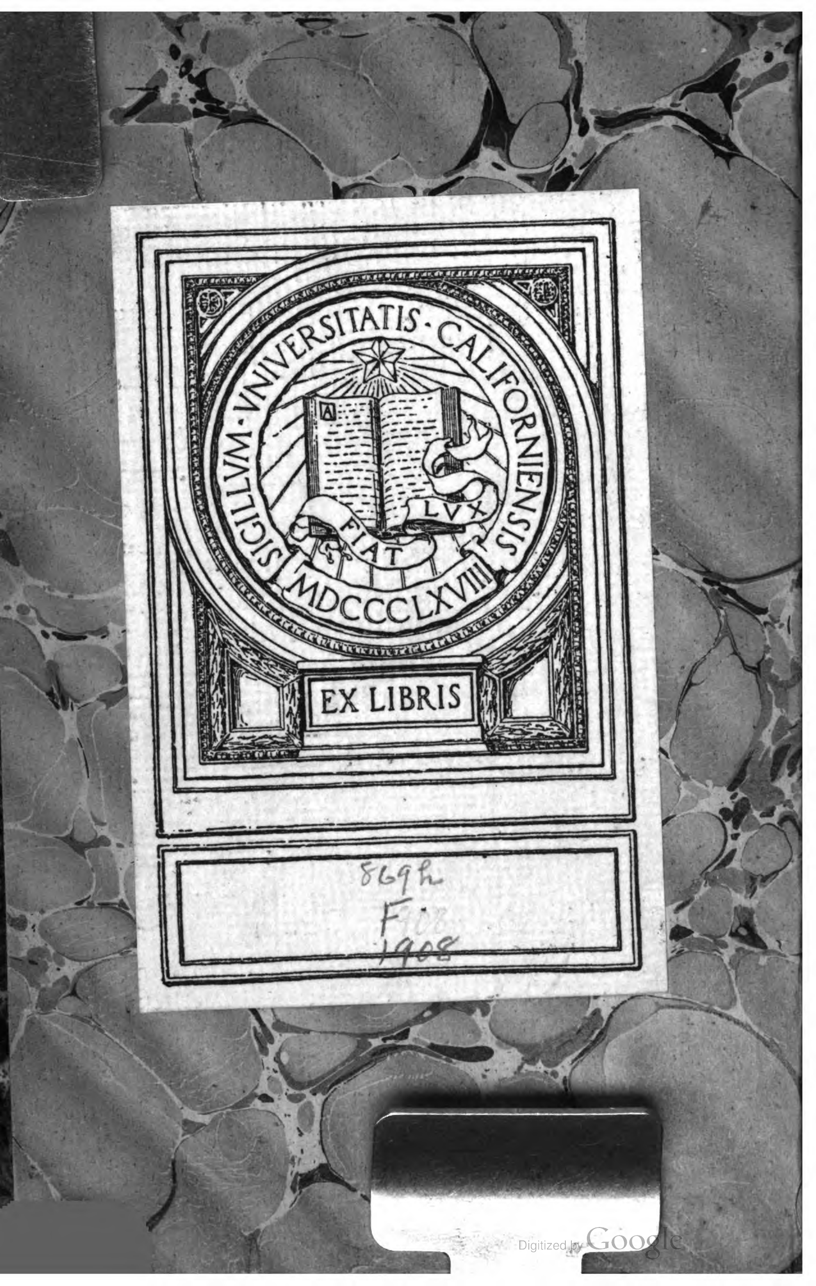
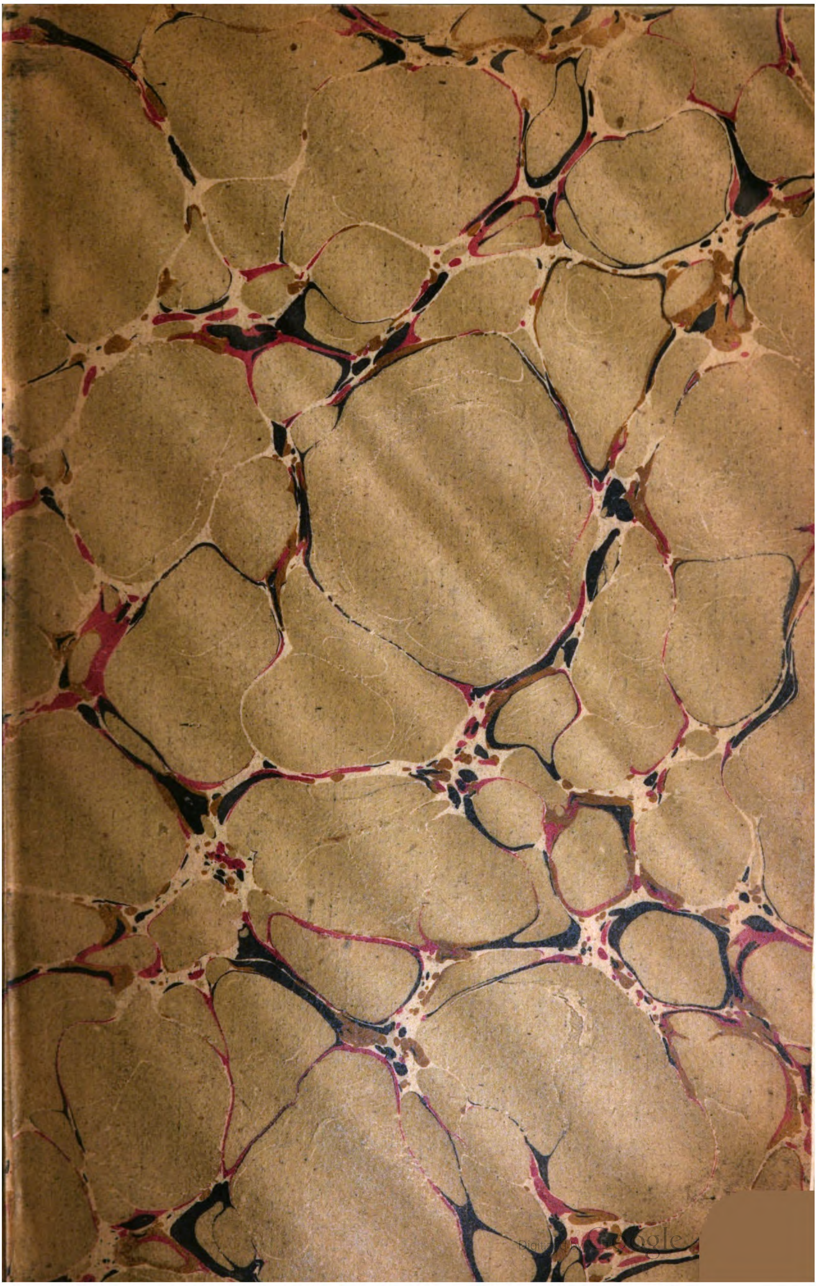




Henri Heine. Poesie
Heinrich Heine


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



HENRI HEINE

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50.

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait. 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait... 1 vol.

CHAMFORT, avec une notice et un portrait........... 1 vol.

RIVAROL, avec une notice et un portrait............ 1 vol.

HENRI HEINE, avec une notice et un portrait........ 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger............ 1 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice.............. 1 vol.

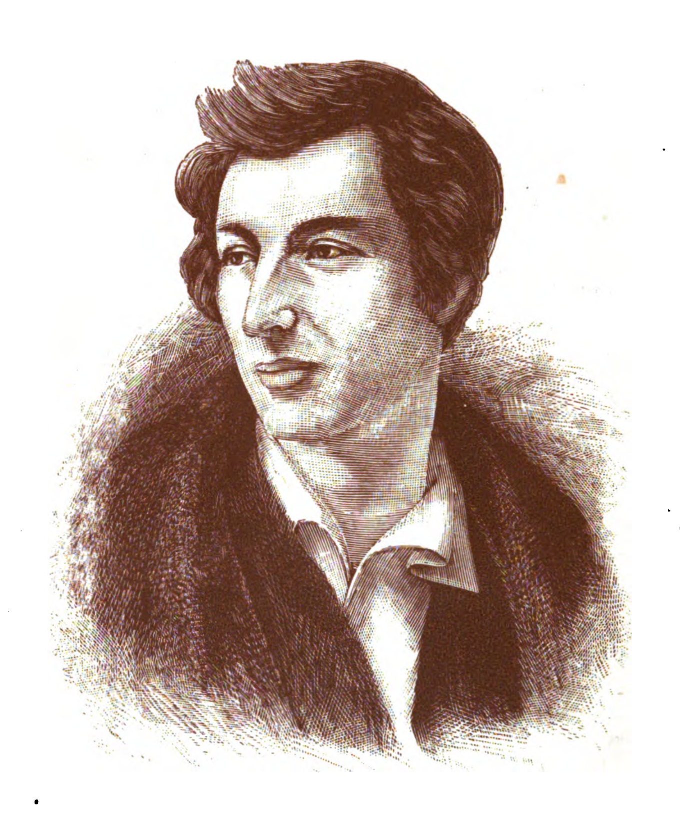
STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Södermark....... 1 vol.

CYRANO DE BERGERAC, avec une notice de Remy de Gourmont, un portrait et deux gravures anciennes 1 vol.

Série in-16 à 3 fr.

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont.......................... 1 vol.

SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont. 1 vol.



HENRI HEINE.

D'après le portrait de Gassen.



COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Henri Heine

POÉSIE : INTERMEZZO ; LE RETOUR ; LIEDS ;
VOYAGE DANS LE HARZ ; LA MER DU NORD ; ATTA TROLL ;
GERMANIA ; LAZARE.
PROSE : LE TAMBOUR LEGRAND ; LES DIEUX EN EXIL ;
LE RABBIN DE BACHARACH ; NUITS FLORENTINES ; PENSÉES ;
QUELQUES LETTRES. — APPENDICE : DOCUMENTS ET BIBLIOGRAPHIE.

AVEC UNE NOTICE ET UN PORTRAIT

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

HENRI HEINE

—

Heine possède à un haut degré, à un degré excessif peut-être, cette faculté de dissocier la sensibilité et l'intelligence qui étonne si fort les Allemands. Au moment même qu'il éprouve, qu'il exprime ses peines ou ses joies d'amant ou de poète, il se regarde jouir, il se regarde souffrir, surtout souffrir, et il se juge spectateur ironique d'un spectacle dont il est aussi l'auteur et l'acteur. L'Allemand s'enfonce dans son rêve, y disparaît tout entier, esprit et sentiment : l'esprit de Heine demeure en dehors du nuage, lumineux et attentif.

La race n'explique le caractère d'un homme que dans ses traits les plus généraux. Heine n'était pas Allemand, mais la forme de son génie ne sera pas justifiée par ses origines juives ; elle n'a aucune parenté ni avec le lyrisme impitoyable des prophètes ni avec la sublime logique d'un Spinoza. Il n'était pas Allemand, et pourtant ! Que l'on jette dans la candeur bien sentimentale d'un bon Allemand l'ironie la plus gaie de Voltaire, et l'on aura une pâte qui ressem-

blera beaucoup à celle dont fut pétrie Henri Heine. Ce qu'a pu y ajouter le ferment juif, je suis incapable de le démêler : peut-être le goût du sarcasme, peut-être le plaisir de la destruction.

Dusseldorf, où il naquit en 1799 (1), fut occupé par les Français de 1806 à 1814. Heine y fit toutes ses études, au lycée impérial, et s'il y apprit assez mal notre langue, il y respira du moins le bon air de notre littérature. Ce fut ensuite une vie de juif-errant à travers l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie. Il ne cessa d'être nomade qu'après son arrivée à Paris, en 1831.

Il était déjà célèbre en Allemagne, et, l'Allemagne romantique étant fort à la mode, des traducteurs ingénus, et tout d'abord Gérard de Nerval, se mirent à ses ordres et, dissimulant leur collaboration, lui permirent d'acquérir en France la gloire d'un écrivain français. On a cru longtemps que Henri Heine maniait, en prose du moins, également bien les deux langues. La vérité est qu'il n'avait pas tardé à acquérir des notions fort précises sur la valeur des mots français et que les traductions faites sous son contrôle ont une saveur qu'on ne retrouve pas dans les autres, mais les mystères de notre syntaxe ne s'éclaircirent jamais entièrement pour lui. Réduit à ses seules ressources, il n'eût jamais donné la version parfaite des *Reisebilder*, telle qu'elle parut dans la

(1) Il se rajeunit dans sa *Lettre autobiographique*. Voyez page 401.

Revue des deux mondes. « Son français, sans manquer d'allure, dit M. Bossert, a une teinte exotique, comme celui de certains romanciers suisses. »

Depuis son arrivée à Paris, Heine semblait n'être plus un poète. Ses écrits étaient de polémique, de critique. L'Allemagne, qu'il reniait, était nécessaire à sa verve. Il lui suffit d'y faire deux courts voyages en 1843 et 1844 pour en rapporter deux de ses poèmes les plus curieux, *Atta Troll* et *Germania*. Ce furent ses derniers écrits importants. Atteint d'une maladie de la moelle épinière, il commença de languir, de mourir lentement, conservant néanmoins toute son intelligence, tout son esprit, toute sa causticité. C'est dans cet état qu'il mourut le 17 février 1856.

Gœthe ne parle de lui, dans ses *Conversations* avec Eckermann, que pour lui reprocher ses éternelles querelles avec les spiritualistes allemands, notamment avec Platen. La forme de son esprit n'était pas faite pour séduire le grand modéré, le grand conciliateur que fut Gœthe, et l'auteur de *Willhelm Meister* eût peut-être été surpris si on lui eût dit que Heine allait représenter en France, et presque autant que lui-même, la littérature allemande. S'il reste bien loin de Gœthe pour la pensée, pour la puissance créatrice, il lui est bien supérieur pour la grâce, pour l'esprit et, malgré quelque mièvrerie, pour l'invention poétique. Son paganisme, qui est plus sensuel, est aussi plus humain que celui de Gœthe, et sa philosophie, si elle

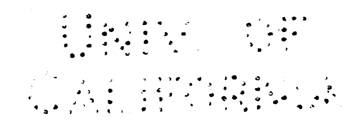
est également panthéiste, c'est d'un panthéisme souriant et spirituel.

La conversion de Heine au protestantisme n'avait été qu'une formalité administrative. Il n'eut jamais aucune religion. Cependant, vers la fin de sa vie il avouait à H. Lassalle : « Las de toute philosophie athée, je suis revenu à l'humble croyance en Dieu du pauvre homme. » Mais il n'avait de culte que pour sa femme, et un culte fort jaloux. La prière qu'il se récitait le plus volontiers sans doute, c'était son *Cantique des cantiques*, dont la pieuse ironie résume son histoire.

On lit dans ses *Pensées* :

« Cette jeune fille disait : « Ce Monsieur doit être riche, car il est bien laid ! » C'est de cette façon que juge le public : « Cet homme doit être très savant, car il est bien ennuyeux. » De là le succès de tant d'Allemands à Paris. »

Heine réalisa ce paradoxe d'être un Allemand spirituel et libertin. C'est pourquoi l'opinion publique l'annexa, plus intimement que tout autre, à la littérature française, lui assignant en notre Parnasse une place près d'Alfred de Musset. Il y a entre eux bien des rapports.



POÉSIE

INTERMEZZO

I

Au splendide mois de mai, alors que tous les bourgeons rompaient l'écorce, l'amour s'épanouit dans mon cœur.

Au splendide mois de mai, alors que tous les oiseaux commençaient à chanter, j'ai confessé à ma toute belle mes vœux et mes tendres désirs.

II

De mes larmes naît une multitude de fleurs brillantes, et mes soupirs deviennent un chœur de rossignols.

Et si tu veux m'aimer, petite, toutes ces fleurs sont à toi, et devant ta fenêtre retentira le chant des rossignols.

III

Rose, lis, colombe, soleil, autrefois j'aimais tout cela avec délices; maintenant je ne l'aime plus, je n'aime que toi, source de tout amour, et qui es à la fois pour moi la rose, le lis, la colombe et le soleil.

IV

Quand je vois tes yeux, j'oublie mon mal et ma douleur, et, quand je baise ta bouche, je me sens guéri tout à fait.

Si je m'appuie sur ton sein, une joie céleste plane au-dessus de moi ; pourtant, si tu dis : Je t'aime! soudain je pleure amèrement.

V

Ta figure tant chérie et si belle, je l'ai vue dernièrement en rêve ; elle est si douce, et si semblable à celle des anges, et pourtant si pâle, si douloureusement pâle!

Seules les lèvres sont rouges, mais elles pâliront sous le baiser de la mort et la lumière du ciel s'éteindra, qui jaillit de tes yeux si purs.

VI

Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc ; le lis blanc doit alors soupirer une chanson pour ma bien-aimée.

La chanson doit trembler et frissonner comme le baiser que m'ont donné autrefois ses lèvres dans une heure mystérieuse et tendre.

VII

Sur l'aile de mes chants je te transporterai ; je te transporterai jusqu'aux rives du Gange ; là, je sais un endroit délicieux.

Là fleurit un jardin embaumé sous les calmes rayons de la lune ; les fleurs du lotus attendent leur chère petite sœur.

Les hyacinthes rient et jasent entre elles, et clignotent du regard avec les étoiles ; les roses se content à l'oreille des propos parfumés.

Les timides et bondissantes gazelles s'approchent et écoutent, et, dans le lointain, bruissent les eaux éternelles du fleuve sacré.

Là, nous nous étendrons sous les palmiers, dont l'ombre nous versera des rêves d'une béatitude céleste.

VIII

La fleur du lotus souffre sous la splendeur du soleil, et, la tête penchée, elle attend en rêvant la Nuit.

L'Astre nocturne est son amant; il l'éveille avec sa clarté et lui dévoile tendrement son doux visage de fleur.

Elle s'épanouit, ardente et lumineuse, et, muette, regarde vers les cieux, et, toute odorante, pleure et tressaille d'amour et d'angoisse d'amour.

IX

Dans les eaux du Rhin, le saint fleuve, se joue, avec son grande dôme, la grande, la sainte Cologne.

Dans le dôme est une figure peinte sur cuir doré; sur le désert de ma vie elle a doucement rayonné.

Des fleurs et des anges flottent au-dessus de Notre-Dame; les yeux, les lèvres, les joues ressemblent à ceux de ma bien-aimée.

X

Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas : ce n'est pas cela qui me chagrine; cependant, pourvu que je puisse regarder tes yeux, je suis content comme un roi.

Tu vas me haïr, tu me hais; ta bouche rose me le dit. Tends ta bouche rose à mon baiser, et je serai consolé.

XI

Enlace-moi amoureusement, ô femme belle et bien aimée! Etreins-moi de tes bras et de tes jambes et de ton corps souple.

Le plus beau de tous les serpents n'a-t-il pas déjà enlacé et étreint avec violence le bienheureux Laocoon !

XII

Oh! ne jure pas, et embrasse-moi seulement; je ne crois pas aux serments des femmes. Ta parole est douce, mais plus doux encore est le baiser que je t'ai ravi. Je te possède et je crois que la parole n'est qu'un souffle vain.

Oh! jure, ma bien-aimée, jure toujours : je te crois sur un seul mot. Je me laisse tomber sur ton sein, et je crois

que je suis bien heureux ; je crois, ma bien-aimée, que tu m'aimeras éternellement et plus longtemps encore.

XIII

Sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus beaux canzones ; sur la petite bouche de ma bien-aimée j'ai fait les meilleurs terzines ; sur les yeux de ma bien-aimée j'ai fait les plus magnifiques stances. Et si ma bien-aimée avait un cœur, je lui ferais sur son cœur quelque beau sonnet.

XIV

Le monde est stupide ; le monde est aveugle ; il devient tous les jours plus absurde : il dit de toi, ma belle petite, que tu n'as pas un bon caractère.

Le monde est stupide ; le monde est aveugle, et il te méconnaîtra toujours : il ne sait pas combien tes étreintes font frémir de bonheur et combien tes baisers sont brûlants.

XV

Comme Vénus sortant des ondes écumeuses, ma bien-aimée rayonne dans tout l'éclat de sa beauté, car c'est aujourd'hui son jour de noces.

Mon cœur, mon cœur, toi qui es si patient, ne lui garde pas rancune de cette trahison ; supporte la douleur, supporte et excuse, quelque chose que la chère folle ait faite.

XVI

Je ne t'en veux pas, et si mon cœur se brise, bien-aimée que j'ai perdue pour toujours, je ne t'en veux pas ! Tu brilles de tout l'éclat de la parure nuptiale, mais aucun rayon de tes diamants ne tombe dans la nuit de ton cœur.

Je le sais depuis longtemps. Je t'ai vue naguère en rêve, et j'ai vu la nuit qui remplit ton âme et les vipères qui serpentent dans cette nuit. J'ai vu, ma bien-aimée, combien au fond tu es malheureuse.

XVII

Oui, tu es malheureuse, et je ne t'en veux pas ; ma bien-aimée, nous devons être malheureux tous les deux. Jusqu'à ce que la mort brise notre cœur, ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux.

Je vois bien la moquerie qui voltige autour de tes lèvres, je vois l'éclat insolent de tes yeux, je vois l'orgueil qui gonfle ton sein, et pourtant je dis : Tu es aussi misérable que moi-même.

Une invisible souffrance fait palpiter tes lèvres, une larme cachée ternit l'éclat de tes yeux, une plaie secrète ronge ton sein orgueilleux ; ma chère bien-aimée, nous devons être misérables tous les deux !

XVIII

C'est un chant de flûtes et de violons où éclatent des trompettes ; voilà que danse la danse des noces la bien-aimée de mon cœur.

Timbales et chalumeaux grondent et résonnent, pendant que sanglotent et gémissent les bons petits anges.

XIX

Tu as donc entièrement oublié que bien longtemps j'ai possédé ton cœur, ton petit cœur, si doux, si faux et si mignon, que rien au monde ne peut être plus mignon et plus faux ?

Tu as donc oublié l'amour et le chagrin qui me serraient à la fois le cœur ?... Je ne sais pas si l'amour était plus grand que le chagrin ; je sais qu'ils étaient suffisamment grands tous les deux.

XX

Et si les fleurs, les bonnes petites, savaient combien mon cœur est profondément blessé, elles verseraient dans ma plaie le baume de leurs parfums.

Et si les rossignols savaient combien je suis triste et

malade, ils feraient entendre un chant joyeux pour me distraire de mes souffrances.

Et si, là-haut, les étoiles d'or savaient ma douleur, elles quitteraient le firmament et viendraient m'apporter des consolations étincelantes.

Aucun d'entre tous, personne ne peut savoir ma peine ; elle seule la connaît, elle qui m'a déchiré le cœur !

XXI

Ils ont beaucoup jasé sur mon compte et fait bien des plaintes ; mais ce qui réellement accablait mon âme, ils ne te l'ont pas dit.

Ils ont pris de grands airs et secoué gravement la tête ; ils m'ont appelé le diable, et tu as tout cru.

Cependant, le pire de tout, ils ne l'ont pas su ; ce qu'il y avait de pire et de plus stupide, je le tenais bien caché dans mon cœur.

XXII

Le tilleul fleurissait, le rossignol chantait, le soleil souriait d'un air gracieux ; tu m'embrassais alors, et ton bras était enlacé autour de moi ; alors tu me pressais sur ta poitrine agitée.

Les feuilles tombaient, le corbeau croassait, le soleil jetait sur nous des regards maussades ; alors nous nous disions froidement : « Adieu ! » et tu me faisais poliment la révérence la plus civile du monde.

XXIII

Je ne crois pas au ciel dont parlent les curés ; je ne crois qu'à tes yeux : c'est là qu'est mon ciel.

Je ne crois pas au Seigneur Dieu dont parlent les curés; je ne crois qu'à ton cœur, et n'ai pas d'autre Dieu.

Je ne crois pas au malin, à l'enfer et à ses tourments ; je ne crois qu'à tes yeux et à ton cœur méchant.

XXIV

Tu m'es restée fidèle longtemps, tu t'es intéressée pour moi, tu m'as consolé et assisté dans mes misères et dans mes angoisses.

Tu m'as donné le boire et le manger ; tu m'as prêté de l'argent, fourni du linge et le passeport pour le voyage.

Ma bien-aimée! que Dieu te préserve encore longtemps du chaud et du froid, et qu'il ne te rende jamais le bien que tu m'as fait!

XXV

Ma douce bien-aimée, quand tu seras couchée dans le sombre tombeau, je descendrai à tes côtés et je me serrerai près de toi.

Je t'embrasse, je t'enlace, je te presse avec ardeur, toi muette, toi froide, toi blanche. Je crie, je frissonne, je tressaille, je meurs.

Minuit sonne, les morts se lèvent, ils dansent en troupes nébuleuses. Quant à nous, nous resterons tous les deux dans la fosse, l'un dans les bras de l'autre.

Au jour du jugement les morts se lèvent, les trompettes les appellent aux joies et aux tortures; quant à nous, nous ne nous inquiéterons de rien et nous resterons couchés et enlacés.

XXVI

Un sapin isolé se dresse sur une montagne aride du Nord. Il sommeille ; la glace et la neige l'enveloppent d'un manteau blanc.

Il rêve d'un palmier qui, là-bas, dans l'Orient lointain, se désole solitaire et taciturne sur la pente d'un rocher brûlant.

XXVII

Belles et claires étoiles d'or, saluez ma bien-aimée en lointain pays : dites-lui que mon cœur souffre toujours et que je suis pâle et fidèle.

XXVIII

De mes grands chagrins je fais de petites chansons; elles agitent leur plumage sonore et prennent leur vol vers le cœur de ma bien-aimée.

Elles en trouvent le chemin, puis elles reviennent et se plaignent; elles se plaignent et ne veulent pas dire ce qu'elles ont vu dans son cœur.

XXIX

Je ne puis pas oublier, ô ma maîtresse, ma douce amie, que je t'ai autrefois possédée corps et âme.

Pour le corps je voudrais encore le posséder, ce corps si svelte et si jeune; quant à l'âme, vous pouvez bien la mettre en terre..... J'ai assez d'âme moi-même.

Je veux partager mon âme et t'en insuffler la moitié, puis je m'entrelacerai avec toi et nous formerons un tout de corps et d'âme.

XXX

Des bourgeois endimanchés s'ébaudissent parmi les bois et les prés; ils poussent des cris de joie, ils bondissent comme des chevreaux, saluant la belle nature.

Ils regardent avec des yeux éblouis la romantique efflorescence de la verdure nouvelle. Ils absorbent avec leurs longues oreilles les mélodies des moineaux.

Moi, je couvre la fenêtre de ma chambre d'un rideau sombre, cela me vaut en plein jour une visite de mes spectres chéris.

L'amour défunt m'apparaît, il revient du royaume des ombres, il s'assied près de moi, et par ses larmes me navre le cœur.

XXXI

Maintes images des temps oubliés sortent de leur tombe et me montrent comment je vivais jadis près de toi, ma bien-aimée,

Le jour je vaguais en rêvant par les rues; les voisins me regardaient étonnés, tant j'étais triste et taciturne.

La nuit, c'était mieux ; les rues étaient désertes ; moi et mon ombre nous errions silencieusement de compagnie.

D'un pas retentissant j'arpentais le pont; la lune perçait les nuages et me saluait d'un air sérieux.

Je me tenais immobile devant ta maison, et je regardais en l'air ; je regardais vers ta fenêtre, et le cœur me saignait.

Je sais que tu as fort souvent jeté un regard du haut de ta fenêtre, et que tu as bien pu m'apercevoir au clair de lune planté là comme une colonne.

XXXII

Un jeune homme aime une jeune fille, laquelle en a choisi un autre; l'autre en aime une autre, et il s'est marié avec elle.

De chagrin, la jeune fille épouse le premier freluquet venu qu'elle rencontre sur son chemin ; le jeune homme s'en trouve fort mal.

C'est une vieille histoire qui reste toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé.

XXXIII

J'ai rêvé d'une enfant de roi aux joues pâles et humides; nous étions assis sous les tilleuls verts, et nous nous tenions amoureusement embrassés.

« Je ne veux pas le trône de ton père, je ne veux pas son sceptre d'or, je ne veux pas sa couronne de diamants ; je veux toi-même, toi, fleur de beauté ! »

— Cela ne se peut pas, me répondit-elle; j'habite la tombe, et je ne peux venir à toi que la nuit, et je viens parce que je t'aime.

XXXIV

Ma chère bien-aimée, nous nous étions tendrement assis ensemble dans une nacelle légère. La nuit était calme, et nous voguions sur une vaste nappe d'eau.

La mystérieuse île des esprits se dessinait vaguement aux lueurs du clair de lune; là résonnaient des sons délicieux, là flottaient des danses nébuleuses.

Les sons devenaient de plus en plus suaves, la ronde tourbillonnait plus entraînante. Cependant, nous deux, nous voguions sans espoir sur la vaste mer.

XXXV

Je t'ai aimée, et je t'aime encore ! Et le monde s'écroulerait, que de ses ruines s'élanceraient encore les flammes de mon amour.

XXXVI

Par une brillante matinée, je me promenais dans le jardin. Les fleurs chuchotaient et parlaient ensemble, mais moi je marchais silencieux.

Les fleurs chuchotaient et parlaient, et me regardaient avec compassion. « Ne te fâche pas contre notre sœur, ô triste et pâle amoureux. »

XXXVII

Mon amour luit dans sa sombre magnificence comme un conte fantastique raconté dans une nuit d'été.

« Dans un jardin enchanté, deux amants erraient solitaires et muets. Les rossignols chantaient, la lune brillait.

» La belle adorée s'arrêta calme comme une statue ; le chevalier s'agenouilla devant elle. — Vint le géant du désert, la timide jeune fille s'enfuit.

» Le chevalier pourfendu tomba sanglant sur la terre ; le géant retourna lourdement dans sa caverne. » Je suis parfaitement occis, on n'a plus qu'à m'enterrer, et le conte est fini.

XXXVIII

Ils m'ont tourmenté, fait pâlir et blémir de chagrin, les uns avec leur amour, les autres avec leur haine.

Ils ont empoisonné mon pain, versé du poison dans mon verre, les uns avec leur haine, les autres avec leur amour.

Pourtant la personne qui m'a le plus tourmenté, chagriné et navré, est celle qui ne m'a jamais haï et ne m'a jamais aimé.

XXXIX

L'été brûlant réside sur tes joues ; l'hiver, le froid hiver habite dans ton cœur.

Cela changera un jour, ô ma bien-aimée ! L'hiver sera sur tes joues, l'été sera dans ton cœur.

XL

Lorsque deux amants se quittent, ils se donnent la main et se mettent à pleurer et à soupirer sans fin.

Nous n'avons pas pleuré, nous n'avons pas soupiré : les larmes et les soupirs ne sont venus qu'après.

XLI

Assis autour d'une table de thé, ils parlaient beaucoup de l'amour. Les hommes faisaient de l'esthétique, les dames faisaient du sentiment.

« L'amour doit être platonique », dit le maigre conseiller. La conseillère sourit ironiquement, et cependant elle soupira tout bas : « Hélas ! »

Le chanoine ouvrit une large bouche : « L'amour ne doit pas être trop sensuel ; autrement, il nuit à la santé. » La jeune demoiselle murmura : « Pourquoi donc ? »

La comtesse dit d'un air dolent : « L'amour est une passion ! » et elle présenta une tasse à M. le baron.

Il y avait encore à la table une petite place ; ma chère, tu y manquais. Toi, tu aurais si bien dit ton opinion sur l'amour.

XLII

Mes chants sont empoisonnés : comment pourrait-il en

être autrement ? Tu as versé du poison sur la fleur de ma vie.

Mes chants sont empoisonnés : comment pourrait-il en être autrement ? Je porte dans le cœur une multitude de serpents, et toi, ma bien-aimée !

XLIII

Mon ancien rêve m'est revenu : c'était par une nuit du mois de mai ; nous étions assis sous les tilleuls, et nous nous jurions une fidélité éternelle,

Et les serments succédaient aux serments, entremêlés de rires, de confidences et de baisers ; pour que je me souvienne du serment, tu m'as mordu la main !

O bien-aimée aux yeux bleus ! ô bien-aimée aux blanches dents ! le serment aurait bien suffi ; la morsure était de trop.

XLIV

J'ai pleuré en rêve ; je rêvais que tu étais morte ; je m'éveillai, et les larmes coulèrent de mes joues.

J'ai pleuré en rêve ; je rêvais que tu me quittais ; je m'éveillai, et je pleurai amèrement longtemps après.

J'ai pleuré en rêve : je rêvais que tu m'aimais encore ; je m'éveillai, et le torrent de mes larmes coule toujours .

XLV

Toutes les nuits je te vois en rêve, et je te vois souriant gracieusement, et je me précipite en sanglotant à tes pieds chéris.

Tu me regardes d'un air triste, et tu secoues ta blonde petite tête ; de tes yeux coulent les perles humides de tes larmes.

Tu me dis tout bas un mot, et tu me donnes un bouquet de roses blanches. Je m'éveille, le bouquet est disparu, et, le mot, je l'ai oublié.

XLVI

Le vent d'automne secoue les arbres, la nuit est humide et froide ; enveloppé d'un manteau gris, je traverse à cheval le bois.

Et tandis que je chevauche, mes pensées galopent devant moi ; elles me portent léger et joyeux à la maison de ma bien-aimée.

Les chiens aboient, les valets paraissent avec des flambeaux ; je gravis l'escalier de marbre en faisant retentir mes éperons sonores.

Dans une chambre garnie de tapis et brillamment éclairée, au milieu d'une atmosphère tiède et parfumée, ma bien-aimée m'attend. — Je me précipite dans ses bras.

Le vent murmure dans les feuilles, le chêne chuchote dans ses rameaux : « Que veux-tu, fou cavalier, avec ton rêve insensé? »

XLVII

Une étoile tombe de son étincelante demeure, c'est l'étoile de l'amour que je vois tomber!

Il tombe des pommiers beaucoup de fleurs et de feuilles blanches; les vents taquins les emportent et se jouent avec elles.

Le cygne chante dans l'étang, il s'approche et s'éloigne du rivage, et, toujours chantant plus bas, il plonge dans sa tombe liquide.

Tout alentour est calme et sombre; feuilles et fleurs sont emportées; l'étoile a tristement disparu dans sa chute, et le chant du cygne a cessé.

XLVIII

La nuit était froide et muette; je parcourais lamentablement la forêt.

J'ai secoué les arbres de leur sommeil, ils ont hoché la tête d'un air de compassion.

XLIX

Au carrefour sont enterrés ceux qui ont péri par le suicide ; une fleur bleue s'épanouit là, on la nomme la fleur de l'âme damnée.

Je m'arrêtai au carrefour et je soupirai ; la nuit était froide et muette. Au clair de la lune, se balançait lentement la fleur de l'âme damnée.

L

D'épaisses ténèbres m'enveloppent depuis que la lumière, de tes yeux ne m'éblouit plus, ma bien-aimée.

Pour moi s'est éteinte la douce clarté de l'étoile d'amour ; un abîme s'ouvre à mes pieds : engloutis-moi, nuit éternelle !

ÉPILOGUE

Enterrons-les les vieilles et méchantes chansons, les rêves mauvais et lourds ; allez me chercher un grand cercueil.

J'y mettrai bien des choses que je veux taire encore ; il faut que le cercueil soit plus grand que la tonne de Heidelberg.

Et qu'on m'apporte une civière de planches solides et épaisses ; il faut qu'elle soit plus longue que le pont de Mayence.

Et amenez-moi aussi douze géants encore plus vigoureux que le saint Christophe qui est dans la cathédrale de Cologne.

Ils emporteront le cercueil et le jetteront dans la mer : un aussi grand cercueil demande une grande fosse.

Savez-vous pourquoi il faut que ce cercueil soit si grand et si lourd ? J'y déposerai aussi et mon amour et ma douleur.

LE RETOUR

I

Dans ma vie par trop sombre a brillé jadis une douce image; maintenant que la douce image s'est effacée, je suis comme enveloppé de nuit.

Lorsque les enfants sont dans les ténèbres leur petit être a peur, et, pour bannir leur crainte, ils se mettent à chanter bien haut.

Moi, fol enfant, je chante maintenant dans l'obscurité; si mon chant n'a rien qui réjouisse, il n'a pas moins délivré mon cœur de l'angoisse.

II

Je ne sais ce que signifie cette tristesse qui m'accable; mon esprit est obsédé par un conte du vieux temps.

L'air est frais, la nuit tombe, et, calme, coule le Rhin; le sommet de la montagne brille dans la clarté du couchant.

La plus belle vierge est assise là-haut, merveilleusement belle; sa paruro d'or étincelle; elle peigne sa chevelure d'or.

Et c'est avec un peigne d'or qu'elle la peigne, pendant qu'elle chante une chanson dont la mélodie est étrange et puissante sur le cœur.

Le batelier, dans sa barque, se sent tout pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les écueils; son regard ne quitte pas le haut de la montagne.

Je crois que les vagues à la fin engloutissent et le batelier et sa barque, et cela, c'est Lorelei qui l'a fait avec son chant.

III

Mon cœur, mon cœur est triste, cependant mai brille

joyeux. Appuyé contre un tilleul, je suis debout sur le vieux bastion.

En bas coule, bleu, paisible et silencieux le fossé de la ville; un enfant, dans une barque, pêche et sifflote.

Sur l'autre rive s'élèvent, riants et pittoresquement mêlés, villas, jardins, et hommes et bœufs, et les prairies et la forêt.

Les servantes étendent du linge en courant dans l'herbe; la roue du moulin jette une poussière de diamants et j'entends son lointain murmure.

Sur la vieille tour grise se dresse une guérite; un jeune gars en rouge uniforme va et vient près d'elle.

Il joue avec son fusil qui étincelle au soleil; il présente l'arme, puis épaule, — je voudrais qu'il m'étendît mort.

IV

La nuit est humide et orageuse, le ciel sans étoiles. Dans la forêt, sous les arbres bruissants, j'erre silencieux.

Au loin, une petite lumière tremblote, de la maison solitaire du garde; elle ne m'y attirera pas : il fait trop triste là-bas.

La grand'mère aveugle est assise dans son fauteuil de cuir, sinistre, immobile comme une image de pierre; elle ne dit pas un seul mot.

Le fils du forestier, gars aux cheveux roux, va, vient, accroche son fusil à la muraille et, furieux, éclate d'un rire insolent.

La belle fileuse pleure et mouille le chanvre de ses larmes; à ses pieds, se blottit, gémissant, le chien du père.

V

Lorsque en voyage je rencontrai, par hasard, la famille de ma bien-aimée, sa petite sœur, son père, sa mère, tous m'ont reconnu avec joie.

Ils s'enquirent de ma santé et aussitôt me dirent que je n'avais nullement changé, bien que mon visage fût pâle.

Je m'informai des tantes, des cousines, et de maint ennuyeux compagnon, et du petit chien qui aboyait si doucement.

Je m'informai aussi de ma bien-aimée, mariée depuis, et l'on me répondit amicalement qu'elle était en couches.

Et amicalement je les en félicitai, les priant dans un murmure de la saluer cordialement mille et mille fois de ma part.

La petite sœur s'écria tout à coup : « Le petit chien si doux, si mignon, il a grandi et est devenu enragé; on l'a noyé dans le Rhin. »

La petite ressemble à la bien-aimée, surtout quand elle rit : ce sont bien ces mêmes yeux qui m'ont rendu si misérable.

VI

Belle fille du pêcheur, amène ta barque à terre. Viens t'asseoir près de moi, et causons la main dans la main.

Place ta chère tête sur mon cœur, et ne crains rien. Ne te confies-tu pas chaque jour sans inquiétude à la mer sauvage?

Mon cœur est tout semblable à la mer. Il a ses tempêtes, le flux et le reflux, et mainte perle rare repose dans ses profondeurs.

VII

La lune s'est levée et elle illumine les flots. Je tiens ma bien-aimée dans mes bras et nos deux cœurs battent.

Dans les bras de la douce enfant, je repose seul sur le rivage. « Qu'écoutes-tu dans le mugissement du vent? Pourquoi tremble ta blanche main ?

— Ce n'est pas le mugissement du vent, c'est le chant des nixes, mes sœurs, que l'océan a jadis englouties. »

VIII

Sur les nuages la lune repose comme une orange gigantesque, rayonnant en larges bandes d'or lumineux sur la mer grisâtre.

Solitaire, je chemine sur le rivage où les vagues blanches se brisent, et j'entends chuchoter dans l'eau plus d'une douce parole.

Ah! la nuit est par trop longue et mon cœur ne peut plus se taire : belles ondines, sortez des eaux, dansez et chantez la ronde magique.

Prenez ma tête sur votre sein; mon corps et mon âme vous appartiennent. Chantez et que j'en meure, et que je meure aussi de vos caresses, et que vos baisers aspirent la vie de mon cœur.

IX

La nuit vient; le brouillard couvre la mer. Les flots bruissent mystérieusement. Des eaux, quelque chose de blanc s'élève.

C'est la fée de la mer émergeant des flots, qui s'assied près de moi sur la plage. De ses voiles sort sa gorge blanche.

Elle me prend, me serre contre elle, et presque me fait mal : « Tu me presses trop fort, ô belle fée de la mer!

— Oui, je t'enlace de mes bras, je te presse avec ardeur, je veux me réchauffer auprès de toi; le soir est si froid! »

La lune, toujours plus pâle, apparaît à travers les nuages assombris. « Ton regard devient plus trouble et plus humide, ô belle fée de la mer!

— Il ne devient pas plus trouble et plus humide, il est humide et trouble parce qu'en sortant des eaux une goutte m'est restée dans les yeux! »

Les mouettes poussent des cris plaintifs; la mer se soulève et mugit. « Ton cœur est agité de battements sauvages, ô belle fée de la mer!

— Mon cœur est agité de battements sauvages, oui de battements sauvages mon cœur est agité, parce que je t'aime indiciblement, ô bel enfant des Hommes. »

X

La mer brillait au loin dans la dernière clarté du cou-

chant : nous étions assis devant la solitaire maison du pêcheur, nous étions assis muets et seuls.

Le brouillard montait, les flots se soulevaient, la mouette volait de côté et d'autre, et de tes yeux des larmes coulèrent.

Je les vis couler sur ta main, et je me jetai à genoux, et les larmes, je les bus qui coulaient sur ta blanche main.

Depuis cette heure mon corps se consume et mon âme se meurt de désir ; la malheureuse femme m'a empoisonné avec ses larmes.

XI

La nuit est silencieuse, les rues sont calmes ; c'est dans cette maison que demeurait ma bien-aimée ; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

C'est étrange ! Un homme est là, debout, les yeux fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Une terreur me prend à voir sa face, — la clarté de la lune me montre ma propre image.

O Double ! pâle compagnon ! pourquoi singes-tu cette souffrance d'amour, qui, à cette même place, m'a torturé jadis pendant tant de nuits ?

XII

Comment peux-tu reposer tranquille, sachant que je vis encore ? Mon ancienne colère se réveille, et je vais briser mon joug.

Connais-tu la vieille chanson, où un jeune homme mort s'en alla à minuit chercher sa bien-aimée et l'entraîna dans le tombeau ?

Crois-moi, ô belle enfant, enfant merveilleusement belle, je vis, et je suis plus fort que tous les morts ensemble.

XIII

La jeune fille dort dans sa chambre ; la lune y regarde

en tremblant. Au dehors, on chante et joue des airs de valse.

Je veux voir par la fenêtre qui trouble ainsi mon repos. Un squelette est là, qui joue du violon et chante :

— « Tu m'as autrefois promis de danser avec moi et tu as manqué à ta parole. Aujourd'hui il y a bal au cimetière ; viens, nous y danserons ensemble. »

Un désir violent s'empare de la jeune fille et l'entraîne hors de la maison. Elle suit le squelette qui marche devant elle, chantant et jouant du violon.

Il joue du violon, et danse, et sautille, et fait cliqueter ses os, dodelinant du crâne sinistrement dans le clair de lune.

XIV

O malheureux Atlas que je suis ! Il me faut porter un monde, le monde entier des Douleurs.

Je porte ce que nul ne peut porter, et je sens mon cœur qui va se rompre dans ma poitrine.

O cœur orgueilleux, c'est toi qui l'as voulu ! Tu voulais être heureux, heureux infiniment ou infiniment malheureux, ô cœur orgueilleux, et te voilà maintenant misérable.

XV

Que me veut cette larme solitaire ? elle trouble ma vue. C'est une larme des anciens jours attardée là dans mes yeux.

Elle avait bien des sœurs brillantes qui toutes se sont dissipées, dissipées dans la nuit et le vent avec mes souffrances et mes joies.

Comme des nuées se sont aussi dissipées les petites étoiles bleues qui, souriantes, ont répandu dans mon cœur ces joies et ces souffrances.

Hélas ! mon amour lui-même s'est dissipé comme un souffle vain ! O vieille et solitaire larme, dissipe-toi donc à ton tour,



XVI

J'appelai le Diable, et il vint. Je le regardai avec étonnement. Il n'est point laid et ne boite pas : c'est un aimable et charmant homme, à la fleur de l'âge, obligeant, poli, et ayant l'usage du monde; un diplomate avisé, qui parle fort bien sur l'Eglise et l'Etat. Il est un peu pâle, mais ce n'est point chose surprenante : n'étudie-t-il pas actuellement Hégel et le sanscrit ? Son poète favori est toujours Fouqué. Il ne veut plus se mêler de critique, laissant cela à sa chère grand'mère Hécate. Il m'a loué de mon application dans l'étude du droit; lui-même s'en est occupé dans sa jeunesse. Il m'assura que mon amitié lui était précieuse, et, ce disant, inclina la tête, puis me demanda si nous ne nous étions pas déjà rencontrés chez l'ambassadeur d'Espagne; après l'avoir regardé de plus près, je reconnus en lui une vieille connaissance.

XVII

Homme, ne te moque pas du diable. Courte est la vie, et la damnation éternelle n'est pas une vaine imagination populaire.

Homme, paie tes dettes. Longue est la vie, et plus d'une fois encore tu prendras à crédit comme tu l'as déjà fait si souvent.

XVIII

Ne soyez pas impatients, si dans mes nouvelles chansons parfois résonnent distinctement les accents de mes anciennes souffrances.

Attendez ! il se dissipera cet écho de mes douleurs, et de mon cœur guéri jaillira un nouveau printemps de *lieder*.

XIX

L'heure est venue, où raisonnablement je dois renoncer à toute folie; il y a si longtemps que j'ai joué en histrion la comédie avec toi.

Les magnifiques décors étaient peints dans le haut style

romantique; mon manteau de chevalier avait des étincellements d'or et j'éprouvais les sentiments les plus rares.

Maintenant que, proprement, j''ai abandonné ces balivernes, je me sens toujours misérable comme si je jouais encore la comédie.

Mon Dieu! c'est qu'en plaisantant j'ai exprimé inconsciemment ce que j'éprouvais et c'est la mort dans mon propre cœur que je jouais le rôle du gladiateur mourant.

XX

Mon cœur, ô mon cœur, ne sois plus triste! Supporte ta destinée: un nouveau printemps te rendra ce que t'a pris l'hiver.

Que de biens te sont restés! Et comme le monde est beau encore! Et puis, mon cœur, tout, tout ce qui te plaît, tu peux l'aimer.

XXI

Tu es comme une fleur, si douce, si belle et si pure; je te contemple et la mélancolie se glisse dans mon cœur.

Ce m'est comme si je devais poser mes mains sur ta tête, priant Dieu qu'il te conserve toujours aussi pure, aussi belle et aussi douce.

XXII

Le monde et la vie sont par trop fragmentaires; je vais aller trouver un professeur allemand qui sait coordonner toutes les choses de l'existence et en fera un système raisonnable. Avec son bonnet de nuit et sa robe de chambre il bouchera les fentes de l'édifice cosmique.

XXIII

Puisque à les baiser tu blessas mes lèvres, baise-les encore pour qu'elles guérissent. Peu importe qu'au soir tu n'aies pas fini, car rien ne nous presse.

Tu as à toi la nuit entière, bien-aimée entre toutes; dans une telle nuit entière, que de baisers! et qu'on y peut être heureux!

XXIV

Alors qu'elle m'enlaçait et me pressait contre elle avec tendresse, mon âme prit son essor vers le ciel. Je la laissai s'envoler, cependant que je buvais le nectar à ses lèvres.

XXV

Quel mensonge dans les baisers! Quel délice dans les apparences! Ah! qu'il est doux de tromper, mais être trompé est plus doux encore!

Bien-aimée, encore que tu te défendes, je sais ce que tu permets! je veux croire ce que tu jures et jurer ce que tu crois.

XXVI

Ce m'était divin de surmonter ma concupiscence, mais, lorsque je n'y parvenais point, je n'étais pas sans éprouver un grand plaisir.

XXVII

Rarement, amis, vous m'avez compris; bien rarement je vous ai compris moi-même et ce n'est que le jour où nous nous sommes rencontrés dans la boue qu'il nous a été donné de nous pouvoir comprendre.

XXVIII

Les castrats se sont plaints quand j'ai élevé la voix; ils se sont plaints, disant que mon chant était trop grossier.

Et avec grâce tous firent entendre leurs petites et menues voix : les petites roulades résonnaient comme du cristal, si fines et si pures.

Ils chantèrent l'amour, ses désirs et ses effusions; les dames fondaient en larmes à une telle jouissance d'art.

XXIX

La nuit couvre ces chemins inconnus, — mon cœur est malade et mes membres sont las. Ah! comme une bénédiction silencieuse, douce lune, ta lumière se répand sur moi.

Douce lune, tes rayons chassent l'horreur de la nuit. Mes souffrances se dissipent et je sens mes yeux se couvrir de rosée.

XXX

La mort, c'est la froide nuit; la vie, c'est le jour accablant. Le soir descend, j'ai sommeil ; le jour m'a rendu las.

Au-dessus de mon lit s'élève un arbre où chante un jeune rossignol ; son chant n'est qu'amour, et je l'entends jusque dans mes rêves.

XXXI

« Dis, où est-elle, cette belle amante que tu chantais si bien naguère, alors que les flammes magiques embrasaient tout ton cœur ? »

Ces flammes se sont éteintes, mon cœur est triste et froid, et ce petit livre est l'urne qui contient les cendres de mon amour.

POÉSIES DIVERSES

I

PRÉLUDE

C'est l'antique forêt aux enchantements. On y respire la senteur des fleurs du tilleul; le merveilleux éclat de la lune remplit mon cœur de délices.

J'allais, et, comme j'avançais, il se fit quelque bruit dans l'air: c'est le rossignol qui chante d'amour et de tourments d'amour.

Il chante l'amour et ses peines, et ses larmes et ses sourires; il s'agite si tristement, il se lamente si gaiement, que mes rêves oubliés se réveillent!

J'allai plus loin, et, comme j'avançais, je vis s'élever devant moi, dans une clairière, un grand château à la haute toiture.

Les fenêtres étaient closes, et, tout, alentour, était empreint de deuil et de tristesse; on eût dit que la mort taciturne demeurait dans ces tristes murs.

Devant la porte était un sphinx d'un aspect à la fois effrayant et attrayant, avec le corps et les griffes d'un lion, la tête et les reins d'une femme.

Une belle femme! son regard appelait de sauvages voluptés; le sourire de ses lèvres arquées était plein de douces promesses.

Le rossignol chantait si délicieusement! Je ne pus résister, et, dès que j'eus donné un baiser à cette bouche mystérieuse, je me sentis pris dans le charme.

La figure de marbre devint vivante. La pierre commen-

çait à jeter des soupirs. Elle but toute la flamme de mon baiser avec une soif dévorante.

Elle aspira presque le dernier souffle de ma vie, et enfin, haletante de volupté, elle étreignit et déchira mon pauvre corps avec ses griffes de lion.

Délicieux martyre, jouissance douloureuse, souffrance et plaisirs infinis ! Tandis que le baiser de cette bouche ravissante m'enivrait, les ongles des griffes me faisaient de cruelles plaies.

Le rossignol chanta : « O toi, beau sphinx, ô amour ! pourquoi mêles-tu de si mortelles douleurs à toutes les félicités ?

» O beau sphinx ! ô amour ! révèle-moi cette énigme fatale. — Moi, j'y ai réfléchi déjà depuis près de mille ans. »

(*Livre des Chants.*)

II

La nuit s'étendait sur mes yeux, j'avais du plomb sur ma bouche ; le cœur et la tête engourdis, je gisais au fond de la tombe.

Après avoir dormi je ne puis dire pendant combien de temps, je m'éveillai, et il me sembla qu'on frappait à mon tombeau.

— « Ne vas-tu pas te lever, Henri ? Le jour éternel luit, les morts sont ressuscités : l'éternelle félicité commence.

— Mon amour, je ne puis me lever, car je suis toujours aveugle ; à force de pleurer, mes yeux se sont éteints.

— Je veux par mes baisers, Henri, enlever la nuit qui te couvre les yeux ; il faut que tu voies les anges et la splendeur des cieux.

— Mon amour, je ne puis me lever, la blessure qu'un mot de toi m'a faite au cœur saigne toujours.

— Je pose légèrement ma main sur ton cœur, Henri ; cela ne saignera plus ; ta blessure est guérie.

— Mon amour, je ne puis me lever, j'ai aussi une

blessure qui saigne à la tête; je m'y suis logé une balle de plomb lorsque tu m'as été ravie.

— Avec les boucles de mes cheveux, Henri, je bouche la blessure de ta tête, et j'arrête le flot de ton sang, et je te rends la tête saine. »

La voix priait d'une façon si charmante et si douce que je ne pus résister ; je voulus me lever et aller vers la bien-aimée ;

Soudain mes blessures se rouvrirent, un flot de sang s'élança avec violence de ma tête et de ma poitrine, et voilà que je suis éveillé.

(*Livre des Chants: Visions.*)

III

Chère bien-aimée,mets ta petite main sur mon cœur. Ah! entends-tu comme il bat dans sa chambrette ? Un charpentier méchant et perfide y habite, qui charpente pour moi une bière.

Il cloue et frappe nuit et jour, et depuis longtemps cela m'a enlevé tout sommeil. Ah ! dépêche-toi, maître charpentier, que je puisse bientôt dormir.

(*Livre des Chants : Lieder.*)

IV

LA VOIX DE LA MONTAGNE

Un cavalier chevauche par la vallée; son trot est triste et lent. « Hélas ! vais-je dans les bras de ma bien-aimée ou dans la tombe obscure ? » La voix de la montagne répond: « Dans la tombe obscure ! »

Il chevauche plus loin, le cavalier, et il soupire douloureusement. « Aller sitôt au tombeau; au moins, dans la tombe habite la paix. » La voix répète : « Dans la tombe habite la paix ! »

Une larme coule sur les joues soucieuses du cavalier. « Et si pour moi la paix n'existe que dans la tombe, pour

moi la tombe est le bonheur. » La voix répète : « La tombe est le bonheur. »

(*Livre des Chants : Romances.*)

V

LES DEUX GRENADIERS

Vers la France s'acheminaient deux grenadiers de la garde ; ils avaient été longtemps retenus captifs en Russie. Et lorsqu'ils arrivèrent dans nos contrées d'Allemagne, ils baissèrent douloureusement la tête.

Ici, ils venaient d'apprendre que la France avait succombé, que la vaillante et grande armée était taillée en pièces, et que lui, l'Empereur, l'Empereur était prisonnier.

A cette lamentable nouvelle, les deux grenadiers se mirent à pleurer. L'un dit : — « Combien je souffre ! mes vieilles blessures se rouvrent et ma fin approche. »

Et l'autre dit : « Tout est fini ! — Et moi aussi je voudrais bien mourir. Mais j'ai là-bas femme et enfant qui périront sans moi.

— Que m'importent femme et enfant ! J'ai bien d'autres soucis ! Qu'ils aillent mendier, s'ils ont faim ! Lui, l'Empereur, l'Empereur est prisonnier !

» Camarade, écoute ma demande : Si je meurs ici, emporte mon corps avec toi, et ensevelis-moi dans la terre de France.

» La croix d'honneur avec son ruban rouge, tu me la placeras sur le cœur ; tu me mettras le fusil à la main, et tu me ceindras l'épée au côté.

» C'est ainsi que je veux rester dans ma tombe comme une sentinelle, et attendre jusqu'au jour où retentira le grondement du canon et le galop des chevaux.

» Alors l'Empereur passera à cheval sur mon tombeau, au bruit des tambours et au cliquetis des sabres ; et moi, je sortirai tout armé du tombeau pour le défendre, lui, l'Empereur, l'Empereur ! »

(*Livre des Chants : Romances.*)

VI

A MA MÈRE B. HEINE
née de Geldern.

I

J'ai pour habitude de porter bien haut la tête ; c'est que je suis de caractère tant soit peu revêche et opiniâtre ; même si le roi me regardait en face, je n'abaisserais pas les yeux.

Pourtant, mère chérie, je vais parler ouvertement : encore que d'orgueil mon cœur soit gonflé, en ta douce et confiante présence je me sens souvent saisi d'une humble crainte.

Est-ce ton esprit qui, secrètement, me subjugue, ton noble esprit qui pénètre, intrépide, toutes choses et, fulgurant, s'élève jusqu'à la lumière du ciel ?

Ou le ressouvenir me torture-t-il, d'avoir commis tant de fautes qui aient affligé ton cœur, ce cœur si beau et qui m'a tant aimé ?

2

Dans une heure de folie, je t'ai quittée un jour, voulant aller jusqu'au bout du monde pour voir si je ne rencontrerais pas l'Amour, que j'eusse serré contre moi amoureusement.

J'ai cherché l'Amour sur tous les chemins, tendant la main à chaque porte et mendiant une pauvre aumône d'amour — mais on ne m'a donné, en riant, que la froide haine.

Et toujours, toujours, j'errais après l'Amour, pourtant nulle part je ne l'ai rencontré, — et j'ai repris le chemin du logis, malade et triste.

Mais alors tu es venue à ma rencontre et, las ! ce qui baignait tes yeux, c'était cet Amour si doux et si longtemps cherché !

(*Livre des Chants : Sonnets.*)

VII

DONA CLARA

Dans le jardin de son père, aux lueurs du soir, la fille de l'alcade se promène ; des bruits de trompettes et de cymbales arrivent du château.

« Qu'elles sont fastidieuses, ces danses et ces douces flatteries! et qu'ils sont ennuyeux aussi, ces chevaliers qui me comparent galamment au soleil !

» Tout me fatigue depuis que j'ai vu, aux rayons des étoiles, ce chevalier inconnu dont la guitare m'attire chaque nuit à la fenêtre.

» Avec sa taille svelte et altière, et ses yeux noirs, qui luisent dans son noble et pâle visage, il ressemble véritablement à saint Georges. »

Ainsi pensait doña Clara, et elle marchait les yeux baissés. Lorsqu'elle releva les yeux, le beau chevalier inconnu se dressa devant elle.

La main dans la main, devisant de propos d'amour, ils se promenèrent au clair de lune; le zéphir les caressait amoureusement et les roses leur envoyaient de gracieux saluts.

Les roses leur envoyaient de gracieux saluts et se coloraient d'une pourpre voluptueuse. — « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, pourquoi as-tu si soudainement rougi ?

— Les cousins me piquaient, ô mon bien-aimé, et les cousins me sont, en été, aussi odieux que si c'étaient des essaims de Juifs aux longs nez.

— Laisse là les cousins et les Juifs », répondit le chevalier d'une voix caressante. — Les amandiers en fleurs sèment à terre leurs blancs flocons.

Les blancs flocons des amandiers répandent leurs parfums. — « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ton cœur m'appartient-il tout entier ?

— Oui, je t'aime, ô mon bien-aimé! je te le jure par le Sauveur que les juifs mécréants ont traîtreusement crucifié.

— Laisse là le Sauveur et les Juifs », reprit le chevalier d'une voix caressante. — Au loin se balancent les lis rêveurs, baignés de lumière.

Les lis rêveurs, baignés de lumière, tournent leurs regards vers les étoiles. — « Mais dis-moi, ô ma bien-aimée, ne m'as-tu pas fait un faux serment?

— La fausseté n'est point en moi, ô mon bien-aimé, non plus que dans mon cœur ne coule une seule goutte du sang des Mores ou des maudits Juifs.

— Laisse là les Mores et les Juifs », repartit le chevalier d'une voix caressante; et il entraîna la fille de l'alcade sous un bosquet de myrtes.

Dans les doux filets de l'amour il l'a tendrement enlacée! De courtes paroles, de longs baisers, et les cœurs débordèrent.

Le rossignol fit entendre un mélodieux épithalame, comme pour exécuter une danse aux flambeaux, les vers luisants sautillèrent dans l'herbe.

Le feuillage était silencieux, et l'on n'entendit, comme à la dérobée, que le chuchotement discret des myrtes et les heureux soupirs des amoureux.

Mais des sons de trompettes et de cymbales retentirent tout à coup du château, et doña Clara, au bruit de ces fanfares, se dégagea soudain des bras du chevalier.

— « Ecoute! Ces fanfares m'appellent, ô mon bien-aimé! mais avant que nous nous séparions, il faut que tu me dises ton nom chéri, que tu m'as caché jusqu'ici. »

Et le chevalier, souriant avec sérénité, baisa les doigts de sa dame, baisa ses lèvres, baisa son front, et prononça ces paroles:

— « Moi, votre amant, Señora, je suis le fils du docte glorieux don Isaac-Ben-Israel, grand rabbin de la synagogue de Saragosse. »

(*Livre des Chants :* Appendice au *Retour*.)

VIII

ALMANZOR

I

Dans le dôme de Cordoue s'élèvent treize cents colonnes, treize cents colonnes gigantesques soutiennent la vaste coupole.

Et colonnes, coupoles et murailles sont couvertes depuis le haut jusqu'en bas de sentences du Coran, arabesques charmantes, artistement enlacées.

Les rois mores jadis bâtirent cet édifice à la gloire d'Allah, mais les temps ont changé, et avec le temps l'aspect des choses.

Sur la tour, où le muezzin appelait à la prière, bourdonne maintenant le glas mélancolique des cloches chrétiennes.

Sur les degrés où les croyants chantaient la parole du prophète, les moines tonsurés célèbrent maintenant leurs lugubres facéties.

Et ce sont des génuflexions et des contorsions devant des poupées de bois peint, et tout cela beugle et mugit, et de sottes bougies jettent leurs lueurs sur des nuages d'encens.

Dans le dôme de Cordoue se tient debout Almanzor-Ben-Abdullah, qui regarde tranquillement les colonnes, et murmure ces mots :

« O vous, colonnes fortes et puissantes, autrefois vous embellissiez la maison d'Allah, maintenant vous rendez servilement hommage à l'odieux culte du Christ.

» Vous vous accommodez au temps, et vous portez patiemment votre fardeau. — Hélas! et moi qui suis d'une matière plus faible, ne dois-je pas encore plus patiemment accepter ma charge? »

Et, le visage serein, Almanzor-Ben-Abdullah courba sa tête sur le splendide baptistère du dôme de Cordoue.

2

Il sort vivement du dôme, et s'élance sur son coursier arabe qui part au galop; les boucles de ses cheveux, encore trempées d'eau bénite, et les plumes de son chapeau flottent au vent.

Sur la route d'Alcoléa où coule le Guadalquivir, où fleurissent les amandiers blancs, où les oranges d'or répandent leurs senteurs ;

Sur cette route, le joyeux chevalier chevauche, siffle et chante de plaisir, et aux sons de sa voix se mêlent les gazouillements des oiseaux et le bruissement du fleuve.

Au château d'Alcoléa demeure Clara d'Alvarès, et pendant que son père se bat en Navarre, elle se réjouit sans contrainte.

Et Almanzor entend au loin retentir les cymbales et les tambours de la fête, et il voit les lumières du château scintiller à travers l'épais feuillage des arbres.

Au château d'Alcoléa dansent douze dames parées ; douze chevaliers parés dansent avec elles. — Cependant Almanzor est le plus brillant de ces paladins.

Comme il papillonne dans la salle, en belle humeur, sachant dire à toutes les dames les flatteries les plus exquises !

Il baise vivement la belle main d'Isabelle et s'échappe aussitôt, puis il s'assied devant Elvire, et la regarde hardiment dans les yeux.

Il demande en riant à Léonore s'il lui plaît aujourd'hui ? Et il lui montre la croix d'or brodée sur son pourpoint.

Il jure à chaque dame qu'elle règne seule dans son cœur ; et « aussi vrai que je suis chrétien », jure-t-il douze fois en cette même soirée.

3

Au château d'Alcoléa le plaisir et le bruit ont cessé, dames et chevaliers ont disparu, et les lumières sont éteintes.

Doña Clara et Almanzor sont restés seuls dans la salle ; la dernière lampe verse sur eux sa lueur solitaire.

La dame est assise sur un fauteuil, le chevalier est placé sur un escabeau, et sa tête, alourdie par le sommeil, repose sur les genoux de sa bien-aimée.

La dame, affectueuse et attentive, verse d'un flacon d'or de l'essence de rose sur les boucles brunes d'Almanzor, — et il soupire du plus profond de son cœur.

De ses lèvres suaves, la dame, affectueuse et attentive, dépose un doux baiser sur les boucles brunes d'Almanzor, et un nuage assombrit le front du chevalier endormi.

La dame, affectueuse et attentive, pleure, et un flot de larmes tombe de ses yeux brillants sur les boucles brunes d'Almanzor, — et les lèvres du chevalier frémissent.

Et il rêve: il rêve qu'il se trouve encore dans le dôme de Cordoue. — Il tient encore sa tête courbée sur les fonts baptismaux. L'eau lustrale ruisselle de sa chevelure et il entend beaucoup de voix confuses.

Il entend murmurer toutes les colonnes gigantesques; elles ne veulent plus porter leur fardeau, et tremblent de colère et chancellent.

Et elles se brisent violemment, le peuple et les prêtres blémissent, la coupole s'écroule avec fracas, et les dieux chrétiens se lamentent sous les décombres.

(*Livre des Chants :* Appendice au *Retour*.)

IX

LE PÈLERINAGE A KEVLAAR

I

A la fenêtre se tient la mère; le fils est couché dans le lit. — « Ne veux-tu pas te lever, Wilhelm, pour voir la procession ?

— Je suis si malade, ô ma mère ! que je n'entends ni ne vois ; je pense à Marguerite morte, et le cœur me fait mal.

— Lève-toi, nous irons à Kevlaar; prends livre et chapelet; la mère de Dieu guérira ton cœur endolori. »

Les bannières de l'église flottent au vent, les cantiques retentissent, c'est à Cologne sur le Rhin que se fait la procession.

La mère suit la foule; elle conduit son fils; tous deux chantent en chœur : « Gloire à toi, Marie ! »

2

Notre-Dame de Kevlaar porte aujourd'hui sa plus belle robe; aujourd'hui elle a beaucoup à faire, tant de malades viennent à elle.

Ils apportent, comme offrande, des membres de cire, des pieds et des mains de cire.

Et celui qui offre une main de cire voit la sienne se guérir; à celui qui offre un pied de cire, son pied se guérit, à l'instant.

Bien des gens allèrent à Kevlaar avec des béquilles qui maintenant sautent à la corde; beaucoup jouent maintenant du violon qui y vinrent ne pouvant remuer un seul doigt.

La mère prit un cierge et en forma un cœur. — « Porte cela à la mère de Dieu, elle guérira ton mal. »

Soupirant, il prit le cœur de cire, et, soupirant, le porta devant la sainte image; les larmes lui jaillissent des yeux, ces mots lui jaillissent du cœur :

« Très glorieuse Marie, pure servante de Dieu, reine du ciel, entends ma plainte.

» Je demeurais avec ma mère à Cologne, dans la ville qui compte tant de chapelles et d'églises.

» Et près de nous habitait la petite Marguerite; elle est morte maintenant; Marie, je t'apporte un cœur de cire, guéris la blessure de mon cœur.

» Guéris mon cœur endolori, et je dirai et chanterai matin et soir avec ferveur : Gloire à toi, Marie ! »

3

Le fils malade et la mère dormaient dans leur chambrette ; survint la mère de Dieu qui entra doucement et sans bruit.

Elle se pencha sur le malade, posa légèrement sa main sur son cœur, sourit doucement et disparut.

La mère voit cela comme dans un rêve et a même vu quelque chose de plus ; elle sort de son assoupissement ; les chiens dans la cour aboient si fort !

Son fils est là, étendu mort sur son lit ; les clartés de l'aurore jouaient sur sa figure pâle.

La mère joignit les mains, et, ne sachant quoi se passait en elle, chanta : « Gloire à toi, Marie ! »

(*Livre des Chants :* Appendice au *Retour.*)

X

SÉRAPHINE

I

Quand j'erre le soir dans la forêt, dans la forêt rêveuse, toujours à mon côté chemine ta tendre figure.

N'est-ce pas là ton voile blanc, n'est-ce pas ton doux visage ? Ou n'est-ce que le clair de lune brillant à travers les sombres sapins ?

Sont-ce mes propres larmes que j'entends doucement couler ? Ou chemines-tu, bien-aimée, réellement, pleurant à mes côtés ?

2

Sur le rivage silencieux, la nuit est descendue ; la lune sort des nuages, et des vagues s'élève ce murmure ;

« Cet homme-là n'est-il point fou, ou bien serait-il amoureux ? Il a l'air si triste et si joyeux, joyeux et triste à la fois. »

Mais la lune rit d'en haut et dit d'une voix claire : « Celui-là est amoureux, fou, et poète par-dessus le marché. »

3

Comme la mouette nous regarde curieuse, et cela parce que j'ai tant appuyé mon oreille sur tes lèvres !

Elle voudrait bien savoir ce qui échappe de ta bouche, si tu as rempli mon oreille de baisers ou de paroles.

Si seulement je savais moi-même ce qui bruit dans mon âme ? Paroles et baisers y sont si merveilleusement confondus !

(*Nouveaux Poèmes.*)

XI

ANGÉLIQUE

Je lui ferme les yeux, et je la baise sur la bouche; dès lors elle ne me laisse aucun répit, elle veut savoir pourquoi.

Du soir au matin, elle me demande à chaque heure : « Pourquoi me fermes-tu les yeux, quand tu me baises sur la bouche ? »

Je ne lui dis pas pourquoi : moi-même je n'en sais la raison. — Je lui ferme les yeux, et je la baise sur la bouche.

(*Nouveaux Poèmes.*)

XII

L'ÉVOCATION

Le jeune franciscain est assis solitaire dans sa cellule; il lit dans le vieux grimoire intitulé *la Clef de l'Enfer*.

Et comme minuit sonne, il n'y tient plus, et, les lèvres blémies par la peur, il appelle les esprits infernaux :

« Esprits ! tirez-moi de la tombe le corps de la plus belle femme, prêtez-lui la vie pour cette nuit, je veux m'édifier sur ses charmes. »

3

Il prononce la terrible formule d'évocation, et aussitôt sa fatale volonté s'accomplit, la pauvre beauté morte arrive, enveloppée de blancs tissus.

Son regard est triste. De sa froide poitrine s'élèvent de douloureux soupirs. La morte s'assied près du moine, ils se regardent et se taisent.

(*Nouveaux Poèmes : Romances.*)

XIII

LE CHEVALIER OLAF

I

Devant le dôme se tiennent deux hommes portant tous deux des manteaux rouges, l'un est le roi, l'autre est le bourreau.

Et le roi dit au bourreau : — « Au chant des prêtres, je vois que la cérémonie va finir ; tiens prête ta bonne hache. »

Les cloches sonnent, les orgues ronflent, et le peuple s'écoule de l'église. Au milieu du cortège bigarré sont les nouveaux époux en brillante parure nuptiale.

L'une est la fille du roi, elle est triste, inquiète, pâle comme une morte ; l'autre est sire Olaf, qui marche avec assurance et sérénité, et sa bouche vermeille sourit.

Et avec le sourire sur ses lèvres vermeilles, il dit au roi sombre et soucieux : « Je te salue, beau-père, c'est aujourd'hui que je dois te livrer ma tête.

» Je dois mourir aujourd'hui. — Oh ! laisse-moi vivre seulement jusqu'à minuit, afin que je fête mes noces par un festin et par des danses.

» Laisse-moi vivre, laisse-moi vivre jusqu'à ce que le dernier verre soit vidé, jusqu'à ce que la dernière danse soit dansée. — Laisse-moi vivre jusqu'à minuit. »

Et le roi dit au bourreau : « Nous octroyons à notre gendre la prolongation de sa vie jusqu'à minuit. — Tiens prête ta bonne hache. »

2

Sire Olaf est assis au banquet de ses noces, il vide son dernier verre, l'épousée s'appuie sur son épaule et gémit. — Le bourreau se tient devant la porte.

Le bal commence, et sire Olaf étreint sa jeune femme, et, dans une folle ardeur, ils dansent à la lueur des flambeaux la dernière danse. — Le bourreau se tient devant la porte.

Les violons jettent des sons joyeux, les flûtes soupirent, tristes et inquiètes ; les spectateurs ont le cœur serré en voyant danser les deux époux. — Le bourreau se tient devant la porte.

Et tandis qu'ils dansent dans la salle resplendissante, sire Olaf murmure à l'oreille de sa femme : « Tu ne sais pas combien je t'aime !... Mais il fera terriblement froid dans le tombeau. » — Le bourreau se tient devant la porte.

3

Sire Olaf, il est minuit, ta vie est écoulée ! Tu la perds en expiation d'avoir suborné une fille de roi.

Les moines murmurent les prières des agonisants ; l'homme au manteau rouge attend, armé de sa hache étincelante, auprès du noir billot.

Sire Olaf descend le perron de la cour, où luisent des torches et des épées. Un sourire voltige sur les lèvres vermeilles du chevalier, et de sa bouche vermeille et souriante il dit :

« Je bénis le soleil, je bénis la lune et les astres qui étoilent le ciel ; je bénis aussi les petits oiseaux qui gazouillent dans l'air.

» Je bénis la mer, je bénis la terre et les fleurs qui émaillent les prés ; je bénis les violettes, elles sont aussi douces que les yeux de mon épousée.

» O les doux yeux de mon épousée, les yeux couleur de violette, c'est par eux que je meurs ! Je bénis aussi le feuillage embaumé du sureau sous lequel tu t'es donnée à moi. »

(*Nouveaux Poèmes : Romances.*)

XIV

LES ONDINES

Les flots clapotent amoureusement contre la plage solitaire, la lune s'est levée, et un jeune chevalier repose étendu sur la blanche dune ; il se laisse aller aux mille rêveries de sa pensée.

Les belles ondines, vêtues de voiles blancs, quittent les profondeurs des eaux. Elles s'approchent à pas légers du jeune chevalier, qu'elles croient réellement endormi.

L'une touche avec curiosité les plumes de sa barrette, l'autre examine son baudrier et son heaume.

La troisième sourit, et son œil étincelle ; elle tire l'épée du fourreau, et, appuyée sur l'acier brillant, elle contemple avec ravissement le beau jouvenceau.

La quatrième sautille çà et là autour de lui, et chantonne tout bas : « Oh ! que ne suis-je ta maîtresse, chère fleur de chevalerie ! »

La cinquième baise la main du chevalier avec une ardeur voluptueuse ; la sixième hésite et s'enhardit enfin à lui baiser les lèvres et les joues.

Le chevalier n'est pas un sot, il se garde bien d'ouvrir les yeux, et il se laisse tranquillement embrasser par les belles ondines, au clair de lune.

(*Nouveaux Poèmes : Romances.*)

XV

LE ROI HARALD HARFAGAR

Le roi Harald Harfagar habite les profondeurs de l'Océan avec une belle fée de la mer ; les années viennent et s'écoulent.

Retenu par le charme et les incantations de l'ondine, il ne peut ni vivre, ni mourir ; voici déjà deux cents ans que dure son bienheureux martyre.

La tête du roi repose sur le sein de la douce enchanteresse,

dont il regarde les yeux avec une amoureuse langueur ; il ne peut jamais les regarder assez.

Sa chevelure d'or est devenue gris d'argent, les pommettes de ses joues saillissent sous sa peau jaunie, son corps est flétri et cassé.

Parfois il s'arrache tout à coup à son rêve d'amour, quand les flots bruissent violemment au-dessus de sa tête et que son palais de cristal tremble.

Parfois, il croit entendre, au-dessus des vagues, dans le vent qui passe, un cri de guerre normand ; il se lève en sursaut, il tressaille de joie, il étend les bras, mais ses bras retombent lourdement.

Parfois, il croit entendre au-dessus de lui des marins qui chantent et célèbrent dans leurs chansons héroïques les exploits du roi Harald Harfagar.

Alors le roi gémit, sanglote et pleure du fond de son cœur. La fée de la mer se penche vivement sur lui et lui donne un baiser de sa bouche rieuse.

(*Nouveaux Poèmes : Romances.*)

XVI

LÉGENDE

Dans le vieux Palais, à Berlin, nous avons vu une sculpture représentant une femme qui se délectait sous un cheval, en des ébats sodomiques.

L'on dit que cette Dame fut l'auguste mère de notre famille royale. La semence depuis lors n'a certes point dégénéré.

Car, en eux, bien peu est resté de la nature humaine, et le stigmate du cheval se retrouve dans tout roi de Prusse.

Grossièreté dans le langage — le rire, tel un hennissement — pensées d'écurie, et cette insipide goinfrerie ! — En tout et partout une bête.

Toi seul (1), dernier rejeton de cette race, sens et penses

(1) Frédéric-Guillaume IV de Prusse, qui n'eut point d'enfants.



en homme ; ton cœur est celui d'un chrétien, — et tu n'es pas un étalon.

(*Poèmes de circonstance.*)

XVII

MARIE-ANTOINETTE

Comme les fenêtres brillent gaiement au Palais des Tuileries, et pourtant, en plein jour, les spectres d'autrefois y reviennent.

Marie-Antoinette reparaît dans le Pavillon de Flore, où, chaque matin, elle tient son lever suivant une étiquette sévère.

Dames de cour en toilette. La plupart sont debout; d'autres assises sur des tabourets ; les robes sont de satin et de brocart, garnies de joyaux et de dentelles.

Leur taille est fine, les jupes à paniers bouffent, et, dessous, bruissent les mignons petits pieds à hauts talons ; — ah ! si seulement elles avaient des têtes.

Aucune n'en a ; même à la reine la tête manque, et c'est pourquoi Sa Majesté n'est point frisée.

Oui, elle qui, haut coiffée, pouvait se comporter si orgueilleusement, la fille de Marie-Thérèse, la petite-fille des Césars allemands.

Il faut maintenant qu'elle revienne sans coiffure et sans tête, entourée de nobles dames non coiffées et sans têtes également.

Ce sont là les suites de la Révolution et de ses odieuses doctrines. Toute la faute en est à Jean-Jacques, à Voltaire et à la guillotine.

Mais, chose étrange ! je crois presque que les pauvres créatures n'ont en rien remarqué combien elles sont mortes et qu'elles ont perdu la tête.

Comme autrefois, ce ne sont qu'allures gourmées, que plates courtisaneries ; — risibles et terrifiantes tout à la fois sont ces révérences sans tête.

La première dame d'atours s'incline et apporte une chemise de linon que la seconde présente à la reine, puis toutes deux se retirent avec une révérence.

La troisième et la quatrième dames s'inclinent et s'agenouillent devant Sa Majesté pour lui passer ses bas.

Une demoiselle d'honneur s'incline, apportant le déshabillé du matin ; une autre encore s'incline qui apporte le jupon de la reine.

La grande maîtresse de la cour se tient là, rafraîchissant avec un éventail sa gorge blanche, et, la tête lui faisant défaut, elle sourit avec le derrière.

À travers les tentures des fenêtres, le soleil glisse des regards curieux, mais à la vue de ces vieux fantômes, il recule épouvanté.

(Romancero : Histoires.)

XVIII

VIEILLE CHANSON

La mort est venue, et tu n'en sais rien : la lumière de tes yeux s'est éteinte, ta bouche rouge est pâlie, et tu es morte, ô ma petite enfant morte.

Par une horrible nuit d'été je t'ai moi-même portée au tombeau : les rossignols chantaient leurs lamentations, et les étoiles suivaient ton cercueil.

Le cortège longea la forêt, où résonnait la litanie ; les sapins, en manteaux de deuil, murmurèrent les prières des morts.

Nous passâmes près du lac des saules où dansaient en rondes les elfes ; ils s'arrêtèrent tout à coup et nous regardèrent avec compassion.

Puis, arrivés près de ta tombe, la lune descendit du ciel et prononça un discours. — Un sanglot, des gémissements, et, dans le lointain, les cloches qui tintent.

(Romancero : Lamentations.)

XIX

RATS QUI VOYAGENT

Il y a deux espèces de rats, ceux qui ont faim et ceux qui sont rassasiés. Ceux qui mangent restent à la maison, les autres s'en vont courir le pays.

Ils font des milliers de lieues sans s'arrêter, sans se reposer. Tout droit va leur course furieuse, malgré le vent, malgré la tempête.

Ils escaladent les hauteurs, ils traversent les rivières; plus d'un se noie ou se fracasse la tête ; les survivants laissent en arrière les morts.

Ils ont des museaux horribles, ces compères. Ils sont tous chauves également, radicalement; ils sont nus comme des rats.

La bande radicale ne connaît pas de Dieu. Ils ne font point baptiser leur engeance; les femmes sont bien public.

Le troupeau sensuel ne veut que boire et dévorer. Pendant qu'il dévore et qu'il boit, il ne songe pas à l'immortalité de l'âme.

Ces rats sauvages, ça ne craint ni l'enfer ni le chat. Ça n'a ni feu ni lieu, ça veut repartager le monde.

Malheur ! les rats voyageurs arrivent, ils sont près de nous. Ils s'avancent, j'entends leur sifflement, ils sont légion.

Nous sommes perdus. Ils sont à nos portes. Le bourgmestre et le sénat branlent la tête. Que faire?

Les bourgeois prennent les armes, les prêtres sonnent le tocsin. La propriété, le palladium de l'état civilisé, est en danger.

Mes chers enfants, ce n'est pas le tocsin, ce ne sont pas prières de prêtres, ni sages décrets du sénat, ni canons, ni obusiers, qui vous serviront aujourd'hui.

A cette heure, les artificieuses périodes d'une rhétorique décrépite ne vous servent de rien. Les rats ne se prennent

point aux syllogismes, ils sautent par-dessus les sophismes les plus subtils.

Ventre affamé ne connaît que la logique de la soupe aux raisonnements de quenelles; offrez-lui des arguments de rosbif, avec des citations de saucisson.

Un poisson muet, à la maître-d'hôtel, sera mieux goûté de la bande radicale que Mirabeau et que tous les orateurs depuis Cicéron.

(*Derniers Poèmes.*)

XX

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Le corps de la femme est un poème que, poussé par l'Esprit, le Seigneur Dieu écrivit dans le grand album de la nature.

Oui, l'heure lui était favorable; Dieu fut magnifiquement inspiré; il maîtrisa avec le plus grand art la matière sèche et rebelle.

En vérité, le corps de la femme est le suprême Cantique des cantiques; quelles merveilleuses strophes sont ces membres sveltes et blancs!

O quelle idée divine dans ce cou resplendissant, sur lequel se balance la petite tête, pensée capitale toute bouclée!

Les boutons de rose du sein sont ciselés comme une épigramme et la césure qui le partage est ineffablement ravissante.

Le parallélisme des hanches révèle le créateur plastique; la proposition incidente, avec sa feuille de vigne, est aussi un beau passage.

Ce n'est point un poème abstrait, ce cantique a de la chair et des os, des pieds et des mains; il rit et baise avec des lèvres richement rimées.

Ici respire la vraie poésie! quelle grâce dans tous les mouvements! et le poème porte au front le sceau de la perfection.

3.

Je veux te louer, ô Seigneur, et t'adorer dans la poussière ! Auprès de toi, divin poète, nous ne sommes que des ignorants.

Je m'abîmerai, ô Seigneur, dans les splendeurs de ton poème ; je consacre à leur étude mes jours, et aussi mes nuits.

Oui, nuit et jour je l'étudie ; je ne veux pas perdre un seul instant ; ah ! mes jambes maigrissent et maigrissent ! — Cela vient de trop étudier.

(*Derniers Poèmes.*)

XXI

TÉLÉOLOGIE (FRAGMENT)

Dieu nous a donné deux jambes pour nous porter en avant. Il n'a pas voulu que l'humanité restât attachée à la glèbe. Pour être les esclaves du repos, il nous eût suffi d'un seul pied.

Nous avons deux yeux afin d'y voir clair. Un œil eût suffi pour croire tout ce que nous lisons. Dieu nous a donné deux prunelles pour contempler à notre aise ce monde qu'il a créé pour la joie de nos yeux. Encore, dans la rue, lorsque nous musardons, faut-il s'en servir, afin qu'on ne nous marche pas sur les œils-de-perdrix que nous devons à nos bottiers.

Nous avons deux mains pour donner doublement, mais non pour prendre deux fois, pour entasser le butin dans des coffres de fer, comme le font certaines gens. N'ayons pas l'audace de les nommer ; nous les pendrions volontiers; mais ce sont de si grands seigneurs, des philanthropes, des honorables, — quelques-uns nous protègent, et les chênes allemands ne sont pas le bois dont on fait des potences pour les riches.

Dieu ne nous a donné qu'un nez, parce que nous ne pourrions en fourrer deux dans un verre et que le vin serait répandu.

Dieu ne nous a donné qu'une bouche, parce que deux

seraient de trop. Avec une seule bouche, les mortels parlent déjà plus qu'il ne faut; s'ils avaient deux gueules, ils bâfreraient et ils mentiraient double. A présent, quand il a la bouche pleine, l'homme est bien obligé de se taire ; s'il en avait deux, il mentirait encore en mangeant.

Nous avons reçu deux oreilles du Seigneur. Ce qui est beau surtout, c'est leur symétrie. Elles ne sont pas tout à fait aussi longues que celles dont il a pourvu nos braves camarades à poil gris. Dieu nous a donné nos deux oreilles pour écouter les chefs-d'œuvre de Gluck, de Mozart et de Haydn. S'il n'existait que la colique lyrique et la musique hémorrhoïdale de Meyerbeer, une seule oreille suffirait amplement.

Lorsque ainsi je parlais à la blonde Teutelinde, elle me dit en soupirant : « Hélas! vouloir approfondir les motifs du bon Dieu, critiquer notre Créateur, c'est comme si le pot voulait en savoir plus long que le potier. Cependant l'on demande toujours : pourquoi ? lorsqu'on voit quelque chose qui est bête. Ami, je t'ai écouté; tu m'as très bien expliqué pourquoi, dans sa sagesse, Dieu a donné à l'homme deux yeux, deux oreilles, deux bras et deux jambes, tandis qu'il ne lui donna qu'un nez et qu'une bouche. Maintenant, dis-moi la raison pourquoi Dieu...: »

(*Derniers Poèmes.*)

XXII

UN BON CONSEIL

Dans tes récits, ne manque jamais de donner aux personnages leurs vrais noms ; si tu n'oses pas le faire, ce sera bien pis : lorsque tu feras le portrait d'un âne, immédiatement se présenteront une douzaine d'originaux à poils gris. « Mais ce sont mes longues oreilles », criera chacun, « ce braiment, c'est bien ma voix. Cet âne, c'est tout moi ! On a beau ne pas me nommer, l'Allemagne, ma patrie, me reconnaît ! L'âne c'est moi, I-a, I-a ! » — Tu as voulu ménager un imbécile, en voilà douze qui te boudent !

(*Derniers Poèmes.*)

XXIII

1649-1793-...? (1).

Les Anglais se sont montrés fort rudes et fort grossiers dans le régicide. Le roi Charles Ier, à Whitehall, ne put dormir sa dernière nuit. L'outrage chantait sous sa fenêtre et le marteau clouait son échafaud.

Les Français ne furent guère plus polis. C'est dans un fiacre qu'ils conduisirent Louis Capet au lieu de l'exécution; ils ne lui accordèrent même pas un carrosse de remise, ainsi que l'eût voulu pour cette Majesté la vieille étiquette.

Ce fut pire encore pour Marie-Antoinette, car on ne lui octroya qu'une charrette. Au lieu d'un chambellan ou d'une dame d'atours, un sans-culotte l'accompagnait. La veuve Capet relevait dédaigneusement la lourde lippe inférieure des Habsbourg.

Français et Anglais sont naturellement dénués de sentimentalité. La sentimentalité, l'Allemand, seul, la possède. Sentimental il sera jusque dans ses emportements terroristes. Toujours l'Allemand traitera une Majesté avec piété.

Il y aura un carrosse de cour, attelé de six chevaux empanachés de noir, enguirlandés, conduits par un cocher armé du fouet de deuil et pleurant sur le siège élevé.

Ainsi sera voituré vers la place d'exécution et très respectueusement décapité le Monarque germanique.

(*Derniers Poèmes.*)

(1) La traduction de ce poème a paru, sous la signature E.U.P., dans *l'Intermédiaire des Chercheurs*, de 10 août 1879.

VOYAGE DANS LE HARZ

L'IDYLLE DE LA MONTAGNE

I

Sur la montagne est assise la cabane où demeure le vieux mineur ; au-dessus murmure le vert sapin et brille la lune dorée.

Dans la cabane est un fauteuil à bras richement et merveilleusement ciselé ; il est heureux celui qui s'assied dans ce fauteuil, et l'heureux mortel c'est moi !

Sur l'escabelle est assise la jeune fille, la petite appuie son bras sur mes genoux ; ses yeux sont comme deux étoiles bleues, sa bouche comme la rose purpurine.

Et les charmantes étoiles bleues me regardent avec toute leur candeur céleste, et elle met son doigt de lis finement sur la rose purpurine.

Non, la mère ne nous voit pas, car elle file du lin avec ardeur, et le père s'accompagnant sur la cithare chante une vieille chanson.

Et la petite raconte tout bas, bien bas, et d'une voix étouffée ; elle m'a déjà confié maint secret important.

« Mais depuis que la tante est morte, nous ne pouvons plus aller à la fête des arquebuses de Goslar, et là-bas, c'est bien beau.

» Ici, au contraire, tout est triste, sur la hauteur froide de la montagne, et l'hiver nous sommes tout à fait comme enterrés dans la neige.

» Et je suis une fille craintive, et j'ai peur comme un



enfant des méchants esprits de la montagne qui travaillent pendant la nuit. »

Tout à coup la petite se tait, comme effrayée de ses propres paroles, et elle a de ses deux petites mains couvert ses jolis yeux.

Le sapin murmure plus bruyant au dehors, et le rouet jure et gronde, et la cithare résonneau milieu de ces bruits, et la vieille chanson bourdonne :

« Ne crains rien, chère enfant, de la puissance des méchants esprits; jour et nuit, chère enfant, les anges célestes te gardent. »

II

Le sapin avec ses doigts verts frappe aux vitraux de la petite fenêtre, et la lune, aimable curieuse, verse sa jaune lumière dans la chambrette.

Le père, la mère, ronflent doucement dans la pièce voisine; mais nous deux, jasant comme des bienheureux, savons nous tenir éveillés.

« Tu ne me fais pas l'effet de prier trop souvent, mon ami ; cette moue de tes lèvres ne vient certainement pas de la prière.

» Cette moue méchante et froide m'effraie à chaque instant; pourtant mon inquiétude est calmée aussitôt par le pieux rayon de tes yeux.

» Je doute aussi que tu aies ce qui s'appelle avoir la foi ; — n'est-ce pas que tu ne crois pas en Dieu le Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit? »

— Ah ! ma chère enfant, quand tout petit j'étais assis aux genoux de ma mère, je croyais déjà en Dieu le Père, qui plane en haut dans la bonté et dans la grandeur.

Je croyais en lui qui a créé la belle terre et les beaux hommes qui sont dessus, en lui qui a assigné leur marche aux soleils, aux lunes, aux étoiles.

Quand je devins plus grand, ma chère enfant, je commençai à comprendre bien davantage, et je compris et devins raisonnable, et je crus aussi au Fils.

Au Fils chéri qui, en aimant, nous a révélé l'amour, et en récompense, comme c'est l'usage, a été crucifié par le peuple.

Aujourd'hui, que je suis homme, que j'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé, mon cœur se dilate, et de tout mon cœur, je crois au Saint-Esprit.

Celui-ci a fait les plus grands miracles, et il en fait de plus grands encore à présent ; il a brisé les donjons de la tyrannie, et il a brisé le joug de la servitude.

Il guérit de vieilles blessures mortelles, et renouvelle le droit primitif : que tous les hommes, nés égaux, sont une race de nobles.

Il dissipe les méchantes chimères et les fantômes ténébreux, qui nous gâtaient l'amour et le plaisir, en nous montrant à toute heure leurs faces grimaçantes.

Mille chevaliers, bien harnachés, ont été choisis par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté, et il les a armés d'un fier courage.

Leurs bonnes épées étincellent, leurs bonnes bannières flottent. N'est-ce pas que tu voudrais bien, ma chère enfant, voir de ces vaillants chevaliers ?

Eh bien, regarde-moi, ma chère enfant ! Embrasse-moi et regarde-moi, car, moi-même, je suis un vaillant chevalier du Saint-Esprit.

III

Au dehors, la lune se cache en silence derrière le vert sapin, et dans la chambrette notre lampe flamboie faiblement et éclaire à peine.

Heureusement, mes étoiles bleues rayonnent d'une lumière plus claire ; la rose purpurine éclate comme le feu, et la bonne jeune fille dit :

« Des follets, de petits follets, volent notre pain et notre lard ; la veille il est encore dans le buffet, et le lendemain il a disparu.

» Ces petits démons mangent la crème sur notre lait, et laissent les vases découverts, et la chatte boit le reste.

» Et la chatte est une sorcière, car elle se glisse, pendant la nuit, sur la montagne des revenants, où est la vieille tour.

» Il y eut là jadis un château plein de plaisir et d'éclat d'armures ; de preux chevaliers, des dames et des écuyers y tournoyaient dans la danse aux flambeaux.

» Alors une méchante sorcière maudit le château et les gens; les ruines seules sont restées debout, et les hiboux y font leurs nids.

» Pourtant ma défunte tante assurait que si l'on dit la parole juste, la nuit, à l'heure juste, là-haut, à la vraie place,

» Les ruines se changent de nouveau en un château brillant, et l'on y voit gaiement danser preux chevaliers,dames et écuyers;

» Et celui-là qui a prononcé ce mot,le château et les gens lui appartiennent; les timbales et les trompettes célèbrent sa jeune magnificence. »

C'est ainsi que parle la bonne jeune fille, et ses yeux, les étoiles bleues, versent sur son babil les lueurs de leur azur féerique.

Ses cheveux d'or, la petite les enlace autour de ma main; elle donne de jolis noms à mes doigts, rit et les baise, et se tait à la fin.

Et dans cette chambre tranquille tout me regarde avec des yeux si familiers. La table et l'armoire sont comme si je les avais vues bien des fois auparavant.

Le tic-tac du coucou a un ton amical,et la cithare, à peine sensible,commence à résonner d'elle-même, et je me trouve comme dans un songe.

C'est l'heure juste maintenant, nous sommes aussi sur la vraie place; tu t'étonnerais, ma chère enfant, si, moi, je prononçais la parole juste...

Et je dis cette parole... Vois-tu, tout devient jour, tout s'agite; les sources et les sapins deviennent plus bruyants, et la vieille montagne s'éveille.

Le son des cithares et les chants des nains retentissent

dans les crevasses de la montagne, et comme un insensé printemps sort de la terre une forêt de fleurs.

Des fleurs, d'audacieuses fleurs, aux feuilles larges et fabuleuses, odorantes, diaprées et vivement agitées comme par la passion.

Des roses, ardentes comme de rouges flammes, jaillissent du milieu de cette végétation ; des lis, semblables à des piliers de cristal, s'élancent jusqu'au ciel.

Et les étoiles, grandes comme des soleils, jettent en bas des rayons de désir ; dans le calice gigantesque des lis coulent en torrent les flots de ces lumières.

Et nous-mêmes, ma chère enfant, sommes métamorphosés bien plus encore : l'éclat des flambeaux, l'or et la soie resplendissent gaiement autour de nous.

Toi, tu es devenue une princesse, et cette cabane est devenue un château ; et ici se réjouissent et dansent preux chevaliers, dames et écuyers.

Mais, moi, j'ai acquis toi et tout cela, château et gens ; les timbales et les trompettes célèbrent ma jeune magnificence.

L'ILSE

Je suis la princesse Ilse, et j'habite la roche Ilsenstein. Viens avec moi dans mon château, nous y serons heureux.

Je veux guérir ta tête avec mes vagues transparentes. Tu oublieras tes chagrins, pauvre garçon, malade de soucis !

Dans mes bras blancs comme la neige, sur mon sein blanc comme la neige, tu reposeras et tu rêveras le bonheur des vieux contes.

Je veux t'embrasser et te serrer comme j'ai serré et embrassé le cher empereur Henri, qui est mort maintenant.

Les morts sont morts, et il n'est que les vivants qui vivent, et je suis belle et florissante ; mon cœur rit et palpite.

Mon cœur rit et palpite... Viens chez moi, dans mon palais de cristal. Mes damoiselles et mes chevaliers y dansent ; la troupe des écuyers se livre à la joie.

Les longues robes de soie bruissent, les éperons d'or

résonnent, les nains font retentir les timbales, jouent du violon et sonnent du cor.

Mais toi, mon bras t'enlacera comme il enlaça l'empereur Henri : de mes mains blanches je lui bouchai les oreilles, quand dehors la trompette sonna.

LA MER DU NORD

COURONNEMENT

Chansons! mes bonnes chansons! debout, debout, et prenez vos armes! Faites sonner les trompettes et élevez-moi sur le pavois cette jeune belle qui désormais doit régner sur mon cœur en souveraine.

Salut à toi, jeune reine!

Du soleil qui luit là-haut j'arracherai l'or rutilant et radieux, et j'en formerai un diadème pour ton front sacré. — Du satin azuré qui flotte à la voûte du ciel, et où scintillent les diamants de la nuit, je veux arracher un magnifique lambeau; et j'en ferai un manteau de parade pour tes royales épaules. Je te donnerai une cour de pimpants sonnets, de fières terzines et de stances élégantes; mon esprit te servira de coureur, ma fantaisie de bouffon, et mon *humour* sera ton héraut blasonné. Mais, moi-même, je me jetterai à tes pieds, reine, et, agenouillé sur un coussin de velours rouge, je te ferai hommage du reste de raison qu'a daigné me laisser l'auguste maîtresse qui t'a précédée dans mon cœur.

LE CRÉPUSCULE

Sur le pâle rivage de la mer je m'assis rêveur et solitaire. Le soleil déclinait et jetait des rayons ardents sur l'eau, et les blanches, larges vagues, poussées par le reflux, s'avançaient écumeuses et mugissantes. C'était un fracas étrange; un chuchotement et un sifflement, des rires et des murmures, des soupirs et des râles, entremêlés de sons caressants comme des chants de berceuses. — Il me semblait ouïr les récits du vieux temps, les charmants contes de féeries qu'au-

trefois, tout petit encore, j'entendais raconter aux enfants du voisinage alors que, par une soirée d'été, accroupis sur les degrés de pierre de la porte, nous écoutions en silence le narrateur, avec nos jeunes cœurs attentifs et nos yeux tout ouverts par la curiosité, pendant que les grandes filles, assises à la fenêtre au-dessus de nous, près des pots de fleurs odorantes, et semblables à des roses, souriaient aux lueurs du clair de lune.

LA NUIT SUR LA PLAGE

La nuit est froide et sans étoiles; la mer fermente, et sur la mer, à plat ventre étendu, l'informe vent du nord, comme un vieillard grognon, babille d'une voix gémissante et mystérieuse, et raconte de folles histoires, des contes de géants, de vieilles légendes islandaises remplies de combats et de bouffonneries héroïques, et, par intervalles, il rit et hurle les incantations de l'Edda, les évocations runiques, et tout cela avec tant de gaîté féroce, avec tant de rage burlesque, que les blancs enfants de la mer bondissent en l'air et poussent des cris d'allégresse.

Cependant sur la plage, sur le sable où la marée a laissé son humidité, s'avance un étranger dont le cœur est encore plus agité que le vent et les vagues. Partout où il marche, ses pieds font jaillir des étincelles et craquer des coquillages; il s'enveloppe dans un manteau gris, et va, d'un pas rapide, à travers la nuit et le vent, guidé par une petite lumière qui luit douce et séduisante dans la cabane solitaire du pêcheur.

Le père et le frère sont sur la mer, et, toute seulette dans la cabane, est restée la fille du pêcheur, la fille du pêcheur, belle à ravir. Elle est assise près du foyer et écoute le bruissement sourd et fantasque de la chaudière. Elle jette des ramilles pétillantes au feu et souffle dessus, de sorte que les lueurs rouges et flamboyantes se reflètent magiquement sur son frais visage, sur ses épaules qui ressortent si blanches et si délicates de sa grossière et grise chemise, et sur la petite main soigneuse qui noue solidement le jupon court sur la fine cambrure de ses reins.

Mais tout à coup la porte s'ouvre, et le nocturne étranger

s'avance dans la cabane; il repose un œil doux et assuré sur la blanche et frêle jeune fille qui se tient frissonnante devant lui, semblable à un lis effrayé, et il jette son manteau à terre, sourit et dit:

« Vois-tu, mon enfant, je tiens parole et je suis revenu, et, avec moi, revient l'ancien temps où les dieux du ciel s'abaissaient aux filles des hommes et, avec elles, engendraient ces lignées de rois porte-sceptres, et ces héros, merveilles du monde. — Pourtant, mon enfant, cesse de t'effrayer de ma divinité, et fais-moi, je t'en prie, chauffer du thé avec du rhum, car la bise était forte sur la plage, et, par de telles nuits, nous avons froid aussi, nous autres dieux et nous avons bientôt fait d'attraper un divin rhumatisme et une toux immortelle. »

DANS LA CAJUTE, PENDANT LA NUIT

La mer a ses perles, le ciel a ses étoiles, mais mon cœur, mon cœur, mon cœur a son amour.

Grande est la mer et grand le ciel, mais plus grand est mon cœur, et plus beau que les perles et les étoiles brille mon amour.

A toi, jeune fille, à toi est ce cœur tout entier; mon cœur, et la mer, et le ciel, se confondent dans un seul amour.

—

A la voûte azurée du ciel où luisent les belles étoiles, je voudrais coller mes lèvres dans un ardent baiser et verser des torrents de larmes.

Ces étoiles sont les yeux de ma bien-aimée; ils scintillent et m'envoient mille gracieux saluts de la voûte azurée du ciel.

Vers la voûte azurée du ciel, vers les yeux de la bien-aimée, je lève dévotement les bras, et je prie et j'implore.

Doux yeux, gracieuses lumières, donnez le bonheur à mon âme; faites-moi mourir, et que je vous possède, vous et tout votre ciel.

—

Le ciel laisse tomber à travers la nuit, tremblantes, des

étincelles d'or et mon âme, gonflée d'amour, s'ouvre à travers l'espace.

O pleurez, yeux célestes, tous vos pleurs dans mon âme, pour qu'elle déborde, cette âme, de vos larmes lumineuses d'étoiles.

—

Bercé par les vagues et par mes rêveries, je suis étendu tranquillement dans ma couchette de la cabine.

A travers la lucarne ouverte, je regarde là-haut les claires étoiles, les chers et doux yeux de ma chère bien-aimée.

Les chers et doux yeux veillent sur ma tête, et ils brillent et clignotent du haut de la voûte azurée du ciel.

A la voûte azurée du ciel je regardais heureux, durant de longues heures jusqu'à ce qu'un voile de brume blanche me dérobât les yeux chers et doux.

—

Contre la cloison où s'appuie ma tête rêveuse viennent battre les vagues, les vagues furieuses; elles bruissent et murmurent à mon oreille: « Pauvre fou! ton bras est court et le ciel est loin, et les étoiles sont solidement fixées là-haut avec des clous d'or. — Vains désirs, vaines prières! tu ferais mieux de t'endormir. »

—

Je rêvai d'une lande déserte, toute couverte d'une muette et blanche neige, et sous la neige blanche j'étais enterré et je dormais du froid sommeil de la mort.

Pourtant là-haut, de la sombre voûte du ciel, les étoiles, ces doux yeux de ma bien-aimée, contemplaient mon tombeau, et ces doux yeux brillaient d'une sérénité victorieuse et placide, mais pleine d'amour.

LE CALME

La mer est calme. Le soleil reflète ses rayons dans l'eau, et sur la surface onduleuse et argentée le navire trace des sillons d'émeraude.

Le pilote est couché sur le ventre, près du gouvernail, et ronfle légèrement. Près du grand mât, raccommodant des voiles, est accroupi le mousse goudronné.

Sa rougeur perce à travers la crasse de ses joues, sa large bouche est agitée de tressaillements nerveux, et il regarde çà et là tristement avec ses grands beaux yeux.

Car le capitaine se tient devant lui, tempête et jure et le traite de voleur : « Coquin ! tu m'as volé un hareng dans le tonneau ! »

La mer est calme. Un petit poisson monte à la surface de l'onde, chauffe sa petite tête au soleil et remue joyeusement l'eau avec sa petite queue.

Cependant, du haut des airs, la mouette fond sur le petit poisson, et, sa proie frétillante dans son bec, s'élève et plane dans l'azur du ciel.

AU FOND DE LA MER

J'étais couché sur le bordage du vaisseau et je regardais, les yeux rêveurs, dans le clair miroir de l'eau, et je plongeais mes regards de plus en plus avant, lorsqu'au fond de la mer j'aperçus, d'abord comme une brume crépusculaire, puis peu à peu, avec des couleurs plus distinctes, des coupoles et des tours, et enfin, éclairée par le soleil, toute une antique ville néerlandaise pleine de vie et de mouvement. Des hommes âgés, enveloppés de manteaux noirs, avec des fraises blanches et des chaînes d'honneur, de longues épées et de longues figures, se promènent sur la place, près de l'hôtel de ville orné de dentelures et d'empereurs de pierre naïvement sculptés, avec leurs sceptres et leurs longues épées. Non loin de là, devant une file de maisons aux vitres brillantes, sous des tilleuls taillés en pyramides, se promènent, avec des frôlements soyeux, de jeunes femmes, de sveltes beautés dont les visages de rose sortent décemment de leurs coiffes noires et dont les cheveux blonds ruissellent en boucles d'or. Une foule de beaux cavaliers costumés à l'espagnole se pavanent près d'elles et leur lancent des œillades. Des matrones vêtues de mantelets bruns, un livre d'heures et un rosaire dans les mains, se dirigent à pas

menus vers le grand dôme, attirées par le son des cloches et le ronflement de l'orgue.

A ces sons lointains, un secret frisson s'empare de moi. De vagues désirs, une profonde tristesse, envahissent mon cœur, mon cœur à peine guéri. Il me semble que mes blessures, pressées par des lèvres chéries, saignent de nouveau; leurs chaudes et rouges gouttes tombent lentement, une à une, dans la mer, elles tombent sur une vieille maison qui est là dans la ville sous-marine, sur une vieille maison au pignon élevé, qui semble veuve de tous ses habitants, et dans laquelle est assise, à une fenêtre basse, une jeune fille qui appuie sa tête sur son bras. — Et je te connais, pauvre enfant! Si loin, au fond de la mer même, tu t'es cachée de moi dans un accès d'humeur enfantine, et tu n'as pas pu remonter, et tu t'es assise étrangère parmi des étrangers, durant un siècle, pendant que moi, l'âme pleine de chagrin, je te cherchais par toute la terre, et toujours je te cherchais, toi toujours aimée, depuis si longtemps aimée, toi que j'ai retrouvée enfin! Je t'ai retrouvée et je revois ton doux visage, tes yeux intelligents et calmes, ton fin sourire. — Et jamais je ne te quitterai plus, et je viens à toi, et, les bras étendus, je me précipite sur ton cœur.

Mais le capitaine me saisit à temps par le pied, et, me tirant sur le bord du vaisseau, me dit d'un ton bourru: « Docteur! docteur! êtes-vous possédé du diable? »

PURIFICATION

« Reste au fond de la mer, rêve insensé, qui autrefois, la nuit, as si souvent affligé mon cœur d'un faux bonheur, et qui, encore à présent, spectre marin, viens me tourmenter en plein jour. — Reste là sous les ondes durant l'éternité et je te jette encore tous mes maux et tous mes péchés, et le bonnet de la folie dont les grelots ont si longtemps résonné autour de ma tête, et la froide dissimulation, cette peau lisse de serpent qui m'a si longtemps enveloppé l'âme... mon âme malade reniant Dieu et reniant les anges, mon âme maudite et damnée... »

— Hoiho! hoiho! voici le vent! dépliez les voiles! elles



flottent et s'enflent! Sur le miroir placide et périlleux des eaux, le vaisseau glisse, et l'âme délivrée pousse des cris de joie.

LA PAIX

Le soleil était au plus haut du ciel, environné de nuages blancs, la mer était calme, et j'étais couché près du gouvernail, et je songeais et je rêvais; — et, moitié éveillé, moitié sommeillant, je vis Christus, le sauveur du monde. Vêtu d'une robe blanche flottante, et grand comme un géant, il marchait sur la terre et sur la mer; sa tête touchait au ciel, et de ses mains étendues il bénissait la mer et la terre, et, comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent soleil, et ce cœur radieux et enflammé, foyer d'amour et de clarté, épandait ses gracieux rayons et sa lumière éternelle sur la terre et sur la mer.

Des sons de cloche, résonnant çà et là, attiraient comme des cygnes, et en se jouant, notre navire, qui glissa vers un rivage verdoyant où des hommes habitent une cité magnifique.

O merveille de la paix ! comme la ville est tranquille ! Le sourd bourdonnement des vaines et babillardes affaires, le bruissement des métiers, tout se tait, et à travers les rues claires et resplendissantes se promènent des hommes vêtus de blanc et portant des palmes, et, lorsque deux personnes se rencontrent, elles se regardent d'un air d'intelligence, et, dans un tressaillement d'amour et de douce renonciation, elles s'embrassent au front et lèvent les yeux vers le cœur radieux du Sauveur, vers ce cœur qui est le soleil et qui verse allègrement la pourpre de son sang réconciliateur sur le monde, et elles disent trois fois dans un transport de béatitude : Béni soit Christus !

SALUT DU MATIN

Thalatta ! Thalatta ! Je te salue, mer éternelle ! Je te salue dix mille fois d'un cœur joyeux, comme autrefois te saluèrent dix mille cœurs grecs, cœurs malheureux dans les combats, soupirant après leur patrie, cœurs illustres dans l'histoire du monde.

Les flots s'agitaient et mugissaient; le soleil versait sur la mer ses clartés roses; des volées de mouettes s'enfuyaient effarouchées en poussant des cris aigus ; les chevaux piaffaient ; les boucliers résonnaient d'un cliquetis joyeux. Comme un chant de victoire retentissait alors le cri des fils d'Hellas, la reine des flots : Thalatta! Thalatta!

Je te salue, mer éternelle! Je retrouve dans le bruissement de tes ondes comme un écho de la patrie, et je crois voir les rêves de mon enfance scintiller sous tes vagues, et il me revient de vieux souvenirs de tous les chers et nobles jouets, de tous les brillants cadeaux de Noël, de tous les coraux rouges, des perles et des coquillages dorés que tu conserves mystérieusement dans des coffrets de cristal ?

Oh ! combien j'ai souffert des ennuis de la terre étrangère ! Comme une fleur fanée dans l'étui de fer-blanc du botaniste, mon cœur se desséchait dans ma poitrine. Il me semble que, durant l'hiver, je m'asseyais comme un malade dans une chambre sombre et malsaine, et maintenant voilà que je l'ai quittée tout à coup, et le vert printemps, éveillé par le soleil, resplendit à mes yeux éblouis, et j'entends le tendre soupir des arbres chargés d'une neige parfumée, et les jeunes fleurs me regardent avec leurs yeux odorants et bariolés, et l'atmosphère pleure et bruit, et respire et sourit, et dans l'azur du ciel les oiseaux chantent : Thalatta ! Thalatta !

O cœur vaillant, qui t'es illustré par tes fuites, comme jadis les guerriers de la grande retraite! combien de fois les beautés barbares du Nord t'ont amoureusement harassé! — De leurs grands yeux victorieux, elle me lançaient des traits enflammés ; avec leurs paroles à double tranchant, elles s'exerçaient à me fendre le cœur ; avec de longues épîtres assommantes, elles étourdissaient ma pauvre cervelle. Vainement je leur opposais le bouclier, les flèches sifflaient, les coups retentissaient ; elles ont fini par me pousser, ces beautés barbares du Nord, jusqu'au rivage de la mer, et, respirant enfin librement, je salue la mer, la mer bienfaisante et libératrice — Thalatta ! Thalatta !

LE NAUFRAGE

Espoir et amour! Tout est brisé, et moi-même, comme un cadavre que la mer a rejeté avec mépris, je gis là, étendu sur le rivage, sur le rivage sablonneux et nu. — Devant moi s'étale le grand désert des eaux ; derrière moi, il n'y a qu'exil et douleur, et au-dessus de ma tête voguent les nuées, ces grises et informes filles de l'air, qui de la mer, avec des seaux de brouillard, puisent l'eau, la traînent à grand'peine et la laissent retomber dans la mer, besogne triste, et fastidieuse, et inutile, comme ma propre vie.

Les vagues murmurent, les mouettes croassent, de vieux souvenirs me saisissent, des rêves oubliés, des images éteintes me reviennent, tristes et doux.

Il est dans le Nord une femme belle, royalement belle ; une voluptueuse robe blanche entoure sa frêle taille de cyprès ; les boucles noires de ses cheveux, s'échappant comme une nuit bienheureuse de sa tête couronnée de tresses, s'enroulent capricieusement autour de son doux et pâle visage, et dans son doux et pâle visage, grand et puissant, rayonne son œil, semblable à un soleil noir.

Noir soleil, combien de fois tu m'as versé les flammes dévorantes de l'enthousiasme, et combien de fois ne suis-je pas resté chancelant sous l'ivresse de cette boisson ! Mais alors un sourire d'une douceur enfantine voltigeait autour des lèvres fièrement arquées, et ces lèvres fièrement arquées exhalaient des mots gracieux comme le clair de lune et suaves comme l'haleine de la rose. Et mon âme alors s'élevait et planait avec allégresse jusqu'au ciel.

Faites silence, vagues et mouettes ! Bonheur et espoir ! espoir et amour ! tout est fini. Je suis gisant à terre, misérable naufragé, et je presse mon visage brûlant sur le sable humide de la plage.

QUESTIONS

Au bord de la mer, au bord de la mer déserte et nocturne, se tient un jeune homme, la poitrine pleine de doute, et d'un air morne il dit aux flots :

« Oh ! expliquez-moi l'énigme de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes : têtes coiffées de mitres hiéroglyphiques, têtes en turbans et en bonnets carrés, têtes à perruques, et mille autres pauvres et bouillantes têtes humaines. Dites-moi ce que signifie l'homme ? d'où il vient ? où il va ? qui habite là-haut au-dessus des étoiles dorées ? »

Les flots murmurent leur éternel murmure, le vent souffle, les nuages fuient, les étoiles scintillent, froides et indifférentes, — et un fou attend une réponse.

ÉPILOGUE

Comme les épis de blé dans un champ, les pensées poussent et ondulent dans l'esprit de l'homme ; mais les douces pensées du poète sont comme des fleurs bleues et rouges qui s'épanouissent gaiement entre les épis.

Fleurs bleues et rouges ! le moissonneur bourru vous rejette comme inutiles ; les rustres, armés de fléaux, vous écrasent avec dédain ; le simple promeneur même, que votre vue récrée et réjouit, secoue la tête et vous traite de mauvaises herbes. Mais la jeune villageoise, qui tresse des couronnes, vous honore et vous recueille, et vous place dans ses cheveux, et, ainsi parée, elle court au bal où résonnent fifres et violons, à moins qu'elle ne s'échappe pour chercher l'ombrage discret des tilleuls, où la voix du bien-aimé résonne encore plus délicieusement que les fifres et les violons !

ATTA TROLL

RÊVE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

I

Entouré de sombres montagnes qui semblent vouloir escalader le ciel, et bercé comme un rêve par le bruit des cascades sauvages,

Cauterets, la bourgade élégante, repose au fond de la vallée. Ses blanches maisons sont ornées de balcons ; de belles dames s'y accoudent le rire sur les lèvres.

Le rire sur les lèvres, elles regardent la place du marché inondée d'une foule bariolée ; au milieu, un ours et une ourse dansent au son de la musette.

C'est Atta Troll et sa femme, la noire Mumma, comme ils l'appellent, qui sont les danseurs, et les Basques ne se sentent pas de joie et d'admiration.

Raide et sérieux comme un grand d'Espagne, Atta Troll fait son avant-deux ; mais sa moitié velue manque de dignité et de réserve.

Le dirai-je ? il me semble presque qu'elle cancane par moments, et que, par un certain mouvement de reins un peu risqué, elle rappelle la grande Chaumière.

Son vaillant conducteur, qui la tient à la chaîne, paraît lui-même s'être aperçu de l'immoralité de sa danse.

Il lui allonge parfois quelques coups de fouet ; alors la noire Mumma hurle à faire trembler les montagnes.

Ce conducteur d'ours porte un bonnet pointu orné de six madones, qui doivent protéger sa tête des balles ennemies ou des poux.

Sur ses épaules pend, en guise de manteau, un dessus d'autel aux mille couleurs. Là-dessous sont cachés pistolets et couteau.

Il fut moine dans sa jeunesse, plus tard chef de brigands et, pour réunir les deux professions, il finit par prendre du service sous don Carlos.

Lorsque don Carlos dut fuir avec toute sa chevalerie, et que les nobles paladins furent obligés de chercher quelque honnête métier,

(Le prince Chenapanski se fit auteur) notre défenseur de la légitimité se fit conducteur d'ours, et s'en alla à travers le monde avec Atta Troll et Mumma ;

Et il les fit danser tous les deux devant le peuple, sur les places publiques. Et voilà comme Atta Troll, enchaîné, danse sur la place de Cauterets.

Lui qui autrefois, comme un roi des solitudes, habitait le libre sommet des monts, Atta Troll danse dans la plaine devant la populace!

Et c'est même pour gagner quelques sous qu'il danse, lui qui naguère dans la majesté de sa force se sentait le maître du monde !

Quand il pense aux jours de sa jeunesse, à la royauté perdue des forêts, alors des grognements étouffés s'échappent du gosier d'Atta Troll.

Il devient sombre comme le roi nègre de Freiligrath, et, de même que ce prince a mal tambouriné, lui se met à danser mal de désespoir.

Mais, au lieu de sympathie, il n'éveille que la gaieté. Juliette même, du haut du balcon, se prend à rire de ces sauts désespérés.

Juliette n'a pas l'âme allemande. C'est une Française. Elle vit au dehors; mais son baiser est enchanteur, est enivrant.

Ses regards sont comme un filet de lumière dans les mailles duquel notre cœur se prend, tressaille et palpite éperdu.

II

Que le roi nègre de M. Freiligrath, dans son courroux mélancolique, se mette à faire résonner la peau du grand tambour jusqu'à ce qu'elle éclate et crève avec fracas,

Voilà qui fait vraiment vibrer le cœur et le tympan. — Mais figurez-vous un ours qui vient de briser sa chaîne !

La musique et les rires cessent ; le peuple se précipite hors de la place avec des cris d'effroi, les dames pâlissent.

Oui, Atta Troll vient de briser tout à coup sa chaîne d'esclave. D'un bond sauvage, franchissant les rues étroites,

(Chacun lui fait place très poliment) il grimpe au haut des rochers, jette en bas comme un regard de mépris et disparaît dans les montagnes.

La noire Mumma et le montreur d'ours restent seuls sur la place déserte. L'homme furieux jette son chapeau à terre,

Trépigne dessus, foule aux pieds les madones, arrache sa couverture, met son corps à nu, jure, maudit et se lamente sur l'ingratitude.

La noire ingratitude des ours. Car n'a-t-il pas toujours traité Atta Troll comme un ami ? Ne lui a-t-il pas enseigné la danse ?

L'ingrat ne lui doit-il pas tout, même la vie ? Ne lui a-t-on pas offert inutilement cent écus de la peau d'Atta Troll?

La pauvre noire Mumma, comme une statue de la douleur muette, est restée suppliante sur ses pattes de derrière, devant la colère du furieux.

La colère du furieux tombe enfin, mais sur les épaules de la pauvrette ; il la roue de coups, la nomme reine Christine, femme Muñoz, et cætera. —

Voilà ce qui arriva dans l'après-midi d'une chaude et belle journée d'été, et la nuit qui suivit ce beau jour fut superbe.

Je passai presque la moitié de cette nuit sur le balcon. Juliette était près de moi, et contemplait les étoiles.

« Ah ! se prit-elle à dire en soupirant, les étoiles sont

bien plus belles à Paris, lorsqu'en hiver elles se mirent dans les ruisseaux du faubourg Montmartre. »

III

Rêve d'une nuit d'été, ma fantasque chanson est sans but, oui, sans but, comme l'amour, comme la vie, comme toute la création et peut-être le Créateur lui-même !

Mon Pégase n'obéit qu'à son caprice, soit qu'il galope, ou qu'il trotte, ou qu'il vole dans le royaume des fables.

Ce n'est pas une vertueuse et utile haridelle de l'écurie bourgeoise, encore moins un cheval de bataille qui sache battre la poussière et hennir pathétiquement dans le combat des partis.

Non ! les pieds de mon coursier ailé sont ferrés d'or, ses rênes sont des colliers de perles, et je les laisse joyeusement flotter.

Porte-moi où bon te semblera, sur les sentiers aériens des montagnes, où les cascades, avec leurs voix de corbeaux, croassent des avertissements lugubres, où les abîmes bâillent comme des enfers ennuyés ; —

Porte-moi dans les vallées tranquilles, où le chêne méditatif s'élève, et où, du milieu des racines mystérieuses, saillit l'antique source des légendes ; —

Laisse-moi boire à ses eaux et y mouiller mes paupières. Ah ! je soupire après l'eau miraculeuse qui fait voir et savoir.

Oui, la lumière se fait ! Mon regard plonge dans les grottes les plus profondes, mes yeux voient Atta Troll dans sa tanière et je comprends ce qu'il dit !

C'est étrange comme cet idiome d'ours me semble connu ! N'aurai-je pas dans ma chère patrie entendu déjà ce langage ?

IV

Roncevaux, noble vallée, lorsque j'entends résonner ton nom, il me semble que s'ouvre dans mon cœur la fleur bleue des souvenirs légendaires.

La vieille chevalerie surgit, brillante de jeunesse, après un sommeil de milleans. Les Esprits me regardent fixement avec leurs grands yeux, et j'ai peur.

J'entends le bruit du fer, le tumulte des batailles : — ce sont les preux chrétiens qui combattent les Sarrasins. — Comme le cor de Roland jette un appel douloureux, et désespéré !

C'est dans la vallée de Roncevaux, non loin de la Brèche de Roland, ainsi nommée parce que le héros, pour se frayer un chemin de retraite,

Trancha le rocher avec sa bonne épée Durandal, de telle façon qu'il en porte encore les traces aujourd'hui ;

C'est dans cette vallée, dis-je, au fond d'une sombre crevasse défendue par un épais fourré de pins sauvages, qu'est cachée à tous les yeux la caverne d'Atta Troll.

C'est là qu'au sein de sa famille il se repose des fatigues de sa fuite et des tribulations de sa vie errante.

Bonheur de se revoir ! il a retrouvé, dans sa chère caverne, les petits que Mumma lui a donnés, quatre fils et deux filles ;

Deux jeunes oursines bien léchées, blondes comme des filles de ministres protestants. Les garçons sont bruns : le plus jeune, qui n'a qu'une oreille, est presque noir.

Celui-là était le Benjamin desa mère. Un jour, en jouant, elle lui a mangé une oreille, mais par pure affection.

C'est un enfant plein de moyens, surtout pour la gymnastique. Il fait la culbute aussi bien que le professeur Massamnn (1) à Berlin.

Comme le professeur Massmann à Berlin, il n'aime que sa langue maternelle. Jamais il ne voulut mordre au jargon des Grecs et des Romains.

Ourson fier de sa nationalité, il a une sainte horreur des parfumeries françaises. Il dédaigne le savon, ce luxe de toilette moderne, toujours comme le professeur Massmann à Berlin.

(1) Hans Ferdinand Massmann (1797-1874), célèbre philologue allemand et professeur de gymnastique.

Mais là où il faut le voir déployer ses talents, c'est lorsqu'il grimpe sur l'arbre qui s'élève du fond du précipice jusqu'à la plate-forme du rocher.

Au sommet de ce rocher, le soir, toute la famille se rassemble autour du père pour s'ébattre dans la fraîcheur du crépuscule.

C'est alors que le vieux Troll aime à raconter ce qu'il a vécu dans le monde, combien il a vu d'hommes et de villes et combien il a souffert,

Ainsi que le fils de Laërte, avec cette petite différence que lui, du moins, était accompagné dans ses pérégrinations douloureuses par sa femme, sa noire Pénélope.

Aujourd'hui Atta Troll raconte aussi les immenses succès qu'il a eus jadis auprès des hommes avec sa danse.

Il affirme que jeunes et vieux l'admiraient avec acclamation quand il dansait sur les places publiques aux doux sons de la musette.

A l'entendre, surtout les dames, ces délicats connaisseurs, l'auraient applaudi avec fureur et lui auraient lancé des œillades assassines.

O vanité de l'artiste! le vieil ours danseur pense avec une joie mêlée de regrets au temps où le public admirait son talent!

Enthousiasmé par ces souvenirs, il veut donner la preuve qu'il n'est pas un misérable vantard, qu'il a été réellement grand par la danse.

Et soudain il se lève, se pose sur ses pattes de derrière, et, comme autrefois, le voilà qui se met à danser la gavotte, sa danse favorite.

Muets d'admiration, le museau attentif, les oursons contemplent leur père qui danse gravement au clair de lune.

V

Atta Troll est mélancoliquement étendu sur le dos, dans sa caverne, au milieu des siens; il lèche ses pattes en rêvant, il lèche et murmure ;

— Mumma! Mumma! perle noire que j'avais pêchée dans l'océan de la vie, je t'ai donc reperdue à jamais dans ce même océan!

Ne dois-je plus te revoir qu'au delà de la tombe, à l'heure où, dégagée de tes dépouilles mortelles, tu ne seras qu'une âme sans peau ?

Ah! je voudrais auparavant baiser une dernière fois le gracieux museau de ma chère Mumma : il était si doux et comme parfumé de miel!

Je voudrais aussi flairer une dernière fois la douce senteur qui émanait de ma chère Mumma, plus pénétrante que l'odeur des roses.

Mais, hélas! Mumma languit dans les chaînes de cette engeance qui s'appelle l'homme et qui s'imagine être le propriétaire de toute la terre.

Mort et damnation! ces hommes, ces archi-aristocrates, regardent toutes les autres créatures avec l'insolence du seigneur et maître!

Ils nous enlèvent femmes et enfants, nous enchaînent, nous battent, nous tuent même pour vendre notre peau et notre graisse;

Et ils se croient permis ces forfaits, surtout contre la race des ours, et ils appellent cela les droits de l'homme.

Les droits de l'homme! les droits de l'homme! et qui vous les a octroyés? Ce n'est pas la nature, elle n'est pas dénaturée à ce point.

Les droits de l'homme! qui vous a donné ces privilèges ? Ce n'est vraiment pas la raison, elle n'est pas si déraisonnable.

Hommes, valez-vous donc mieux que nous parce que vous faites cuire et rôtir vos aliments? Nous, nous mangeons les nôtres tout crus;

Mais le résultat final est le même pour tous. Non, ce n'est pas la nourriture qui ennoblit. Celui-là seul est noble qui pense et agit noblement.

Hommes, valez-vous mieux que nous à cause de vos arts

et de vos sciences ? Nous autres, nous ne sommes pas des crétins.

N'y a-t-il pas des chiens savants? et des chevaux qui comptent comme des membres de la haute finance? Les lapins ne jouent-ils pas du tambour à merveille?

Maint castor ne s'est-il pas distingué en hydrostatique, et n'est-ce pas aux cigognes que l'on doit l'invention des clystères?

Les ânes n'écrivent-ils pas des critiques? Les singes ne jouent-ils pas la comédie? Trouvez-moi une plus grande tragédienne que Batavia, l'illustre guenon?

Les rossignols ne chantent-ils pas? Freiligrath n'est-il pas poète? Qui pourrait mieux chanter le roi nègre que son compatriote le dromadaire?

Dans la danse, moi qui parle, j'ai été aussi loin que Raumer (1) dans l'art d'écrire. Ecrit-il mieux que je ne danse, moi pauvre ours ?

Hommes, pourquoi donc valez-vous mieux que nous? Vous portez haut la tête, il est vrai, mais il rampe dans ces têtes de bien basses pensées.

Hommes, valez-vous mieux parce que votre peau est unie et lisse? Vous partagez cet avantage avec les serpents.

Hommes, race de serpents bipèdes, je comprends pourquoi vous portez des vêtements. Vous cachez sous la laine votre nudité de vipères.

Mes enfants, soyez en garde contre ces avortons sans poils ! Mes filles, ne vous fiez à aucun de ces monstres qui portent pantalons !...

. . . .

VI

. . . .

Enfants, — murmure Atta Troll en se roulant sur sa couche sans tapis — enfants, l'avenir est à nous !

(1) Rudolf von Raumer (1815-1876), philologue allemand.

Si tous les ours, si tous les animaux pensaient comme moi, avec nos forces réunies nous déferions nos tyrans.

. . . .

Que l'égalité parfaite soit la loi fondamentale. Toutes les créatures de Dieu seront égales sans distinction de croyances, de pelage et d'odeurs.

La stricte égalité ! Que tout âne puisse parvenir à la plus haute fonction de l'État ; que le lion, en revanche, porte le sac au moulin.

Pour ce qui concerne le chien, c'est un mâtin qui a des goûts serviles, parce que depuis une éternité l'homme le traite comme un chien.

Cependant, dans notre constitution radicale, nous lui rendrons ses vieux droits inaliénables, et il se régénérera bientôt.

Les Juifs eux-mêmes jouiront du droit de citoyen, et ils deviendront, devant la loi, égaux aux autres mammifères.

Seulement la danse sur les places publiques ne leur sera point permise. Je fais cet amendement dans l'intérêt de mon art.

Car le sens du style, de la plastique sévère du mouvement, manque à cette race ; ils gâteraient le goût du public.

VII

. . . .

— Enfant, mon enfant, le dernier rejeton de ma force virile, incline ton unique oreille près du museau paternel et bois mes paroles !

Défie-toi des doctrines de l'espèce humaine ; elles te perdraient l'âme et le corps. Parmi tous les hommes, il n'y a pas un seul brave homme.

Même les Allemands, qui jadis en étaient les meilleurs, même ces fils de Tuiskion (1), nos cousins de toute antiquité, sont aussi dégénérés.

(1) Dieu des Germains.

Ils sont maintenant sans croyance et sans Dieu; ils prêchent même l'athéisme. Mon enfant, mon enfant, défie-toi principalement de Feuerbach (1) et de Bruno Bauer (2)!

Ne deviens pas athée, un de ces monstres d'ours sans le respect de leur créateur, — car un Créateur a fait cet univers!

Sur nos têtes, le soleil et la lune, les étoiles aussi (celles avec queue comme celles sans queue) sont le reflet de sa toute-puissance.

A nos pieds, la terre et les mers sont l'écho de sa gloire, et toute créature célèbre ses splendeurs.

Même le tout petit insecte qui, caché dans la barbe du vieux pèlerin, accomplit également son pèlerinage terrestre, chante, lui aussi, la louange de l'Eternel!

Là-haut, sous une tente parsemée d'étoiles, sur un trône d'or, siège majestueusement un ours colossal qui règne sur le monde.

Sa pelisse est immaculée et blanche comme la neige; sa tête est ceinte d'une couronne de diamants qui rayonne à travers les cieux.

Sa face respire l'harmonie et la pensée créatrice. Il fait un geste avec son sceptre, et les sphères résonnent et chantent.

A ses pieds sont assis les saints ours qui ont souffert ici-bas avec humilité et résignation. Ils tiennent dans leurs pattes vénérables la palme du martyre.

Parfois un d'entre eux se lève, comme mu par l'Esprit-Saint, un autre le suit, et les voilà tous qui dansent le plus solennel des menuets.

Un menuet où l'inspiration de la grâce peut tenir lieu de talent et où l'âme éperdue de joie cherche à sortir de sa peau.

Moi, indigne Atta Troll, jouirai-je un jour de cette béatitude, et, après mes tribulations terrestres, passerai-je dans ce royaume de délices impérissables?

(1) Ludwig Andreas Feuerbach (1804-1872), célèbre philosophe.
(2) Bruno Bauer (1809-1882), philosophe allemand de l'école jeune-hégélienne.

Ivre de volupté céleste, là-haut sous la tente étoilée, une auréole au front, la palme à la patte, danserai-je aussi devant le trône du Seigneur ?

VIII

Comme des bayadères assoupies vers le matin, les montagnes frissonnent dans leurs blancs peignoirs de nuages que la brise matinale soulève.

Mais elles se réveillent bientôt sous les baisers du soleil ; il leur enlève peu à peu jusqu'au dernier voile et lescontemple dans toute leur beauté.

J'étais sorti à la pointe du jour avec Lascaro pour aller à la chasse de l'ours ; à midi nous arrivâmes au pont d'Espagne.

. . . .

Vers le soir, nous atteignîmes une misérable posada où une olla-podrida fumait dans un plat crasseux.

J'y mangeai aussi des garbanzos gros et lourds comme des balles, indigestes même pour un estomac allemand nourri d'andouillettes dans sa jeunesse.

Le lit était le véritable pendant de la cuisine, et était comme poivré de vermine. Ah ! les punaises sont les plus terribles ennemis de l'homme !

L'inimitié d'une seule petite punaise qui rampe sur votre couche est plus redoutable que la colère de cent éléphants.

Il faut se laisser mordre en silence. C'est bien triste ! Ce qui est plus triste encore, c'est d'écraser l'ennemi : car alors toute la nuit une infection vous poursuit.

Oui, ce qu'il y a de plus terrible sur la terre, c'est un combat avec la vermine qui se sert de sa puanteur comme d'une arme. Un duel avec une punaise !

IX

Regarde les sommets des montagnes ! comme ils brillent dans le lointain au coucher du soleil, fiers comme des rois et étincelants de pourpre et d'or !

Mais approche : toute cette magnificence s'évanouira. Ici, comme près des autres splendeurs terrestres, tu as été dupe d'une illusion d'optique.

Ce qui te semblait pourpre et or, ah ! ce n'est rien que de la neige, rien que la pauvre neige qui, glacée et triste, s'ennuie dans la solitude.

Là-haut j'entendis de près cette pauvre neige soupirer et gémir, et raconter au vent volage et insensible toute sa blanche misère.

Oh ! disait-elle, comme les heures passent lentement dans cette solitude, des heures sans fin, des éternités gelées.

Ah ! pauvre neige que je suis ! si, au lieu d'être tombée sur ces hautes montagnes, j'étais tombée dans la vallée, dans la vallée où les fleurs s'épanouissent !

J'aurais fondu là et formé un petit ruisseau, et le plus beau garçon du village serait venu se laver en souriant à mon onde.

Oui, j'aurais peut-être coulé jusqu'à la mer, où je pouvais devenir perle pour orner à la fin la couronne d'un roi ! —

Lorsque j'eus entendu ces paroles de la pauvrette, je lui répondis : « Chère petite neige, je doute beaucoup qu'un sort aussi brillant t'ait attendue dans la vallée.

» Console-toi. — Peu de tes sœurs deviennent perles ici-bas. Tu serais peut-être tombée dans un bourbier, et tu n'aurais été qu'une ordure. »

Pendant que je conversais ainsi avec la neige, j'entendis un coup de fusil, et un vautour brun tomba des nues à mes pieds.

C'était une plaisanterie de Lascaro, une plaisanterie de chasseur ; mais son visage était, comme toujours, sérieux et impassible. Seulement le canon du fusil fumait encore.

Il prit en silence une plume à l'aile de l'oiseau, la fixa sur son feutre pointu et continua son chemin.

C'était un coup d'œil sinistre que de voir son ombre avec sa plume s'agiter longue et noire sur la neige blanche des glaciers.

X

C'est une allée qui ressemble à une rue. Son nom est le Ravin des Esprits. De chaque côté, des rochers escarpés s'élèvent à des hauteurs vertigineuses.

Là, sur le versant le plus rapide, la bicoque qu'habite Uraka regarde sournoisement dans la vallée : c'est là que je suivis Lascaro.

Dans la langue mystérieuse des signes, il tint conseil avec sa mère sur la manière dont nous pourrions attirer et tuer Atta Troll.

Car nous avions bien suivi la piste du fugitif ; il ne pouvait plus nous échapper. Tes jours sont comptés, Atta Troll.

. . . .

Mais Uraka est accroupie à côté de son fils Lascaro, près de la cheminée. Ils fondent du plomb et coulent des balles.

Ils coulent ces balles fatidiques qui doivent tuer Atta Troll. Comme les flammes pétillent vivement sur le visage de la sorcière !

Elle agite ses lèvres minces, mais sans bruit. Murmure-t-elle la parole infernale qui fait réussir la fonte des balles?

Par moment, elle chuchote et fait signe à son fils ; mais celui-ci continue sa tâche, sérieux et muet comme la tombe.

Oppressé par des frissons de terreur, je vins m'accouder à la fenêtre pour respirer l'air pur, et je regardai au fond de la vallée.

Ce que je vis alors entre minuit et une heure du matin, c'est ce que vous apprendra fidèlement le chapitre suivant.

XI

C'était l'époque de la pleine lune, pendant la nuit de la Saint-Jean, alors que la chasse maudite défile dans le Ravin des Esprits.

De la fenêtre du nid de sorcière d'Uraka je pus considérer à merveille la cavalcade des spectres pendant qu'elle descendait le ravin.

J'avais une bonne place pour voir le spectacle, et je pus jouir du coup d'œil complet de cette fête bruyante des morts échappés à la tombe.

Hallo et houssa ! cris de chasse, claquements des fouets, hennissements des chevaux, aboiements des chiens, sons du cor, rires éclatants, comme tout cela retentissait joyeusement !

A quelque distance devant la troupe, en guise d'avant-garde, d'étranges bêtes fauves, des cerfs et des sangliers, couraient de compagnie ; derrière eux s'élançait la meute.

Les chasseurs étaient de climats différents et de temps plus différents encore : par exemple, à côté de Nemrod d'Assyrie, chevauchait le roi Charles X de France.

Ils montaient de blanches haquenées. A pied suivaient les piqueurs, la laisse en main, et les pages avec des flambeaux.

J'en reconnus plus d'un dans la bande effroyable. Ce chevalier dont l'armure d'or étincelle, n'était-ce pas le roi Arthus ?

Et Ogier le Danois, ne portait-il pas une brillante cotte de mailles verte qui le faisait ressembler à une grande grenouille des bois ?

Je vis aussi dans les rangs plus d'un héros de la pensée. Je reconnus notre Wolfgang Gœthe à l'éclat de son regard tranquille.

Car, anathématisé par Hengstenberg (1), le grand païen ne peut reposer dans la tombe, et il continue en société impie à chasser gaiement comme pendant sa vie.

Je reconnus aussi le divin William, je le reconnus au doux sourire de ses lèvres. Les puritains d'Angleterre l'ont aussi damné pour ses péchés.

Il lui faut suivre la bande infernale toute la nuit, monté sur un noir coursier. A ses côtés, sur un âne, trotte un petit homme... Dieu du ciel !...

(1) Ernst Wilhelm Hengstenberg, théologien protestant allemand (1802-1869), adversaire des doctrines rationalistes et de l'hégélianisme, un des plus ardents défenseurs de l'orthodoxie luthérienne.

A sa plate mine de dévot, à son pieux bonnet de coton blanc, à sa frayeur mortelle, je reconnus le piétiste berlinois Franz Horn (1)!

Pour avoir écrit cinq volumes de commentaires sur le profane Shakespeare, le malheureux est forcé, après sa mort, de chevaucher avec lui dans le brouhaha de la chasse maudite.

Hélas! mon bénin et languissant Franz Horn est obligé de galoper, lui qui osait à peine marcher à pied, et qui ne savait que s'agenouiller à son prie-Dieu et boire du thé.

Les vieilles filles qui dorlotaient son indolence ne vont-elles pas être saisies d'horreur, quand elles apprendront que leur Franz est devenu un compagnon des chasseurs maudits ?

Quand on se met au galop, le grand William jette un regard ironique sur son pauvre commentateur, qui le suit douloureusement au trot de son grison,

Presque sans connaissance et cramponné à l'arçon de la selle, mais, après sa mort comme pendant sa vie, suivant fidèlement pas à pas son auteur.

Il y avait aussi beaucoup de femmes dans cette folle cavalcade des esprits, surtout de belles nymphes au corps svelte et juvénile.

Elles étaient assises à califourchon sur leurs coursiers, dans une complète et mythologique nudité. Seulement leurs cheveux dénoués ondulaient derrière elles comme des manteaux dorés.

Elles portaient des couronnes de fleurs sur leur tête, et, fièrement renversées dans des postures voluptueuses, elles brandissaient des thyrses bachiques.

A côté d'elles, j'aperçus quelques nobles demoiselles chastement vêtues de longues redingotes de drap et obliquement assises sur leurs selles de femme vertueuse; elles portaient le faucon au poing.

Derrière, comme une parodie, chevauchait, sur de maigres

(1) Franz Christoph Horn, écrivain allemand, né en 1781, mort en 1837, commentateur de Shakespeare.

squelettes de haridelles, une cohue de femmes parées d'une façon théâtrale.

Leur visage était joli à ravir, mais quelque peu effronté. Elles criaient comme des folles, à faire tomber le fard dont leurs joues étaient peintes.

Comme tout cela retentissait joyeusement, sons du cor, rires éclatants, hennissements des chevaux, aboiements des chiens, claquements des fouets! Hallo et houssa!

XII

Mais au milieu de la troupe trois figures se détachaient, trois merveilles de beauté. — Jamais je n'oublierai ce trio d'amazones!

La première était facilement reconnaissable au croissant qui surmontait sa tête; fière comme une belle statue sans tache, la grande déesse s'avançait.

Sa tunique relevée lui couvrait à demi la poitrine et les hanches; l'éclat des flambeaux et la lumière de la lune jouaient voluptueusement sur ses membres d'une éclatante blancheur.

Son visage aussi était blanc comme du marbre, mais froid comme lui. La fixité et la pâleur de ses traits nobles et sévères faisait frissonner.

Pourtant, au fond de son œil noir, brille un feu terrible, un feu doux et perfide, qui aveugle et dévore.

Combien elle ressemble peu à présent à cette Diane qui, dans l'orgueil de sa chasteté, changea Actéon en cerf et le fit déchirer par ses chiens!

Est-ce ce péché-là qu'elle expie dans cette très galante compagnie? Chaque nuit, elle chevauche ainsi dans les airs comme un pauvre revenant mondain.

La volupté s'est éveillée tard dans ses veines, mais avec d'autant plus de véhémence, et dans ses yeux profonds brûle une véritable flamme d'enfer.

Elle regrette le temps perdu, le temps primitif où les hommes étaient plus beaux, et elle remplace maintenant la qualité antique par la quantité moderne.

A ses côtés, je vis une belle dont les traits n'étaient pas modelés sur le même type grec, mais la naïveté gracieuse de la race celtique y rayonnait.

C'était la fée Habonde, que je reconnus bien vite à la suavité de son sourire et à l'éclat de sa voix quand elle riait;

Un frais visage, rose et potelé, comme en peint Greuze, le nez au vent, la bouche en cœur toujours entr'ouverte, et des dents blanches à ravir.

Elle portait un léger peignoir de soie bleue, que la brise soulevait parfois; même dans mes meilleurs rêves, je n'ai jamais vu de pareilles épaules!

Peu s'en fallut que je ne sautasse par la fenêtre pour aller les baiser! Je m'en serais mal trouvé, car je me fusse cassé le cou sur les rochers.

Ah! elle n'aurait fait que rire, quand je serais tombé tout sanglant à ses pieds. Hélas! je connais ce rire-là!

Et la troisième femme qui émut si profondément ton cœur, était-ce un démon comme les deux autres figures?

Si c'était un ange ou un démon, c'est ce que j'ignore. On ne sait jamais au juste chez les femmes où cesse l'ange et où le diable commence.

Son pâle et ardent visage respirait tout le charme de l'Orient, et ses vêtements aussi rappelaient par leur richesse les contes de la sultane Schéhérazade.

De douces lèvres comme des grenades, un nez de lis un peu courbé, et les membres souples et frais comme un palmier dans une oasis.

Elle était assise sur une haquenée que tenaient, avec des rênes d'or, deux nègres qui trottaient à pied et à côté de la princesse.

Car elle était vraiment princesse: c'était la reine de Judée, la femme d'Hérode, celle qui a demandé la tête du Baptiste.

C'est à cause de ce meurtre qu'elle est maudite et condamnée à suivre jusqu'au jugement dernier, comme un spectre errant, la chasse nocturne des esprits,

Elle porte toujours dans ses mains le plat où se trouve la tête de Jean et elle la baise ; — oui, elle baise avec ferveur cette tête morte.

Car elle aimait jadis le prophète. La Bible ne le dit pas, — mais le peuple a gardé la mémoire des sanglantes amours d'Hérodiade.

Autrement, le désir de cette dame serait inexplicable. Une femme demande-elle jamais la tête d'un homme qu'elle n'aime pas ?

Elle était peut-être un peu fâchée contre son saint amant ; et elle le fit décapiter, — mais, lorsqu'elle vit sur ce plat cette tête si chère,

Elle se mit à pleurer, à se désespérer, et elle mourut dans cet accès de folie amoureuse. (Folie amoureuse ! quel pléonasme ! l'amour n'est-il pas une folie ?)

La nuit, elle sort de la tombe, et, en suivant la chasse infernale, elle porte, comme dit la tradition populaire, dans ses mains blanches le plat avec la tête sanglante ;

Mais, de temps en temps, par un étrange caprice de femme, elle lance la tête dans les airs en riant comme un enfant, et la rattrape adroitement comme si elle jouait à la balle.

Lorsqu'elle passa devant moi, elle me regarda, et me fit un signe de tête si coquet et si languissant que j'en fus troublé jusqu'au fond du cœur.

Trois fois la cavalcade passa au galop devant moi, et trois fois, en passant, le spectre adorable me salua.

La chasse s'évanouissait déjà dans la nuit, le tumulte s'éteignait, que le gracieux salut me trottait encore dans la tête ;

Et, toute la nuit, je ne fis que retourner mes membres fatigués sur la paille (car il n'y avait pas de lit de plume dans la cabane d'Uraka la sorcière).

Et je me disais : Que signifie donc ce signe de tête mystérieux ? Pourquoi m'as-tu regardé si tendrement, belle Hérodiade ?

XIII

Le soleil se lève et lance ses flèches d'or aux blanches nuées, qui se teignent de rouge comme si elles étaient blessées, et s'évanouissent après dans la lumière.

Enfin la lutte cesse, et le jour pose en triomphateur ses pieds rayonnants sur la nuque de la montagne.

La gent bruyante des oiseaux gazouille dans des nids cachés, et une odeur de plantes et de fleurs s'élève comme un concert de parfums.

Nous étions descendus dans la vallée aux premières heures du jour, et, pendant que Lascaro suivait la piste de son ours, je restais seul, las et triste.

Las et triste, je m'assis enfin sur un moelleux banc de mousse. C'était sous ce grand chêne, au bord d'une petite source, dont le murmure et le clapotement m'ensorcelèrent tellement que j'en perdis presque la raison.

Je me pris d'un désir effréné pour le monde des rêves, pour la mort et le délire, et pour ces belles amazones que j'avais vues dans le défilé des esprits.

O douces visions des nuits qu'effarouche l'aurore, dites, où êtes-vous enfuies? Dites, où vous cachez-vous pendant le jour?

Sous les ruines d'un vieux temple, au fond de la Romagne, la déesse Diane se retire, dit-on, pendant le règne diurne du Christ.

Ce n'est que dans les ténèbres de minuit qu'elle se hasarde à sortir et à se livrer au plaisir de la chasse avec ses compagnes réprouvées.

La belle fée Habonde aussi a peur des dévots Nazaréens, et elle passe tout le jour dans son sûr asile d'Avalun, l'île fortunée.

Cette île est cachée au loin, dans l'Océan pacifique de la fantaisie; on n'y peut parvenir que sur le cheval ailé de la Fable.

Jamais le souci n'y a jeté l'ancre, nul bateau à vapeur

n'y aborda jamais avec sa cargaison de touristes la pipe en bouche.

Jamais on n'y entend le triste son des cloches, cet ennuyeux et éternel *bimm-boumm* que les fées ont tant en horreur.

C'est là qu'au milieu d'une gaieté inaltérable, dans la fleur d'une éternelle jeunesse, réside la fée joyeuse, la blonde dame Habonde.

C'est là qu'elle se promène en riant, à l'ombre des fleurs merveilleuses, avec un cortège jaseur de paladins qu'elle a ravis au monde.

Mais toi, Hérodiade, où es-tu, dis-moi? Où est ta résidence? Ah! je le sais, tu es morte, et ta tombe est à Jérusalem!

Le jour, tu dors, dans ton sépulcre de marbre, l'immobile sommeil des morts ; mais, à minuit, tu te réveilles au bruit du fouet, au chant du cor, aux cris de chasse,

Et tu suis l'ardente cavalcade avec Diane et Habonde et les joyeux chasseurs qui détestent la croix et la pénitence cagote.

Quelle ravissante société! Ah ! si je pouvais chasser ainsi avec vous à travers bois durant les nuits ? C'est toujours à tes côtés que je chevaucherais, belle Hérodiade !

Car c'est toi que j'aime surtout! Plus encore que la superbe déesse de la Grèce, plus encore que la riante fée du Nord, je t'aime, toi, la Juive morte!

Oui, je t'aime ! je le sens au tressaillement de mon âme. Aime-moi et sois à moi, belle Hérodiade !

Aime-moi et sois à moi ! jette au loin ton plat sanglant et la tête sotte du saint qui ne sut pas t'apprécier.

Je suis si bien le chevalier qu'il te faut ! Cela m'est bien égal que tu sois morte et même damnée! Je n'ai pas de préjugés,

Moi dont le salut est chose très problématique, moi qui doute par moments de ma propre existence.

Prends-moi pour ton chevalier, pour ton *cavaliere servente :* je porterai ton manteau et supporterai tous tes caprices.

Chaque nuit, je chevaucherai à tes côtés dans la bande des chasseurs, et nous rirons! Pour t'amuser, je te ferai goûter mes bons mots,

— Ou bien des oranges. — La nuit, je te ferai paraître le temps court. Le jour, j'irai m'asseoir sur ta tombe.

Oui, le jour, j'irai m'asseoir en pleurant sur les débris des sépulcres royaux, sur la tombe de ma bien-aimée, dans la ville de Jérusalem.

Et les vieux Juifs qui passeront croiront bien sûr que je pleure la chute du temple et la ruine de Jérusalem.

XIV

. . . .

Il était midi quand je me réveillai. J'étais tout seul; mon hôtesse et Lascaro étaient partis de bon matin pour la chasse.

Il n'y avait plus dans la cabane que le caniche de la sorcière. Il était debout au foyer, près de la chaudière, une cuiller à la patte.

Il paraissait très bien dressé, quand la soupe cuisait trop vite, à la tourner rapidement et à l'écumer.

Mais suis-je moi-même ensorcelé, ou la fièvre me trouble-t-elle encore le cerveau? J'en crois à peine mes oreilles. — Le chien parle !

Oui, il parle allemand, et sa prononciation trahit même le grasseyant accent de la bonne Souabe. Rêveur et comme plongé dans ses pensées, il parle ainsi :

— « Oh ! je suis le plus malheureux des poètes souabes. Il me faut languir tristement à l'étranger et garder la marmite d'une sorcière.

» Quel exécrable maléfice que la magie! Que ma destinée est tragique! Sentir comme un homme sous la peau d'un chien !

» Ah ! si j'étais resté chez nous, près des chers poètes de notre école! Ils ne sont pas sorciers, eux, et ils n'enchantent personne ;



» Si j'étais resté chez nous près de Carl Mayer (1), près des doux *vergissmeinnicht* et des soupes aux *noudel* de la patrie !

» Aujourd'hui surtout je meurs presque du mal du pays. Si je pouvais seulement voir la fumée qui s'élève des cheminées lorsqu'on cuit la choucroute à Stuttgard ! » —

Lorsque j'entendis ces paroles, je me sentis ému d'une profonde pitié. Je sautai de mon lit, vins m'asseoir près de la cheminée, et je dis avec compassion :

— « Noble barde de Souabe, quel destin vous a conduit dans cette cabane de sorcière, et pourquoi vous a-t-on si cruellement métamorphosé en chien?

— Ainsi vous n'êtes pas Français? s'écria le caniche avec joie; vous êtes Allemand, et vous avez compris mon monologue ?

» Ah ! monsieur et cher compatriote, quel malheur que le conseiller de la légation Kœlle (2), quand nous discutions au cabaret, entre la pipe et la bière,

» N'ait jamais voulu démordre de sa proposition ! A l'entendre, on acquérait seulement par les voyages cette culture complète qu'il avait rapportée lui-même de l'étranger.

» Alors, pour me débarrasser de ma croûte natale et revêtir, ainsi que Kœlle, les élégantes habitudes de l'homme du monde,

» Je pris congé de mon pays, et, dans mon voyage de perfectionnement, j'arrivai aux Pyrénées et à la maisonnette d'Uraka.

» Je lui remis une lettre de recommandation de la part de Justin Kerner (3). J'oubliai que cet ami était en relations avec les sorcières de tous les pays.

(1) Karl Mayer (1786-1870), poète allemand, de l'école de Souabe.

(2) Christoph Friedrich Karl Kœlle, diplomate et écrivain allemand (1781-1848). Fut secrétaire à la légation du Wurtemberg à Paris. Parmi ses écrits : *Paris en 1836* (1836) et *Considérations sur la Diplomatie* (1838).

(3) Justinus Kerner (1786-1862), célèbre poète souabe et écrivain spirite. *Die Seherin von Prevorst*, de cet auteur, a été traduit en français sous le titre de *la Voyante de Prévorst*.

» Je reçus un accueil affectueux; mais, à mon grand effroi, cette amitié d'Uraka ne fit que s'accroître, et finit par dégénérer en une passion charnelle.

» Oui, monsieur, la concupiscence avait allumé son feu impudique dans le sein flétri de cette affreuse mégère et elle voulut me séduire.

» Mais je la suppliai : Ah! pardonnez-moi, madame, je ne suis pas un frivole disciple de Gœthe; j'appartiens à l'école des poètes de la Souabe.

» Notre muse est la morale en personne; elle porte des caleçons de cuir de buffle. Ah! ne vous attaquez pas à ma vertu!

» D'autres poètes ont de l'esprit, d'autres la fantaisie, d'autres la passion; mais nous, les poètes souabes, nous avons la vertu.

» Voilà notre seul bien! Par pitié, ne m'enlevez pas, madame, le manteau de gueux qui couvre ma nudité!

» C'est ainsi que je lui parlais; mais mes paroles honnêtes ne touchèrent pas la vieille qui sourit ironiquement, et qui, tout en souriant, prit une baguette de gui et m'en toucha la tête.

» Aussitôt j'éprouvai un froid malaise, comme si tout mon corps avait la chair de poule; mais ce n'était pas la chair de poule.

» C'était la peau d'un chien qui me venait, et depuis cette heure maudite je suis métamorphosé, comme vous le voyez, en caniche! »

Pauvre diable! les sanglots lui coupèrent la parole, et il pleurait si copieusement, que je croyais littéralement le voir fondre en larmes.

— « Ecoutez, lui dis-je avec compassion, puis-je faire quelque chose pour vous délivrer de votre peau de chien et vous rendre à la poésie et à l'humanité? »

Mais le poète souabe leva ses pattes au ciel avec désespoir, et enfin j'entendis ces paroles au milieu de ses soupirs et de ses sanglots :

— « Je suis incarcéré dans cette peau de caniche jusqu'au

jugement dernier, si la magnanimité d'une vierge ne me délivre pas de cet enchantement.

» Oui, une vierge que l'approche de l'homme n'a pas souillée, peut seule me sauver, et voici à quelle condition :

» Cette vierge chaste, durant la nuit de Saint-Sylvestre, doit lire les poésies de M. Gustave Pfizer (1) sans s'endormir.

» Si elle ne succombe pas au sommeil pendant cette lecture, si elle ne ferme pas ses chastes paupières, alors le sortilège est détruit, je redeviens homme, je suis décaniché!

— Ah! dans ce cas-là, repris-je, je ne puis pas entreprendre l'œuvre de votre délivrance, car primo je ne suis pas une chaste vierge,

» Et secundo je serais encore bien moins en état de lire les poésies de M. Gustave Pfizer sans m'endormir au beau milieu. »

XV

Des hauteurs fantastiques qu'habite la sorcellerie, nous redescendons dans la vallée, nous reprenons pied dans le réel, nous marchons dans le monde positif.

Arrière, fantômes, visions nocturnes, apparitions aériennes, rêves fébriles! nous revenons à la raison et à Atta Troll.

Le bon vieux repose dans sa caverne, près de ses petits, et il ronfle du sommeil des justes. Il s'éveille enfin en bâillant.

Derrière lui est son fils, le jeune Une-Oreille, qui se gratte comme un poète à la recherche d'une rime ; il a même l'air de scander le rythme.

Près de leur père aussi sont couchées, couchées sur le dos en rêvant, les filles d'Atta Troll, belles d'innocence comme des lis à quatre pattes.

(1) Gustave Pfizer (1809-1890), poète de l'école souabe.

Quelles tendres pensées s'épanouissent dans l'âme de ces vierges au poil blanc? Leurs yeux sont humides de pleurs.

La plus jeune surtout paraît profondément émue. Elle sent dans son cœur un transport de bonheur; — éprouve-t-elle la puissance de Cupidon?

Oui, la flèche du petit dieu a traversé sa fourrure lorsqu'elle a vu... O ciel! celui qu'elle aime, c'est un homme!

C'est un homme, et il s'appelle prince Chenapanski. Dans la grande déroute carliste, un matin, dans la montagne, il passa près d'elle en courant à toutes jambes.

Le malheur d'un héros touche toujours les femmes, et, sur la figure de celui-là, on lisait comme d'habitude la pâle mélancolie, les sombres soucis, le déficit financier.

Tout son pécule de guerre (vingt-deux grosch, monnaie de Prusse), qu'il avait apporté en Espagne, était devenu la proie d'Espartero.

Il n'avait pas même sauvé sa montre, restée au mont-de-piété de Pampelune! C'était un héritage de ses ancêtres, bijou précieux et d'argent véritable.

Il courait donc à toutes jambes; mais, sans le savoir, en courant, il avait gagné mieux que la plus belle bataille, — un cœur!

Oui, elle l'aime, lui, l'ennemi de sa race! O trop malheureuse oursine! si ton vieux père connaissait ton secret, quel horrible grognement il pousserait!

Semblable au vieil Odoardo qui poignarda, par orgueil plébéien, Emilia Galotti, Atta Troll tuerait plutôt sa fille.

Il la tuerait de ses propres pattes, plutôt que de lui permettre de tomber entre les bras d'un prince.

Mais pour l'instant il est d'humeur moins féroce; il ne songe guère « à briser cette jeune rose avant que l'orage l'effeuille », — comme dit Galotti.

Il est d'humeur plus reposée. Couché au milieu des siens dans sa caverne, Atta Troll est préoccupé, comme par un pressentiment de mort, de mélancoliques pensées d'outre-tombe.

— « Enfants! — soupire-t-il, et des larmes coulent sou-

dain de ses grands yeux. — Enfants! mon pèlerinage terrestre est accompli, il faut nous séparer.

» Aujourd'hui, à midi, il m'est venu en dormant un songe bien significatif. Mon âme a eu l'avant-goût de la béatitude céleste.

» Je suis loin d'être superstitieux, et je ne suis pas un vieux radoteur d'ours. Pourtant il y a entre le ciel et la terre bien des choses que la philosophie ne saurait expliquer (1).

» Je m'étais endormi en ruminant sur le monde et la destinée animale, lorsque je rêvai que j'étais couché sous un arbre immense.

» Des branches de cet arbre coulait goutte à goutte un miel blanc qui me tomba juste dans la gueule ouverte, et j'éprouvai une grande volupté.

» Dans mon extase, je levai les yeux au ciel, et j'aperçus au sommet de l'arbre une demi-douzaine de petits ours qui s'amusaient à monter et à descendre.

» Les tendres et gentilles créatures avaient une fourrure rose, et aux épaules un flocon de soie blanche comme deux petites ailes.

» Oui, ces petits ours roses avaient comme deux petites ailes, et ils chantaient avec des petites voix douces comme des flûtes.

» A leurs chants, un frisson glacial parcourut tout mon corps, mon âme s'échappa de ma peau comme une flamme, et, rayonnante, elle monta vers les cieux. »

C'est ainsi que parla Atta Troll, avec une voix de basse faible et mystérieuse. Il se tut un instant, plein de tristesse; mais soudain ses oreilles

Se dressèrent et tressaillirent étrangement. Il se leva de sa couche, tremblant et hurlant de joie: « Enfants! entendez-vous ces sons?

» N'est-ce pas la douce voix de votre mère? Oh! je recon-

(1) They are more things in heaven and earth, Horatio,
Than are dreamt of in your philosophy.
(*Hamlet*, acte I, scène 5.)

nais les grognements de ma chère Mumma ! Mumma ! ma noire Mumma ! »

Atta Troll, en disant ces mots, s'élança de la caverne comme un fou. L'insensé courait à sa perte !

XVI

Dans la vallée de Roncevaux, à la même place où jadis le neveu de Charlemagne rendit l'âme, Atta Troll tomba,

Tomba victime d'une embûche, comme Roland, qui avait été trahi par Ganelon de Mayence, ce Judas de la chevalerie chrétienne.

Hélas ! ce fut ce qu'il y a de plus noble dans l'âme d'un ours, le sentiment de l'amour conjugal, qui fut le piège que Uraka lui tendit perfidement.

Elle sut imiter, à s'y méprendre, le grognement de la noire Mumma, si bien qu'Atta Troll dut quitter la retraite qui faisait son salut.

Porté comme sur les ailes de l'amour, il courut dans la vallée, s'arrêtant parfois pour flairer un rocher où il croyait que Mumma se cachait.

Ah ! c'était Lascaro qui s'y trouvait caché, le fusil à la main. Il l'ajuste sur sa victime, et lui tire sa balle au milieu du cœur. Un torrent de sang s'est échappé.

Atta Troll branle la tête,puis s'abat avec un sourd gémissement, et se crispe.— « Mumma ! » fut son dernier soupir.

C'est ainsi que tomba mon noble héros. C'est ainsi qu'il périt ; mais après sa mort, il ressuscitera immortel dans les chants du poëte.

Il ressuscitera immortel dans mes vers, et sa gloire parcourra la terre sur des trochées pathétiques de quatre pieds.

Un jour le roi de Bavière lui élèvera une statue dans le panthéon Walhalla, avec cette inscription dans le styte lapidaire de sa manière wittelsbachienne :

« Atta Troll, ours sans-culotte, égalitaire sauvage. Époux estimable, esprit sérieux, âme religieuse, haïssant la frivolité.

» Dansant mal cependant ! portant la vertu dans sa velue poitrine. Pua aussi parfois. Pas de talent, mais un caractère. »

GERMANIA

CONTE D'HIVER

I

Ce fut dans le triste mois de novembre — quand les jours s'assombrissent, quand le vent effeuille les arbres, que je partis pour l'Allemagne.

Et lorsque j'arrivai à la frontière, je sentis dans ma poitrine s'accélérer le battement de mon cœur ; je crois même que mes yeux commençaient à s'humecter.

Et lorsque j'entendis parler la langue allemande, je ressentis une étrange émotion. C'était tout simplement comme si mon cœur s'était mis à saigner de charmante façon.

Une petite fille chantait sur une harpe ; elle chantait avec une voix fausse et un sentiment vrai ; mais cependant la musique m'émut.

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, l'abnégation et le bonheur de se revoir là-haut dans un monde meilleur, où toute douleur s'évanouit.

Elle chantait cette terrestre vallée de larmes, nos joies qui s'écoulent dans le néant comme un torrent, et cette patrie posthume où l'âme nage transfigurée au milieu de délices éternelles.

Elle chantait la vieille chanson des renoncements, ce *dodo l'enfant do* des cieux avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand mioche.

Je connais l'air, je connais la chanson, et j'en connais aussi messieurs les auteurs. Je sais qu'ils boivent en secret le vin, et qu'en public ils prêchent l'eau.

O mes amis ! je veux vous composer une chanson nouvelle, une chanson meilleure; nous voulons sur la terre établir le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux ici-bas, et ne plus être des gueux; le ventre paresseux ne doit plus dévorer ce qu'ont gagné les mains laborieuses.

Il croît ici-bas assez de pain pour tous les enfants des hommes; les roses, les myrtes, la beauté et le plaisir, et les petits pois ne manquent pas non plus.

Oui, des petits pois pour tout le monde, aussitôt que les cosses se fendent ! Le ciel, nous le laissons aux anges et aux moineaux.

Et s'il nous pousse des ailes après la mort, nous irons visiter là-haut les bienheureux et nous mangerons avec eux les gâteaux célestes.

Une chanson nouvelle, une chanson meilleure ! Elle résonne comme flûtes et violons ! Le *Miserere* est passé, le glas funèbre se tait.

La vierge Europe est fiancée au beau génie de la liberté; ils enlacent leurs bras amoureux, ils savourent leur premier baiser.

Le prêtre manque à la cérémonie; mais le mariage n'en sera pas moins valable. Vivent le fiancé et la fiancée et leurs futurs enfants !

C'est un épithalame que ma chanson, ma chanson nouvelle, ma chanson meilleure. Je sens se lever dans mon cœur des astres inconnus, des étoiles étranges.

Elles brillent d'un feu sauvage, et leurs rayons deviennent des torrents de flammes ! Je sens grandir ma puissance d'une façon merveilleuse; il me semble que je pourrais briser les chênes séculaires de la vieille Allemagne.

Depuis que j'ai mis le pied sur le sol natal, je ne sais quoi de magique circule dans tout mon être : le géant a touché sa mère, et de nouvelles forces lui viennent.

II

Pendant que la petite pinçait sa harpe et chevrotait son

bonheur des cieux, mes effets étaient ici-bas visités par les douaniers prussiens.

Ils flairaient tout, fouillaient les chemises, les habits, les mouchoirs; ils cherchaient à découvrir les dentelles, les bijouteries et les livres défendus.

Ah ! maîtres fous ! qui cherchez dans ma malle ! Ce n'est pas là que vous trouverez quelque chose. La contrebande que je porte avec moi, c'est dans ma tête que je la cache.

Là, j'ai des dentelles qui sont plus magnifiques que tous les points de Bruxelles et de Malines : si jamais je les déballe, gare à vous, elles piquent.

Dans ma tête, je porte aussi des bijouteries, les diamants de la future couronne, les vases sacrés du temple du nouveau dieu, du grand inconnu !

Et j'ai plus d'un livre aussi dans ma tête ! Je puis vous assurer qu'elle est un nid où gazouille toute une couvée de livres à confisquer.

Croyez-moi, il n'y en a pas de pire dans la bibliothèque de Satan. — Ils sont plus dangereux que ceux de Hoffmann de Fallersleben (1).

. . . .

III

A Aix-la-Chapelle, dans le vieux dôme est enseveli Charlemagne, qu'il ne faut pas confondre avec le poétereau Charles Mayer (2) qui vit en Souabe.

J'aimerais peu être mort et enseveli, même avec le titre d'empereur, à Aix, dans le dôme; combien je préférerais vivre tout petit poète à Stuttgard, sur le bord du Necker.

A Aix-la-Chapelle, les chiens s'ennuient dans les rues, et ont l'air de vous faire cette humble prière : — Donne-moi donc un coup de pied, ô étranger ! peut-être cela nous distraira-t-il un peu.

(1) Les *Unpolitischen Lieder* de Hoffmann von Fallersleben furent interdits en 1842.

(2) Voir p. 86, note 1.

J'ai flâné une petite heure dans ce trou ennuyeux. C'est là que je révis l'uniforme prussien; il n'est pas beaucoup changé.

Ce sont toujours les manteaux gris avec le col haut et rouge. (Le rouge signifie le sang français, chantait autrefois Kœrner (1) dans ses dithyrambes guerriers.)

C'est toujours le même peuple de pantins pédants, — c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée.

Ils se promènent toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois, et droits comme un I; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis.

Oui, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens; ils le portent maintenant à l'intérieur.

Leur longue moustache n'est tout bonnement qu'une nouvelle phase de l'empire des perruques: au lieu de pendre sur le dos, la queue leur pend maintenant sous le nez.

Je fus assez content du nouveau costume de cavalerie; je dois en faire l'éloge: j'admire surtout l'armet à pique, le casque avec sa pointe d'acier sur le sommet.

Voilà qui est chevaleresque, voilà qui sent le romantisme du bon vieux temps, la châtelaine Jeanne de Montfaucon (2), les barons de Fouqué, Uhland et Tieck.

Cela rappelle si bien le moyen âge avec ses écuyers et ses pages, qui portaient la fidélité dans le cœur et un écu sur le bas du dos.

Cela rappelle les croisades, les tournois, les cours d'amour et le féal servage, et cette époque des croyants sans presse, où les journaux ne paraissaient pas encore.

Oui, oui, le casque me plaît! il témoigne de l'esprit élevé de S. M. le spirituel roi de Prusse. C'est véritablement une saillie royale; elle ne manque pas de pointe, grâce à la pique.

(1) Karl Theodor Kœrner (1791-1813), auteur de nombreux poèmes patriotiques, tué au combat de Gadebusch.
(2) Titre d'une pièce d'Auguste de Kotzebue.

Seulement je crains, messires, quand l'orage s'élèvera, que cette pointe n'attire sur votre tête romantique les foudres plébéiennes les plus modernes.

A Aix-la-Chapelle, je revis à l'hôtel de la poste l'aigle de Prusse que je déteste tant ; il jetait sur moi des regards furieux.

Ah ! maudit oiseau ! si jamais tu me tombes entre les mains, je t'arracherai les plumes et je te rognerai les serres.

Puis je t'attacherai, dans les airs, au haut d'une perche, en point de mire d'un tir joyeux, et autour de toi j'appellerai les arquebusiers du Rhin.

Et le brave compagnon qui me l'abattra, je l'investirai du sceptre et de la couronne rhénane; nous sonnerons des fanfares, et nous crierons : Vive le roi !

IV

J'arrivai à Cologne le soir, assez tard; j'entendis bruire la grande voix du Rhin ; je sentis l'air d'Allemagne glisser sur mon visage, et je ressentis son influence

Sur mon appétit. Je mangeai une omelette au jambon, et comme elle était très salée, je dus l'arroser du vin du Rhin.

Le vin du Rhin brille toujours comme de l'or dans le vert *Rœmer* (1), et si tu bois quelques gorgées de trop, il te monte au cerveau.

Il te monte au cerveau un si doux chatouillement, que tu n'en peux plus de volupté. Ce fut lui qui me fit errer, dans la nuit, par les rues désertes et silencieuses.

Les maisons me regardaient comme si elles eussent voulu m'apprendre des légendes des temps anciens, des légendes de la sainte ville de Cologne.

C'est ici que la prêtraille a mené sa pieuse vie. Ici ont régné les hommes noirs qu'Ulrich de Hutten a décrits.

Ici le cancan du moyen âge fut dansé par les moines et les nonnes ; ici Hochstraten (2) distilla ses dénonciations

(1) Sorte de verre vert pour boire le vin du Rhin.
(2) Jakob von Hoogstraten (1454-1527), président du Saint-Office, à Cologne.

Ici la flamme du bûcher a dévoré des livres et des hommes; et les cloches tintaient, et on chantait: *Kyrie eleison!*

Ici la stupidité s'accouplait à la méchanceté comme des chiens sur la place publique. On reconnaît encore aujourd'hui les petits-fils à leur haine des Juifs.

Mais regarde! là, au clair de lune, ce colossal compagnon! sombre et chagrin, il se dresse vers les nues, — c'est le dôme de Cologne.

Il devait être la bastille de l'esprit, et les rusés ultra montains pensaient: — C'est dans cette gigantesque prison que languira la raison allemande.

Alors vint Luther et il a crié de sa voix puissante; « Halte! » Depuis ce jour, la construction du dôme fut interrompue.

Il resta inachevé! — et c'est bien; car c'est justement cet inachèvement qui en fait un monument de la puissance de l'Allemagne et de sa mission émancipatrice!

Ah! pauvres diables de la *Société d'achèvement du dôme*, vous voulez, avec vos pauvres mains débiles, continuer l'œuvre interrompue et finir la pieuse forteresse (1).

O folle illusion! En vain fera-t-on sonner la bourse du quêteur, même aux oreilles des hérétiques et des juifs!

En vain le grand Franz Listz donnera des concerts au bénéfice du dôme; en vain un roi plein de talent viendra-t-il déclamer les tirades les plus dramatiques.

Il ne sera point achevé! Ce dôme ne sera pas achevé quoique les maîtres sots de la Souabe aient envoyé pour les travaux tout un bateau symbolique chargé de pierres.

Il ne sera pas achevé, malgré tous les cris des corbeaux et des hiboux qui, dans leur amour pour les antiquités, aiment tant à nicher au haut des cathédrales.

Oui, il viendra même un temps où, bien loin de l'achever, on fera de sa grande nef une écurie de chevaux.

(1) Grâce aux concours empressés que cette Société a rencontrés dans toute l'Allemagne, la cathédrale de Cologne a pu être achevée en 1880. Henri Heine fut mauvais prophète.

— « Et si la cathédrale de Cologne devient une écurie, que ferons-nous des trois rois Mages qui reposent là sous leur tabernacle? »

Voilà ce qu'on me demandera. Mais à notre époque avons-nous besoin de nous gêner? Les trois rois Mages de l'Orient pourront se loger autre part.

Croyez-moi, fourrez-les dans les trois cages de fer qui sont suspendues au haut de la tour de Munster qui a nom Saint-Lambert (1).

Jadis le roi Jean de Leyde y fut suspendu avec ses deux conseillers. Maintenant nous nous servirons de ces mêmes cages de fer pour y loger d'autres majestés.

A droite planera sir Balthazar, à gauche sir Melchior, au milieu sir Gaspard le More. Dieu sait quel ménage ils ont fait tous les trois quand ils étaient en vie!

Cette sainte alliance de l'Orient, qui est maintenant canonisée, peut-être n'a-t-elle pas toujours fait preuve d'une conduite très canonique.

Le Balthazar et le Melchior étaient peut-être deux gaillards qui, à l'heure de la détresse, avaient promis une constitution libérale à leur peuple,

Et plus tard ils s'étaient bien gardés de tenir parole. — Peut-être que messire Gaspard, le roi nègre, avait payé d'une noire ingratitude le dévouement de ceux qui lui ont reconquis son empire.

V

Et lorsque j'arrivai au pont du Rhin, tout près de la ligne du port, je vis couler à la lueur de la lune le grand fleuve.

Salut, vénérable Rhin! Comment as-tu vécu depuis? J'ai pensé plus d'une fois à toi avec désir et avec regret.

C'est ainsi que je parlai, et j'entendis dans les profondeurs du fleuve des sons étranges et gémissants : c'était comme la toux sèche d'un vieillard, comme une voix à la fois grognarde et plaintive.

(1) A la flèche de l'église Saint-Lambert, à Munster, sont appendues trois cages en fer dans lesquelles furent enfermés, en 1536, les chefs des Anabaptistes.

— « Sois le bienvenu, mon enfant! Cela me fait plaisir que tu ne m'aies pas oublié! Voilà treize ans que je ne t'ai vu. Pour moi, depuis ce temps j'ai eu bien des désagréments.

» A Biberich, j'ai avalé des pierres ; vraiment ce n'est pas trop friand. Mais pourtant les vers de Nicolas Becker (1) me pèsent encore plus sur l'estomac.

» Il m'a chanté comme si j'étais encore une vierge pure, qui ne s'est pas laissé dérober la couronne virginale.

» Quand j'entends cette sotte chanson, je m'arracherais bien ma barbe blanche et vraiment je serais tenté de me noyer dans mes propres flots.

» Les Français le savent bien que je ne suis pas une pucelle. Ils ont si souvent mêlé à mes flots leurs eaux victorieuses.

» Quelle sotte chanson! Et quel sot rimeur que ce Nicolas Becker avec son Rhin libre! Il m'a affiché de honteuse façon. Il m'a même d'une certaine manière compromis politiquement.

» Car, quand un jour les Français reviendront, il me faudra rougir de honte devant eux, moi qui tant de fois, pour leur retour, ai prié le ciel avec des larmes.

» Je les ai toujours tant aimés, ces gentils petits Français. Chantent-ils, dansent-ils encore comme autrefois? Portent-ils encore des pantalons blancs ?

» Je serais heureux de les revoir! Mais j'ai peur de leur persiflage à cause de cette maudite chanson, j'ai peur de la raillerie et du blâme qu'ils m'infligeront.

» Alfred de Musset, ce méchant garnement, viendra peut-être à leur tête en tambour et me tambourinera aux oreilles toutes ses mauvaises plaisanteries. »

(1) Nikolaus Becker (1810-1845), poète allemand de peu de valeur, célèbre uniquement par le *Rhin allemand*, poésie commençant par ce vers :

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand,

auquel Alfred de Musset répondit par :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.

Telle fut la plainte du vieux fleuve, du père Rhenus. Il ne pouvait en prendre son parti. Je lui dis mainte parole consolante pour lui rendre le calme.

Va, ne crains pas, mon bon vieux, le sarcasme moqueur des Français : ce ne sont plus les Français rieurs d'autrefois ; ils portent aussi d'autres pantalons.

Les pantalons ne sont plus blancs, ils sont rouges. Les Français d'aujourd'hui sont aussi boutonnés avec d'autres boutons ; ils ne chantent plus ; ils ne dansent plus : ils penchent mélancoliquement la tête.

Ils philosophent maintenant et parlent de Kant, de Fichte et de Hégel. Ils fument et boivent de la bière, et plus d'un joue aux quilles.

Ils se font épiciers, épiciers tout comme nous, je crois même qu'ils nous ont dépassés dans la bonneterie. Ils ne sont plus Voltairiens, ils deviennent Hengstenbergiens.

Alfred de Musset, il est vrai, est encore un méchant garnement. Mais n'aie pas peur ; nous clouerons sa langue moqueuse.

Et s'il te tambourine une mauvaise charge, nous lui en sifflerons une plus méchante encore.

Calme-toi, vieux père Rhin ; ne te préoccupe pas de méchantes rimes. Tu en entendras bientôt de meilleures. Adieu, nous nous reverrons sous peu.

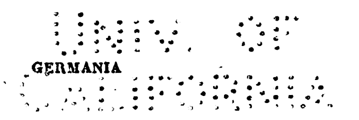
VI

J'étais parti de Cologne à huit heures moins un quart du matin. Nous arrivâmes à Hagen vers les trois heures. C'est là que l'on dîne.

La table était mise. Là je retrouvai tout à fait la vieille cuisine germanique. Je te salue, choucroute ! Tes parfums sont enivrants !

Des châtaignes grillées dans des choux verts, comme celles que je mangeais jadis chez ma mère ! Salut *Stockfische* de la patrie ! comme vous nagez joyeusement dans le beurre ! que vous avez de l'esprit !

. . . .



VII

Au sortir de Hagen, il faisait nuit, et je sentais le froid me pénétrer jusqu'à la moelle des os. Je ne pus me réchauffer qu'à Unna, dans une auberge.

Je trouvai là une jolie fille qui me versa le punch d'un air amical. Ses cheveux bouclés étaient comme de la soie dorée, ses yeux doux comme les rayons de la lune.

Je retrouvai avec bonheur l'accent westphalien qui grasseye. Le punch rallumait mille doux souvenirs. Je pensais à ces bons frères de Westphalie,

Ces chers Westphaliens, avec qui j'ai si souvent bu à Gœttingue, jusqu'à ce qu'une douce émotion gagnât notre cœur, et que nous nous embrassions tendrement, et que tendrement nous tombions sous la table.

Je les ai toujours aimés, ces chers, ces bons Westphaliens, ce peuple si fort, si sûr, si loyal, sans vanterie, sans jactance.

Comme ils étaient beaux sur le terrain d'un duel, avec leur cœur de lion! Les quartes et les tierces de leur rapière, comme elles tombaient droites et franches!

Ils se battent bien, ils boivent bien, et quand ils vous tendent la main, en témoignage d'amitié, ils se mettent à pleurer; — ce sont des chênes sentimentaux.

Que le ciel te conserve, brave peuple; qu'il bénisse tes moissons, qu'il te préserve de la guerre et de la gloire, des héros et de leurs exploits héroïques;

Qu'il accorde toujours à tes fils de faciles examens, et qu'il marie bien tes filles. — Amen!

VIII

Le soleil se leva près de Paderborn avec une mine très rébarbative. Il fait là en effet un bien ennuyeux métier, d'éclairer cette sotte terre!

A peine a-t-il éclairé un de ses côtés, et se dépêche-t-il

de porter sa lumière à l'autre, que le premier s'obscurcit aussitôt.

Sisyphe voit retomber son rocher, le tonneau des Danaïdes ne se remplit jamais, et le soleil éclaire en vain le globe.

Quand les vapeurs du matin se dissipèrent, je vis s'élever sur le bord du chemin l'image du Crucifié, éclairée par l'aurore rouge comme du sang.

Ta vue me remplit chaque fois de mélancolie, je ne peux te regarder sans une profonde commisération, toi qui as voulu racheter les hommes ! Folie divine !

Ils t'ont rudement traité, messieurs du grand conseil de Jérusalem. Qui t'avait conseillé aussi de parler si librement de l'Etat et de l'Eglise ?

Pour ton malheur, l'imprimerie n'était pas encore inventée. Tu aurais écrit un livre sur le royaume des cieux ;

Le censeur aurait biffé ce qui a rapport à la terre, et dans sa bienveillance la censure te sauvait de la croix.

Ah ! si seulement tu eusses choisi un autre texte pour ton sermon sur la montagne ! Tu avais certes assez de talent et d'esprit pour pouvoir voiler ta pensée, et tu eusses pu ménager les dévots !

Mais tu as été trop passionné, tu as chassé du temple avec un fouet les changeurs et les banquiers : malheureux Dieu ! te voilà cloué à la croix pour servir d'avertissement et d'exemple.

IX

Minden est une forteresse qui a de beaux remparts. Pourtant j'aime peu avoir affaire avec les forteresses prussiennes.

Nous y arrivâmes vers le soir. Les planches du pont-levis gémissaient d'une façon si lamentable quand nous le traversâmes. Au bas, les sombres fossés étaient béants.

Les hauts bastions nous regardaient d'un air chagrin et menaçant. La grande porte s'ouvrit en grinçant et se ferma en grinçant encore.

Ah ! mon âme fut contristée comme dut l'être celle d'U-

lysse quand il entendit rouler le rocher dont Polyphême ferma sa caverne.

Il se présenta un caporal à la porte de la voiture et il nous demanda nos noms. « Je m'appelle Personne, je suis oculiste, et j'opère la cataracte sur les yeux des géants. »

A l'auberge je fus encore plus mal à mon aise ; à table je ne trouvai rien à mon goût. Je me mis au lit aussitôt, mais je ne pus dormir, les couvertures m'étouffaient.

C'était un large lit de plume, avec des rideaux d'un damas rouge ; le ciel en était d'or passé, avec une campane flétrie.

Maudite campane ! toute la nuit elle n'a fait que me priver de sommeil ; elle était suspendue sur ma tête, menaçante comme l'épée de Damoclès.

Parfois elle me faisait l'effet d'une tête de serpent, et je l'entendais me siffler mystérieusement à l'oreille : « Te voilà dans la forteresse, et tu y resteras ; tu ne peux plus m'échapper ! »

Oh ! que ne suis-je, soupirai-je, que ne suis-je chez moi, près de mon excellente femme, à Paris, dans le faubourg Poissonnière.

Parfois aussi je sentais quelque chose passer sur mon front, on eût dit une froide main de censeur, et dans mon cerveau mes pensées furent paralysées.

Des gendarmes drapés dans des linceuls entouraient mon lit comme des spectres, et j'entendais aussi un bruit de chaînes peu récréatif.

Hélas ! les fantômes armés m'entraînaient, et, à la fin, je me trouvai attaché à un rocher à pic.

Cette atroce et sale campane qui surmontait mon ciel de lit, je la retrouvai là. Mais maintenant c'était un vautour au noir plumage, aux serres aiguës.

Ce vautour ressemblait, à s'y méprendre, à l'aigle de Prusse : cramponné sur mon corps, il me dévorait le foie dans la poitrine. J'ai pleuré et gémi.

J'ai pleuré longtemps, jusqu'à ce que le coq vînt à chanter, qui chassa la fièvre avec ses rêves. Je me réveillai à

Minden dans mon lit inondé de sueur. L'aigle de Prusse était redevenu une sotte campane.

Je pris la poste, et je ne pus respirer librement que lorsque je fus en dehors de ma forteresse, au milieu de la libre nature, sur le sol de Buckebourg.

X

De Harbourg je fus en une heure à Hambourg. C'était le soir; les étoiles me saluaient; l'air était doux et frais.

Et lorsque j'arrivai près de madame ma mère, sa joie fut presque de l'effroi : « Mon cher enfant! » s'écria-t-elle, en frappant ses deux mains.

« Mon cher enfant, voilà bien treize ans que je ne t'ai vu. Tu dois avoir faim ; dis-moi, que vas-tu manger?

» J'ai du poisson, de l'oie et des oranges de Portugal. — Alors, donne-moi du poisson, de l'oie et des oranges de Portugal. »

Et pendant que je mangeais avec grand appétit, ma mère toute gaie et heureuse, me demandait ceci, me demandait cela, et parfois me faisait des questions captieuses

« Mon cher enfant, et te soigne-t-on bien, là-bas, dans le pays étranger ? Ta femme est-elle bonne ménagère, et te raccommode-t-elle tes bas et tes chemises ?

— Le poisson est excellent, mère chérie ; mais il faut le manger en silence; on attrape si vite une arête dans le gosier. Ne me trouble pas maintenant. »

Et quand j'eus dévoré ce brave poisson, on me servit l'oie. Ma mère me demandait ceci, me demandait cela, et parfois me faisait des questions captieuses.

« Mon cher enfant, dans quel pays vit-on le mieux ? Est-ce ici ou en France? A quel peuple donnes-tu la préférence?

— L'oie allemande, chère petite mère, est bonne, cependant les Français garnissent mieux les oies que nous. Ils ont aussi de meilleures sauces. »

Et quand l'oie dut se retirer, les oranges firent leur entrée ; elles étaient parfaites, au delà de toute espérance,

Mais ma mère se remit, toute joyeuse, à me faire maintes et maintes questions, même parfois sur des matières scabreuses.

« Mon cher enfant, que penses-tu maintenant ? Fais-tu toujours de la politique avec la même passion ? A quel parti se rattachent tes convictions ?

— Les oranges, chère petite mère, sont excellentes, et c'est avec un vrai plaisir que j'en bois le doux jus, mais je laisse là l'écorce. »

XI

En tant que république, Hambourg n'a jamais été aussi puissante que Venise et Florence ; mais Hambourg a de meilleures huîtres. Les meilleures sont celles de la taverne de Lorence.

Ce fut un beau soir que celui où je m'y rendis avec Campe (1). Nous voulions nous mettre en goguette avec des huîtres et du vin du Rhin.

Nous y trouvâmes bonne société. . . . .
. . . .

Campe était l'amphitryon ; il souriait de joie, son œil rayonnait d'extase comme une madone transfigurée.

Je mangeai et je bus avec grand appétit, et je disais en mon âme : Campe est vraiment un grand homme, c'est la fleur des éditeurs.

Un autre éditeur m'eût peut-être laissé mourir de faim, mais lui, il me donne même à boire ; je ne le quitterai jamais.

Je remercie Dieu dans le ciel qui a créé le jus de la treille et qui pour éditeur m'a donné Julius Campe ici-bas.

Je remercie Dieu dans le ciel qui, par son *fiat* tout puissant, a créé les huîtres dans la mer et le vin du Rhin sur la terre.

Lui qui fait croître les citrons pour arroser les huîtres. Laisse-moi seulement, ô Père ! bien digérer cette nuit,

(1) Jules Campe, éditeur de Henri Heine.

Le vin du Rhin me rend tendre toujours, et chasse de ma poitrine tous soucis, il y infuse l'amour de toute l'humanité.

Alors quelque chose m'attire au dehors, il me faut flâner dans la rue. Mon âme cherche une âme et épie les robes blanches et légères.

Dans de pareils moments, je déborde de tendresse et de désir. Les chats me semblent tous gris, les femmes me semblent toutes des Hélènes.

Et lorsque je fus dans la Drehbahn (1), je vis à la lueur de la lune une femme de haute stature, une femme aux appas merveilleusement développés.

Son visage était rond et frais, ses yeux comme des turquoises, les joues comme des roses, sa bouche comme des cerises, et le nez aussi un peu rouge.

Sa tête était coiffée d'un bonnet de lin blanc et empesé, plissé en forme de couronne murale avec des tourelles et des créneaux dentelés.

Elle portait une tunique blanche qui lui descendait jusqu'aux mollets. Et quels mollets ! Ses jambes ressemblaient à deux colonnes doriques.

Ses traits avaient une expression banale et même des plus vulgaires, mais son derrière, d'une étendue démesurée, annonçait un être surhumain.

Elle s'avança vers moi, et me dit : — « Sois le bienvenu aux bords de l'Elbe, après treize ans d'absence. Je le vois, tu es toujours le même.

» Tu cherches peut-être ces âmes aimantes que tu as rencontrées si souvent dans ces aimables parages ?

» La vie les a dévorées, la vie, ce tourbillon vorace, cette hydre aux cent têtes. Tu ne retrouves plus le beau temps d'autrefois et tes belles contemporaines !

» Tu ne retrouves plus ces douces fleurs que ton jeune cœur divinisait. Elles ont fleuri ici ; maintenant elles sont flétries, et la tempête les a effeuillées.

(1) Rue de Hambourg fréquentée par les prostituées.

» Se faner, s'effeuiller, être foulé aux pieds de l'impitoyable destinée, mon ami, tel est le sort de tout ce qui est beau et aimé sur la terre.

— Qui es-tu? — m'écriai-je — tu me considères comme un rêve des anciens jours. Où demeures-tu, femme majestueuse, ne puis-je pas t'accompagner? »

La femme se prit à sourire et dit: — « Tu te trompes, je suis une personne morale, décente et bien élevée; tu te trompes, je ne suis pas ce que tu penses.

» Je ne suis pas une de ces petites demoiselles, une de ces lorettes parisiennes; car, apprends-le, je suis Hammonia, la déesse protectrice de Hambourg.

» Tu t'étonnes et tu t'effrayes à la fois, poète si courageux d'ordinaire; — veux-tu m'accompagner maintenant? Eh bien, ne tarde pas davantage! »

Je partis d'un éclat de rire, et m'écriai: — « Je te suis sur-le champ; marche en avant, je te suis, dusses-tu me mener en enfer! »

XII

Comment je fis pour arriver au haut de l'étroit escalier, c'est ce que je ne saurais dire. Peut-être des esprits invisibles m'y ont-ils transporté.

Là, dans la chambrette d'Hammonia, les heures s'écoulèrent rapidement. La déesse m'avoua les sentiments sympathiques qu'elle avait toujours eus pour moi.

—« Vois-tu, me dit-elle, autrefois celui que j'aimai le plus, fut le poète qui chanta le Rédempteur sur sa pieuse lyre.

» Là, sur ma commode, est encore le buste de mon cher Klopstock; mais, depuis longtemps, il ne me sert que pour accrocher mes bonnets.

» Tu es maintenant mon auteur favori, ton image est suspendue à la tête de mon lit. Regarde! une fraîche couronne de lauriers entoure le cadre du portrait adoré.

» Seulement, tu as étrillé trop souvent mes enfants bien-aimés, les Hambourgeois, et je dois t'avouer que ces sarcasmes m'ont profondément blessée. Que cela n'arrive plus!



» Le temps, je l'espère, t'a guéri de cette mauvaise habitude, et t'a donné, même envers les sots, une plus grande tolérance.

» Mais parle ! D'où te vint la pensée de venir dans ces régions du nord en cette saison ? le temps est déjà à l'hiver.

— Oh ! ma déesse ! — lui répliquai-je, — il repose tout au fond du cœur humain bien des pensées qui s'éveillent souvent mal à propos.

» Extérieurement j'étais assez heureux, mais intérieurement je me sentis le cœur serré, et ce serrement de cœur croissait de jour en jour ; j'avais le mal du pays.

» Cet air de France, ordinairement si léger, commençait à me peser ; il me fallait respirer l'atmosphère de l'Allemagne pour ne pas étouffer.

» Je regrettais la senteur de la tourbe de nos poêles allemands, je désirais humer l'odeur du tabac de nos pipes ; mon pied tremblait d'impatience de fouler le sol natal.

» La nuit, je soupirais et j'éprouvais un ardent désir de revoir la pauvre vieille (1) qui demeure non loin du Dammthor, ma sœur Charlotte demeure tout près.

» Et j'ai soupiré plus d'une fois en pensant à ce noble vieillard (2) qui m'a toujours si vertement tancé.

» Je voulais entendre encore de sa bouche ces mots de : grand imbécile ! qui m'ont toujours résonné dans le cœur comme une douce musique.

» J'avais besoin de revoir la blanche fumée qui s'élève des cheminées allemandes, de marcher sur les bruyères de la basse Saxe et dans ses bois de sapins ;

» J'avais besoin de revoir même ces stations de douleur où j'ai traîné, couronné d'épines, la croix de ma jeunesse.

» Je voulais pleurer encore où j'ai pleuré jadis, où jadis ont coulé mes larmes les plus amères. Je crois que l'on nomme amour de la patrie ce fou désir.

» Je n'aime pas à en parler ; ce n'est au fond qu'une

(1) Elisabeth Heine, mère du poète.
(2) Salomon Heine, oncle de Henri.

maladie. Mon cœur pudique cache toujours sa blessure à la foule.

» Je hais ce tas de gueux qui, pour émouvoir les masses en leur faveur, étalent sur les places publiques toutes les plaies, tous les ulcères puants de leur patriotisme.

» Ce ne sont que d'éhontés mendiants! La charité, messieurs et mesdames! Ils veulent avoir l'aumône.—Un sou de popularité à Menzel et à ses Souabes!

» O ma déesse! tu m'as trouvé aujourd'hui dans une disposition sentimentale; j'ai le vin tendre. Je suis un peu malade, mais cette maladie ne durera guère longtemps, et je serai bientôt guéri.

» Oui, je suis malade, et tu pourrais me ranimer grandement le cœur avec une bonne tasse de thé; tu y mettras du rhum. »

XIII

La déesse m'a fait du thé, en y mêlant du rhum. Pour elle, elle a bu le rhum sans le moindre thé.

Elle appuya sa tête sur mon épaule (sa couronne murale, son bonnet, en fut même un peu chiffonnée), et elle me dit doucement :

— « J'ai pensé souvent avec terreur que tu vis seul, livré à toi-même, dans Paris, cette ville immorale et perverse, au milieu de tous ces frivoles Français.

» Tu flânes là, et tu n'as pas seulement à tes côtés un brave éditeur allemand pour te conduire et t'avertir en Mentor.

» Et la tentation est si grande dans ce pays, il y a là tant de sylphides aussi malsaines que légères ; on y perd vite la paix de l'âme.

» N'y retourne pas, reste avec nous; ici il y a encore de la vertu et des mœurs ; cependant nous nous donnons en cachette de bien doux plaisirs.

» Reste au milieu de nous en Allemagne, tu t'y plairas mieux qu'autrefois. Nous progressons, et certainement le progrès évident t'a frappé toi-même.

» La censure même n'est plus aussi sévère; Hoffmann (1) se fait vieux et facile, il ne biffera plus les plus beaux passages de tes *Reisebilder* avec un emportement juvénile.

» Toi-même tu deviens vieux et facile maintenant, tu te feras à bien des choses : il n'est pas jusqu'au passé que tu ne verras sous un meilleur jour.

» On exagérait quand on parlait du malheureux sort de l'Allemagne ; on pouvait échapper à l'esclavage, comme jadis à Rome, par le suicide.

» Le peuple jouissait de la liberté de penser ; cette liberté existait pour les masses, et la répression par la censure ne frappait que le petit nombre de ceux qui faisaient imprimer leurs idées.

» Jamais l'arbitraire ne régna tout à fait, jamais on n'enleva sans jugement la cocarde nationale, même au plus dangereux démagogue.

» Jamais l'Allemagne n'en vint aux extrémités de la misère, malgré toute la rigueur des temps. Crois-moi, jamais personne n'est mort de faim dans une prison allemande.

» Le temps passé avait bien ses mérites et son charme ; on y voyait s'épanouir les douces fleurs de la foi et du dévouement ; maintenant c'est le règne du doute, de la négation.

» La liberté pratique finira par anéantir l'idéal que nous avons dans le cœur. C'est un rêve pur comme celui des lis, et qui se flétrit dans les clameurs démocratiques.

» Notre belle poésie aussi va s'éteindre, elle est même déjà un peu éteinte.

» Nos enfants auront de quoi boire et manger, mais ce ne sera pas dans le calme de la vie contemplative. J'entends gronder le drame terrible qui se prépare. L'idylle est finie.

» Oh ! si tu pouvais garder le silence, je t'ouvrirais le livre de la destinée, je te ferais voir l'avenir dans mon miroir magique.

» Ce que je n'ai jamais montré à aucun mortel, je te le

(1) Nom du Censeur de Hambourg.

montrerais, l'avenir de ta patrie. Mais, hélas! tu es bavard et ne peux garder le silence.

— Seigneur Dieu, ma déesse! — m'écriai-je plein d'enthousiasme, — ce serait mon plus grand bonheur. Laisse-moi voir l'Allemagne de l'avenir, je suis un homme à garder le secret.

» Je veux bien te faire tous les serments que tu voudras pour t'assurer de ma discrétion. Parle ! comment et en quel nom dois-je jurer? »

La déesse reprit : — « Jure-moi à la façon du père Abraham, comme il le fit faire à Eliézer, quand celui-ci se mit en voyage pour trouver une femme à Isaac, le fils de son maître.

» Lève ma tunique, pose ta main sur mes hanches, et jure-moi d'être discret et de ne jamais, ni par tes paroles ni par tes écrits, divulguer ce que tu auras vu. »

Quel moment solennel ! Je me sentis transporté dans les temps primitifs, lorsque je fis ce serment d'après l'antique usage des patriarches.

Je levai la tunique de la déesse, et je mis la main sur ses hanches, en lui jurant d'être discret et de ne jamais, ni par mes paroles ni par mes écrits, divulguer ce que j'aurais vu.

XIV

Les joues de la déesse étaient enflammées. Je crois que le rhum lui montait à la tête et gagnait la couronne, et elle me dit d'un ton mélancolique :

— « Je commence à vieillir; je suis née le jour de la fondation de Hambourg. Ma mère était la reine des harengs, ici, à l'embouchure de l'Elbe.

» Mon père fut un grand monarque ; on le nommait Charlemagne. Il était encore plus puissant et même plus habile que Frédéric le Grand, roi de Prusse.

» Le trône où il s'assit le jour de son couronnement est à Aix-la-Chapelle. Celui dont il se servait la nuit, ma mère, ma bonne mère en hérita.

» Ma mère me le donna en mourant. C'est un meuble de

peu d'apparence, mais pourtant Rothschild m'offrirait tout son or que je ne m'en dessaisirais point.

» Le vois-tu? C'est dans ce coin qu'est le vieux siège. Le cuir du dos en est déchiré, et les coussins ont été rongés par les teignes...

» Mais va! lève le coussin qui couvre le siège vénérable, tu verras une ouverture en forme de cercle, et au fond une sorte de chaudière.

» C'est une chaudière enchantée où s'amalgament les sucs magiques, et si tu fourres la tête dans l'ouverture, tu verras l'avenir.

» Tu verras l'avenir de l'Allemagne sous de flottantes figures; mais ne t'effraie pas si parfois de ce chaos des miasmes fatals s'élèvent jusqu'à toi. »

C'est ainsi que parla Hammonia, et elle sourit d'un étrange sourire. Mais je ne me laissai pas intimider. Plein de curiosité, je me dépêchai de fourrer la tête dans cette terrible ouverture.

Ce que j'ai vu, je ne le révélerai pas. J'ai juré de me taire. A peine m'est-il permis de dire, ô Dieu! ce que j'ai senti.

Je pense encore avec dégoût aux nausées que me donnaient les maudites odeurs de ce maudit avenir; c'était comme un mélange de vieille choucroute et de cuir de Russie.

Quelle horreur, ô mon Dieu, que les parfums qui s'élevèrent! C'était comme si l'on eût vidé à la fois les trente-six fosses qui forment la confédération germanique.

Je sais bien ce que dit jadis Saint-Just, au comité de salut public. Ce n'est pas avec du musc et de l'eau de rose que l'on peut guérir la grande maladie sociale.

Mais cependant, ce parfum d'avenir allemand était plus fort que tout ce que mon nez avait jamais pressenti; je ne pus le supporter plus longtemps.

Je perdis connaissance, et, lorsque je rouvris les yeux, j'étais encore auprès de la déesse qui appuyait ma tête sur sa large poitrine.

Son œil étincelait, sa bouche était en feu, ses narines se

gonflaient. Comme une bacchante, elle prit le poète dans ses bras et se mit à chanter avec une extase sauvage :

—« Reste avec moi à Hambourg, je t'aime, nous boirons le vin, nous mangerons les huîtres du présent, et nous oublierons le sombre avenir.

» Remets le couvercle ! Que nulle odeur fétide ne vienne troubler notre joie ! Je t'aime comme jamais femme n'aima un poète allemand,

» Je t'embrasse, et je sens ton génie me verser la coupe de l'enthousiasme. Un étrange enivrement s'est emparé de mon âme.

» Qu'est-ce que j'entends chanter ? Ce sont les veilleurs de la cité ; ils nous chantent notre épithalame, c'est la musique de la nuit nuptiale, ô doux compagnon de mon ivresse ! »

....

XV

Ce qui se passa encore dans cette nuit d'enchantements, je vous le raconterai une autre fois à une meilleure époque, aux beaux jours de l'été.

Heureusement la vieille race de l'hypocrisie s'en va de plus en plus. Dieu soit loué ! elle descend lentement au tombeau, elle meurt empoisonnée du venin de ses propres mensonges.

L'été sera beau. Une nouvelle génération s'élève, toute sans fard et sans péché, aux pensées libres, aux plaisirs libres. C'est à elle que je dirai tout.

Déjà bourgeonne la jeunesse qui comprend la fierté et les bienfaits du poète, et qui s'échauffe au soleil de son âme.

Mon cœur est aimant comme la lumière ; il est pur et chaste comme le feu. Les grâces les plus nobles ont accordé ma lyre.

C'est la même lyre que fit autrefois résonner mon père, Aristophane, le favori des Muses.

C'est la même lyre sur laquelle il chanta jadis Paisteteros qui aima Basileia, et s'éleva avec elle dans les airs.

J'ai cherché dans le dernier chapitre de mon poème à imiter un peu la fin des *Oiseaux*, qui sont certainement la meilleure de toutes les pièces de feu mon père.

Les *Grenouilles* sont parfaites aussi; on les joue maintenant en allemand sur le théâtre de Berlin, au grand amusement du roi.

Le roi aime la pièce; cela prouve son bon goût antique. Le vieux roi défunt s'amusait bien plus aux coassements des grenouilles modernes.

Le roi aime la pièce. Cependant si l'auteur était encore en vie, je ne lui conseillerais pas de se rendre en personne à Berlin, pour assister à la représentation de sa comédie,

L'Aristophane en chair et en os passerait un mauvais quart d'heure, le pauvre ami! Nous le verrions bientôt accompagné de chœurs de gendarmes.

La populace aurait bientôt la permission de l'insulter au lieu de l'applaudir. Sa Majesté le roi ferait emprisonner par ses argousins le pauvre Aristophane.

O roi, je n'ai que de bonnes intentions à ton égard et veux te donner un excellent conseil. Vénère les poètes morts; mais aie quelques égards pour ceux qui vivent.

N'offense pas les poètes vivants. Ils ont des flammes et des traits qui sont plus redoutables que la foudre de ce Jupiter créé lui-même par un poète.

Offense les dieux anciens et nouveaux, toute la clique de l'Olympe, et le tout-puissant Dieu de la Bible par-dessus le marché; mais n'offense pas les poètes.

Les Dieux punissent certes bien durement les méfaits des humains; le feu de l'enfer est pas mal brûlant, on y doit frire et rôtir.

Pourtant il y a des saints dont les prières délivrent le pécheur. Par des dons aux églises, par des messes, on peut acquérir une puissante intercession.

Et à la fin des jours le Christ descendra et brisera les portes de l'enfer, et bien qu'il rende un jugement sévère, plus d'un gaillard en échappera.

Mais il y a des enfers d'où la délivrance est impossible;

là nulle prière ne vient en aide, là est impuissante la miséricorde du Sauveur du monde.

Ne connais-tu pas l'enfer du Dante, ces terribles tercines? Celui que le poète y a emprisonné, celui-là, nul Dieu ne le peut sauver.

Nul Dieu, nul rédempteur ne le délivrera de ces flammes rimées ! Prends garde, roi de Prusse, que nous ne te condamnions à un pareil enfer.

APPENDICE AU LIVRE DE

LAZARE

I

Laisse là les paraboles sacrées, laisse là les pieuses hypothèses et cherche à nous résoudre sans détours les infernales questions.

Pourquoi le juste se traîne-t-il sanglant, misérable, sous le fardeau de la croix, alors que le méchant, heureux comme un triomphateur, chevauche fièrement?

Où en est la faute? Notre Seigneur n'est-il pas tout-puissant, ou bien est-il lui-même l'auteur de ce désordre? Ah! ce serait trop vil.

Et sans cesse nous nous répétons ces questions jusqu'à ce qu'avec une poignée de terre on nous ferme la bouche; — mais est-ce là une réponse?

II

La femme en noir avait pressé ma tête tendrement sur son cœur. Hélas! mes cheveux ont blanchi là où ses larmes ont coulé.

Son baiser m'a paralysé, son baiser m'a fait malade; depuis qu'elle les baisa, mes yeux ont perdu la lumière; sa bouche a sauvagement sucé la moelle de mes reins.

Mon corps est maintenant un cadavre où l'esprit prisonnier parfois se démène et, furieux, crie et peste.

Impuissantes imprécations! Ta pire malédiction ne tuera pas une mouche. Supporte ton sort et essaie de pleurer doucement, et de prier.

III

Ta lettre fut pour moi l'éclair qui illumina subitement la nuit de l'abîme. Elle m'a montré, avec une clarté aveuglante, combien est profond mon malheur, combien profondément horrible.

Toi-même éprouves un sentiment de compassion, toi qui dans le désert de ma vie, telle une statue, demeurais silencieuse, belle comme le marbre et froide comme lui.

O Dieu! faut-il que je sois misérable! La voici qui me parle, des larmes coulent de ses yeux, la pierre elle-même prend pitié de moi!

Ce que j'ai vu m'a violemment ému! Toi aussi, ô mon Dieu, prends-moi en pitié et me dispense le repos en mettant fin à cette affreuse tragédie.

IV

Au carrefour, trois femmes sont assises, qui ricanent et filent, soupirent et méditent: elles sont vraiment laides à voir.

La première porte la quenouille et tord les fils qu'elle mouille un à un; aussi sa lèvre, qui pend, est-elle sèche.

La deuxième fait danser le fuseau, qui tourbillonne drôlement. Les yeux de la vieille sont rouges.

La troisième Parque tient en main les ciseaux et murmure un: *Miserere!* Son nez est pointu et porte une verrue.

O dépêche-toi et coupe-le, le fil, le fil maudit, et me laisse guérir de cette horrible souffrance de vivre.

V

Je regarde les quelques rares grains de sable s'écouler encore au sablier des heures. O toi, douce et angélique créature, ma femme, la mort m'arrache d'ici.

Elle m'arrache de tes bras, ô ma femme, toute résistance

ne sert de rien. Elle arrache de mon corps l'âme qui va succomber d'angoisse.

Elle la chasse de sa vieille demeure où elle eût tant aimé à rester. L'âme tremble et volète çà et là: « Où dois-je m'en aller? » Elle est comme puce dans un crible

Je n'y puis rien changer, bien que je me débatte, et me torde, et me tourne de tous côtés. Il faut bien que l'homme et la femme, l'âme et le corps finissent par se séparer.

VI

Je n'envie pas les fils du Bonheur pour leur vie — je n'envie chez eux que leur mort, leur mort prompte et sans douleurs.

En vêtement de gala, la tête couronnée, et le rire aux lèvres, joyeux ils sont assis au banquet de la vie, —et c'est là que soudain la faux les vient atteindre.

En habits de fête et ornés de roses, qui semblent s'épanouir encore, ils arrivent dans le royaume des ombres, les favoris de la Fortune.

Jamais la maladie ne les a défigurés, ce sont des morts de bonne mine, et c'est gracieusement que les reçoit à sa cour la Tsarine Proserpine.

Que j'envie leur sort! Voilà sept ans que je me roule à terre, dans les tortures les plus horribles, et ne pouvant mourir!

O Dieu, abrège mes souffrances, et que bientôt l'on m'enterre! Tu sais pourtant bien que je n'ai aucun talent pour le martyre.

Permets, Seigneur, que je m'étonne de ton inconséquence. Tu créas le plus joyeux des poètes, et tu lui ravis, maintenant, sa bonne humeur.

La douleur émousse ma gaîté et me rend mélancolique. Si cette mauvaise plaisanterie ne cesse pas, je finirai par me faire catholique, et je gémirai plein tes oreilles: *Miserere!* c'en est fait du meilleur des humoristes!

VII

POUR LA MOUCHE (1)

Je rêvais d'une nuit d'été où, dans des demi-ténèbres et sous la clarté de la lune, des fragments d'architecture s'élevaient, restes d'une splendeur passée, ruines du temps de la Renaissance.

De place en place, solitaire, se dresse une colonne couronnée de son chapiteau dorien, regardant le haut firmament dont elle semble défier les foudres.

Tout autour gisent, brisés, des portiques, des frontons, des sculptures où, tenant de l'homme et de la bête, est représenté un monde de centaures, de sphinx, de satyres, de chimères, — tous êtres de la Fable.

Mainte figure de femme, taillée dans la pierre, disparaît presque, comme enfouie, dans l'herbe haute ; le temps, cette pire des syphilis, lui a ravi le bout de son noble nez de nymphe.

Parmi ces ruines, un sarcophage de marbre est ouvert, intact, dans lequel repose, intact comme lui, un mort dont la physionomie est douce et souffrante.

Des cariatides, péniblement semble-t-il, le cou tendu, soutiennent le cercueil. Aux deux côtés sont également beaucoup de figures sculptées en bas-relief.

Ici les magnificences de l'Olympe avec ses dieux libertins. Adam et Eve sont auprès, debout, pourvus tous deux d'un chaste tablier de feuilles de figuier.

Là, c'est la chute et l'incendie de Troie ; on y voyait Pâris, Hélène et aussi Hector. Moïse et Aaron étaient également près d'eux, ainsi qu'Esther, Judith, Holopherne et Haman.

(1) Ecrite en janvier 1856, cette poésie paraît être la dernière de Henri Heine. — « La Mouche » est le nom donné par Henri Heine à Mme de Krinitz (*Camille Selden* en littérature), jeune femme Souabe que le poète connut dans les derniers temps de sa vie, qu'il affectionna tout particulièrement et qui lui servit de secrétaire. Cf. *les Derniers jours de Henri Heine*, par Camille Selden.

On voyait encore le dieu Amour, Phébus Apollon, Vulcain avec dame Vénus, Pluton, Proserpine et Mercure, le dieu Bacchus avec Priape et Silène.

Tout à côté, se tenait l'âne de Balaam (l'âne était parlant de ressemblance); on voyait en outre le sacrifice d'Abraham, et Loth qui se soûla avec ses filles.

Hérodiade y dansait : on apporte sur un plat la tête du Baptiste. On voyait là l'enfer et Satan, et Pierre porteur de la grande clef des Cieux.

On pouvait voir plus loin les ardeurs et les méfaits du lubrique Jupiter, comment il séduisit Léda sous la forme d'un cygne, et Danaé sous une pluie de pièces d'or.

Puis c'était la chasse sauvage de Diane que suivent des nymphes, la tunique haut-troussée, et des dogues. On voyait Hercule, vêtu comme une femme, quenouille au bras, tournant le fuseau.

Non loin est le Sinaï, au pied duquel se tient Israël avec ses bœufs ; on voit le Seigneur enfant disputant avec les orthodoxes.

Ce ne sont que contrastes des plus tranchés : l'esprit voluptueux des Grecs et l'esprit divin de la Judée. Et le lierre enserre les dieux de ses arabesques.

Mais, chose étrange ! Tandis qu'en rêve je considérais ces sculptures, il me vint soudain à l'esprit que c'était moi, ce mort couché dans ce magnifique tombeau de marbre.

Au chevet de ma couche était une fleur d'aspect énigmatique, aux feuilles jaunes et violettes, d'où s'exhalait un charme sauvage d'amour.

Le peuple l'appelle la fleur de la Passion et la prétend éclose sur le Golgotha lorsqu'on crucifia le Fils de Dieu et que coula son sang rédempteur.

Cette fleur, dit-on, porte un témoignage de sang, et son calice renferme l'image de tous les instruments de torture qui ont servi au bourreau pour le martyre.

Oui, tous les attributs de la Passion se voient ici, toute une chambre de supplice : les verges, les cordes, la couronne d'épines, la croix, le calice, les clous et le marteau.

Une telle fleur s'épanouissait auprès de ma tombe, et, penchée sur mon corps comme une pleureuse, elle me baisait la main, le front, les yeux, muette et désolée.

Mais, magie du rêve ! par une transformation étrange, la fleur jaune de la passion devient une figure de femme, et cette femme, c'est elle, la bien-aimée, c'est elle-même.

Tu étais cette fleur, enfant chérie, à tes baisers je devais te reconnaître. Des lèvres de fleurs n'ont point tant de tendresse, il n'est point de fleurs dont les larmes soient aussi brûlantes.

Clos étaient mes yeux, mais ton visage, mon âme n'a cessé de le contempler. Tu me regardais, bienheureuse et comme en extase, pâle dans la clarté fantastique de la lune.

Nous ne parlions point, cependant mon cœur entendait les pensées que le tien tenait cachées ; — le mot exprimé est sans pudeur, le silence est la fleur chaste de l'amour.

Et combien éloquent est ce silence ! On se dit tout sans métaphores, sans la plus petite feuille de figuier, sans la ruse de la rime et du rythme de la phrase.

Dialogue sans paroles ! On se figure à peine combien, en ces entretiens muets et tendres, le temps passe vite, dans un beau rêve de nuit d'été tissé de voluptés et de frissons !

Ce que nous nous sommes dit, ne le demande jamais. Demande au ver luisant ce que sa clarté dit à l'herbe, demande à l'onde ce que murmure le ruisseau, demande au vent d'ouest le secret de ses gémissements et de ses plaintes,

Demande à l'escarboucle ce qu'elle rayonne, et aux violettes et aux roses ce qu'elles exhalent, mais jamais ne demande les mots que se sont dits, sous les rayons de la lune, la fleur du martyre et l'homme mort.

J'ignore combien de temps, dans mon frais cercueil de marbre, je goûtai ce beau rêve. Ah ! la douceur de ce repos s'est vite dissipée !

O mort ! toi seule, avec le calme du tombeau, toi seule nous peux donner la suprême volupté : la vie, brutale et

stupide, nous offre, pour tout bonheur, le combat de la passion, l'éternel désir que rien n'apaise.

Mais, hélas ! soudain, un vacarme se fait entendre dehors, anéantit ma béatitude. Au bruit d'une rixe vulgaire, ma fleur avait disparu.

Oui, au dehors, s'élève comme une colère sauvage, une querelle, des trépignements, des imprécations. — Maintes voix me sont connues, — ce sont les bas-reliefs de mon tombeau.

L'antique folie de la foi hante-t-elle la pierre ? Ces figures de marbre disputent-elles entre elles ? Le cri d'effroi de Pan, le sauvage dieu des sylves, rivalisant avec l'anathème de Moïse !

Non, jamais plus ne finira cette querelle, toujours ennemis seront le Vrai et le Beau ; toujours l'armée humaine sera divisée en deux camps : les Barbares et les Hellènes.

Tout cela jurait, pestait ! L'ennuyeuse controverse ne finissait point ; il y avait surtout l'âne de Balaam qui criait plus fort que les dieux et les saints réunis !

Avec ce I-A, I-A, ce braiement, ce hoquet dégoûtant, la sotte bête me mit presque au désespoir ; moi aussi, je poussai un cri — et je m'éveillai.

PROSE

LE TAMBOUR LEGRAND

IDÉES

I

— Elle était aimable et il l'aimait; mais lui, il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.
(*Ancienne pièce de théâtre.*)

Madame, connaissez-vous cette vieille pièce? c'est une pièce tout à fait distinguée, seulement un peu trop mélancolique. J'y ai une fois joué le rôle principal, et toutes les dames pleuraient. Une seule ne pleura point, elle ne versa pas une larme, et ce fut là justement la pointe de la pièce, la véritable catastrophe.

Oh! cette seule larme! elle me tourmente toujours, elle fait l'objet de toutes mes pensées. Satan, lorsqu'il veut perdre mon âme, me murmure à l'oreille un chant malicieux sur cette larme qui n'a pas été pleurée, une fatale chanson, avec une mélodie encore plus fatale. — Ah! ce n'est que dans l'enfer qu'on entend cette mélodie. . . . .
. . . .

Vous pouvez vous figurer comment on vit dans le ciel, madame, d'autant plus que vous êtes mariée. Là on s'amuse d'une façon vraiment exquise, on a tous les divertissements possibles, on passe ses jours dans la joie et les plaisirs absolument comme Dieu en France (1). On dîne du matin au

(1) *Vivre comme le bon Dieu en France* se dit couramment en Allemagne pour : *mener une vie où l'on a tout à souhait.*

soir, les volailles rôties volent çà et là, la saucière au bec, et se sentent très flattées lorsqu'on veut bien les prendre; des tourtes au beurre, dorées, poussent droites comme des tournesols; partout des ruisseaux de bouillon et du vin de Champagne; partout des arbres auxquels flottent des serviettes; on mange, on s'essuie la bouche, et l'on mange de nouveau sans fatiguer son estomac. On chante des psaumes, ou l'on joue et l'on badine avec les tendres petits anges, ou l'on va se promener sur la verte prairie de l'Alleluia, et les belles robes blanches flottantes vous habillent commodément, vous parent à merveille, et rien ne trouble votre sérénité. Nulle douleur, pas un déplaisir; même lorsqu'un autre marche par hasard sur les cors de vos pieds, et vous dit : « Excusez! » vous lui répondez en souriant et avec satisfaction : « Tu ne m'as point fait mal, frère; au contraire mon corps en a ressenti une plus douce et plus céleste volupté. »

Mais de l'enfer, madame, vous n'en avez aucune idée. De tous les diables vous ne connaissez que le plus petit, le gentil croupier de l'enfer. L'enfer, vous ne le connaissez que d'après l'opéra de Don Juan, et il ne vous paraît jamais assez brûlant pour ce trompeur de femmes, qui donne un si mauvais exemple, bien que nos honorables directeurs de théâtre emploient en sa faveur autant de flammes bleues, de pluies de feu, de poudre et de colophonium que peut en désirer un bon chrétien en enfer.

Cependant, en enfer, les choses vont beaucoup plus mal que ne se le figurent les directeurs (1). Il y règne une chaleur infernale, et dans les jours caniculaires où je le visitai, c'était à ne pas la supporter. Vous ne pouvez avoir une idée de l'enfer, madame; nous en recevons peu de nouvelles officielles. — Mais que les pauvres âmes qui sont là-bas soient obligées de lire tous les mauvais sermons qu'on imprime en haut, ceci est une calomnie. La vie de damné n'est pas aussi dure, Satan n'inventera jamais des tortures aussi raffinées. En revanche la peinture du Dante est trop modérée dans son ensemble, elle est par trop poétique. L'enfer se présenta à moi comme une grande cuisine bourgeoise, avec un poêle

(1) Sans quoi ils ne feraient pas représenter tant de mauvaises pièces (*éd. all.*)



immense sur lequel se trouvaient trois rangées de pots de de fer, et dans ces pots étaient les damnés. Ils y cuisaient.

Dans la première rangée étaient les pécheurs chrétiens, et, le croirait-on? leur nombre n'était pas trop petit, et les diables attisaient le feu sous eux avec une activité toute particulière. Dans une rangée étaient les juifs, qui criaient sans cesse, et que les diables taquinaient de temps en temps, comme il arriva à un gros prêteur sur gages tout essoufflé, qui se plaignait de cette chaleur insupportable, et sur lequel un petit diable versa quelques seaux d'eau glacée, afin qu'il vît que le baptême est un bienfait rafraîchissant. Dans la troisième rangée étaient les païens qui, ainsi que les juifs, ne peuvent prendre part à la félicité éternelle, et qui doivent brûler éternellement. J'entendis un de ceux-ci, sous lequel un diable à quatre griffes mettait de nouveaux charbons, s'écrier du fond de son pot : « Epargnez-moi ; j'étais Socrate, le plus sage des mortels! J'ai enseigné la vérité et la justice, et j'ai sacrifié ma vie pour la vertu! » Mais le butor de diable ne se laissait pas troubler dans son office, et murmurait : « Bah! il faut que tous les païens brûlent, et nous ne pouvons pas faire d'exception pour un seul homme. » — Je vous assure, madame, que c'était une chaleur épouvantable, et des cris, des soupirs, des gémissements, des contorsions, des grincements, des hurlements à faire frémir... Et à travers tous ces bruits effroyables, on entendait distinctement cette fatale mélodie de la chanson sur la larme qui n'a pas été pleurée.

II

Madame, l'ancienne pièce de théâtre que j'ai citée est une tragédie, bien que le héros n'y soit pas égorgé, et qu'il n'y égorge pas. Les yeux de l'héroïne sont beaux, très beaux... Madame, ne sentez-vous pas l'odeur de violette ? Ses yeux sont si beaux et si bien aiguisés, qu'ils me pénétrèrent dans le cœur comme des poignards, et sortirent certainement par le dos, regardant de l'autre côté. — Mais je ne mourus pas de ces yeux assassins. La voix de l'héroïne est aussi très belle... Madame, n'entendez-vous pas chanter un rossignol? Une belle voix, une voix soyeuse, un doux tissu des tons les plus ravissants, et mon âme en fut enveloppée, et s'étran-

gla et se tourmenta. Moi-même (c'est le comte du Gange qui parle maintenant, et l'histoire se passe à Venise), moi-même je me sentis plus d'une fois las de tous ces tourments, et je pensais déjà à mettre fin à l'histoire dès le premier acte, et à me faire sauter mon bonnet de fou avec la tête. Je me rendis à cet effet dans un magasin de nouveautés, situé strada Bursta, où je trouvai une paire de beaux pistolets exposés dans la montre. Je m'en souviens encore très bien, ils étaient placés à côté de riants joujoux en nacre et or, de cœurs de fer suspendus à des chaînes d'or, de tasses de porcelaine avec de tendres devises, de tabatières à jolies peintures : par exemple, la divine histoire de Susanne, Léda avec le cygne, l'enlèvement des Sabines, Lucrèce, grosse vertu, le sein nu, et se frappant avec un poignard, après coup, la belle Féronnière (1), enfin tous visages séducteurs... Mais je n'en achetai pas moins les pistolets, sans beaucoup marchander, j'achetai aussi de la poudre et des balles ; je m'en fus ensuite à la taverne du signor Zampetto, et me fis apporter des huîtres et un grand verre de vin du Rhin.

Je ne pouvais manger, je pouvais encore moins boire. Des larmes brûlantes tombèrent dans le verre, et dans ce verre je vis ma douce patrie, le Gange sacré aux eaux bleues, l'Himalaya éternellement resplendissant, les gigantesques forêts de bananiers, où passaient avec calme les prudents éléphants et les blancs pèlerins ; des fleurs, étranges comme les produits d'un rêve, me regardaient avec une pitié secrète, de merveilleux oiseaux au plumage d'or criaient leur joie, les rayons du soleil et les singes lutins se jouaient autour de moi, des lointaines pagodes arrivaient les pieuses harmonies des prières sacerdotales, et, au travers de ces bruits, dominait la voix douloureusement plaintive de la sultane de Delhi... Sur les tapis de son harem elle courait comme une folle, déchirait ses voiles d'argent, culbutait l'esclave noir qui tient l'éventail de paon, pleurait, tempêtait, criait... Mais je ne pouvais la comprendre : la taverne du signor Zampetto est éloignée de trois mille lieues du harem de Delhi, et puis la belle sultane était morte depuis trois mille ans... Et je bus coup sur coup, je bus ce vin, lumineux et rayonnant, et cependant il fit de plus en

(1) Friederike Bethmann Unzelmann, célèbre actrice allemande.

plus sombre dans mon âme, qui devint toujours plus triste... Je fus condamné à mort. . . . .
. . . .

Quand je remontai l'escalier de la taverne, j'entendis sonner la cloche des suppliciés; les flots de la foule s'écoulaient dans la rue; mais, moi, je me mis au coin de la strada San-Giovanni, et récitai le monologue suivant :

Dans les vieux contes il y a des châteaux d'or,
Où résonnent les harpes, où dansent les jeunes filles,
Où brillent les riches livrées, où le jasmin
Et le myrte et la rose épandent leurs parfums...
Et pourtant une seule parole de désenchantement
Fait en un instant tomber tout cet éclat en poudre,
Et il ne reste rien que de vieilles ruines,
Des oiseaux nocturnes et des marécages.
C'est ainsi que moi, par une seule parole,
J'ai désenchanté toute la nature fleurie.
Elle est maintenant étendue, inanimée, froide et livide
Comme le cadavre paré d'un roi
Auquel on a fardé les os des joues
Et mis encore un sceptre dans la main.
Mais les lèvres sont jaunes et fanées,
Parce qu'on a oublié de les peindre également en rouge ;
Et les souris s'ébattent autour du nez royal,
Et insultent insolemment au grand sceptre.

Il est généralement reçu, madame, qu'on se tient un monologue avant que de se brûler la cervelle. La plupart des hommes profitent, dans cette occasion, de celui de Hamlet : *Etre ou n'être pas*. C'est un bon passage, et je l'aurais volontiers cité ici ; mais chacun se préfère : et quand on a écrit, comme moi, des tragédies où se trouvent de tels discours d'adieux, comme, par exemple, dans mon immortelle tragédie d'*Almanzor*, il est bien naturel que l'on donne la préférence à ses propres vers, même sur ceux de Shakespeare. Dans les cas, ces sortes de sermons sont un usage très louable. On gagne au moins du temps par là. — C'est ainsi que je m'arrêtai quelque temps au coin de la strada San-Giovanni, et lorsque j'étais là, comme un criminel condamné à mourir, tout à coup je la vis venir, elle !

Elle portait une robe de soie bleu ciel, et son chapeau rose, et ses yeux me regardaient si doucement, son regard chassait si bien la mort, il donnait si bien la vie !... Madame,

vous avez lu dans l'histoire romaine que, dans la vieille Rome, lorsque les Vestales rencontraient sur leur chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient droit de lui faire grâce, et le pauvre malheureux conservait sa vie... D'un seul regard elle m'avait sauvé de la mort, et j'étais devant elle, animé d'une nouvelle existence, et comme ébloui de l'éclat de sa beauté... Elle passa et me laissa vivre.

III

Elle me laissa vivre, et je vis, et c'est l'affaire principale.

Que d'autres jouissent de la pensée que leur bien-aimée viendra orner leur tombeau de fleurs et l'arroser de ses larmes. — O femmes! haïssez-moi, riez de moi, bafouez-moi, mais laissez-moi vivre. La vie est trop follement douce et le monde est si agréablement sens dessus dessous! C'est le rêve d'un dieu pris de vin, qui s'échappe, sans prendre congé, du banquet divin, et s'en va dormir dans une étoile solitaire, ignorant qu'il crée tout ce qu'il rêve... Et les images de son rêve se présentent, tantôt avec une extravagance bigarrée, tantôt harmonieusement raisonnables... L'Illiade, Platon, la bataille de Marathon, la Vénus de Médicis, la cathédrale de Strasbourg, la Révolution française, Hegel, les bateaux à vapeur sont de bonnes pensées détachées de ce grand rêve du dieu... Mais cela ne durera pas longtemps : le dieu se réveillera; il frottera ses paupières endormies; il sourira, et notre monde s'écroulera dans le néant... Il n'aura jamais existé.

N'importe; je vis. Ne serais-je qu'une ombre, qu'une image d'un songe, cela vaut encore mieux que le froid noir, et le vide néant de la mort. La vie est le plus grand de tous les biens; et le pire de tous les maux, c'est la mort. Que les lieutenants des gardes de Berlin en rient et traitent de lâche le prince de Hombourg parce qu'il recule devant sa tombe ouverte... Henri Kleist avait autant de courage que ses camarades bombés et bien lacés, et malheureusement il l'a prouvé. Mais tous les esprits vigoureux aiment la vie. L'Egmont de Gœthe ne se sépare pas volontiers « des amicales habitudes de l'existence ». L'Edwin d'Immermann tient à la vie « comme un petit enfant se tient au sein de

sa mère », et bien qu'il lui semble dur d'exister par la grâce d'autrui, il demande cependant grâce :

Car vivre, respirer est après tout le bien suprême.

Quand Ulysse trouve Achille dans les enfers, à la tête de la phalange des héros trépassés, et qu'il lui vante sa renommée parmi les vivants et sa gloire parmi les morts, celui-ci répond :

Ne me parle pas de la mort pour me consoler, Odysseus !
J'aimerais mieux labourer les champs comme un journalier,
Etre un pauvre homme sans patrimoine et sans héritage,
Que de commander à tous les morts qui ont disparu de la terre !

Oui, lorsque le major Duvent provoqua en duel au pistolet le grand Israël Lion (1), ajoutant : « Si vous n'acceptez pas, monsieur Lion, vous êtes un chien », celui-ci lui répondit : « Je préfère être un chien vivant qu'un lion mort ! » Et il avait raison ! — Dieu merci, je vis ! Dans mes veines fermente la rouge liqueur de la vie, sous mes pieds tressaille la terre ; j'embrasse dans une ardeur amoureuse les arbres et les statues de pierre, et ils s'animent sous mes baisers. Chaque femme est pour moi le don d'un monde entier ; je nage dans les mélodies enchanteresses de ses traits, et d'un seul de mes regards je la possède plus que d'autres avec toute leur puissance pendant toute leur vie. Car chaque instant est pour moi une éternité. Je ne mesure point le temps avec l'aune de Brabant ni avec la petite aune de Hambourg, et n'ai point besoin de me faire promettre par un prêtre une seconde vie, puisque j'ai déjà assez à jouir en celle-ci, quand je vis en arrière, dans la vie des ancêtres, et que je me conquiers une éternité dans l'empire du passé.

Je vis ! L'artère de la nature fait battre ma poitrine, et quand je respire avec joie, des milliers d'échos me répondent. J'entends les voix de mille rossignols. Le printemps les envoie pour tirer la terre de son sommeil, et la terre frissonne de plaisir ; ses fleurs sont des hymnes que, dans son enthousiasme, elle chante au soleil... Le soleil se meut trop lentement ; je voudrais fouetter ses chevaux de feu afin

(1) *All.* : Israël Lœwe.

qu'ils s'élançassent avec plus d'ardeur. Mais lorsqu'il se plonge dans la mer, et que la puissante nuit s'élève avec ses yeux pleins de désirs, oh! alors un bonheur inouï me pénètre... Les vents du soir se jouent contre mon cœur rugissant comme des jeunes filles caressantes; les astres m'appellent à eux, et je m'élève, et je m'élance au-dessus de cette petite terre et des petites pensées des hommes...

IV

Mais un jour viendra, et le feu sera éteint dans mes veines. L'hiver habitera dans mon sein, et ses blancs et rares flocons voltigeront autour de ma tête et ses brouillards voileront mes yeux. Mes amis reposeront dans des tombeaux moussus, je serai resté seul, comme un épi solitaire qu'a oublié le moissonneur. Cependant une nouvelle génération a surgi avec de nouveaux vœux et de nouvelles idées. J'entends avec étonnement retentir de nouveaux noms et de nouveaux chants, les vieux noms sont oubliés, moi-même je suis oublié, tout au plus honoré encore par un petit nombre, je suis un objet de moquerie pour beaucoup, et ne suis aimé par personne! Alors accourent les enfants aux joues de rose, ils mettent ma vieille harpe dans mes mains tremblantes et disent en riant: Il y a déjà bien longtemps que tu te tais, grison paresseux, chante-nous encore les songes de ta jeunesse.

Alors je saisis la harpe, et les vieilles joies et les vieilles douleurs se réveillent, les brouillards se fondent, les larmes reviennent fleurir sur mes paupières, le printemps est revenu dans mon sein, de doux accents de mélancolie vibrent dans les cordes de la harpe, je revois le fleuve bleu et les palais de marbre, et les beaux visages de femmes et de jeunes filles, et je chante les fleurs de la Brenta.

Ce sera mon dernier chant, les étoiles me contempleront comme dans les nuits de ma jeunesse, la lune amoureuse imprime encore ses baisers sur mes joues, les esprits des rossignols morts sanglotent dans le lointain, mes yeux se ferment dans l'ivresse, mon âme s'échappe comme une vibration de ma harpe..., je respire les parfums des fleurs de la Brenta.

Un arbre ombragera ma pierre tumulaire. J'aimerais

assez un palmier, mais les palmes ne réussissent pas dans le Nord. Ce sera sans doute un tilleul, et dans les soirs d'été les amants s'y réuniront et causeront. Le serin qui se bercera dans les branches en écoutant est discret, et mon tilleul murmure amicalement sur les têtes des heureux qui sont si heureux, qu'ils n'ont pas même le temps de lire ce qui est écrit sur la blanche tombe. Mais si plus tard l'amant perd sa maîtresse, il revient sous le tilleul, soupire et pleure, regarde la pierre funéraire longtemps et souvent, et y lit cette inscription: — Il aima les fleurs de la Brenta.

V

Madame, je vous ai trompée; je ne suis point le comte du Gange. Jamais de ma vie je n'ai vu le fleuve sacré, jamais les fleurs de lotus qui se mirent dans ses flots pieux. Jamais je n'ai rêvé étendu sous les palmiers de l'Inde, jamais je ne me suis prosterné en prière devant le dieu de Jagernaut dont les diamants sont si respectables. J'ai été aussi peu dans l'Inde que le karrick indien que j'ai mangé hier. Mais je suis originaire de l'Hindoustan, et c'est pourquoi je me sens comme chez moi dans les immenses forêts mélodieuses de Valmiki; les souffrances héroïques du divin Ramo remuent mon cœur comme une douleur connue; dans les chants de Kalidasa s'épanouissent pour moi les plus doux souvenirs, et il y a quelques années, quand une excellente dame me montra à Berlin les charmants dessins qu'elle avait rapportés de l'Inde, ces figures délicatement peintes et si saintement calmes me parurent si connues, que c'était comme si je considérais la suite des portraits de ma propre famille.

Franz Bopp (1), madame (vous avez sans doute lu son Nalus et son système de conjugaisons du sanscrit), m'a donné beaucoup de renseignements sur mes ancêtres, et je sais aujourd'hui positivement que je suis sorti de la tête de Brahma, et non des cors de ses pieds; je présume même que le Mahabarata tout entier, avec ses deux cent mille vers, n'est qu'un amoureux poulet allégorique que mon millième aïeul a écrit à ma millième aïeule... Oh! ils s'aimaient beaucoup, leurs âmes se donnaient des baisers, ils

(1) Franz Bopp (1791-1867), célèbre orientaliste allemand.

se couvraient de baisers avec les yeux, ils n'étaient à deux qu'un seul baiser...

Un rossignol enchanté est perché sur un rouge arbre de corail dans le silencieux Océan, et chante une chanson sur l'amour de mes aïeux ; les perles regardent du fond de leurs coquilles, les merveilleuses fleurs marines frissonnent de tendresse, les prudents limaçons, avec leur petite tour de porcelaine sur le dos, arrivent en rampant, les jaunes étoiles de mer et les mollusques diaprés s'agitent et s'étendent, et tout cela fourmille remue et écoute...

Cependant, madame, ce chant de rossignol est beaucoup trop long pour le rapporter ici : il est aussi étendu que le monde lui-même ; la seule dédicace à Anangas, dieu de l'amour, est aussi longue que tous les romans de Walter Scott ensemble, et c'est à cela que fait allusion ce passage d'Aristophane, qui se traduit en allemand :

Tiotio, tiotio, tiotinx,
Totototo, totototo, tototinx.

(*Traduction de Voss.*)

Non ! je ne suis pas né dans l'Inde. J'ai vu le jour sur les rives de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes ; on la cueille en automne, on la presse, on la met en cave, en tonneaux, et on l'envoie à l'étranger. En vérité j'entendis hier, à table, quelqu'un dire une folie qui a été en l'an 1811 dans une grappe de raisin que moi-même je vis alors pousser sur le Johannisberg. — Mais on consomme aussi beaucoup de folies dans le pays même, et les hommes y sont comme partout. Ils naissent, mangent, boivent, rient, pleurent, calomnient, sont très affairés de la reproduction de leur espèce, cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas, et à faire ce qu'ils ne peuvent pas, ne se font pas raser avant d'avoir de la barbe, et ils ont souvent de la barbe avant d'avoir du jugement, et quand ils ont le jugement, ils s'enivrent avec de la folie blanche et rouge.

Mon Dieu, si j'avais assez de foi pour transporter les montagnes, le Johannisberg serait justement celle que j'emmènerais toujours à ma suite. Mais puisque ma foi n'est pas assez forte, il faut que mon imagination vienne à mon aide, et qu'elle me transporte moi-même sur les bords du Rhin.

Oh ! c'est là un beau pays, plein de grâce et échauffé par un brillant soleil. Les montagnes se mirent dans des flots bleus et étincelants, avec leurs vieilles ruines de châteaux, leurs forêts et leurs cités gothiques. Là les bons bourgeois se tiennent sur le seuil de leurs portes, au déclin d'un jour d'été ; ils boivent dans de grandes cruches, et causent amicalement entre eux, devisant du vin qui viendra bien, des tribunaux dont les audiences doivent rester publiques, de la décapitation de Marie-Antoinette, de la cherté du tabac, des exactions de la régie, se disant que les hommes sont égaux, et que Gœrres (1) est un fameux compère.

Je ne me suis jamais occupé de tous ces discours. J'aimais mieux prendre place sous l'ogive de la fenêtre, près des jeunes filles, rire de leur rire, me faire jeter leurs fleurs au visage, et jouer le fâché jusqu'à ce qu'elles m'eussent conté leurs secrets ou d'autres importantes histoires. La belle Gertrude, comme elle se réjouissait quand je venais m'asseoir auprès d'elle ! C'était une fille qui ressemblait à une rose épanouie, et lorsqu'elle se jeta un jour à mon cou, je crus qu'elle allait brûler et s'évaporer dans mes bras. La belle Catherine, que sa douceur avait d'harmonie quand elle me parlait, et que ses yeux étaient d'un bleu pur et intime, d'un bleu que je n'ai jamais trouvé ni dans les hommes, ni dans les animaux, et bien rarement dans les fleurs ! On pouvait, en regardant ces yeux, rêver à tant de choses tendres ! Mais la belle Hedwige m'aimait ; car, dès que je m'approchais d'elle, sa tête s'inclinait vers la terre, et sa chevelure noire, tombant sur son visage, qui rougissait, ne laissait voir que ses yeux, brillants comme des étoiles qui percent un ciel sombre. Ses lèvres pudibondes ne prononçaient pas un mot, et moi je ne pouvais non plus rien dire. Je toussais, elle tremblait. Quelquefois, elle me faisait demander par ses sœurs de ne pas gravir si rapidement les rochers, et de ne pas me baigner dans le Rhin quand j'avais chaud et quand j'avais bu. J'écoutai un jour sa pieuse prière devant la petite image de la Vierge ornée de clinquants d'or, et éclairée par une lampe qui brûlait dans une niche au-dessus de la porte, je l'entendais distinctement qui priait la mère de Dieu de *lui* défendre de grimper, de se

(1) Jakob Joseph von Gœrres (1776-1848), célèbre écrivain catholique allemand, auteur de la *Mystique chrétienne*.

baigner et de boire. Je serais certainement devenu amoureux de cette belle fille, si elle avait été indifférente, mais je fus indifférent, parce qu'elle m'aimait... Madame, lorsqu'on veut se faire aimer de moi, il faut me traiter comme un chien.

La belle Johanna était la cousine des trois sœurs, et je venais m'asseoir avec plaisir auprès d'elle. Elle savait les plus belles légendes, et lorsque, de sa main blanche, elle désignait, par la fenêtre, les montagnes où s'étaient passées toutes ces choses qu'elle racontait, j'étais tout à fait sous le prestige : les vieux chevaliers sortaient distinctement des ruines de leurs châteaux, et leurs habits de fer retentissaient sous les coups qu'ils se portaient ; la fée du Rhin, la belle Loreley, apparaissait sur le sommet de la montagne, et chantait sa douce et dangereuse chanson, et le Rhin murmurait d'un ton si grave, si calme, et à la fois si effrayant, et la belle Johanna me regardait si singulièrement, d'un air intime et si mystérieux, qu'elle semblait appartenir elle-même au monde fantastique dont elle contait les merveilles. C'était une fille pâle et élancée ; elle était mortellement malade, et toujours rêveuse ; ses yeux étaient clairs comme la vérité elle-même, ses lèvres pieusement arrondies, et, dans les traits de son visage, on lisait une grande histoire, mais c'était une sainte histoire ! Quelque légende d'amour ? Je l'ignore, et je n'eus pas le courage de la lui demander. Quand je la contemplais longtemps, je devenais serein et tranquille : c'était comme un paisible dimanche dans mon cœur.

En de tels moments, je lui contais des historiettes de mon enfance, et elle m'écoutait toujours sérieusement ; et, chose étrange ! lorsque je ne pouvais me rappeler les noms, elle m'en faisait souvenir. Et lorsque je lui demandais avec étonnement d'où elle savait ces noms, elle me répondait en souriant qu'elle les avait appris des oiseaux qui venaient becqueter aux vitres de sa croisée, et elle voulait me faire croire que c'étaient les mêmes oiseaux que, dans mon enfance, j'avais achetés de mes épargnes aux impitoyables petits paysans qui les dénichaient, et que j'avais rendus à la liberté. Mais je crois qu'elle savait tout parce qu'elle était si pâle, et véritablement elle mourut bientôt. Elle savait aussi quand elle mourrait, et elle voulait que je la quittasse

auparavant. En nous séparant, elle me donna ses deux mains... C'étaient de blanches, de douces mains, et pures comme une hostie... Et elle me dit : « Tu es bon, mais quand tu deviendras méchant, songe à la petite Véronique qui est morte. »

Les oiseaux babillards lui avaient-ils aussi trahi ce nom ? Je m'étais souvent cassé la tête dans mes heures de souvenir, je n'avais jamais pu me rappeler ce petit nom si cher.

Maintenant que je l'ai retrouvé, ma première enfance refleurit avec toute sa fraîcheur dans ma mémoire. Je suis redevenu un enfant, et je joue avec d'autres enfants sur la place du château, à Dusseldorf, au bord du Rhin.

VI

Oui, madame, c'est là que je suis né, et je fais expressément cette remarque pour le cas où, après ma mort, sept villes, — Schilda, Kræhwinkel, Polkwitz, Bockum, Dülken, Gœttingue et Schœppenstedt, — se disputeraient l'honneur d'être ma patrie.

Dusseldorf est une ville sur le Rhin, où vivent seize mille personnes, où se trouvent en outre enterrées quelques centaines de mille autres personnes, et parmi ces dernières, comme disait ma mère, il s'en trouve qui feraient mieux de vivre ; par exemple, mon grand-père et mon oncle, le vieux baron de Geldern, et le jeune baron de Geldern, qui étaient tous deux des docteurs si célèbres, qui guérirent tant de gens, et qui se virent cependant forcés de mourir eux-mêmes. Et la pieuse Ursule, qui me portait enfant sur ses bras, elle y est aussi enterrée, et un rosier pousse sur sa tombe... Elle aimait tant l'odeur des roses dans sa vie, et son cœur n'était que douceur et parfum de roses ! Le vieux et prudent chanoine est aussi là-bas, enterré. Dieu ! quelle mine chétive il avait lorsque je le vis pour la dernière fois ! Il n'était plus qu'esprit et emplâtre ; cependant il étudiait jour et nuit, comme s'il eût craint que les vers trouvassent quelques idées de moins dans son cerveau. Et toi, petit Wilhelm, tu reposes aussi là, et moi j'en suis cause. Nous étions camarades d'école au couvent des Franciscains, et nous passions le temps à jouer de ce côté du cloître où la Düssel

coule entre des murs de pierre, et je dis : « Wilhelm, va donc chercher ce petit chat qui vient de tomber dans la rivière. » — Et joyeusement, il mit le pied sur la planche qui traversait le ruisseau, tira le petit chat de l'eau, mais il y tomba lui-même, et quand on le retrouva, il était mouillé et mort... Le petit chat a vécu encore bien longtemps.

La ville de Dusseldorf est très belle, et lorsqu'on y pense de loin, et que par hasard on y est né, on éprouve un singulier sentiment. Moi j'y suis né, et il me semble alors que j'ai besoin de retourner tout de suite dans ma patrie. Et quand je dis la patrie, je parle de la rue de Bolker et de la maison où j'ai vu le jour. Cette maison sera un jour très remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède qu'elle ne la vende pas pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourdhui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement avec les nobles anglaises voilées de vert, qui viendront voir la chambre où je vis pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie... Ah! mon Dieu, madame, si je suis devenu un grand écrivain, il en a coûté assez de peines à ma pauvre mère.

Mais ma renommée dort encore dans un bloc de marbre de Carrare. Le jeune laurier dont on a orné mon front n'a pas encore répandu son parfum dans l'univers, et quand les nobles anglaises voilées de vert viennent à Dusseldorf, elles passent sans s'arrêter devant la célèbre maison, et vont directement à la place du Marché, regarder la noire et colossale statue équestre qui s'élève au milieu. Cette statue est censée représenter l'Électeur Jean-Guillaume. Il porte une armure noire et une longue perruque pendante... Dans mon enfance, j'ai entendu conter que l'artiste chargé de fondre cette statue ayant remarqué avec effroi, pendant l'opération, que la quantité de métal n'était pas suffisante, les bourgeois de la ville étaient alors accourus et avaient apporté leurs cuillers d'argent pour compléter la fonte... Et moi, je m'arrêtais souvent des heures entières devant l'image de ce cavalier, et je me cassais la tête à calculer combien de cuillers d'argent pouvaient avoir été jetées là-dedans, et combien de tartes aux pommes on aurait pu se procurer pour le prix de toutes ces cuillers. Les tartes aux pommes étaient alors ma

passion... Maintenant c'est l'amour, la vérité, la liberté et la soupe à la tortue... Et non loin de la statue de l'Electeur, au coin du théâtre, se tenait d'ordinaire un drôle singulièrement pétri, aux jambes en forme de sabre, avec un tablier blanc, et portant suspendue devant lui une corbeille remplie de ces savoureuses tartes aux pommes, qu'il savait vanter avec une voix de soprano et d'un accent irrésistible : « Les tartes sont toutes fraîches sorties du four. Sentez, sentez les tartes !... » Vraiment, dans mes années de maturité, chaque fois que le tentateur a voulu me surprendre, il a emprunté cette voix séduisante... Je n'aurais jamais passé douze heures chez la signora Giulietta, si elle n'avait pris ce doux et odorant accent des tartes aux pommes. Et en vérité les tartes aux pommes ne m'auraient pas aussi fortement tenté, si le cagneux Hermann ne les avait pas si mystérieusement couvertes de son tablier blanc. Ce sont les tabliers qui... Mais les tabliers m'entraîneraient hors de mon texte. Je parlais de la statue équestre qui avait tant de cuillers d'argent dans le ventre et pas de soupe, et qui représente l'Electeur Jean-Guillaume.

Ce dut être un brave seigneur, aimant beaucoup les arts, et lui-même très habile. Il fonda la galerie de tableaux de Dusseldorf, et à l'observatoire on montre encore une coupe en bois qu'il a artistement ciselée dans ses heures de loisir... Il en avait vingt-quatre par journée.

Dans ce temps-là, les princes n'étaient pas des personnages tourmentés comme ils le sont aujourd'hui. La couronne leur poussait sur la tête, et y tenait fermement. La nuit ils mettaient un bonnet de coton par-dessus et dormaient tranquillement, et tranquillement à leurs pieds dormaient les peuples, et quand ceux-ci se réveillaient le matin, ils disaient : « Bonjour ! père. » Et les princes répondaient : « Bonjour ! chers enfants. »

Mais tout à coup les choses changèrent. Un matin, à Dusseldorf, lorsque nous nous réveillâmes, et que nous voulûmes dire : « Bonjour, père ! » le père était parti, et dans toute la ville régnait une sourde stupéfaction. Tout le monde avait une mine funèbre, et les gens s'en allaient silencieusement sur le marché, et y lisaient un long papier, affiché sur la porte de l'hôtel de ville. Le temps était sombre, et cependant le mince tailleur Kilian portait sa veste de nankin,

qu'on ne lui voyait jamais qu'au logis, et ses bas de laine bleue tombaient sur ses talons, de manière à laisser passer tristement ses petites jambes nues, et ses lèvres minces tremblaient tandis qu'il lisait le papier affiché sur cette porte. Un vieil invalide du Palatinat lisait à peu près à haute voix, et, à chaque mot, une larme bien claire découlait sur sa blanche et loyale moustache. J'étais près de lui et je pleurais avec lui, et je lui demandai pourquoi nous pleurions. Il me répondit: « L'Electeur remercie ses sujets de leur loyal attachement pour lui. » Puis il continua de lire, et à ces mots: « et il les dégage de leur serment de fidélité », il se mit à pleurer encore plus fort. C'est une chose inexprimable, que de voir ainsi pleurer si fort tout à coup un vieil homme, avec un uniforme passé et un visage de soldat couvert de cicatrices. Pendant que nous lisions, on enleva l'écusson électoral qui décorait l'hôtel de ville. Tout prit un aspect inquiétant et désolé : on eût dit qu'on s'attendait à une éclipse. MM. les conseillers municipaux se promenaient lentement avec des figures dégommées ; même le tout-puissant commissaire de police semblait n'avoir rien à interdire, et regardait tout avec une indifférence pacifique, quoique le fou Aloïsius dansât, selon son habitude, sur sa jambe droite en faisant des grimaces et psalmodiant les noms des généraux français. Pendant ce temps, l'ivrogne Gumpertz se vautrait dans le ruisseau et chantait: « Malborough s'en va-t-en guerre (1). »

Pour moi, je m'en allai à la maison, où je me mis à pleurer en disant: L'Electeur nous remercie. Ma mère chercha tendrement à me calmer, moi je savais ce que je savais; je ne me laissai pas persuader; j'allai me coucher en pleurant, et dans la nuit je rêvai que le monde allait finir. Les beaux jardins de fleurs et les prairies vertes étaient enlevées de la terre et roulées comme des tapis; le commissaire de police était monté sur une haute échelle, et décrochait le soleil comme un réverbère; le tailleur Kilian était là tout proche, et il se disait: « Il faut que j'aille à la maison et que je fasse une belle toilette, car je suis mort et on va m'enterrer aujourd'hui. » Et le ciel devenait de plus en plus sombre, quelques étoiles brillaient parcimonieusement, et

(1) Ça ira, ça ira ! (*éd. all.*)

encore tombèrent-elles sur la terre, comme des feuilles jaunies dans l'automne; peu à peu tous les hommes disparaissaient; moi, pauvre enfant, j'errais de côté et d'autre avec inquiétude. Je m'arrêtai enfin près d'une métairie, et je vis un homme qui remuait la terre avec une pelle, et auprès de lui une laide femme qui portait dans son tablier quelque chose de semblable à une tête d'homme coupée. C'était la lune; elle la plaça avec soin dans la fosse ouverte, et derrière moi j'entendis le vieil invalide qui sanglotait et qui épelait ces mots: « L'Electeur remercie ses sujets. »

Lorsque je me réveillai, le soleil reparaissait comme d'ordinaire sur la fenêtre, dans la rue on entendait les tambours, et lorsque j'entrai dans la chambre de mon père pour lui donner le bonjour, je le trouvai en manteau à poudrer, et j'entendis son perruquier qui lui disait que ce matin même on devait prêter serment au nouveau grand-duc Joachim, dans la maison de ville; que celui-ci était de la meilleure famille, qu'il avait épousé la sœur de l'empereur Napoléon; qu'il avait vraiment bonne tournure avec ses belles boucles de cheveux noirs, qu'il ferait bientôt son entrée et plairait certainement à toutes les femmes. Pendant ce temps le tambour se faisait toujours entendre dans la rue; je sortis devant la porte de la maison, et je vis la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique, les visages graves et sereins des grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité et de point d'honneur, et le grand et immense tambour-major tout brodé d'argent qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. Je me réjouis de voir que nous aurions des soldats logés à la maison (ce qui ne réjouissait pas ma mère), et je courus à la place du marché. Elle avait un aspect tout différent. Il semblait que l'univers eût été badigeonné à neuf. Un nouvel écusson était appendu à l'hôtel de ville, le balcon était recouvert de draperies de velours brodé, des grenadiers français montaient la garde, messieurs les vieux conseillers avaient revêtu des visages réintégrés et leurs habits des dimanches; ils se regardaient à la française et se disaient: *bonjour!* De toutes

les fenêtres regardaient les dames; des bourgeois curieux et des soldats bien luisants couvraient la place; et moi, ainsi que d'autres enfants nous grimpâmes sur le grand cheval de l'Electeur pour regarder à notre aise toute cette foule tumultueuse du marché.

Pierre, le fils du voisin, et le long Kurz faillirent se casser le cou dans cette circonstance, et c'eût été une bonne affaire; car l'un s'enfuit plus tard de la maison de ses parents, s'en alla avec les soldats, déserta, et fut fusillé à Mayence. L'autre fit des découvertes géographiques dans les poches d'autrui, fut nommé en cette considération membre actif d'une filature de correction, rompit un jour les chaînes qui l'attachaient à cette maison et à la patrie, passa la mer, et mourut à Londres par l'effet d'une cravate trop étroite, qui se serra d'elle-même quand un fonctionnaire royal retira la planche qui lui soutenait les pieds.

Le long Kurz nous dit qu'il n'y aurait pas d'école ce jour-là à cause de la prestation de serment. Il nous fallut longtemps attendre que le serment parût. Enfin le balcon se remplit de messieurs bariolés, de drapeaux, de trompettes et M. le bourgmestre, dans son célèbre habit rouge, lut un discours qui s'allongeait comme un bonnet de coton tricoté dans lequel on jette une pierre... mais non pas la pierre philosophale. J'entendis les derniers mots : il dit distinctement qu'on voulait nous rendre heureux; et, à ces mots, les trompettes sonnèrent, les drapeaux s'agitèrent, les tambours roulèrent, et les *vivat* retentirent de toutes parts. Et moi-même je criai *vivat*, tout en m'accrochant de toutes mes forces à la perruque du vieil Electeur. Cette précaution était nécessaire, car la tête me tournait; je croyais déjà voir tous ces gens marcher sur la tête, parce que le monde s'était renversé, lorsque le vieil Electeur me dit tout bas : — Tiens-toi ferme à la vieille perruque. Et ce ne fut qu'au bruit du canon qui résonnait sur le rempart que je revins à moi, et je descendis lentement du cheval électoral.

En revenant à la maison, je revis le fou Aloïsius qui dansait sur une jambe en psalmodiant les noms des généraux français, et l'ivrogne Gumpertz courir les rues en hennissant : — « Malborough s'en va-t-en guerre (1) ! » Je dis à ma

(1) Ça ira, ça ira ! (*édit. all.*).

mère : « On veut nous rendre heureux, c'est pourquoi il n'y a pas d'école. »

VII

Le jour suivant le monde était rentré dans l'ordre, et l'école était ouverte comme auparavant, et, comme auparavant, on y apprenait par cœur les rois de Rome, les dates chronologiques, les *nomina* en *im*, les verbes irréguliers, le grec, l'hébreu, la géographie, la langue allemande et le calcul... Dieu ! la tête m'en tourne encore. Tout cela, il fallait l'apprendre par cœur. Toutefois plus d'une de ces choses me servit beaucoup dans la suite. Car si je n'avais pas su par cœur l'histoire des rois de Rome, il m'eût été plus tard fort indifférent de savoir si Niebuhr a prouvé ou n'a pas prouvé qu'ils n'ont jamais existé ; et si je n'avais pas su les dates chronologiques, comment aurais-je pu me retrouver par la suite dans la grande ville de Berlin, où toutes les maisons se ressemblent comme des gouttes d'eau, ou comme des grenadiers les uns aux autres, et où l'on ne peut trouver ses connaissances si l'on n'a leurs numéros dans la tête ? A chaque visite, je songeais à un événement historique dont la date correspondît avec le numéro de la maison ; aussi chaque personne me rappelait-elle un fait de l'histoire. Par exemple, quand mon tailleur me rencontrait, je pensais à la bataille de Marathon ; si je voyais en grande parure le banquier Christian Gumpel, la destruction de Jérusalem me revenait tout de suite en mémoire ; en apercevant un de mes amis fortement endetté, je songeais à la fuite de Mahomet ; en voyant le commissaire de l'université, homme dont la sévère droiture est bien connue, je pensais à la pendaison d'Aman, etc., etc. Comme je l'ai dit, la chronologie est la science la plus utile. Je connais des hommes qui n'avaient dans la tête que quelques dates, et qui s'en servaient adroitement pour trouver certaines maisons à Berlin, et qui sont aujourd'hui professeurs ordinaires. Pour moi, la science des chiffres faisait mon grand embarras à l'école. Le calcul proprement dit allait encore plus mal. Je comprenais peu l'addition ; la soustraction, en arithmétique, allait déjà mieux : il y a dans cette opération une règle principale. « Quatre de trois ne se peut ; il faut emprunter une

dizaine... » Mais je conseille à chacun, dans ce cas, d'emprunter toujours quelques sous de plus, car on ne sait ce qui peut arriver.

Pour le latin, vous ne pouvez vous faire une idée, madame, de la complication de cette chose. Si les Romains avaient été obligés d'apprendre d'abord le latin, ils n'auraient pas eu de temps de reste pour conquérir le monde. Ce peuple heureux savait déjà au berceau quels substantifs prennent *im* à l'accusatif; moi, au contraire, il me fallait l'apprendre à la sueur de mon front. Mais il est toujours bon que je le sache; car, par exemple, si en soutenant, le 20 juillet 1825, dans la grande salle publique, une thèse latine à Gœttingue (madame, cela valait la peine d'être entendu), j'avais dit *sinapem* au lieu de *sinapim*, quelques pédants nouveaux débarqués qui écoutaient l'auraient peut-être remarqué, et c'eût été pour moi une honte éternelle. *Vis*, *buris*, *tussis*, *cucumis*, *amussis*, *cannabis*, *sinapis*... Ces mots, qui ont fait si grande sensation dans le monde, en sont redevables à ce qu'ils appartenaient à une classe déterminée, et formaient cependant une exception. C'est pourquoi je les estime fort, et les avoir toujours sous ma main quand j'en ai besoin, me donne, dans bien des moments tristes de la vie, du calme et une grande consolation.

Mais, madame, les verbes irréguliers sont horriblement difficiles : ils se distinguent des verbes réguliers en ce qu'ils nous attirent beaucoup plus de coups. Sous les sombres arcades du cloître des Franciscains, non loin de la classe, pendait alors un grand crucifix de bois peint en gris, une image de désolation qui s'approche encore quelquefois de moi dans mes rêves, et qui me regarde tristement, avec ses yeux fixes et sanglants. Je m'arrêtais souvent devant cette image, et je priais : « O toi, pauvre Dieu, également tourmenté, si cela t'est possible, fais donc, ô mon Dieu, que je retienne les verbes irréguliers dans ma mémoire ! »

Du grec, je ne veux pas seulement en parler. Les moines du moyen-âge n'avaient pas tout à fait tort lorsqu'ils prétendaient que le grec est une invention du diable. Dieu connaît les souffrances que j'en ai éprouvées. Avec l'hébreu, cela allait mieux car j'ai eu toujours une grande préférence pour les juifs, bien qu'ils aient crucifié jusqu'à cette heure ma réputation; mais je ne m'accommodais pas avec l'hé-

breu aussi bien que ma montre, qui avait beaucoup de relations intimes avec les prêteurs sur gages, et qui a dû s'accoutumer, dans ses longs séjours chez eux, aux mœurs juives. Par exemple, elle ne marchait pas le samedi, et elle apprit la langue sacrée, et elle l'apprit grammaticalement. Je l'entendis plus tard avec surprise pendant plus d'une insomnie répéter continuellement : — pokat (1), pokadeti, pikat... pik pik...

Pourtant je compris beaucoup mieux la langue allemande, et ce n'est pas un jeu d'enfant, car nous autres pauvres Allemands, qui sommes déjà accablés de logements militaires, de services militaires, d'impôts personnels et de mille autres corvées, il nous faut encore nous charger d'Adelung (2) et nous tourmenter avec l'accusatif et le datif. J'appris beaucoup d'allemand du vieux recteur Schallmeyer, brave ecclésiastique qui s'intéressa à moi dès mon enfance. Mais je reçus aussi quelques bonnes leçons du professeur Schramm, homme qui a écrit un livre sur la paix éternelle (3) et dans la classe duquel mes camarades se gourmaient le plus.

En écrivant tout d'un trait et en pensant à toutes sortes de choses, je vous ai rapporté, sans le vouloir, toutes les vieilles histoires de l'école, et je saisis cette occasion pour vous démontrer que ce ne fut pas ma faute si j'appris alors si peu de géographie que je n'ai pu, dans la suite, bien m'orienter dans le monde. A cette époque les Français avaient bouleversé toutes les frontières. Tous les jours les pays étaient enluminés de nouveau; ceux qui étaient bleus auparavant devinrent tout d'un coup verts, beaucoup se couvrirent même d'un rouge de sang; les âmes, dont le manuel donnait le nombre exact, furent tant de fois troquées et mêlées, que le diable n'aurait pu les reconnaître. Les produits des pays changèrent également. La chicorée à café et les betteraves à sucre poussèrent là où l'on ne voyait auparavant que des lièvres et des gentillâtres qui couraient après. Les caractères des peuples se modifièrent aussi ; les Allemands se donnèrent de l'aisance, les Français ne firent

(1) Pakat, en hébreu, signifie chercher.
(2) (1732-1803) auteur d'un dictionnaire, et d'une grammaire de la langue allemande.
(3) *Kleiner Beitrag zum Weltfrieden.*

plus de cérémonies, les Anglais ne jetèrent plus l'argent par les fenêtres, et les Vénitiens cessèrent d'être les plus rusés. Il y eut beaucoup d'avancement parmi les princes, les anciens rois reçurent de nouveaux uniformes. On pétrit de nouvelles royautés qui eurent autant de débit que les petits pains tout chauds; plusieurs potentats au contraire furent mis à la porte de leur pays, et durent chercher à gagner leur pain d'une autre manière. Quelques-uns même apprirent d'avance un métier, et, par exemple, firent de la cire à cacheter (1), ou bien... Bref, en des temps pareils, on ne peut se pousser bien loin dans la géographie.

On est en meilleure position relativement à l'histoire naturelle. Il ne peut arriver là autant de changements ; d'ailleurs il y a des gravures bien précises de singes, kangourous, zèbres, rhinocéros, etc., etc. Comme ces sortes d'images me sont restées dans la mémoire, il arriva très souvent par la suite que beaucoup d'hommes m'ont, à la première vue, semblé de vieilles connaissances.

La mythologie alla bien aussi. J'avais beaucoup de plaisir à connaître ces beaux dieux tout nus qui gouvernaient si joyeusement le monde. Je ne crois pas que jamais dans l'ancienne Rome un écolier ait su par cœur mieux que moi les principaux articles de son catéchisme, les amours de Vénus, par exemple. Pour parler franchement, puisque nous devions apprendre par cœur les anciens dieux, nous aurions dû les conserver, et nous n'avons peut-être pas trouvé grand avantage à nos dieux modernes, tristes et ennuyeux. Peut-être cette mythologie n'était-elle pas au fond aussi immorale qu'on a affecté de le dire. Par exemple, c'est une idée fort décente d'Homère d'avoir pourvu d'un mari cette Vénus qui eut tant d'adorateurs.

Mais je me trouvai tout à fait bien dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoi, émigré français qui avait écrit une foule de grammaires et portait une perruque rouge, et qui se démenait d'une façon toute comique quand il expliquait son *Art poétique* et son *Histoire allemande*. C'était dans toute l'école le seul qui enseignât l'histoire d'Allemagne. Pourtant le français a bien ses difficultés aussi, et pour l'ap-

(1) Allusion à l'empereur François II, dont c'était là l'occupation favorite.

prendre, il faut beaucoup de logements militaires, beaucoup de tambours, et avant tout il ne faut pas être une *bête allemande*, comme disaient nos maîtres de langue aux grosses épaulettes d'or.

Parbleu! madame, j'ai poussé très loin le français! Je comprends non seulement le patois, mais encore le français des cuisiniers et de la noblesse allemande. Dernièrement encore, dans une noble société, j'ai compris la moitié de la conversation de deux comtesses allemandes, dont chacune comptait plus de soixante-quatre ans et autant d'aïeux. Oui, au Café Royal à Berlin, j'entendis une fois M. Hans-Michel Martens parler français, et j'ai compris chaque mot quoiqu'il n'y eût pas de sens. Il faut connaître l'esprit de la langue, et cet esprit on l'apprend parfaitement à l'aide du tambour.

Parbleu! que ne dois-je pas au tambour français qui logea si longtemps chez mon père, par billet de logement, qui avait la mine d'un diable, et qui était bon comme un ange, et surtout qui tambourinait si bien!

C'était une petite figure mobile, avec une noire et terrible moustache, sous laquelle s'avançaient fièrement deux grosses lèvres rouges, tandis que ses yeux de feu tiraillaient de tous côtés.

Moi, petit enfant, je tenais à lui comme un grateron, et je l'aidais à rendre ses boutons luisants comme des miroirs, et à blanchir son gilet avec de la craie; car M. Legrand voulait plaire. — Et je le suivais au corps de garde, à l'appel, à la parade... Ce n'était alors que joie et retentissement des armes... Les jours de fêtes sont passés.

M. Legrand ne savait que des lambeaux d'allemand, seulement les expressions principales : « Du pain... Un baiser... Honneur... » Mais il savait parfaitement se faire comprendre sur sa caisse. Ainsi, quand je ne savais pas ce que signifiait le mot LIBERTÉ, il me tambourinait la *Marseillaise*, et je comprenais. Si j'ignorais la signification du mot ÉGALITÉ, il me jouait la marche : *Ça ira, ça ira! les aristocrates à la lanterne!* et je comprenais. J'ignorais le mot SOTTISE, il jouait la marche de *Dessau*, que nous autres Allemands, pendant la révolution, nous avons tambourinée en Champagne, et je comprenais. Il voulut un jour m'expliquer le mot ALLEMAGNE, et il joua cette simple et primitive

mélodie que l'on joue, les jours de foire, devant des chiens dansants, et qui retentit ainsi : *Dum, dum,dum*(1) ! Je me fâchai : mais je compris cependant.

Il m'enseigna de la même manière l'histoire moderne. Je ne comprenais pas, il est vrai, les mots qu'il me disait ; mais comme il tambourinait toujours en parlant, je savais ce qu'il voulait dire. Au fond, c'est la meilleure méthode d'enseignement. On comprend très bien l'histoire de la prise de la Bastille, des Tuileries, etc., quand on sait ce que les tambours dirent en ces occasions. Dans notre compendium scolaire, on lit seulement :

« Leurs Excellences les Barons et Comtes et Mesdames leurs épouses furent décapitées.

» Leurs Altesses les Ducs et Princes et Leurs Altesses leurs épouses furent décapitées.

» Sa Majesté le Roi et la Reine son épouse furent décapités. »

Mais lorsqu'on entend retentir le roulement de la sanglante marche de la guillotine, on comprend parfaitement toutes ces choses, et l'on en sent les raisons. Madame, c'est une marche terrible. Elle me faisait frissonner jusqu'à la moelle des os, lorsque je l'entendais, et je fus très satisfait lorsque je l'oubliai. On oublie ces choses-là en vieillissant. Les jeunes gens ont maintenant tant de choses à retenir dans leurs têtes ! Whist, boston, blason, protocoles de la diète, dramaturgie, liturgie, danser, découper à table ! et vraiment j'aurais beaucoup de peine à retenir longtemps une mélodie. Mais pensez donc, madame ! Un jour j'étais assis à table avec toute une ménagerie de comtes, de marquis, de princes, de chambellans, de gentilshommes de la chambre, d'échansons, de grands-maîtres de la cour, d'officiers de bouche et de vénerie, comme se nomment tous ces domestiques de distinction ; et leurs sous-domestiques s'empressaient derrière leurs chaises, et leur présentaient les assiettes pleines. Moi, qui passais inaperçu, j'étais assis tout désœuvré, sans la moindre occupation pour mes mâchoires, pétrissant de la mie de pain et tambourinant des doigts par ennui. Tout à coup, à mon grand étonnement, je tambou-

(1) *Dumm*, en allemand, signifie *bête*.

rine la sanglante marche de la guillotine, oubliée depuis si longtemps !

— Et qu'arriva-t-il ?

Madame, ces gens ne se laissent pas troubler dans leur repas, et ne savent pas que d'autres gens quand ils n'ont rien à manger se mettent tout à coup à tambouriner de ces marches qu'on croyait tout à fait oubliées.

Est-ce un talent inné en moi que celui du tambour, ou l'ai-je perfectionné de bonne heure? Bref, il est dans tout mon corps, dans tous mes membres, dans mes mains, dans mes pieds, et il se fait jour involontairement. J'étais une fois assis à Berlin au cours du conseiller intime Schmalz, homme qui a sauvé l'État par son livre sur le danger des manteaux noirs et des manteaux rouges... Vous vous rappelez, madame, avoir lu dans Pausanias qu'un complot aussi dangereux fut jadis découvert par les cris d'un âne ; vous savez aussi par Tite-Live, ou par le manuel de Becker, que les oies ont sauvé le Capitole, et par Salluste qu'une courtisane bavarde, madame Fulvia, éventa cette terrible conspiration de Catilina... Cependant, pour revenir à mon susdit mouton, je suivais au cours du conseiller intime Schmalz des explications du droit des nations, cela par une ennuyeuse après-midi de l'été, et j'étais assis sur le banc, et j'entendais toujours de moins en moins... Ma tête était endormie... quand soudain je suis réveillé par le bruit de mes propres pieds, qui étaient restés éveillés, et avaient probablement entendu qu'on professait justement l'opposé du droit des nations, et qu'on insultait aux idées libérales ; et mes pieds indignés, ces pauvres pieds, muets, incapables d'exprimer par des paroles leur opinion, voulurent se faire comprendre en tambourinant, et tambourinèrent si fort qu'il m'en arriva presque malheur.

Jeunes imprudents ! pieds étourdis ! ils me jouèrent un semblable tour un jour qu'à Gœttingue j'assistais à une leçon du professeur Saalfeld, qui, dans sa raide mobilité, sautait de côté et d'autre dans sa chaire, et s'échauffait, afin de pouvoir injurier avec chaleur l'empereur Napoléon... Non, pauvres pieds, je ne puis vous en vouloir, et je ne vous saurais même pas mauvais gré si vous vous étiez exprimés plus énergiquement ; mais avec quelle ardeur on vous entendit tambouriner sur le parquet ! Moi, l'élève de

Legrand, pouvais-je entendre injurier l'Empereur ! l'Empereur ! l'Empereur ! le grand Empereur !

Dès que je pense au grand empereur, ma mémoire se charge d'images dorées et vertes comme le printemps ; une longue allée de tilleuls s'élève subitement devant moi, sous les branches touffues chantent de joyeux rossignols, une chute d'eau murmure ; sur des parterres arrondis, des fleurs éclatantes courbent d'un air pensif leurs petites têtes ; les tulipes semblent me saluer fièrement dans leur balancement, les lis se penchent d'un air mélancolique, les roses me sourient, la violette soupire... ; je suis transporté dans le Jardin de la Cour à Dusseldorf, où j'étais si souvent couché sur le gazon écoutant pieusement M. Legrand, qui me racontait les faits héroïques du grand empereur, et me tambourinait les marches qui avaient accompagné ces faits ; si bien que je voyais et que j'entendais tout en réalité... Je vis ainsi la marche à travers le Simplon..., l'empereur en avant et, derrière, ses braves grenadiers, qui grimpent, tandis que les oiseaux de proie effrayés s'envolent avec un croassement, et que les glaciers tonnent dans l'éloignement... Je vis l'empereur, le drapeau à la main, sur le pont de Lodi... Je vis l'empereur, en manteau gris, à Marengo... Je vis l'empereur à cheval, à la bataille des Pyramides... Rien que fumée de poudre, que Mamelucks!... Je vis l'empereur à la bataille d'Austerlitz... Oh ! comme les balles sifflaient sur la plaine glacée!... Je vis, j'entendis la bataille d'Iéna : *Dum ! dum ! dum !*... Je vis et j'entendis les batailles d'Eylau, de Wagram... Non, je pus à peine le soutenir ! M. Legrand tambourinait de manière à déchirer mon propre tympan.

VIII

Mais que devins-je, lorsque je le vis lui-même, de mes propres yeux, lui en personne, hosannah ! l'Empereur ?

Il venait d'entrer dans cette même allée du Jardin de la Cour à Dusseldorf. En me pressant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand m'avait tant tambourinés ; mon cœur battait la générale.... et cependant, et en même temps, je pensais à l'ordonnance de police qui défend de passer à cheval dans les allées, sous

peine de 5 thalers d'amende. Et l'Empereur avec sa suite chevauchait au beau milieu de l'allée; les arbres, interdits, se courbaient en avant, à mesure qu'il avançait, les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage, et,sur le ciel bleu, on voyait distinctement étinceler une étoile d'or. L'Empereur portait son simple uniforme vert, et le petit chapeau historique. Il montait un petit coursier blanc, et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, d'une manière si distinguée... Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval. L'empereur se penchait négligemment sur sa selle, presque sans tenue ; d'une main il tenait sa bride élevée, de l'autre il frappait amicalement le cou du petit cheval... C'était une main de marbre qui éclatait au soleil, une main puissante, une de ces deux mains qui avaient dompté l'anarchie, le monstre aux mille têtes, et réglé le duel des peuples, et elle frappait bonnement le cou de ce cheval. Sa figure avait aussi cette couleur que nous trouvons dans les têtes de marbre des statues grecques et romaines; les traits étaient noblement réguliers comme ces figures antiques, et dans ses traits on lisait : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. » Un sourire qui échauffait et donnait le calme voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que ces lèvres n'avaient qu'à siffler, ET LA PRUSSE N'EXISTAIT PLUS. Elles n'avaient qu'à siffler ces lèvres, et le Vatican s'écroulait. Elles n'avaient qu'à siffler, et tout le saint empire romain entrait en danse. Et ces lèvres souriaient, et l'œil souriait aussi. C'était un œil clair comme le ciel, il pouvait lire dans le cœur des hommes ; il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre, et que souvent nous n'en apercevons que les ombres colorées. Le front n'était pas aussi serein : là planait le génie des batailles; là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues, avec lesquelles le génie de l'empereur traversait le monde et je crois que chacune de ces pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durant.

L'empereur chevauchait paisiblement au milieu de l'allée. Aucun agent de police ne lui disputait le passage. Derrière lui, montée sur des chevaux écumants, chargée d'or et de

plumes, galopait sa suite. Les tambours retentissaient, les trompettes sonnaient. Près de moi dansait le fou Aloïsius, qui psalmodiait les noms de ses généraux ; plus loin, l'ivrogne Gumperz beuglait et le peuple criait de ses mille voix : — Vive l'Empereur !

IX

L'Empereur est mort ! Sur une petite île de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et LUI, pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous un chétif monticule, où cinq saules pleureurs laissent pendre avec désespoir leur longue chevelure verte, où un pieux ruisselet s'écoule en laissant échapper un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre tumulaire ; mais Clio y a gravé en caractères invisibles des paroles qui retentiront dans les siècles les plus reculés.

Grande-Bretagne ! à toi appartient la mer ; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. Ce n'est pas ton sir Hudson, c'est toi qui fus le sbire sicilien que les rois conjurés apostèrent pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple, ce que les peuples avaient exercé publiquement à l'égard d'un des leurs. — Et il était ton hôte, et il s'était assis à ton foyer !

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants en France chanteront et rediront la terrible hospitalité du *Bellérophon*, et lorsque ces chants d'ironie et de larmes retentiront au delà du canal, les joues de tous les honnêtes Anglais se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre, et alors il n'y aura plus d'Angleterre. Il sera couché dans la poussière le peuple de l'orgueil ; les tombes de Westminster seront en ruines et dispersées ; la royale poussière qu'elles renferment, livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Meara et Antommarchi.

Chose remarquable ! les trois plus grands adversaires de

l'Empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge; Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Gœttingue.

X

C'était par un clair et froid jour d'automne. Un jeune homme, ayant l'aspect d'un étudiant, se promenait lentement dans les allées du Jardin de la Cour à Dusseldorf. Quelquefois, comme par humeur enfantine, il repoussait du pied les feuilles roulées qui couvraient le sol; mais d'autres fois il levait douloureusement les yeux vers les branches desséchées des arbres qui soutenaient encore quelques petites feuilles jaunies. Cette vue lui rappelait les paroles de Glaucus :

Comme les feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes;
Le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et au printemps
Il vient d'autres feuilles, d'autres bourgeons.
Ainsi la race humaine ! celui-là vient, l'autre passe.

En des jours écoulés le jeune homme avait levé ses regards sur ces arbres avec d'autres pensées : c'était alors un petit garçon, cherchant des nids d'oiseaux et des hannetons, qui lui plaisaient fort lorsqu'ils bourdonnaient et se réjouissaient de cette belle vie, contents d'une savoureuse feuille verte, d'une goutte de rosée, d'un chaud rayon de soleil et de la douce odeur des herbes. Dans ce temps-là, le cœur de l'enfant était aussi joyeux que ces légers insectes. Depuis, son cœur était devenu vieux : le soleil n'y pénétrait plus, les fleurs n'y répandaient plus de parfums; le doux rêve de l'amour y était même effacé. Dans ce pauvre cœur ne se trouvait plus rien que courage et chagrin, et, pour tout dire, pour dire ce qu'il y a de plus douloureux, ce cœur, c'était le mien.

Ce même jour, j'étais revenu dans ma vieille ville natale; mais je ne voulais pas y passer la nuit, et mes désirs m'appelaient à Godesberg, pour m'asseoir aux pieds de mon amie, et parler de la petite Véronique. J'étais venu visiter mes chers tombeaux. De tous mes amis, de tous mes parents, je n'avais plus retrouvé personne : ils étaient morts

ou ils avaient quitté la ville. Si je retrouvais d'anciennes figures dans les rues, elles ne me reconnaissaient pas, et la ville elle-même semblait me regarder avec des yeux étrangers. Un grand nombre de maisons avaient été repeintes; des visages nouveaux se montraient aux croisées; autour des vieilles cheminées voltigeaient des moineaux décrépits. Tout semblait aussi mort et cependant aussi frais que les herbes qui poussent dans un cimetière! Où jadis on parlait français, on entendait la langue prussienne; une petite cour prussienne s'était même nichée en ce lieu, et les gens portaient des titres singuliers. Le coiffeur de ma mère était devenu le coiffeur de la Cour. On voyait surtout des tailleurs de Cour, des cordonniers de Cour, des cabaretiers de la Cour. Toute la ville semblait un hôpital pour des fous de la Cour. Le vieil Electeur seul me reconnut. Il était toujours à son ancienne place, mais il semblait devenu plus maigre; c'est que, sur cette place, il avait vu toutes les misères du temps, et qu'un pareil aspect n'engraisse pas. J'étais comme au milieu d'un rêve, et je pensais à la légende des villes enchantées. Je courus à la porte de la ville pour ne pas m'éveiller trop tôt. Il manquait plus d'un arbre au Jardin de la Cour,plus d'un était pourri,et les quatre grands peupliers, qui m'apparaissaient autrefois comme des géants verts, étaient devenus petits. Quelques jolies filles se promenaient, parées, bariolées et semblables à des tulipes ambulantes. Je les avais connues, ces tulipes, quand elles n'étaient que de petits ognons. Nous étions enfants du même voisinage, et j'avais joué avec elles au jeu de *Madame monte à sa tour*. Mais les belles filles, que j'avais vues comme des boutons de roses, hélas! elles étaient devenues des roses fanées, et sur plus d'un front élevé dont la fierté charmait mon cœur, Saturne avait découpé avec sa faux de profondes rides. L'humble salut d'un homme que j'avais connu riche et distingué, et qui était tombé jusqu'à la condition de mendiant, m'émut profondément.. Comme partout, dès que les hommes sont en train de tomber, ils subissent les lois de Newton, et gravitent vers la misère avec une rapidité toujours croissante. Un seul personnage paraissait peu changé. C'était le petit baron, qui sautillait gaiement, comme jadis, le long du Jardin de la Cour, levant d'une main la basque de son habit et agi-

tant de l'autre sa mince canne de jonc. Il avait toujours la même petite figure amicale, dont les couleurs s'étaient concentrées sur le nez; c'était aussi le petit chapeau rond, la petite queue d'autrefois, seulement de petits cheveux blancs avaient remplacé les petits cheveux noirs dont elle se composait; mais, quelle que fût sa gaieté apparente, j'appris cependant que le pauvre baron avait essuyé beaucoup de traverses. Son visage avait beau vouloir le cacher, les petits cheveux blancs de sa petite queue le trahissaient par derrière; mais la petite queue elle-même semblait cependant vouloir dissimuler, tant elle frétillait avec aisance.

Je n'étais pas fatigué, mais j'éprouvai l'envie de m'asseoir encore une fois sur le banc de bois où jadis j'avais gravé le nom de la jeune fille que j'aimais. J'eus peine à retrouver ces lettres, tant on y avait inscrit de nouveaux noms. Hélas! un jour je m'étais endormi sur ce banc, et j'y avais rêvé d'amour et de bonheur; « les songes sont des mensonges. » Les anciens jeux de mon enfance revinrent tous à ma pensée, et les anciennes et belles légendes; mais un jeu nouveau et faux, une nouvelle et affreuse légende se mêlait à tous ces souvenirs. C'était l'histoire de deux pauvres âmes qui devinrent infidèles l'une et l'autre, et qui poussèrent dans la suite la déloyauté au point de trahir le bon Dieu même. C'est une fâcheuse histoire, et quand on n'a rien de mieux à faire, on pourrait bien en pleurer. O Dieu! autrefois la terre était si belle, et les oiseaux chantaient tes louanges éternelles, et la petite Véronique me regardait d'un œil tranquille, et nous allions nous asseoir devant la statue de marbre, sur la place du château... D'un côté s'élevait le vieux château dévasté, où il revient des spectres, où, la nuit, se promène une dame sans tête, vêtue de soie noire avec une longue queue flottante; de l'autre côté est un grand édifice blanchi, dont les appartements supérieurs sont remplis de tableaux aux cadres éclatants, et en bas sont rangés des milliers de livres que moi et la petite Véronique nous examinions avec curiosité, lorsque la pieuse Ursule nous élevait sur ses bras à la hauteur des fenêtres... Plus tard, ayant grandi, je gravis les hautes échelles, je descendis les livres, et j'y lus si longtemps que je ne craignis plus rien, surtout fort peu les femmes sans tête, et je devins si savant, que j'oubliai tous les anciens jeux, et les

9.

légendes, et les images, et la petite Véronique, et même jusqu'à son nom.

Tandis qu'assis sur le vieux banc du Jardin de la Cour, je rétrogradais en rêvant dans le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses qui s'apitoyaient sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, qui avaient été traînés comme prisonniers en Sibérie, qu'on y avait retenus plusieurs années, bien que la paix fût faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces orphelins de la gloire. La misère nue apparaissait à travers les trous de leurs uniformes déchirés; mais avec leurs visages défaits, leurs yeux enfoncés et plaintifs, dans leur démarche chancelante, et quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours la marche et le pas militaire, et, chose bizarre! un tambour avec sa caisse marchait se traînant à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui, tombés le jour dans les combats, se lèvent à minuit sur les champs de bataille et reprennent, tambour en tête, la route de leur pays; à cette vieille et triste chanson populaire :

A minuit, les ossements se lèvent,
Tous ces morts reprennent leurs rangs,
Le tambour battant marche en tête,
Tran, tran, trall, trall, trall,
Ils passent la maison de la belle.

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir à demi consumé de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et grasse; un visage jaune et mort, avec une grande moustache qui tombait douloureusement sur des lèvres livides; les yeux semblaient des tisons éteints où pointaient encore quelques étincelles, et, cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Legrand.

Il me reconnut aussi; il m'attira près de lui sur le gazon, et nous nous y retrouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il me professait sur le tambour la langue française et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue et je ne pouvais assez admirer comment il avait pu la défendre contre la rapacité russe. Il tambourina encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais si les lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vain-

queur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'Empereur, et il semblait que la caisse fût un être animé qui se réjouissait d'exprimer son bonheur intime. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux tricolores, je revis l'Empereur à cheval... Mais insensiblement se glissa un ton sinistre au milieu de tous ces joyeux roulements; du fond du tambour s'échappaient des sons où l'allégresse la plus vive et le deuil le plus profond étaient confondus; il semblait que ce fût à la fois une marche triomphale et une marche funèbre; les yeux de Legrand s'ouvraient largement comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ de glaces, blanc et uni et couvert de cadavres... Il battait la bataille de la Moskowa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût rendre des accents aussi plaintifs que ceux qu'en tirait en ce moment M. Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnèrent toujours plus doucement et, comme un sombre écho, elles se répétèrent en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devint de plus en plus faible; il prit de plus en plus l'apparence d'un spectre, ses minces mains tremblaient de froid; il semblait rêver, et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil profond, inquiet et suppliant... Je le compris... Puis, sa tête tomba sur le tambour.

M. Legrand n'a plus jamais battu le tambour dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde. Il ne devait pas servir à rallier les ennemis de la liberté... J'avais très bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je perçai la peau du tambour.

XI

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, madame!

Mais la vie est si fatalement sérieuse, qu'elle ne serait pas supportable sans cette alliance du pathétique et du comique. Nos poètes savent cela. Aristophane ne nous montre les plus épouvantables images du délire humain que dans le riant miroir de la raillerie; le grand désespoir du penseur qui comprend sa propre nullité, Gœthe ne se hasarde à le montrer que dans les vers burlesques d'un jeu de marionnettes, et Shakespeare place les plus tristes complaintes sur les malheurs de l'humanité dans la bouche d'un fou, pendant qu'il fait sonner joyeusement ses grelots.

Ils ont tous pris modèle sur le grand poète primitif, qui, dans sa tragédie universelle aux mille actes, a poussé à l'extrême cet humour, comme nous le voyons tous les jours. Après le départ des héros viennent les Clowns et les Graciosos, avec leurs bonnets de fous et leur marotte; après les scènes sanglantes de la république et les hauts faits de l'empereur, reparaissent les gros Bourbons, avec leurs vieilles facéties légitimes et leurs mauvais bons mots, et gracieusement gambade la vieille noblesse avec son sourire affamé, et, derrière, les dévots hypocrites, avec leurs cierges, leurs croix et leurs bannières. Même dans le plus sublime de la tragédie du monde, se glissent des traits comiques; et le républicain désespéré qui se plonge, comme Brutus, un couteau dans le cœur, s'est peut-être assuré auparavant que la lame ne sentait pas le hareng. Sur cette grande scène du monde, tout va comme sur nos misérables planches de théâtres: là il y a aussi des héros ivrognes, des rois qui ne savent pas leur rôle, des coulisses qui restent en l'air, des souffleurs qui soufflent trop haut, des costumes qui sont l'affaire principale... Et au ciel, là-haut, au premier rang, est assise, pendant ce temps, la bonne compagnie des anges qui nous lorgnent, nous autres comédiens, et le bon Dieu se tient gravement dans sa grande loge, qui s'y ennuie peut-être, ou bien qui calcule que ce théâtre ne peut durer longtemps; parce que certains acteurs ont trop de gages, et d'autres trop peu, et aussi parce qu'ils jouent tous trop mal.

Du sublime au ridicule, madame, il n'y a qu'un pas. Tandis que j'écrivais la fin du chapitre précédent, et que je

vous racontais comment mourut M. Legrand, et comment j'exécutai fidèlement le *testamentum militare* que j'avais lu dans son dernier regard, on frappa à la porte de ma chambre, et une pauvre vieille femme entra en me demandant amicalement si je n'étais pas docteur. Sur ma réponse affirmative, elle me pria fort amicalement encore de me rendre chez elle pour couper les cors des pieds à son mari.

XII

Les censeurs allemands — — — — — — — — — — — —
— —
— —
— — — — — — — — — imbéciles — — — — — — — — —
— —
— —

XIII

Madame, sous les chaleureux hémisphères de Léda se couvait déjà toute la guerre de Troie, et jamais vous ne pourrez comprendre les célèbres larmes de Priam, si je ne vous raconte d'abord la vieille histoire des œufs de cygne. C'est pourquoi je vous engage à ne pas vous plaindre de mes digressions. Il n'y a dans les chapitres précédents pas une seule ligne qui ne se rapporte à notre histoire; j'écris serré, j'évite le superflu, je me prive même souvent du nécessaire ; par exemple, je n'ai pas cité une fois convenablement (je ne dirai pas des esprits, je veux parler au contraire des écrivains), et pourtant les citations des écrivains anciens et nouveaux sont le plaisir favori d'un jeune auteur, et quelques citations bien savantes parent bien leur homme. N'allez pourtant pas croire, madame, que c'est chez moi faute de connaître assez de titres de livres. Je possède d'ailleurs les finesses des grands esprits qui s'entendent très bien à dépiquer les raisins dans le *baba*, et les citations dans les cahiers de collège. En cas de besoin, je pourrais faire un emprunt de citations auprès de mes savants amis. Mon ami Gans est, pour ainsi dire, un petit Rothschild, en fait de citations, et il m'en prêterait de bon cœur quelques millions et, s'il ne les avait pas chez lui, il pourrait facilement les

emprunter chez quelques autres capitalistes intellectuels. A propos, madame, le Bökch (1) 3 o/o est stagnant, mais le Hegel 5 o/o est en hausse. Cependant je n'ai pas besoin, pour le moment, de faire un emprunt, je suis un homme solide; j'ai mes dix mille citations à manger par an; j'ai même trouvé le moyen de passer, comme de bon aloi, des citations fausses. Si quelque grand et riche savant, Michael Beer (2), de Berlin, par exemple, veut m'acheter ce secret, je le lui céderai volontiers pour 19.000 thalers courant; je consentirai même à en rabattre. Dans l'intérêt de la littérature, je ne veux pas taire une autre invention, et vais la publier gratis.

Je dis donc que je regarde comme chose utile de citer tous les auteurs inconnus avec le numéro de leur maison.

Ces « braves gens et détestables musiciens » (c'est ainsi que Ponce de Léon apostrophe l'orchestre), ces pauvres auteurs possèdent toujours au moins un petit exemplaire de leur livre oublié depuis longtemps, et pour retrouver ce livre, il faut bien qu'on sache le numéro de leur maison. Si je veux, par exemple, citer le *Petit livre de Chants pour les compagnons de métiers* par Spitta (3), comment feriez-vous pour le trouver, vous, madame? Mais si je cite ainsi, *Vid. Petit Livre de Chants pour les Compagnons de métiers, par M. Spitta; Lunebourg, Luner-Strasse, nº 2, à droite, à côté de l'épicier*, vous pouvez, madame, si vous trouvez que cela en vaille la peine, déterrer ce petit livre; mais cela n'en vaut pas la peine.

D'ailleurs, madame, vous n'avez pas d'idée de ma facilité à citer. Partout je trouve occasion de placer ma profonde érudition. Parlé-je, par exemple, de manger, je remarque dans une note que les Romains, les Grecs et les Hébreux ont mangé aussi; je cite tous les plats succulents apprêtés par la cuisinière de Lucullus... Malheur à moi d'être né près de dix-huit siècles trop tard!... Je remarque également que les repas en commun, chez les Grecs, s'appelaient de telle ou telle façon, et que les Spartiates ont mangé de mauvaises soupes noires... Il est bon pour moi cependant de

(1) Auguste Böckh, célèbre archéologue allemand (1785-1855).
(2) Michael Beer (1800-1833), auteur dramatique allemand, frère du compositeur Meyerbeer.
(3) Karl Joh. Philipp Spitta (1801-1859), poète religieux allemand.

n'avoir pas encore vécu dans ce temps-là... Je ne connais pas de pensée plus affreuse que celle d'être devenu, moi, pauvre homme, un Spartiate, car la soupe est mon mets favori... Madame, j'ai l'intention de faire bientôt un voyage à Londres; mais s'il est vrai qu'on n'y mange pas de soupe, le mal du pays me ramènera bientôt près du pot au feu de la patrie. Quant à la cuisine des anciens Hébreux, je pourrais m'étendre avec prolixité, et redescendre jusqu'à la cuisine judaïque des temps modernes... Je citerais, à cette occasion, toute la rue de la Juiverie (1). Je pourrais encore rapporter avec quelle tolérance beaucoup de savants Berlinois se sont exprimés sur la table des Juifs; j'arriverais aux autres avantages et excellences des Juifs, aux inventions dont on leur est redevable, par exemple les lettres de change, le christianisme... Mais, halte là! Il ne faut pas trop élever leur mérite à l'égard de l'invention du christianisme, parce que nous l'avons véritablement encore peu pratiquée... Je crois que les Juifs eux-mêmes y ont moins trouvé leur compte qu'à l'invention des lettres de change. Je pourrais, à l'occasion des Juifs, citer aussi Tacite. Il dit qu'ils adoraient des ânes dans leurs temples, et, à propos des ânes, quel vaste champ de citations s'ouvre devant moi! Que de choses remarquables on peut dire sur les ânes antiques opposés aux modernes! Combien raisonnables étaient ceux-là, et que ceux-ci sont stupides! avec quel bons sens parle, par exemple, l'âne de Balaam :

Vid. Pentat., lib. . . . .

Madame, je n'ai pas précisément le livre sous la main, et je laisse la place en blanc. Mais, pour l'insipide insignifiance des ânes modernes, je puis citer :

Vid. . . . .
. . . .

Non, je veux laisser aussi en blanc cette citation; autrement je serais cité à mon tour, mais pour cause de diffamation. Les ânes modernes sont des ânes. Les ânes antiques, qui avaient un si haut degré de civilisation,

Vid Gesneri : *De antiqua Honestate Asinorum.*
— In comment. Gœtting., t. II, p. 32. —

(1) Le *Steinweg*, à Hambourg, où se trouvent la plupart des restaurants israélites.

se retourneraient dans leur tombeau, s'ils entendaient comme on parle de leurs descendants. Jadis le mot *âne* était un titre d'honneur, et avait autant de valeur qu'à présent conseiller aulique, baron, docteur en philosophie, etc. Jacob compare à un âne son fils Issachar, Homère son héros Ajax, tandis qu'aujourd'hui on compare à cet animal M. Stuhr, qui veut se tuer pour un désespoir d'amour!... Madame, à propos de semblables ânes, je pourrais m'enfoncer bien avant dans la littérature, citer tous les grands hommes qui ont été amoureux; par exemple, Abailardus, Picus Mirandulanus, Borbonius, Cartesius, Angelus Politianus, Raymundus Lullus et Henricus Heineus... A propos de l'amour, je pourrais encore citer tous les grands hommes qui n'ont pas fumé de tabac, par exemple Cicéron, Justinien, Gœthe, Hugo (1), moi... Nous nous trouvons par hasard tous les cinq quelque peu jurisconsultes. Mabillon ne pouvait supporter la fumée d'une pipe étrangère, et, dans son *Iter Germanicum*, il se plaint en parlant des auberges allemandes: *quod molestus ipsi fuerit tabaci graveolentis fœtor*. En revanche, on attribue à d'autres grands hommes une prédilection pour le tabac. Raphaël Thorus a écrit un hymne sur le tabac (vous ne savez peut-être pas, madame, qu'Isaac Elsevirius l'a imprimé à Leyde, *anno* 1628, format in-4o), et Ludovicus Kinschot y a fait une préface en vers. Græviusa même fait un sonnet sur le tabac. Le grand Boxhornius aimait le tabac. Bayle, dans son *Dictionnaire critique et historique*, rapporte de lui qu'il s'était laissé dire que le grand Boxhornius avait, pour fumer, un grand chapeau avec un trou dans le bord de devant, par lequel il faisait souvent passer sa pipe, afin qu'elle ne l'incommodât pas alors qu'il étudiait...

Vous voyez, madame, que je ne manque ni de solidité, ni de profondeur. Seulement, je ne suis pas encore très à mon aise avec la systématique. En véritable Allemand, j'aurais dû commencer ce livre par une explication de son titre, comme il est d'usage et de tradition dans le saint empire romain. Il est vrai que Phidias n'a pas fait de préface à son Jupiter, pas plus qu'on ne trouve de citation sur la Vénus de Médicis, que j'ai considérée sous toutes les faces...

(1) Conseiller de justice (1764-1844).

Mais les anciens Grecs étaient des Grecs, et nous sommes, nous autres, d'honnêtes Allemands; nous ne pouvons renier tout à fait la nature allemande, et il me faut donc m'expliquer, après coup, sur le mot *Idées* que j'ai écrit sur le titre de mon livre.

Madame, je parlerai donc.

1° Des idées,

A. Des idées en général,

α. Des idées raisonnables,

β. Des idées déraisonnables,

a. Des idées ordinaires,

b. Des idées reliées en cuir de cochon.

Ces sections seront subdivisées en...; mais tout cela se trouvera en temps et lieu..

XIV

Madame, avant tout, avez-vous l'idée d'une idée? Qu'est-ce qu'une idée? Il y a quelques bonnes idées dans cet habit, me disait mon tailleur en considérant avec un sérieux regard de connaisseur la redingote qui date de mes jours d'élégance à Berlin, et dont on devrait maintenant faire une respectable robe de chambre. Ma blanchisseuse se plaint de ce que le pasteur Strauch a mis des idées dans la tête de sa fille, qu'elle en est devenue folle et ne veut plus entendre raison. Le cocher Pattensen grommelle en toute occasion ces mots : « C'est une idée, c'est une idée! » Mais, hier, il s'est fâché bien fort quand je lui ai demandé ce qu'il se figurait par une idée. Et, dans sa mauvaise humeur, il grommelait : « Eh bien, eh bien, une idée est une idée! Une idée, c'est une bêtise qu'on se fourre dans sa tête... » C'est dans ce sens que ce mot est employé comme titre d'un livre par M. le conseiller aulique Heeren (1), à Gœttingue.

Le cocher Pattensen est un homme qui, dans les vastes landes de Lunebourg, sait trouver son chemin la nuit et par le brouillard. Le conseiller aulique Heeren est un homme dont l'instinct, également subtil, retrouve les anciens che-

(1) Arnold Hermann Ludwig Heeren, célèbre historien allemand (1760-1842), auteur de : *Idées sur la politique, les relations et le commerce des peuples de l'Antiquité.*

mins des caravanes de l'Orient, et qui les parcourt depuis un demi-siècle avec la même sûreté et la même patience qu'un chameau de l'antiquité. On peut se fier à de telles gens, on peut les suivre en toute assurance, et c'est pourquoi j'ai intitulé ce livre : « Idées. »

Le titre du livre signifie donc aussi peu que le titre de l'auteur. Celui-ci ne l'a pas choisi par suite d'un orgueil d'érudit, et ce titre ne doit nullement le faire accuser de vanité. Recevez-en l'assurance la plus douloureuse, madame, je ne suis pas vain. Cette remarque est nécessaire, comme vous le verrez plus bas ; je ne suis point vain, et il pousserait un bois de lauriers sur ma tête, et une mer d'encens inonderait mon jeune cœur, que je ne deviendrais point vain pour cela. Mes amis et autres contemporains ont soigneusement pourvu à détruire ce vice. Vous savez, madame, que les vieilles commères dénigrent d'ordinaire un peu leurs enfants chéris, quand on les loue de leur beauté, afin que la louange ne gâte pas les chères petites créatures... Vous savez, madame, qu'à Rome lorsque le triomphateur, arrivant du Champ-de-Mars, couronné de gloire, revêtu de la pourpre, faisait son entrée sur un char d'or, traîné par des coursiers blancs, et dominait, comme un dieu, le cortège solennel des licteurs, musiciens, danseurs, prêtres, esclaves, éléphants, porte-trophées, consuls, sénateurs, soldats ; la canaille chantait derrière lui des fescennes, des satyres insultantes ; et vous savez, madame, qu'il y a beaucoup de vieilles commères et de canaille dans notre chère Allemagne.

Vous comprenez bien, madame : les idées dont il est question ici sont aussi éloignées des idées platoniques qu'Athènes l'est de Gœttingue, et vous pouvez attendre aussi peu de bien de ce livre que de l'auteur lui-même. En vérité, que celui-ci ait pu faire concevoir de telles espérances, cela est incompréhensible pour moi comme pour mes amis. La comtesse Julie prétend expliquer la chose, et assure que, lorsqu'il arrive au susdit auteur de dire quelque chose de vraiment spirituel et de vraiment neuf, ce n'est que feinte de sa part, et qu'au fond il est aussi sot que les autres. Cela est faux ; je ne dissimule pas, je parle selon la nature de mon bec, j'écris en toute innocence, en toute simplicité ce qui me vient à l'esprit, et ce n'est pas ma faute

si cela a le sens commun. Mais j'ai en littérature eu toujours plus de bonheur qu'à la loterie d'Altona (je voudrais que ce fût l'inverse), et il me sort souvent de la plume maint ambe de sentiments, maint quaterne de pensées, et c'est Dieu qui fait cela ; car LUI, qui refuse aux pieux chantres d'Eloha et aux poètes édifiants, les belles pensées et la gloire littéraire, pour qu'ils ne soient pas trop loués par la créature, ce qui leur ferait oublier le ciel où les anges leur préparent déjà des logements.., LUI nous gratifie, nous autres écrivains profanes, pécheurs et hérétiques, pour lesquels le ciel reste fermé, IL nous gratifie d'autant plus de pensées remarquables et de gloire terrestre, le tout par grâce et miséricorde divines, afin que notre pauvre âme ne s'en aille pas tout à fait à jeun et goûte sur cette terre un peu de ces délices qui lui sont refusées en haut.

Vid. Gœthe et la Société des bons livres.

Vous voyez donc, madame, que vous pouvez sans danger lire mes écrits, qui témoignent précisément de la grâce et de la miséricorde de Dieu. J'écris dans une confiance aveugle en sa toute-puissance, je suis sous ce rapport un écrivain tout à fait religieux, et, pour avouer la vérité, au moment où je commence cette période, je ne sais pas encore comment je la terminerai, et ce que je dois dire, et j'en laisse le soin au bon Dieu. Et comment aussi pourrais-je écrire sans cette pieuse confiance dans la volonté divine ! Dans ma chambre se tient maintenant l'apprenti de l'imprimeur Langhoff, qui attend de la copie ; la parole à peine née court, brûlante et humide, vers la presse, et ce que je pense, ce que je sens en cet instant, peut, ce soir, être déjà de la maculature.

Il vous est bien facile, madame, de me rappeler le *nonumque prematur in annum* d'Horace. Cette règle peut, comme tant d'autres, être fort bonne en théorie, mais, en pratique, elle ne vaut rien. Quand Horace donnait à l'auteur sa fameuse règle de laisser un ouvrage dormir pendant neuf ans dans le secrétaire, il aurait dû lui donner en même temps une recette pour vivre neuf ans sans manger. Quand Horace imagina cette règle, il était peut-être assis à la table de Mécène, et mangeait des chapons truffés, du pudding de faisan à la sauce de venaison, des alouettes persanes aux

navets de Teltow, des langues de paon, des nids d'oiseaux indiens, et Dieu sait quoi encore, et tout cela gratis. Mais nous, infortunés tard-venus, nous vivons dans un autre temps ; nos Mécènes ont des principes tout autres : ils croient que les auteurs et les nèfles se bonifient quand on les laisse pendant quelque temps sur la paille; ils croient encore que les chiens littéraires ne valent rien pour la chasse aux images et aux idées quand ils sont trop gras, et quand par hasard ils nourrissent bien un pauvre chien, c'est, hélas! celui qui le mérite le moins, le bichon, par exemple, qui lèche la main, ou le petit épagneul bolonais, qui sait se blottir dans le sein parfumé de la dame de la maison, ou le caniche patient, qui sait rapporter, danser et battre le tambour... Au moment où j'écris ces lignes, mon petit carlin se dresse derrière moi et aboie... — Tais-toi, mon ami, je n'ai pas voulu parler de toi, car tu m'aimes, et tu accompagnerais ton maître dans l'infortune et au milieu des dangers, et tu mourrais sur sa tombe aussi fidèlement que maint autre chien allemand qui, exilé sur la terre étrangère, se couche devant les portes de l'Allemagne, y gémit et meurt... Pardonnez-moi, madame, si j'ai fait une digression pour faire une réparation à mon pauvre chien ; je reviens à la règle d'Horace et à son impraticabilité dans le dix-neuvième siècle, où les poètes doivent manger... Ma foi, madame, je ne pourrais y tenir vingt-quatre heures, encore moins attendre neuf ans : mon estomac a peu de goût pour l'immortalité. Tout bien considéré, je ne veux être immortel qu'à demi, et avoir un dîner tout entier, et si Voltaire consentait à céder, pour la bonne digestion d'un dîner, trois cents ans de sa gloire éternelle, moi, j'offre le double pour le dîner même. Hélas ! et quels beaux, quels appétissants dîners on peut faire en ce monde ! Le philosophe Pangloss a raison : c'est le meilleur des mondes possibles ! Mais il faut avoir de l'argent dans sa poche, et non pas un manuscrit dans son secrétaire. L'aubergiste du *Roi d'Angleterre* est lui-même un écrivain, et connaît la règle d'Horace, mais je ne crois pas qu'il me donnât à manger pendant neuf ans, si je voulais l'appliquer, cette règle.

Au fond, pourquoi l'appliquerais-je ! j'ai tant de bonnes choses à écrire, que je n'ai pas besoin de choisir longtemps. Tant que mon cœur sera plein d'amour, et la tête de mon

prochain pleine de sottises, je ne manquerai pas de matière pour écrire. Et mon cœur ne cessera d'aimer tant qu'il existera des femmes ; s'il se refroidit pour celle-ci, il s'enflammera pour celle-là, et comme en France le roi ne meurt jamais, ainsi jamais ne meurt la reine en mon cœur, et j'y entends crier : La reine est morte ! vive la reine ! Il en est de même de la sottise de mon prochain, laquelle ne périra jamais ; car il n'y a qu'une sagesse, et celle-ci a des limites déterminées, mais il y a mille folies incommensurables. Le savant casuiste et confesseur Schupp (1) va même jusqu'à dire : « Il y a dans le monde plus de sots que d'hommes... »

Vid. Schuppii docta Opera, p. 1121.

Quand on se rappelle que le grand Schuppius a vécu à Hambourg, on ne trouve point exagérée cette donnée statistique. J'habite la même ville, et puis dire que j'éprouve une satifaction complète quand je pense que de tous ces sots que je vois ici, je puis tirer parti dans mes ouvrages ; ce sont des honoraires comptant, de l'or en lingots. Je me trouve maintenant en pleine récolte. Le Seigneur m'a béni ; les sots ont abondamment rendu cette année, et en bon économe, je n'en consomme que peu à la fois, je choisis la plus belle espèce, et la mets en réserve pour l'avenir. On me voit souvent à la promenade gai et de belle humeur. Tel qu'un riche négociant, qui, de ravissement, se frotte les mains en passant entre les rangs de caisses, de tonnes et de ballots de son magasin, je me promène au milieu de mon monde. Vous êtes tous à moi, vous m'êtes tous également chers, et je vous aime comme vous aimez votre argent, ce qui est beaucoup dire. J'ai ri de bien bon cœur en apprenant dernièrement qu'un de mes sots avait dit avec inquiétude qu'il ne savait comment je ferais pour vivre... ; et pourtant, il est lui-même un sot tellement capital que je pourrais déjà vivre sur lui seul comme sur un capital consolidé. Il y a maint sot de cette espèce qui n'est pas seulement pour moi de l'argent comptant, mais j'ai destiné à un usage déterminé l'argent qu'il peut me rapporter. Par

(1) Johann Baltazar Schuppius (1610-1661). Célèbre écrivain allemand et prédicateur. Fut aussi un grand satirique.



exemple avec le prix d'un certain millionnaire gras et bien rembourré, je me ferai faire un certain siège bien coussiné que les Françaises nomment chaise percée. Pour sa grosse millionnaire, j'aurai un cheval. Quand je vois le gros..... (un chameau entrerait plutôt dans le royaume des cieux que cet homme ne passerait par un trou d'aiguille), quand je le vois se dandiner pesamment à la promenade, je deviens d'une humeur singulière, et quoique je lui sois totalement inconnu, je le salue involontairement, et il me rend mon salut d'un air si cordial, si engageant, que je mettrais sur-le-champ sa bonté à profit, si ce n'était l'embarras que me causent tous ces hommes endimanchés qui passent. Madame son épouse n'est pas une femme à dédaigner.... elle n'a qu'un œil, mais il n'en est que plus vert. Son nez est comme la tour qui regarde vers Damas. Son sein est grand comme l'Océan, et il y flotte toutes sortes de rubans comme les banderoles des vaisseaux qui flottent sur cet océan... On sent le mal de mer rien qu'à la voir. Sa nuque est grasse et bombée comme un... (L'image comparative se trouve un peu plus bas.) Et pour tisser le rideau violet qui couvre cette image comparative, des milliers de vers à soie ont filé toute leur vie. Vous voyez, madame, quel cheval je puis me donner ! Quand je rencontre la dame à la promenade, le cœur me bondit tout à fait ; il me semble que j'enfourche, je fais siffler le fouet, claquer les doigts, j'appelle de la langue, je m'aide des jambes... Hopp! hopp!... burr! burr!... et l'excellente créature me regarde avec tant d'âme, d'un air si intelligent, elle hennit des yeux, souffle avec les naseaux, coquette de la croupe, fait des courbettes, et prend tout d'un coup le petit trot... Et moi, les bras croisés, de la regarder complaisamment, et de délibérer si je dois la conduire en bride ou avec le filet, lui donner une selle anglaise ou une selle polonaise, etc., etc. Les gens qui me voient ainsi ne comprennent pas ce qui, dans cette femme, peut me charmer ainsi. Des langues rapporteuses voulaient déjà inquiéter monsieur son époux, et lui donner à entendre que je regardais sa compagne avec les yeux d'un roué. Mais ma respectable et douillette chaise percée a répondu, dit-on, qu'il me tenait pour un jeune homme innocent et même un peu timide, qui le regardait avec une certaine bénignité, comme

quelqu'un qui sentirait le besoin de se mettre à l'aise avec lui, et qu'un embarras un peu gauche retiendrait. Mon noble coursier pensait au contraire que j'avais l'air aisé et cavalier, et que ma politesse prévenante annonçait seulement le désir d'être invité une fois à dîner chez eux.

Vous voyez, madame, que je puis utiliser tous les hommes, que l'almanach des adresses est, à vrai dire, l'inventaire de mon actif. Je ne puis non plus et par la même raison faire banqueroute, car je changerais en sources de produits mes créanciers eux-mêmes. En outre, comme je l'ai dit, je vis réellement avec beaucoup d'économie, une désespérante économie. Par exemple, au moment où j'écris ceci, je suis logé dans une chambre sombre et triste de la rue des Ténèbres, mais je m'en accommode volontiers; d'ailleurs, je pourrais, si je voulais, m'établir dans le plus beau jardin tout aussi bien que mes amis et cousins : je n'aurais qu'à réaliser mes pratiques du matin. Ceux-ci, madame, se composent de coiffeurs défrisés, d'entremetteurs déchus, de restaurateurs qui eux-mêmes n'ont plus rien à manger, tous véritables canailles qui savent fort bien trouver ma maison, et pour un pourboire comptant me racontent la chronique scandaleuse de leur quartier. Vous vous étonnez, madame, que je n'aie pas jeté, une fois pour toutes, à la porte une telle engeance?... Mais à quoi pensez-vous, madame? Ces gens-là sont mes fleurs. Je les décrirai un jour dans un beau livre qui me rapportera de quoi acheter un beau jardin, et dans leurs visages rouges, jaunes, bleus et panachés, je crois déjà voir les fleurs de ce jardin. Que m'importe que le nez d'autrui prétende que ces fleurs ne sentent que l'eau-de-vie, le tabac le fromage et le vice ! Mon nez, à moi, qui est la cheminée de ma tête, où l'imagination monte et descend en guise de ramoneur, soutient le contraire, et ne trouve à ces gens que l'odeur de rose, de jasmin, de violette, d'œillet, de giroflée... Oh! que je me trouverai bien le matin dans mon jardin, écoutant le chant des oiseaux, réchauffant mes membres au doux soleil, respirant la fraîche haleine de la verdure, et à l'aspect des fleurs me rappelant mes canailles du matin !

Pour le moment je suis encore logé dans la sombre rue des Ténèbres, dans ma sombre chambrette, et je me con-

tente d'accrocher au milieu le plus grand obscurant du pays. — « *Mais y verrez-vous plus clair alors?* » — A l'instant même, madame... Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas l'homme en personne que je pends, mais seulement la lampe de cristal qu'il me rapporte. Cependant, je crois que ce serait mieux, et qu'il se ferait soudain une grande clarté dans le pays, si l'on pendait *in naturâ* les obscurants.

. . . .

Madame, il me prend une subite et grande envie de déjeuner, car depuis sept heures je suis assis à écrire, et il commence à faire froid dans mon estomac et dans ma tête. Je ne me sens plus ce matin aussi heureusement en train d'écrire; je remarque que le bon Dieu m'abandonne... Madame, je crains que vous ne l'ayez remarqué encore plus tôt que moi... Oui, je m'aperçois que l'assistance divine ne m'a pas encore soutenu une seule fois ce matin... Madame, je vais déjeuner, et après déjeuner je commencerai un nouveau chapitre, et vous raconterai comment, après la mort de Legrand, j'arrivai à Godesberg.

J'ai une faim colossale. Il me semble que je pourrais dévorer à mon déjeuner tous les éléphants de l'Indostan, et que la cathédrale de Strasbourg pourrait me servir de cure-dent. J'ai toujours plus faim le matin que l'après-midi. Mais le soir il me prend une soif si sentimentale, que je humerais volontiers toute la voie lactée du ciel.

XV

En arrivant à Godesberg, je m'assis aux pieds de ma belle amie, et près de moi se coucha son grand chien brun, et tous deux, nous regardions dans ses yeux.

Grand Dieu! dans ces yeux se trouvaient toute la félicité de la terre et un ciel tout entier. J'aurais pu mourir de bonheur en contemplant ces yeux, et si j'étais mort dans ce moment, mon âme se serait envolée droit sous ses paupières. Non, je ne puis décrire ces yeux! Je veux faire venir de la maison des fous un poète dont la tête s'est dérangée par amour, afin qu'il me cherche dans l'abîme de sa folie une image à laquelle je puisse comparer ces yeux... Soit dit

entre nous, je suis moi-même assez fou pour n'avoir pas besoin d'aide en cette affaire.

Godd.m! quand elle vous regarde, disait un jour un Anglais, ainsi tranquillement du haut en bas, ses regards feraient fondre les boutons de cuivre de l'habit et le cœur tout ensemble.

F....e! disait un officier français, ce sont des yeux du plus gros calibre, qui vous lancent des regards de trente-six; et quand cela vous touche, crac! vous tombez amoureux.

Il y avait là un avocat de Mayence, à cheveux rouges, qui dit : Ses yeux ont l'air de deux tasses de café noir. Il croyait dire quelque chose de très doux, parce qu'il mettait toujours une horrible quantité de sucre dans son café.

Mauvaises comparaisons!

Moi et le chien brun, nous étions silencieusement assis aux pieds de la belle dame; nous la regardions et nous écoutions. Elle était assise près d'un vieux soldat grisonnant, une figure chevaleresque, dont le redoutable front était couvert de cicatrices. Ils parlaient tous deux des Sept Montagnes que colorait d'une teinte rouge le soleil couchant, et devant lesquelles les flots bleus du Rhin passaient majestueusement et paisiblement. Que nous importaient les Sept Montagnes, et le soleil couchant, et les flots bleus du Rhin, et les barques aux voiles blanches qui flottaient à leur surface, et la musique qui retentissait sur une de ces embarcations, et ce bêta d'étudiant qui chantait si amoureusement dans cette barque... Moi et le chien brun nous regardions dans l'œil de notre amie, nous admirions son visage qui brillait au milieu de ses tresses et de ses boucles noires, comme la lune lorsqu'elle se montre rose et argentée au milieu des nuages sombres. C'étaient de grands traits grecs, des lèvres hardiment arrondies, empreintes de mélancolie, de tendresse et de gaieté enfantine, et lorsqu'elle parlait, les paroles retentissaient profondément, comme des soupirs, et s'échappaient cependant vivement et avec impatience. Et quand elle parla, et que les paroles tombèrent de sa bouche comme une chaude et riante pluie de fleurs, oh! alors, les rayons rouges du soir colorèrent mon âme, les souvenirs de mon enfance défilèrent tous, musique en tête; enfin, par-dessus tout, la voix de la gentille Véronique retentissait

comme le son d'une clochette; je pris la main de la belle amie, et je la pressai contre mes yeux jusqu'à ce que ces accords se turent dans mon âme. Puis, je me levai en riant, le chien en aboyant, et le front du vieux général de s'assombrir davantage.

Et je m'assis de nouveau, je repris la petite main, je la baisai, et je me mis à parler de la petite Véronique.

XVI

Madame, vous désirez que je vous décrive la tournure de la petite Véronique; mais je ne veux pas. Vous, madame, on ne peut pas vous forcer de lire dans ce livre une ligne de plus que vous ne voulez; moi, de mon côté, j'ai le droit de n'écrire que ce qui me plaît. Il me plaît donc de vous décrire en ce moment la belle main que j'ai baisée dans le précédent chapitre.

Avant tout, je dois en convenir, je n'étais pas digne de baiser cette main. C'était une belle main, si tendre, si transparente, si éclatante, si douce, si parfumée, si soyeuse, si veloutée... En vérité, j'ai envie d'envoyer chez l'apothicaire chercher pour dix sous d'épithètes.

Au doigt du milieu, était un anneau avec une perle... Je n'ai jamais vu perle jouer un si misérable rôle ! A l'annulaire, elle avait un anneau avec un antique bleu sur lequel j'ai étudié l'archéologie pendant des heures entières. A l'index elle portait un diamant; c'était un talisman, tant que je le voyais, j'étais heureux, car là où il était était aussi le doigt, conjointement avec ses quatre collègues. Et souvent avec les cinq doigts elle me frappait la bouche. Depuis que j'ai été ainsi manipulé, je crois fort et ferme au magnétisme. Mais elle ne frappait pas fort, et je l'avais toujours mérité par quelque parole impie. Quand elle m'avait frappé, elle s'en repentait aussitôt; elle prenait un gâteau, le rompait en deux, m'en donnait une moitié, et donnait l'autre moitié au chien brun, en disant avec un doux sourire: « Vous deux vous n'avez pas de religion, et vous ne serez pas élus; aussi faut-il vous donner des gâteaux dans ce monde, car il n'y aura pas de table mise pour vous dans le ciel. » Elle avait un peu raison; j'étais alors très irréligieux; je lisais Thomas Payne, le *Système de la Nature*, l'*Indicateur Westphalien*

et Schleiermacher; je me laissais pousser la barbe et la raison, et je voulais m'enrôler parmi les rationalistes. Mais lorsque la belle main passait sur mon front, ma raison s'arrêtait, je me sentais rempli de doux rêves, je croyais entendre chanter des cantiques, et je pensais à la petite Véronique.

Madame, vous ne pouvez pas vous figurer combien Véronique paraissait jolie dans son petit cercueil. Les cierges allumés qui étaient dressés autour d'elle jetaient leur clarté sur son petit visage pâle et souriant, et sur les rosettes de soie rouge et les feuilles de clinquant d'or dont sa petite tête et sa petite chemise mortuaire étaient ornées. La pieuse Ursule m'avait conduit le soir dans cette chambre tranquille et, en voyant ce petit cercueil, les cierges et les fleurs disposés sur la table, je crus d'abord que c'était une belle image de sainte en cire; mais bientôt, je reconnus cette figure chérie, et je demandai en riant pourquoi la petite Véronique était si tranquille? Et Ursule me répondit : « C'est la mort qui fait cela. »

Lorsqu'elle dit : « C'est la mort qui fait cela »... Mais je ne veux pas conter à présent cette histoire, elle traînerait trop en longueur. Il me faudrait parler d'abord de la pie boiteuse qui sautillait sur la place du château et qui avait plus de trois cents ans, et tout cela me rendrait mélancolique.

Il me prend envie de conter une autre histoire. Elle est fort intéressante et convient parfaitement à cette place, car c'est précisément l'histoire que je voulais conter en commençant.

XVII

Ce n'était que ténèbres et douleur dans le sein du chevalier. Le dard de la calomnie ne l'avait que trop bien frappé et comme il traversait la place San-Marco, il lui sembla que son cœur allait répandre du sang et se briser. Ses jambes chancelaient de lassitude, et il faisait une lourde journée d'été. La sueur coulait de son front, et lorsqu'il entra dans la gondole il soupira profondément. Il resta assis machinalement dans la chambre noire de la gondole, regarda d'un air distrait les vagues molles des lagunes, qui le trans-

portèrent dans un lieu bien connu sur la Brenta, et lorsqu'il descendit devant ce palais, qu'il connaissait si bien, il entendit qu'on lui disait : « La signora Laura est dans le jardin. »

Elle était debout, appuyée contre la statue de Laocoon, près d'une touffe de roses rouges à l'extrémité de la terrasse, non loin des saules pleureurs qui se penchent mélancoliquement sur le fleuve : elle était là, riante et douce image de l'amour, entourée de roses. Pour lui, il s'éveilla comme d'un mauvais rêve, et se trouva plongé dans les délices et les désirs.

— Signora Laura, dit-il, je suis un infortuné poursuivi par la haine, la misère et le mensonge.

Puis il hésita et balbutia :

— Mais je vous aime.

Puis une larme de joie roula dans ses yeux, et les yeux humides, les lèvres brûlantes, il s'écria :

— Sois à moi ! aime-moi !

Un voile mystérieux a été jeté sur cette heure. Nul mortel ne sait ce que la signora Laura a répondu, et lorsqu'on interroge à ce sujet son bon ange gardien dans le ciel, il se couvre la tête, soupire et se tait.

Le chevalier resta longtemps seul près de la statue de Laocoon. Sa figure était blanche et défaite comme elle. Il effeuillait machinalement toutes les roses, et brisa même les jeunes boutons... L'arbre n'a plus jamais porté de fleurs... Au loin, un rossignol malade faisait entendre des mélodies plaintives ; les saules étaient agités ; les vagues noires de la Brenta murmuraient sourdement ; la nuit s'éleva dans le ciel avec sa lune et ses étoiles, et une belle étoile, la plus belle de toutes, tomba le long du ciel et disparut.

XVIII

Vous pleurez, madame ?

Oh ! puissent ces yeux, qui versent de si belles larmes, éclairer encore longtemps le monde de leurs rayons, et puisse une tendre main les fermer un jour, à l'heure suprême ! Un doux oreiller est encore une bonne chose à l'heure de la mort, madame, et puisse-t-il ne pas vous manquer, et, lorsque votre belle tête fatiguée s'y affaissera, et que vos che-

yeux noirs se répandront sur vos joues pâles, veuille alors Dieu vous rendre les pleurs qui ont coulé pour moi.... car je suis moi-même le chevalier-errant de l'amour, le chevalier de l'étoile tombée.

Vous pleurez, madame!

Oh, je connais ces larmes! Pourquoi feindre plus longtemps? Vous, madame, vous êtes vous-même la belle dame qui a déjà pleuré si amèrement à Godesberg, au récit de ce conte triste de ma vie... Comme des perles sur des roses coulaient vos pleurs sur vos joues... Le chien brun restait immobile; l'*angelus* tintait à Kœnigswinter; le Rhin murmurait plus doucement; la nuit couvrait la terre avec son manteau noir; et j'étais assis à vos pieds, madame, regardant le ciel étoilé. Un moment, je pris vos yeux pour deux étoiles. Mais comment peut-on confondre de si beaux yeux avec des étoiles? Ces froides lumières du ciel ne peuvent pas pleurer sur la misère d'un homme, d'un homme si misérable qu'il n'a plus de larmes.

Et j'avais encore des raisons particulières pour ne pas méconnaître ces yeux. Dans ces yeux, habitait l'âme de la petite Véronique.

J'ai calculé, madame, que vous êtes née juste le jour où mourut la petite Véronique. Johanna d'Andernacht m'avait promis que je retrouverais la petite Véronique à Godesberg,... et je vous ai aussitôt reconnue. Ç'a été jadis une mauvaise pensée à vous, madame, de mourir lorsque nos jolis jeux commençaient à aller si bien. Depuis que la pieuse Ursule m'avait dit : « C'est la mort qui fait cela », je me promenais seul et gravement dans la grande galerie de tableaux ; mais ces figures ne me plaisaient plus autant qu'autrefois : elles me semblaient tout à fait décolorées. Un seul tableau avait conservé son coloris et son éclat... Vous savez, madame, de quel tableau je parle.

C'est celui du sultan et de la sultane de Delhi.

Vous souvenez-vous, madame, comme nous nous arrêtions durant des heures entières devant ce tableau? Et comme la pieuse Ursule ricanait d'une manière singulière, lorsque les gens remarquaient que les figures du tableau ressemblaient tant aux nôtres? Madame, je trouve que vous étiez fort ressemblante, et il est inconcevable que le peintre ait saisi jusqu'au costume que vous portiez alors à Delhi. On

dit qu'il était fou, et qu'il avait rêvé cette image. Ou bien son âme résida-t-elle donc jadis dans ce grand singe sacré, qui se tenait derrière vous comme un jockey ? En ce cas, il dut se souvenir de ce voile gris d'argent sur lequel il répandit du vin, et qu'il tacha. Je fus content de le voir enlever : il ne vous habillait pas très bien. En général le costume de l'Europe vous va mieux que le costume indien... Sans doute, les jolies femmes sont jolies dans tous les costumes...

Vous souvenez-vous, madame, qu'un galant Brahmine (il ressemblait à Ganesa, le dieu à la trompe d'éléphant, monté sur une souris) vous fit un jour ce compliment : « La divine Maneca, lorsqu'elle descendit de la cité d'or d'Indra auprès du roi Wiswamitra, n'était certainement pas plus belle que vous, madame. »

Vous ne vous en souvenez plus ! Trois mille ans se sont à peine écoulés depuis que cela vous a été dit, et les jolies femmes d'ordinaire n'oublient pas si vite un tendre compliment.

Quant aux hommes, le costume indien leur sied mieux que le costume d'Europe. O mes pantalons de Delhi, mes pantalons couleur de rose, brodés de fleurs de lotus ! si je vous avais portés lorsque j'étais aux genoux de la signora Laura, et que je la suppliais de m'aimer, le précédent chapitre eût fini autrement. Mais, hélas ! je portais alors des pantalons couleur de paille, qu'un prosaïque Chinois avait tissés à Nankin... Ma perte y était tissée... Et je fus malheureux.

Souvent un jeune homme est assis à la table d'un petit café allemand ; il boit tranquillement sa tasse de café, et, pendant ce temps, dans le lointain empire de la Chine, pousse et fleurit son malheur ; on le tisse, on le tient, et, en dépit de la grande muraille, il trouve son chemin jusqu'au jeune homme, qui le prend pour un pantalon de Nankin, qui le passe innocemment, et qui devient infortuné pour le reste de sa vie... Oui, madame, une grande infortune peut se nicher dans le cœur étroit de l'homme, et s'y cacher si bien que le pauvre homme n'en sent rien pendant des jours entiers, et il va, il vient, il siffle, il chante, tra la la, tra la la, la la !

XIX

— Elle était aimable et il l'aimait ; mais lui, il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.
(*Ancienne pièce de théâtre.*)

— Et c'est à cause de cette sotte histoire que vous avez voulu vous brûler la cervelle?

— Madame, lorsqu'un homme veut se brûler la cervelle, il a toujours de bonnes raisons, vous pouvez le croire. Mais connaît-il lui-même ces raisons? C'est là une question. Jusqu'au dernier moment, nous jouons la comédie avec nous-mêmes. Nous masquons notre misère, et tandis que nous expirons d'une blessure à la poitrine, nous nous plaignons d'un mal de dents.

Madame, vous avez certainement un remède pour le mal de dents ?

Moi, j'avais un mal de dents dans le cœur. C'est un terrible mal, et le meilleur remède, c'est le plomb et la poudre noire, qui a été inventée par Berthold Schwartz.

Le mal, comme un ver, rongeait et dévorait mon cœur... Ce n'est pas la faute du pauvre Chinois: j'avais moi-même apporté ce mal au monde. Il germait déjà dans mon berceau, et lorsque ma mère me berçait, il se berçait avec moi, et quand elle chantait pour m'endormir, il s'endormait avec moi, et il se réveillait dès que j'ouvrais les yeux. Lorsque je devins plus grand, mon mal grandit, et enfin brisa mon...

Parlons d'autres choses, de couronnes de fleurs, de jeunes filles, de bals masqués, de plaisirs et de joies... Tralla la, tralla la la, la la la, — la, — la, — la...

LES DIEUX EN EXIL

Singulier métier que celui d'écrivain ! L'un a de la chance dans cette profession, l'autre n'en a pas ; mais le plus infortuné des auteurs est sans contredit mon pauvre Henri Kitzler, *Magister Artium* à Gœttingue. Personne dans cette ville n'est aussi savant, aussi riche en idées, aussi laborieux que lui, et pourtant pas le moindre opuscule de lui n'a encore paru à la foire littéraire de Leipzig. Le vieux bibliothécaire Stiefel ne pouvait s'empêcher de rire toutes les fois que Henri Kitzler venait lui demander un livre dont, disait-il, il avait grand besoin pour achever un ouvrage qu'il avait « sous la plume ». — « Il restera bien longtemps encore *sous ta plume*, » murmurait alors le vieux Stiefel en montant l'échelle classique qui conduisait aux plus hauts rayons de la bibliothèque.

M. Kitzler passait généralement pour un niais, et à vrai dire ce n'était qu'un honnête homme. Tout le monde ignorait le véritable motif pour lequel il ne paraissait aucun livre de lui, et je ne le découvris que par hasard un soir que j'allais allumer ma bougie à la sienne, — car il habitait la chambre voisine de celle que j'occupais. — Il venait d'achever son grand ouvrage sur la *Magnificence du christianisme ;* mais, loin de paraître satisfait de son œuvre, il regardait son manuscrit avec mélancolie.

— Ton nom, m'écriai-je, va donc enfin figurer sur le catalogue des livres qui ont paru à la foire de Leipzig ?

— Oh ! non, me répondit-il en poussant un profond soupir ; je vais me voir forcé de jeter au feu cet ouvrage comme les autres...

Puis il me confia son terrible secret : chaque fois qu'il écrivait un livre, il était frappé du plus grand malheur. Quand il avait épuisé toutes les preuves en faveur de sa

thèse, il se croyait obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir un adversaire. Il recherchait alors les arguments les plus subtils sous un point de vue contraire, et comme ceux-ci prenaient à son insu racine dans son esprit, il advenait que, son ouvrage achevé, ses idées s'étaient peu à peu modifiées, et à tel point qu'elles formaient un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses opinions antérieures; mais alors aussi il était assez honnête homme pour brûler le laurier de la gloire littéraire sur l'autel de la vérité, c'est-à-dire pour jeter bravement son manuscrit au feu. — Voilà pourquoi il soupira du plus profond de son cœur en songeant au livre où il avait démontré la magnificence du christianisme. — J'ai, dit-il, fait des extraits des Pères de l'Eglise à en remplir vingt paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé sur une table à lire les Actes des apôtres, tandis que dans ta chambre on buvait du punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur*. J'ai payé à la librairie Vandenhoek et Ruprecht, au prix de 38 écus durement gagnés, des brochures théologique dont j'avais besoin pour mon ouvrage, quand avec cet argent j'aurais pu acheter la plus belle pipe d'écume de mer. J'ai travaillé péniblement pendant deux années, deux précieuses années de ma vie, et tout cela pour me rendre ridicule et baisser les yeux comme un menteur pris sur le fait, lorsque madame la conseillère aulique Blank me demandera : « Quand donc doit paraître votre *Magnificence du christianisme?* » Hélas! ce livre est terminé, poursuivit le pauvre homme, et sans doute mon ouvrage plairait au public, car j'y ai glorifié le triomphe du christianisme sur le paganisme et démontré que, par ce fait, la vérité et la raison l'ont emporté sur le mensonge et l'erreur; mais, infortuné mortel que je suis, je sais au fond de mon âme que le contraire a eu lieu, que le mensonge et l'erreur...

— Silence ! — m'écriai-je, justement alarmé de ce qu'il allait dire, — silence ! Oses-tu bien, aveugle que tu es, rabaisser ce qu'il y a de plus sublime et noircir la lumière? Alors même que tu nierais les miracles de l'Evangile tu ne pourrais nier que le triomphe de l'Evangile fut en lui-même un miracle. Un petit troupeau d'hommes simples pénétra victorieusement, en dépit des sbires et des sages, dans le monde romain, munis de la seule arme de la

parole... Mais quelle parole aussi !... Le paganisme vermoulu craqua de toutes parts à la voix de ces étrangers, hommes et femmes, qui annonçaient un nouveau royaume céleste au monde ancien, et qui ne craignaient ni les griffes des animaux féroces, ni les couteaux de bourreaux plus féroces encore, ni le glaive, ni la flamme... car ils étaient à la fois glaive et flamme, le glaive et la flamme de Dieu ! — Ce glaive a abattu le feuillage flétri et les branches desséchées de l'arbre de la vie, et l'a sauvé ainsi de la putréfaction. La flamme a réchauffé son tronc glacé, et un vert feuillage et des fleurs odoriférantes ont poussé sur ses branches renouvelées ! Dans tous les spectacles offerts par l'histoire, il n'y a rien d'aussi grandiose, d'aussi saisissant que ce début du christianisme, ses luttes et son complet triomphe !

Je prononçais ces paroles d'autant plus solennellement, qu'ayant bu ce soir-là beaucoup de bière d'Eimbeck, ma voix avait acquis plus de sonorité.

Henri Kitzler ne fut nullement touché de ce discours.

— Frère, me répondit-il avec un douloureux et ironique sourire, ne te donne pas tant de peine : ce que tu me dis là a été plus mûrement approfondi et mieux exposé par moi-même que tu ne saurais le faire. J'ai dépeint dans ce manuscrit, et avec les plus vives couleurs, l'époque corrompue et abjecte du paganisme. Je puis même me flatter d'égaler par l'audace de mes coups de pinceau les meilleurs ouvrages des Pères de l'Église. J'ai montré comment les Grecs et les Romains étaient tombés dans la débauche, séduits par l'exemple de leurs divinités, qui, si l'on doit les juger sur les vices dont on les accuse, auraient à peine été dignes de passer pour des hommes. J'ai irrévocablement prononcé que le premier des dieux, Jupiter en personne, aurait, d'après le texte du code pénal de Hanovre, mérité mille fois les galères, sinon le gibet. Pour faire contraste, j'ai ensuite paraphrasé la doctrine et les maximes de l'Evangile, et prouvé comme quoi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de leur divin maître, n'ont jamais pratiqué ni enseigné que la morale la plus pure et la plus sainte, malgré le mépris et les précautions auxquels ils étaient en butte. La plus belle partie de mon œuvre est celle où, plein d'un noble zèle, je représente le christianisme entrant en

lice avec le paganisme, et semblable à un nouveau David, renversant cet autre Goliath... Mais, hélas! ce duel se présente maintenant à mon esprit sous un aspect étrange... Tout mon amour, tout mon enthousiasme pour cette apologie s'est éteint, dès l'instant où j'ai réfléchi sur les causes auxquelles les adversaires de l'Évangile attribuent son triomphe. Il arriva par malheur que quelques écrivains modernes, Edouard Gibbon (1) entre autres, me tombèrent sous la main. Peu favorables aux victoires évangéliques, ils sont encore moins édifiés de la vertu de ces chrétiens vainqueurs qui, plus tard, à défaut du glaive et de la flamme spirituels, ont eu recours au glaive et à la flamme temporels... L'avouerai-je? j'ai fini par éprouver, moi aussi, je ne sais quelle sympathie profane pour ces restes du paganisme, pour ces beaux temples et ces belles statues qui, bien avant la naissance du Christ, n'appartinrent plus à une religion morte, mais à l'art qui vit éternellement. Un jour que je furetais à la bibliothèque, les larmes me vinrent aux yeux en lisant la défense des temples grecs par Libanius. Le vieil Hellène conjurait les dévots barbares, dans les termes les plus touchants, d'épargner ces chefs-d'œuvre précieux dont l'esprit plastique des Grecs avait orné le monde. — Inutile prière! — Les fleurs du printemps de l'humanité, ces monuments d'une période qui ne refleurira plus, périrent à jamais sous les efforts d'un zèle destructeur... — Non, s'écria mon savant ami en continuant son oraison, je ne m'associerai jamais, par la publication de cet ouvrage, à un semblable méfait; non, je dois le brûler, comme j'ai brûlé les autres. O vous! statues de la beauté, statues brisées, et vous, mânes des dieux morts, ombres bien-aimées qui peuplez les cieux de la poésie, c'est vous que j'invoque! Acceptez cette offrande expiatoire, c'est à vous que je sacrifie ce livre!

Et Henri Kitzler jeta son manuscrit au feu qui pétillait dans la cheminée, et de la *Magnificence du christianisme* il ne resta bientôt qu'un tas de cendres.

Ceci se passa à Gœttingue, dans l'hiver de 1820, quelques jours avant cette fatale nuit du premier jour de l'an

(1) Edward Gibbon, célèbre historien anglais (1737-1794), publia en français son *Essai sur l'étude de la littérature* (Londres, 1761). Son ouvrage le plus remarquable est *History of the decline and fall of the Roman Empire* (Londres, 1782-1788, 6 vol.).

où l'huissier académique, Doris, reçut une si terrible volée de coups, et où quatre-vingt-cinq cartels furent lancés entre les deux partis opposés de la *Burschenschaft* et de la *Landsmannschaft*. Ce furent de vaillants coups de bâton que ceux qui tombèrent, comme la grêle, sur les larges épaules du pauvre Doris; mais il s'en consola en bon chrétien, convaincu qu'un jour, dans le royaume céleste, nous serons dédommagés des coups que nous avons reçus ici-bas.

Je reviens au triomphe du christianisme sur le paganisme. Je ne suis nullement de l'avis de mon ami Kitzler, qui blâmait avec tant d'amertume le zèle iconoclaste des premiers chrétiens. Je pense au contraire que ceux-ci ne devaient et ne pouvaient épargner les vieux temples et les antiques statues, car dans ces monuments vivaient encore cette ancienne sérénité grecque et ces mœurs joyeuses qui, aux yeux des fidèles, relèvent du domaine de Satan. Dans les statues et dans les peuples, le chrétien ne voyait pas seulement l'objet d'un culte vide et d'une vaine erreur ; non, il regardait ces temples comme les forteresses de Satan, et les dieux que ces statues représentaient, il les croyait animés d'une existence réelle : selon lui, c'étaient autant de démons. Aussi les premiers chrétiens refusèrent-ils toujours de sacrifier aux dieux et de s'agenouiller devant leurs simulacres, et quand, pour ce fait, ils furent accusés et traînés devant les tribunaux, ils répondirent toujours qu'ils ne devaient pas adorer les démons. Ils aimèrent mieux souffrir le martyre que de montrer la moindre vénération pour ce diable de Jupiter, cette diablesse de Diane et cette archidiablesse de Vénus.

Pauvres philosophes grecs, qui n'avez jamais pu comprendre ce refus bizarre, vous n'avez pas compris non plus que, dans votre polémique avec les chrétiens, point n'aviez à défendre une doctrine morte, mais de vivantes réalités ! Il n'importait pas en effet de donner par des subtilités néo-platoniciennes une signification plus profonde à la mythologie, d'infuser aux dieux défunts une nouvelle vie, un nouveau sang symbolique, de se tuer à réfuter la polémique grossière et matérielle de ces premiers Pères de l'Église, qui attaquaient par des plaisanteries presque voltairiennes la moralité des dieux ! — Il importait plutôt de

défendre l'essence de l'hellénisme, la manière de penser et de sentir, toute la vie de la société hellénique, et de s'opposer avec force à la propagation des idées et des sentiments sociaux importés de la Judée. La véritable question était de savoir si le monde devait appartenir dorénavant à ce judaïsme spiritualiste que prêchaient ces Nazaréens mélancoliques qui bannirent de la vie toutes les joies humaines pour les reléguer dans les espaces célestes, — ou si le monde devait demeurer sous la joyeuse puissance de l'esprit grec, qui avait érigé le culte du beau et fait épanouir toutes les magnificences de la terre! — Peu importait l'existence des dieux: personne ne croyait plus à ces habitants de l'Olympe parfumé d'ambroisie; mais, en revanche, quels amusements divins on trouvait dans leurs temples aux jours des fêtes et des mystères! On y dansait somptueusement, le front ceint de fleurs; on s'étendait sur des couches de pourpre pour savourer les plaisirs du repos sacré, et quelquefois aussi pour goûter de plus douces jouissances... Ces joies, ces rires bruyants, se sont depuis longtemps évanouis. Dans les ruines des temples vivent bien encore les anciennes divinités, mais dans la croyance populaire elles ont perdu toute puissance par le triomphe du Christ : ce ne sont plus que de méchants démons qui, se tenant cachés durant le jour, sortent, la nuit venue, de leurs demeures, et revêtent une forme gracieuse pour égarer les pauvres voyageurs et pour tendre des pièges aux téméraires!

A cette croyance populaire se rattachent les traditions les plus merveilleuses. C'est à sa source que les poètes allemands ont puisé les sujets de leurs plus belles inspirations. L'Italie est ordinairement la scène choisie par eux, et le héros de l'aventure est quelque chevalier allemand qui, autant à cause des charmes de sa jeunesse qu'à cause de son inexpérience, est attiré par de beaux démons et enlacé dans leurs filets trompeurs. Un beau jour d'automne, le chevalier se promène seul, loin de toute habitation, rêvant aux forêts de son pays et à la blonde jeune fille qu'il a laissée sur la terre natale, le jeune freluquet! Tout à coup, il rencontre une statue et s'arrête comme ébahi. Ne serait-ce pas la déesse de la beauté? Il est face à face avec elle, et son jeune cœur est sous l'attrait du charme

antique. En croira-t-il ses yeux? Jamais il n'a vu de formes aussi gracieuses. Il pressent sous ce marbre une vie plus ardente que celle qui coule sous les joues empourprées des jeunes filles de son pays. Ces yeux blancs lui dardent des regards à la fois si voluptueux et si langoureusement tristes que sa poitrine se gonfle d'amour et de pitié, de pitié et d'amour. Dès lors il erre souvent à travers les ruines, et l'on s'étonne de ne plus le voir assister ni aux orgies des buveurs ni aux jéux des chevaliers. Ses promenades deviennent bientôt le sujet de bruits étranges. Un matin, le jeune fou rentre précipitamment dans son hôtellerie, le visage pâle et décomposé; il solde ce qu'il doit, fait sa valise et se hâte de repasser les Alpes.

Que lui est-il donc advenu?

Un jour, dit-on, il s'achemina plus tard que de coutume vers les ruines qu'il chérissait tant. Le soleil était couché, et les ombres de la nuit lui voilaient les lieux où chaque jour il contemplait pendant des heures entières la statue de sa belle déesse. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il se trouva en face d'une villa qu'il n'avait jamais aperçue dans cette contrée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit sortir des valets qui vinrent, flambeaux en main, l'inviter à y passer la nuit! Cet étonnement redoubla lorsqu'au milieu d'une salle vaste et éclairée il aperçut, se promenant seule, une femme qui, dans sa taille et ses traits, offrait la plus intime ressemblance avec la belle statue de ses amours. Elle lui ressemblait d'autant plus qu'elle était revêtue d'une mousseline éclatante de blancheur, et que son visage était extrêmement pâle. Le chevalier l'ayant saluée avec courtoisie, elle le regarda longtemps avec une gravité silencieuse, puis elle lui demanda s'il avait faim. Bien que le chevalier sentît battre fortement son cœur, il avait néanmoins un estomac germanique. Après une course aussi longue, il sentait le désir de se sustenter quelque peu, et il ne refusa pas les offres de la belle dame. Celle-ci lui prit donc amicalement la main, et il la suivit à travers les salles vastes et sonores, qui, malgré toute leur splendeur, laissaient apercevoir je ne sais quelle désolation effrayante. Les girandoles jetaient un jour blafard sur les murs, le long desquels des fresques bariolées représentaient toutes sortes d'histoires païennes, comme les amours de Pâris et

d'Hélène, de Diane et d'Endymion, de Calypso et d'Ulysse. De grandes fleurs fantastiques balançaient leurs tiges dans des vases de marbre rangés devant les fenêtres, et elles exhalaient une odeur cadavérique et vertigineuse. Le vent gémissait dans les cheminées comme le râle d'un mourant. Une fois arrivés dans la salle à manger, la belle dame se plaça vis-à-vis du chevalier, se fit son échanson, et lui présenta en souriant les mets les plus exquis. Que de choses durent paraître étranges à notre naïf Allemand! Quand il vint à demander le sel, qui manquait sur la table, un tressaillement presque hideux contracta la blanche face de son hôtesse, et ce ne fut que sur les instances réitérées du chevalier que, visiblement contrariée, elle ordonna à ses domestiques d'apporter la salière. Ceux-ci la placèrent en tremblant sur la table, et la renversèrent presque à moitié. Cependant le vin généreux qui glissait comme du feu dans le gosier tudesque de notre jeune homme apaisa les secrètes terreurs dont parfois il se sentait saisi. Bientôt il devint confiant, son humeur prit une teinte joviale, et lorsque la belle dame lui demanda s'il savait ce que c'était qu'aimer, il lui répondit par des baisers de flamme. Pris d'amour et peut-être de vin aussi, il s'endormit bientôt sur le sein de sa belle. Des rêves confus, semblables à ces visions qui nous apparaissent dans le délire d'une fièvre chaude, ne tardèrent pas à se croiser dans son esprit. Tantôt c'était sa vieille grand'mère, assise dans un vaste fauteuil, marmottant précipitamment une prière. Tantôt c'étaient les rires moqueurs d'énormes chauves-souris qui, tenant des flambeaux dans leurs griffes, voltigeaient autour de lui, et dans lesquelles, en les regardant de plus près, il croyait reconnaître les domestiques qui l'avaient servi à table. Enfin il rêva que sa belle hôtesse s'était transformée en un monstre ignoble, et que lui-même, en proie aux vives angoisses de la mort, il lui tranchait la tête. Ce ne fut que le lendemain, bien avant dans la matinée, que le chevalier sortit de son sommeil léthargique ; mais à la place de cette superbe villa où il croyait avoir passé la nuit, il ne trouva que les ruines qu'il avait hantées chaque jour, et il s'aperçut avec effroi que la statue de marbre qu'il aimait tant était tombée du haut de son piédestal, et que sa tête, détachée du tronc, gisait à ses pieds.

Le récit qui va suivre présente à peu près le même caractère. — Un jeune chevalier qui, en compagnie de quelques amis, jouait à la paume dans une villa près de Rome, ôte son anneau qui le gênait, et le plaça au doigt d'une statue, afin qu'il ne se perdît pas. Le jeu ayant cessé, le jeune homme revint à la statue, qui représentait une déesse païenne ; mais, quel ne fut pas son effroi ! le doigt de cette femme de marbre s'était recourbé, et il ne pouvait retirer son anneau qu'en lui brisant la main, ce qu'une pitié secrète l'empêcha de faire. Il courut conter cette merveille à ses compagnons, les invitant à venir juger de l'événement par leurs propres yeux ; mais, à peine revenu avec eux près de la statue, il s'aperçut que le doigt de celle-ci s'était redressé, et que l'anneau avait disparu. Quelque temps après, notre chevalier se décida à recevoir le sacrement du mariage, et ses noces furent célébrées ; mais, la nuit même du mariage, au moment où il allait se coucher, une femme qui, par sa taille et par ses traits, ressemblait parfaitement à la statue dont nous venons de parler, s'avança vers lui et lui dit que l'anneau placé à son doigt les avait fiancés, qu'il lui appartenait désormais comme époux légitime. En vain le chevalier se défendit contre cette singulière assertion : la femme païenne se plaça entre lui et celle qu'il avait épousée, toutes les fois qu'il voulut approcher de cette dernière, en sorte qu'il dut cette nuit-là renoncer à toutes les joies nuptiales. Il en fut de même pour la seconde et la troisième nuit. Le chevalier devint profondément soucieux. Personne ne put lui venir en aide, et les plus dévots eux-mêmes hochèrent la tête ; enfin il entendit parler d'un prêtre nommé Palumnus, qui avait maintes fois déjà rendu de bons services contre les maléfices des démons. Il alla donc le trouver, mais le prêtre se fit prier longtemps avant de lui promettre assistance, parce que, prétendait-il, il exposerait sa propre personne aux plus grands dangers. Il finit cependant par tracer quelques caractères inconnus sur un petit morceau de parchemin, et par donner les instructions nécessaires à notre ensorcelé. D'après celles-ci, le chevalier devait se placer à minuit dans un certain carrefour, aux environs de Rome, où il verrait passer les plus bizarres apparitions ; mais il devait rester impassible et ne pas se laisser effrayer de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Seulement, au moment

où il apercevrait la femme au doigt de laquelle il avait placé son anneau, il aurait à s'avancer vers elle et à lui présenter le morceau de parchemin. Le chevalier se soumit à ces ordres. Son cœur battait avec force lorsqu'à minuit sonnant il se trouva au carrefour désigné, et qu'il vit défiler l'étrange cortège. C'étaient des hommes et des femmes pâles, magnifiquement vêtus d'habits de fête de l'époque païenne; les uns portaient des couronnes d'or, les autres des couronnes de laurier sur un front tristement incliné vers la poitrine ; on en voyait aussi marchant avec inquiétude, chargés de toutes sortes de vases d'argent et d'autres ustensiles qui appartenaient aux sacrifices dans les anciens temples. Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs, et puis, sur un magnifique char triomphal, chamarrée de pourpre et couronnée de roses, s'avançait une déesse haute de stature et éblouissante de beauté. Le chevalier s'approcha d'elle, et lui présenta le parchemin du prêtre Palumnus, car il venait de la reconnaître pour celle qui possédait son anneau. La déesse eut à peine entrevu les caractères tracés sur le parchemin que, levant les mains au ciel, elle poussa un cri lamentable. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle s'écria avec désespoir : « Cruel prêtre Palumnus ! tu n'es donc pas encore satisfait des maux que tu nous as précédemment infligés ! Mais tes persécutions auront bientôt un terme, cruel prêtre Palumnus ! » Et elle rendit l'anneau au chevalier, qui, la nuit suivante, ne rencontra plus d'obstacles à son union nuptiale. Quant au prêtre Palumnus, il mourut trois jours après cet événement.

J'ai lu cette histoire pour la première fois dans le *Mons Veneris* de Kornmann. Il y a peu de temps, je l'ai retrouvée citée, dans un livre absurde sur la sorcellerie, par Delrio, qui l'a extraite d'un ouvrage espagnol ; elle est probablement d'origine ibérique. L'ouvrage de Kornmann est la source la plus importante à consulter pour le sujet que je traite. Il y a bien longtemps qu'il ne m'est tombé sous la main, et je n'en peux parler que par souvenir ; mais cet opuscule d'à peu près deux cents à deux cent cinquante pages, avec ses vieux et charmants caractères gothiques, est toujours présent à mon esprit. Il peut avoir été imprimé vers le milieu du XVIIe siècle. Le chapitre des *Esprits élé-*

mentaires y est traité de la manière la plus approfondie, et l'auteur y a rattaché des récits merveilleux sur la montagne de Vénus. A l'exemple de Kornmann, j'ai dû, au sujet des esprits élémentaires, parler également de la transformation des anciennes divinités. Non, ces dernières ne sont point de simples spectres ! car, comme je l'ai proclamé plus d'une fois, ces dieux ne sont pas morts, ce sont des êtres incréés, immortels, qui, après le triomphe du Christ, ont été forcés de se retirer dans les ténèbres souterraines. La tradition allemande relative à Vénus, comme déesse de la beauté et de l'amour, présente un caractère tout particulier ; c'est du romanesque classique. Suivant les légendes germaniques, Vénus, après la destruction de ses temples, se serait réfugiée au fond d'une montagne mystérieuse, où elle mène joyeuse vie en compagnie des sylvains et des sylphides les plus lestes, des dryades et des hamadryades les plus avenantes et de maints héros célèbres qui ont disparu de la scène du monde d'une manière mystérieuse. D'aussi loin que vous approchez de ce séjour de Vénus, vous entendez des rires bruyants et des sons de guitare qui, semblables à des filets invisibles, enlacent votre cœur et vous attirent vers la montagne enchantée. Par bonheur pour vous, un vieux chevalier, nommé le fidèle Eckart, fait bonne faction à l'entrée de la montagne. Immobile comme une statue, il est appuyé sur un grand sabre de bataille ; mais sa tête blanche comme la neige tremblote toujours, et vous avertit tristement des dangers voluptueux qui vous attendent. Il y en a qui s'en effraient à temps ; d'autres n'écoutent point la voix chevrotante du fidèle Eckart, et se précipitent éperdument dans l'abîme des joies damnées. Pendant quelque temps, tout marche à souhait, mais l'homme n'aime pas toujours à rire : parfois il devient silencieux et grave, et pense au temps passé, car le passé est la patrie de son âme. Il se prend à regretter cette patrie, il voudrait de nouveau éprouver les sentiments d'autrefois, ne fût-ce que des sentiments de douleur. Voilà ce qui arriva à Tannhæuser, au rapport d'une chanson qui est un des monuments linguistiques les plus curieux que la tradition ait conservés dans la bouche du peuple allemand. J'ai lu cette chanson pour la première fois dans l'ouvrage de Kornmann. Prétorius la lui a empruntée presque littéralement, et c'est d'après lui

que les compilateurs du *Wunderhorn* (1) l'ont réimprimée. Il est difficile de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remonte la tradition du Tannhæuser. On la retrouve déjà sur des pages volantes des plus anciennement imprimées. Il en existe une version moderne, qui n'a de commun avec le poème original qu'une certaine vérité de sentiment. Comme j'en possède sans nul doute le seul exemplaire, je vais publier ici ce *Tannhæuser* modernisé :

Bons chrétiens, ne vous laissez pas envelopper dans les filets de Satan; c'est pour édifier votre âme que j'entonne la chanson de Tannhæuser.

Le noble Tannhæuser, ce brave chevalier, voulait goûter amours et plaisirs, et il se rendit à la montagne de Vénus, où il resta sept ans durant.

« O Vénus, ma belle dame, je te fais mes adieux. Ma gracieuse mie, je ne veux plus demeurer avec toi; tu vas me laisser partir.

— Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne m'as pas embrassée aujourd'hui. Allons, viens vite m'embrasser, et dis-moi ce dont tu as à te plaindre.

» N'ai-je pas versé chaque jour dans ta coupe les vins les plus exquis, et n'ai-je pas chaque jour couronné ta tête de roses?

— O Vénus, ma belle dame, les vins exquis et les tendres baisers ont rassasié mon cœur; j'ai soif de souffrances.

» Nous avons trop plaisanté, trop ri ensemble; les larmes me font envie maintenant, et c'est d'épines et non de roses que je voudrais voir couronner ma tête.

— Tannhæuser, mon brave chevalier, tu me cherches noise; tu m'as pourtant juré plus de mille fois de ne jamais me quitter.

» Viens, passons dans ma chambrette; là nous nous livrerons à d'amoureux ébats. Mon beau corps blanc comme le lis égaiera ta tristesse.

— O Vénus, ma belle dame, tes charmes resteront éternellement jeunes; il brûlera autant de cœurs pour toi qu'il en a déjà brûlé.

» Mais, lorsque je songe à tous ces dieux et à tous ces héros que tes appas ont charmés, alors ton beau corps blanc comme le lis commence à me répugner.

» Ton beau corps blanc comme le lis m'inspire presque du dégoût, quand je songe combien d'autres s'en réjouiront encore.

— Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne devrais pas me parler de la sorte ; j'aimerais mieux te voir me battre, comme tu l'a fait maintes fois.

» Oui, j'aimerais mieux te voir me battre, chrétien froid et

(1) *Des Knaben Wunderhorn*, recueil de poésies populaires publié par L. Achim von Arnim et Clemens Brentano.

ingrat, que de m'entendre jeter à la face des insultes qui humilient mon orgueil et me brisent le cœur.

» C'est pour t'avoir trop aimé que tu me tiens sans doute de tels propos. Adieu, pars donc, je te le permets; je vais moi-même t'ouvrir la porte. »

*

A Rome, à Rome, dans la sainte ville, l'on chante et l'on sonne les cloches; la procession s'avance solennellement, et le pape marche au milieu.

C'est Urbain, le pieux pontife; il porte la tiare, et la queue de son manteau de pourpre est portée par de fiers barons.

« O saint père! pape Urbain, tu ne quitteras pas cette place sans avoir entendu ma confession et m'avoir sauvé de l'enfer. »

La foule élargit son cercle; les chants religieux cessent. Quel est ce pèlerin pâle et effaré, agenouillé devant le pape?

« O saint père! pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourments de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin.

» Je me nomme le noble Tannhæuser. Je voulais goûter amours et plaisirs, et je me rendis à la montagne de Vénus, où je restai sept ans durant.

» Dame Vénus est une belle femme, pleine de grâce et de charmes; sa voix est suave comme le parfum des fleurs.

» Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une fleur pour en aspirer les doux parfums, mon âme voltigeait autour de ses lèvres roses.

» Les boucles de ses cheveux noirs et sauvages tombaient sur sa douce figure; et lorsque ses grands yeux me regardaient, ma respiration s'arrêtait.

» Lorsque ses grands yeux me regardaient, je restais comme enchaîné, et c'est à grand'peine que je me suis échappé de la montagne.

» Je me suis échappé de la montagne; mais les regards de la belle dame me poursuivent partout; ils me disent: Reviens, reviens!

» Le jour, je suis semblable à un pauvre spectre; la nuit, ma vie se réveille, mon rêve me ramène auprès de ma belle dame; elle est assise près de moi, et elle rit.

» Elle rit, si heureuse et si folle, et avec des dents si blanches! Oh! quand je songe à ce rire, mes larmes coulent aussitôt.

» Je l'aime d'un amour sans bornes. Il n'est pas de frein à cet amour; c'est comme la chute d'un torrent dont on ne peut arrêter les flots.

» Il tombe de roche en roche, mugissant et écumant, et il se romprait mille fois le cou plutôt que de ralentir sa course.

» Si je possédais le ciel entier, je le donnerais à ma dame Vénus ; je lui donnerais le soleil, je lui donnerais la lune, je lui donnerais toutes les étoiles.

» Mon amour me consume, et ses flammes sont effrénées. Seraient-ce là déjà le feu de l'enfer et les peines brûlantes des damnés ?

« O saint père! pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais moi aux tourments de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin ! »

Le pape lève les mains au ciel et dit en soupirant : « Infortuné Tannhæuser, le charme dont tu es possédé ne peut être rompu.

» Le diable qui a nom Vénus est le pire de tous les diables, et je ne pourrai jamais t'arracher à ses griffes séduisantes.

» C'est avec ton âme qu'il faut racheter maintenant les plaisirs de la chair. Tu es réprouvé désormais et condamné aux tourments éternels. »

*

Le noble chevalier Tannhæuser marche vite, si vite qu'il en a les pieds écorchés, et il rentre à la montagne de Vénus vers minuit.

Dame Vénus se réveille en sursaut, sort promptement de sa couche, et bientôt enlace dans ses bras son bien-aimé.

Le sang sort de ses narines, ses yeux versent des larmes, et elle couvre de sang et de larmes le visage de son bien-aimé.

Le chevalier se met au lit sans mot dire, et dame Vénus se rend à la cuisine pour lui faire la soupe.

Elle lui sert la soupe, elle lui sert le pain, elle lave ses pieds blessés, elle peigne ses cheveux hérissés, et se met doucement à rire.

« Tannhæuser, mon brave chevalier, tu es resté longtemps absent. Dis-moi quels sont les pays que tu as parcourus?

— Dame Vénus, ma belle mie, j'ai visité l'Italie ; j'avais des affaires à Rome, j'y suis allé, et puis je suis revenu en hâte auprès de toi.

» Rome est bâtie sur sept collines; il y coule un fleuve qui s'appelle le Tibre. A Rome, je vis le Pape ; le Pape te fait dire bien des choses.

» Pour revenir de Rome, j'ai passé par Florence ; j'ai traversé Milan et escaladé hardiment les Alpes.

» Pendant que je traversai les Alpes, la neige tombait, les lacs bleus me souriaient, les aigles croassaient.

» Du haut du Saint-Gothard j'entendis ronfler la bonne Allemagne ; elle dormait là-bas du sommeil du juste, et sous la sainte et digne garde de ses chers roitelets.

» J'avais hâte de revenir auprès de toi, dame Vénus, ma mie. On est bien ici, et je ne quitterai plus jamais ta montagne. »

Je ne veux en imposer au public ni en vers ni en prose,

et j'avoue franchement que le poème qu'on vient de lire est de mon propre cru, et qu'il n'appartient pas à quelque *Minnesinger* du moyen âge. Cependant je suis tenté de faire suivre ici le poème primitif dans lequel le vieux poète a traité le même sujet. Ce rapprochement sera très intéressant et très instructif pour le critique qui voudrait voir de quelle manière différente deux poètes de deux époques tout à fait opposées ont traité la même légende, tout en conservant la même facture, le même rythme et presque le même cadre. L'esprit des deux époques doit distinctement ressortir d'un pareil rapprochement, et ce serait pour ainsi dire de l'anatomie comparée en littérature. En effet, en lisant en même temps ces deux versions, on voit combien chez l'ancien poète prédomine la foi antique, tandis que chez le poète moderne, né au commencement du XIXe siècle, se révèle le scepticisme de son époque; l'on voit combien ce dernier, qui n'est dompté par aucune autorité, donne un libre essor à sa fantaisie, et n'a en chantant aucun autre but que de bien exprimer dans ses vers des sentiments purement humains. Le vieux poète, au contraire, reste sous le joug de l'autorité cléricale ; il a un but didactique, il veut illustrer un dogme religieux, il prêche la vertu de la charité et le dernier mot de son poème, c'est de démontrer l'efficacité du repentir pour la rémission de tout péché; le pape lui-même est blâmé pour avoir oublié cette haute vérité chrétienne, et par le bâton desséché qui reverdit entre ses mains, il reconnaît, mais trop tard, l'incommensurable profondeur de la miséricorde divine. Voici les paroles du vieux poète :

Mais à présent je veux commencer; nous voulons chanter Tannhæuser et ce qui lui est arrivé de merveilleux avec dame Vénus.

Tannhæuser était un bon chevalier ; il voulait voir de grandes merveilles; alors il alla dans la montagne de Vénus, où il y avait de belles femmes.

« Tannhæuser, mon bon chevalier, je vous aime, vous ne devez pas l'oublier ; vous m'avez juré de ne jamais me quitter.

— Vénus, ma belle dame, je ne l'ai pas fait, il faut que j'y contredise; car personne que vous ne le dit, aussi vrai que Dieu me soit en aide.

— Tannhæuser, mon bon chevalier, qu'est-ce que vous me dites? Vous devez rester avec nous; je vous donnerai une de mes compagnes pour votre épouse.

— Si je prends une autre femme que celle que je porte dans mon cœur, il me faudra brûler éternellement dans le feu de l'Enfer.

— Tu me parles beaucoup du feu de l'Enfer, cependant tu ne l'as pas éprouvé. Pense à ma bouche rose qui rit à toute heure.

— De quel avantage peut m'être ta bouche rose? elle m'est très dangereuse. Donne-moi congé, ô Vénus, ma tendre dame! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les femmes.

— Tannhæuser, mon bon chevalier, si vous voulez avoir congé je ne veux pas vous le donner. Oh! restez, noble et doux chevalier, et rafraîchissez votre âme.

— Mon âme est devenue malade. Je ne veux pas rester plus longtemps. Donnez-moi congé, ô tendre dame! donnez-moi congé de votre corps superbe.

— Tannhæuser, mon bon chevalier, ne parlez pas ainsi, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allons dans ma chambrette nous adonner aux jeux intimes de l'amour.

— Votre amour m'est devenu pénible. J'ai dans l'idée, ô Vénus, ma noble et tendre demoiselle, que vous êtes une diablesse.

— Tannhæuser, ah! pourquoi parlez-vous ainsi? tenez-vous à m'injurier? Si vous devez rester plus longtemps avec nous, vous aurez à payer cette parole.

» Tannhæuser, si vous voulez avoir votre congé, prenez congé de mes chevaliers, et partout où vous irez dans le pays, vous devez célébrer ma louange. »

Tannhæuser sortit de la montagne plein de chagrin et de repentir : « Je veux aller à Rome, la ville pieuse, et me confier entièrement dans le Pape.

» Je me mets joyeusement en route, à la garde de Dieu, pour aller trouver un pape qui s'appelle Urbain, et pour voir s'il voudra me prendre sous sa sainte protection.

» O saint pape Urbain, mon père spirituel, je m'accuse envers vous des péchés que j'ai commis, comme je vais vous l'énoncer.

» J'ai été pendant une année entière chez Vénus, la belle dame; maintenant je veux me confesser et faire pénitence, pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu. »

Le pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche : « Quand ce bâton portera des feuilles, tes péchés te seront pardonnés.

— Si je ne devais plus vivre qu'un an, un an sur cette terre, je voudrais me repentir et faire pénitence pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu. »

Le chevalier repartit de la ville plein de chagrin et de souffrances : « Marie, ô sainte Mère, Vierge immaculée, puisqu'il faut me séparer de toi,

» Je vais rentrer dens la montagne, à tout jamais et sans fin, auprès de Vénus, ma tendre dame ou Dieu m'envoie.

— Soyez le bienvenu, mon bon Tannhæuser; je vous ai regretté

bien longtemps; soyez le bienvenu, mon bien-aimé chevalier, mon héros qui m'êtes si fidèlement revenu. »

Bientôt après, au troisième jour, le bâton du pape commença à reverdir; alors on envoya des messagers dans tous les pays où Tannhæuser était venu.

Il était rentré dans la montagne, où il doit rester maintenant jusqu'au jugement dernier, quand Dieu l'appellera.

C'est ce que jamais prêtre ne doit faire, — plonger un homme dans la désolation; quand il veut se repentir et faire pénitence, ses péchés doivent lui être pardonnés.

Comme cela est magnifique! Déjà au début du poème nous trouvons un effet merveilleux. Le poète nous donne la réponse de dame Vénus, sans avoir rapporté auparavant la demande de Tannhæuser, laquelle provoque cette réponse. Par cette ellipse, notre imagination gagne un champ plus libre, et nous suggère tout ce que Tannhæuser aurait pu dire, et ce qui était peut-être très difficile à résumer en quelques mots. Malgré sa candeur et sa piété du moyen âge, l'ancien poète a su peindre les séductions fatales et les allures dévergondées de dame Vénus. Un auteur moderne et perverti n'aurait pas mieux dessiné la physionomie de cette femme-démon, de cette diablesse de femme qui, avec toute sa morgue olympienne et la magnificence de sa passion, n'en trahit pas moins la femme galante; c'est une courtisane céleste et parfumée d'ambroisie, c'est une divinité aux camélias, et pour ainsi dire une déesse entretenue. Si je fouille dans mes souvenirs, je dois l'avoir rencontrée un jour en passant par la place Bréda, qu'elle traversait d'un pas délicieusement leste; elle portait une petite capote grise d'une simplicité raffinée, et elle était enveloppée du menton jusqu'aux talons dans un magnifique châle des Indes, dont la pointe frisait le pavé. « Donnez-moi la définition de cette femme, dis-je à M. de Balzac, qui m'accompagnait. — C'est une femme entretenue, répondit le romancier. » — Moi j'étais plutôt d'avis que c'était une duchesse. D'après les renseignements d'un commun ami qui arriva, nous reconnûmes que nous avions raison tous les deux,

Aussi bien que le caractère de dame Vénus, le vieux poète a su rendre celui de Tannhæuser, de ce bon chevalier qui est le chevalier Des Grieux du moyen-âge. Quel beau trait est-ce encore quand, dans le milieu du poème, Tann-

hæuser tout à coup commence à parler au public en son propre nom, et qu'il nous raconte ce que plutôt le poète devrait raconter, c'est-à-dire comme il parcourt le monde en désespéré ! Cela a pour nous l'air de la gaucherie d'un poète inculte, mais de pareils accents produisent dans leur naïveté des effets merveilleux.

Le poème de *Tannhæuser* a été écrit, selon toute apparence, peu de temps avant la Réformation ; la légende qui en fait le sujet ne remonte pas beaucoup plus haut, et ne lui est peut-être antérieure que d'un siècle à peine. Ainsi dame Vénus n'apparaît que très tard dans les traditions populaires de l'Allemagne, tandis que d'autres divinités, par exemple Diane, sont connues dès le commencement du moyen âge. Au VIe et au VIIe siècle, Diane figure déjà comme un génie malfaisant dans les décrets des évêques. Depuis lors, on la représente d'ordinaire à cheval, elle qui autrefois, gracieusement chaussée et légère comme la biche qu'elle poursuivait, parcourait à pied les forêts de l'ancienne Grèce. Pendant quinze cents ans, on fait prendre successivement à cette divinité les figures les plus diverses, et en même temps son caractère subit le changement le plus complet. — Ici se présente à mon esprit une observation dont le développement offrirait une matière suffisante pour les plus intéressantes recherches. Toutefois, je me bornerai à l'indiquer et à ouvrir la voie à des érudits sans travail, ouvriers de la pensée en grève. Je me contenterai de faire remarquer en peu de mots que, lors de la victoire définitive du christianisme, c'est-à-dire au IIIe et au IVe siècle, les anciens dieux païens se virent aux prises avec les embarras et les nécessités qu'ils avaient déjà éprouvés dans les temps primitifs, c'est-à-dire à cette époque révolutionnaire où les Titans, forçant les portes du Tartare, entassèrent Pélion sur Ossa et escaladèrent l'Olympe. Ils furent contraints de fuir ignominieusement, ces pauvres dieux et déesses, avec toute leur cour, et ils vinrent se cacher parmi nous sur la terre, sous toutes sortes de déguisements. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Egypte, où, pour plus de sûreté, ils revêtirent la forme d'animaux, comme Hérodote nous l'apprend. C'est tout à fait de la même manière que les divinités du paganisme durent prendre la fuite et chercher leur salut sous des travestissements de toute espèce et dans les ca-

chettes les plus obscures, lorsque le vrai Dieu parut avec la croix, et que les iconoclastes fanatiques, la bande noire des moines, brisèrent les temples et lancèrent l'anathème contre les dieux proscrits. Un grand nombre de ces émigrés olympiens, qui n'avaient plus ni asile ni ambroisie, durent avoir recours à un honnête métier terrestre pour gagner au moins de quoi vivre. Quelques-uns d'entre eux, dont on avait confisqué les biens et les bois sacrés, furent même forcés de travailler comme simples journaliers chez nous, en Allemagne, et de boire de la bière au lieu de nectar. Dans cette extrémité, Apollon paraît s'être résigné à entrer au service d'éleveurs de bestiaux ; de même qu'autrefois il avait gardé les vaches du roi Admète, il vécut comme berger dans la Basse-Autriche, mais ses chants harmonieux éveillèrent les soupçons d'un moine savant, qui reconnut en lui un ancien dieu païen et le livra aux tribunaux ecclésiastiques. Soumis à la torture, il avoua qu'il était le dieu Apollon. Il demanda la permission de jouer de la lyre et de chanter une dernière fois avant d'être conduit au supplice. Or il joua d'une manière si attendrissante, il y avait dans son chant un charme si puissant, et de plus il était si beau de taille et de visage que toutes les femmes pleurèrent, il y en eut même qui tombèrent malades à la suite de cette émotion. Au bout d'un certain temps, on voulut retirer le corps de la tombe pour lui enfoncer un pieu dans le ventre : on croyait qu'il avait dû être un vampire, et que les femmes malades se guériraient par l'emploi de ce remède domestique, d'une efficacité généralement reconnue ; mais lorsqu'on ouvrit le tombeau, il était vide.

Quant à Mars, l'ancien dieu de la guerre, je serais assez disposé à croire qu'au temps de la féodalité il aura poursuivi ses anciennes habitudes en qualité de chevalier-brigand. Le long Schimmelpfenning, neveu du bourreau de Munster, le rencontra à Bologne comme maître des hautes œuvres. Quelque temps après, Mars servit sous les ordres du général Frondsberg comme lansquenet, et il assista à la prise de Rome. A coup sûr il dut y ressentir de cruels chagrins en voyant détruire si ignominieusement sa ville chérie et les temples où il avait été adoré lui-même, ainsi que les temples des dieux ses cousins.

Le sort de Bacchus, le beau Dionysos, après la grande

déconfiture, a été plus heureux que celui de Mars et d'Apollon. Voici ce que raconte à ce sujet la légende du moyen âge : — Dans le Tyrol, il y a des lacs très étendus, environnés de forêts dont les arbres s'élèvent jusqu'au ciel et se reflètent avec magnificence dans les flots azurés. Des bruits si mystérieux sortent des eaux et des bois qu'on est étrangement ému lorsqu'on se promène seul dans ces lieux. Sur le bord d'un de ces lacs se trouvait la cabane d'un jeune homme qui vivait du produit de la pêche et qui exerçait en outre le métier de batelier, lorsqu'un voyageur voulait traverser le lac. Il avait une grande barque amarrée à un vieux tronc d'arbre, non loin de sa demeure. Un jour, au temps de l'équinoxe d'automne, il entendit, vers minuit, frapper à sa fenêtre. Quand il eut franchi le seuil de sa porte, il aperçut trois moines qui avaient le capuchon rabattu sur la tête et qui paraissaient être très pressés. L'un d'eux le pria en toute hâte de leur prêter sa barque, et lui promit de la lui ramener au bout de quelques heures au même endroit. Les moines étaient à trois ; le pêcheur, qui, en de telles circonstances, ne pouvait guère hésiter, démarra sa barque, et lorsque les trois voyageurs qui y étaient montés voguèrent sur le lac, il rentra dans sa cabane, où il se recoucha. Jeune comme il était, il ne tarda pas à se rendormir ; mais quelques heures après, il fut réveillé par les moines, qui étaient de retour. Quand il les eut rejoints, l'un d'eux lui mit dans la main une pièce d'argent pour lui payer la traversée, ensuite tous les trois s'éloignèrent en toute hâte. Le pêcheur alla visiter sa barque, qu'il trouva solidement amarrée, et se secoua fortement, comme on fait en hiver pour se réchauffer les membres engourdis, car il se sentait pris d'un frisson, mais ce n'était pas par l'influence de l'air frais de la nuit. Une étrange sensation de froid lui avait couru par tout le corps et lui avait presque transi le cœur au moment où le moine lui avait touché la main en lui remettant la pièce de monnaie : les doigts du moine étaient froids comme la glace. Pendant longtemps, le pêcheur se rappela cette circonstance ; mais la jeunesse finit toujours par se débarrasser des souvenirs sinistres, et le pêcheur ne pensait plus à cet événement, lorsque, l'année suivante, au même jour de l'équinoxe, on heurta de nouveau vers minuit à la fenêtre de sa cabane. C'étaient les moines de l'année dernière,

et qui étaient tout aussi pressés qu'alors. Ils requirent de nouveau la barque, et le jeune homme la leur confia cette fois avec moins d'hésitation. Lorsque au bout de quelques heures les voyageurs furent de retour et que l'un d'eux, pour payer le péage au pêcheur, lui mit dans la main une pièce d'argent, celui-ci sentit de nouveau avec effroi les doigts glacés du moine, et le même événement se renouvela tous les ans au même équinoxe.

La septième année, aux approches de cette époque, le jeune pêcheur éprouva le plus vif désir de pénétrer le mystère qui se cachait sous les trois frocs, et il voulut à tout prix satisfaire sa curiosité. Il déposa au fond de la barque un amas de filets pour s'en faire une cachette où il pût se glisser pendant que les moines monteraient à bord. Les trois mystérieux voyageurs arrivèrent en effet à l'heure où ils étaient attendus, et notre pêcheur réussit à se cacher lestement sous les filets et à prendre part à la traversée. A son grand étonnement, celle-ci dura fort peu de temps, tandis que d'ordinaire il lui fallait plus d'une heure pour arriver au rivage opposé du lac. Son étonnement redoubla lorsque, dans cette contrée qui lui était parfaitement connue, il aperçut une clairière qu'il n'avait jamais vue auparavant, et qui était entourée d'arbres dont l'espèce paraissait appartenir à une végétation étrangère. Des lampes innombrables étaient suspendues aux branches de ces arbres : sur des socles élevés étaient placés des vases où flamboyait la résine des bois; de plus, la lune jetait une clarté si vive, que le jeune homme put voir aussi distinctement qu'en plein jour la foule qui s'était réunie en ces lieux. Il y avait là quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous d'une beauté remarquable, quoique leurs visages eussent la blancheur du marbre. Cette circonstance, jointe au choix des vêtements, — c'étaient des tuniques blanches relevées très haut, avec une bordure de pourpre, — leur donnait l'aspect de statues ambulantes. Les femmes avaient orné leur tête de pampre naturel ou fabriqué avec du fil d'argent; leurs cheveux, tressés en forme de couronne, laissaient retomber un flot de boucles ondoyant sur leurs épaules. Les jeunes gens avaient également le front ceint de pampre. Des hommes et des femmes, agitant des bâtons dorés, autour desquels s'enroulaient des ceps de vigne, accoururent pour donner la bien-

venue aux nouveaux arrivés. Un de ceux-ci rejeta son capuchon et son froc, et l'on vit paraître un personnage grotesque, dont la face, hideusement lubrique et lascive, grimaçait entre deux oreilles pointues, semblables à celles d'un bouc, tandis que son corps montrait une exagération de virilité aussi risible que repoussante. Le second moine se dépouilla également de son habit monacal, et l'on vit un gros homme dont l'obésité énorme excita l'hilarité des femmes qui posèrent en riant une couronne de roses sur sa tête chauve. Les figures des deux moines étaient d'un blanc de marbre comme celle des autres assistants, et l'on remarqua la même blancheur sur le visage du troisième moine, lorsqu'il souleva son capuchon d'un air goguenard. Quand il eut dénoué la vilaine corde qui lui servait de ceinture, et qu'il eut jeté loin de lui, avec un mouvement de dégoût, son pieux et sale vêtement de capucin, ainsi que le rosaire et le crucifix qui y étaient attachés, alors on vit paraître, à demi couvert d'une tunique étincelante de diamants, un beau jeune homme aux plus belles formes : seulement ses hanches arrondies et sa taille trop grêle avaient quelque chose de féminin. Des lèvres légèrement bombées et des traits d'une mollesse indécise donnaient aussi au jeune homme une expression féminine; mais en même temps son visage portait l'empreinte d'une intrépidité hautaine, d'une âme mâle et héroïque. Dans la frénésie de leur enthousiasme, les femmes lui prodiguèrent des caresses, lui posèrent sur la tête une couronne de lierre, et lui jetèrent sur les épaules une magnifique peau de léopard. Au même instant arriva un char de triomphe en or, à deux roues et attelé de deux lions; le jeune homme y monta avec la majesté d'un roi, mais toujours le regard serein et insouciant. Il conduisait le féroce attelage avec des rênes d'or. A la droite du char marchait l'un de ses compagnons défroqués, celui à la face lubrique et lascive avec des oreilles de bouc, tandis qu'à gauche chevauchait le gros ventru à tête chauve, que les femmes, dans leur verve moqueuse, avaient placé sur un âne; il tenait à la main une coupe d'or qu'on lui remplissait constamment de vin. Le char s'avançait lentement; derrière tourbillonnaien les chœurs des hommes et des femmes, couronnés de pampre et se livrant au délire de la danse. Le char du triomphateur était précédé de sa chapelle : on y

voyait un beau jouvenceau aux joues rebondies, soufflant dans la double flûte; une jeune fille vêtue d'une tunique hardiment relevée jusqu'au-dessus des genoux, et frappant la peau du tambourin avec le revers de sa main, une autre, tout aussi gracieuse, tout aussi décolletée, qui faisait résonner le triangle; puis les trompettes, joyeux gaillards aux pieds fourchus, d'une figure avenante, mais impudique, sonnant leurs fanfares sur de bizarres cornes de bêtes ou sur des conques marines; ensuite les joueurs de luth.

Mais, cher lecteur, j'oublie que vous avez fait vos classes et que vous êtes parfaitement instruit; vous avez donc compris dès les premières lignes qu'il est question ici d'une bacchanale, d'une fête de Dionysos. Sur des bas-reliefs ou dans des gravures d'ouvrages archéologiques, vous avez vu assez souvent le pompeux cortège qui suit ce dieu païen. Versé comme vous l'êtes dans l'antiquité classique, vous ne seriez pas trop effrayé, si à minuit, au milieu de la solitude d'une forêt, la magnifique et fantasque apparition d'une marche triomphale de Bacchus se présentait tout à coup à vos regards, et que vous entendissiez le vacarme de cette cohue de spectres en goguette. Tout au plus éprouveriez-vous une espèce de saisissement voluptueux, un frisson esthétique, à l'aspect de ces gracieux fantômes sortis de leurs sarcophages séculaires et de dessous les ruines de leurs temples pour célébrer encore une fois les saints mystères du culte des plaisirs! Oui, c'est une orgie posthume : ces revenants gaillards, encore une fois, veulent fêter par des jeux et des chants la bienheureuse venue du fils de Sémélé, le rédempteur de la joie; encore une fois, ils veulent danser les danses des anciens temps, la polka du paganisme, le cancan de l'antiquité, ces danses riantes qu'on dansait sans jupon hypocrite, sans le contrôle d'un sergent de ville de la vertu publique, et où l'on s'abandonnait à l'ivresse divine, à toute fougue échevelée, désespérée, frénétique : *Evoe Bacche!* Comme je l'ai dit, mon cher lecteur, vous êtes un homme instruit et éclairé qu'une apparition nocturne de ce genre ne saurait épouvanter, pas plus que si c'était une fantasmagorie de l'Académie impériale de musique, évoquée par le génie poétique de M. Eugène Scribe, en collaboration avec le génie musical du célèbre *maestro* Giacomo Meyerbeer. Mais, hélas! notre pauvre batelier du Tyrol ne savait

pas un mot de mythologie. Il n'avait point fait la moindre étude classique ; aussi fut-il saisi d'effroi et de terreur quand il eut aperçu le beau triomphateur sur son char doré avec ses singuliers acolytes ; il frémit à la vue des gestes indécents, des bonds dévergondés des bacchantes, des faunes et des satyres, à qui le pied fourchu et les cornes donnaient particulièrement un air diabolique. Toute la blafarde assemblée ne lui parut qu'un congrès de vampires et de démons dont les maléfices tramaient la perte des chrétiens. Sa stupeur s'accrut quand il vit les ménades dans leurs postures impossibles et qui tiennent de la sorcellerie, lorsque, les cheveux épars, elles rejettent la tête en arrière, ne se maintenant en équilibre qu'à l'aide du thyrse. Le pauvre pêcheur fut pris d'un vertige quand il vit l'extase sinistre des corybantes qui se blessaient eux-mêmes avec leurs petites épées, cherchant la volupté dans la douleur de la chair. L'effroi du jeune homme devint de la stupéfaction lorsqu'il aperçut une bande de sylvains, de faunes et de satyres avinés, à la tête desquels s'avança une jeune femme débraillée et brillante de luxure qui portait sur une haute perche le fameux symbole égyptien que vous savez ; ce symbole ou plutôt cette hyperbole était couronnée de fleurs, et la belle dévergondée l'agitait avec des gestes impudiques, en psalmodiant à tue-tête un infâme cantique, auquel faisaient chorus ses compagnons velus avec leur gros rire et leurs gambades burlesques. En même temps, les accords de la musique de la procession triomphale, accords mollement tendres et désespérés à la fois, pénétrèrent dans le cœur du pauvre jeune homme comme autant de brandons enflammés ; — il se crut déjà embrasé du feu infernal, et il courut à toutes jambes vers sa barque, où il se blottit sous les filets. Ses dents claquaient, et il tremblait de tous ses membres, comme si Satan le tenait déjà par une jambe. Peu de temps après, les trois moines vinrent rejoindre la nacelle et poussèrent au large. Quand, arrivés à la rive opposée, ils descendirent à terre, le pêcheur sut se glisser avec tant d'agilité hors de sa cachette que les moines s'imaginèrent qu'il les avait attendus derrière les saules ; l'un d'eux, de ses doigts glacés, lui mit comme d'habitude une pièce d'argent dans la main, et tous les trois partirent en toute hâte.

Par le soin de son propre salut qu'il croyait compromis,

aussi bien que par sa sollicitude pour tous les bons chrétiens qu'il voulait préserver du danger, notre pêcheur se crut obligé de dénoncer cette mystérieuse histoire aux tribunaux ecclésiastiques. Le prieur d'un couvent de franciscains, dans le voisinage, jouissait d'une grande considération comme président d'un de ces tribunaux, et surtout comme savant exorciste. Le pêcheur prit la résolution de se rendre immédiatement auprès de ce digne homme. De grand matin, le soleil le vit en route pour le couvent, et bientôt, les yeux humblement baissés, il se trouva devant Sa Révérence le prieur, qui, revêtu du froc et le capuchon baissé sur le visage, était assis dans son grand fauteuil de bois sculpté. Le juge ecclésiastique resta dans son attitude méditative pendant que le batelier lui fit le récit de sa terrible histoire; quand il eut fini, il releva la tête; par ce brusque mouvement, son capuchon tomba en arrière, le pêcheur vit avec stupéfaction que Sa Révérence était l'un des trois moines qui traversaient tous les ans le lac. Il reconnut précisément celui qu'il avait vu la veille, sous la forme d'un démon païen, sur le char de victoire attelés de deux lions; c'était le même visage pâle, les mêmes traits d'une beauté régulière, les mêmes lèvres tendrement arrondies. Un bienveillant sourire se jouait autour de cette bouche, et bientôt en coulèrent avec l'accent le plus mélodieux ces paroles d'onction : « Très cher fils en Jésus-Christ, nous sommes tout disposé à croire que vous avez passé la nuit dernière en société avec le dieu Bacchus; votre fantastique vision en est une preuve suffisante. Nous nous garderons bien de dire du mal de ce dieu, bien des fois il nous fait oublier nos soucis, et il réjouit le cœur de l'homme; mais les dons que la bonté divine accorde aux humains sont différents : beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il y a des hommes qu'une douzaine de bouteilles ne sauraient abattre. En toute humilité chrétienne, j'avoue que je suis un de ces êtres d'élite, et j'en rends grâces au Seigneur. Il y a aussi des natures incomplètes et faibles qu'une seule chopine peut renverser, et il paraît, mon cher fils en Jésus-Christ, que vous êtes de ce nombre. Nous vous conseillons donc de n'absorber qu'avec mesure le jus doré de la treille, et de ne plus venir importuner les autorités ecclésiastiques avec les hallucinations d'un apprenti ivrogne. Nous vous con-

seillons en outre de ne point ébruiter l'histoire de votre dernière équipée, de bien tenir votre langue ; au cas contraire, le Saint-Office vous fera administrer par le bras séculier vingt-cinq coups de fouet bien comptés. Pour l'instant, mon très cher fils en Jésus-Christ, allez à la cuisine du couvent, où le frère cellérier et le frère cuisinier vous feront servir la collation du matin. » Là-dessus, Sa Révérence donna sa bénédiction au pêcheur, qui se dirigea tout abasourdi vers la cuisine. A la vue du frère cellérier et du frère cuisinier, il faillit tomber à la renverse : en effet c'étaient les deux compagnons nocturnes du prieur, les deux moines qui avaient traversé le lac avec lui ; le pêcheur reconnut la bedaine et la tête pelée de l'un, ainsi que la figure de l'autre aux traits lascifs et lubriques, aux oreilles de bouc. Toutefois, il ne souffla mot, et ce ne fut que longtemps après, quand ses cheveux avaient blanchi, qu'il raconta cette histoire à sa progéniture, groupée autour de lui au coin du feu.

De vieilles chroniques, qui racontent une légende analogue, placent le lieu de la scène à Spire, sur le Rhin. On y reconnaît des réminiscences païennes touchant la traversée des morts, qui s'opérait là aussi dans une barque funèbre. C'est dans une tradition répandue sur les côtes de la Frise orientale que les idées anciennes relatives au passage des trépassés dans le royaume des ombres sont le plus nettement accusées. Nulle part, à la vérité, on ne parle d'un nautonier nommé Caron. En général, cette étrange figure a disparu de la tradition populaire, et ne s'est conservée qu'aux théâtres de marionnettes ; mais la tradition de la Frise nous fait reconnaître un personnage mythologique bien autrement important dans le négociant hollandais qui se charge du soin de faire passer les morts au lieu de leur destination posthume, et qui paie le droit de péage ordinaire au batelier ou pêcheur qui a remplacé Caron. A travers son déguisement baroque, nous ne tarderons pas à découvrir le véritable nom de ce personnage ; je vais donc rapporter la tradition même aussi fidèlement que possible.

Dans la Frise orientale, sur les côtes de la mer du Nord, il y a des baies qui forment des espèces de ports peu étendus et qu'on nomme des *Siehl*. Sur un des points les plus avancés de ces anses, s'élève la maison solitaire d'un pêcheur

qui vit là, avec sa famille, content et heureux. La nature est triste dans ces contrées ; nul oiseau n'y chante, on n'y entend que les mouettes qui de temps à autre s'élancent de leurs nids cachés dans le sable, et annoncent la tempête par leurs cris aigus et plaintifs. Parfois aussi on voit un goéland, oiseau de mauvais augure, qui voltige sur la mer en déployant ses blanches ailes de spectre. Le clapotement monotone des vagues qui se brisent sur la plage ou contre les dunes s'accorde très bien avec les sombres files de nuages qui traversent le ciel. Les hommes n'y chantent pas non plus. Sur cette côte mélancolique ne retentit jamais le refrain d'une chanson populaire. Les habitants de la Frise sont graves, probes, raisonnables plutôt que religieux, et bien qu'ils aient perdu leurs institutions démocratiques d'autrefois, ils n'en ont pas moins gardé un esprit d'indépendance, héritage de leurs intrépides aïeux, qui avaient combattu avec héroïsme contre les envahissements de l'océan et des princes du Nord. De pareilles gens ne s'abandonnent point aux rêveries mystiques, et ne sont guère troublés non plus par la tourmente de la pensée. Pour le pêcheur qui habite le *Siehl* solitaire, l'essentiel c'est la pêche, et de temps à autre le péage que lui paient les voyageurs qui se font transporter dans une des îles voisines.

A une certaine époque de l'année, dit-on, précisément à l'heure de midi, au moment où le pêcheur est à table et dîne avec sa famille dans la grande chambre, un étranger arrive et prie le maître de la maison de lui accorder quelques moments pour parler d'affaires. Le pêcheur, après avoir vainement invité l'étranger à partager son modeste repas, finit par accéder à sa demande, et tous deux vont s'attabler, à l'écart de la famille, dans la niche d'une fenêtre. Je ne décrirai point l'extérieur du voyageur avec des détails oiseux, à l'instar de nos romanciers du jour. Pour la tâche que je me suis imposée, il suffira de donner son signalement. Le voici en peu de mots. L'étranger est un petit homme déjà avancé en âge, mais encore vert, en un mot un vieillard juvénile, ayant de l'embonpoint sans être obèse, de petites joues potelées et rouges comme des pommes d'api, des yeux scrutateurs clignotant avec vivacité de côté et d'autre, et une petite tête poudrée et coiffée d'un petit chapeau à trois cornes. Sous une houppelande d'un

jaune clair, garnie d'une infinité de petits collets, notre homme porte le costume suranné que nous voyons sur les vieux portraits de négociants hollandais, et qui dénote une certaine aisance : un habit en soie vert-pomme, un gilet brodé de fleurs, des culottes de satin noir, des bas rayés et des souliers à boucles d'acier. Sa chaussure est si propre et luisante, qu'on ne comprend pas comment il a fait pour traverser à pied les chemins marécageux du *Siehl* sans se crotter. Sa voix asthmatique a un filet aigu et devient par moments glapissante ; toutefois le petit bonhomme affecte un langage et des mouvements graves et mesurés tels qu'ils conviennent à un négociant hollandais. Sa qualité de négociant se révèle non seulement par son costume, mais aussi par l'exactitude et la circonspection mercantile avec lesquelles il cherche à conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse pour son commettant. Il s'annonce en effet comme un commissionnaire-expéditeur qu'on a chargé de trouver sur la côte orientale de la Frise un batelier qui voulût bien transporter à l'île Blanche une certaine quantité d'âmes, c'est-à-dire autant que pourrait en contenir sa barque. Or, à cette fin, poursuit le Hollandais, il voudrait savoir si le pêcheur serait disposé à transporter cette nuit ladite cargaison d'âmes à ladite île ; dans ce cas, il serait prêt à lui payer d'avance la traversée, tout convaincu qu'en honnête chrétien le batelier lui ferait le plus bas prix possible. Le négociant hollandais, — ce qui est un pléonasme, vu que tout Hollandais est négociant, — fait cette proposition avec une nonchalante tranquillité, tout comme s'il s'agissait d'une cargaison de fromages et non pas d'âmes de morts. Ce mot *âmes* fait au premier moment une certaine impression sur l'esprit du pêcheur ; il sent un frisson lui courir dans le dos, car il comprend tout d'abord qu'il est question d'âmes de trépassés, et qu'il a devant lui le fabuleux Hollandais dont ses collègues marins lui avaient souvent parlé, ce vieillard qui avait quelquefois frété leur barque pour transporter à l'île Blanche les âmes des morts, et qui les avait toujours très bien payés. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les habitants de ces côtes sont courag ux, sains de corps, raisonnables, sans imagination, et partant peu accessibles aux terreurs vagues que nous inspire le monde des esprits. Aussi la secrète frayeur, le tres-

saillement subit du pêcheur frison, ne durent que quelques moments ; il ne tarde pas à se remettre, et d'un air de complète indifférence il ne songe plus qu'à obtenir le plus haut prix possible pour la traversée. Après avoir marchandé quelque temps, les deux parties tombent d'accord ; le marché est conclu, et l'on se donne la poignée de main usitée. Le Hollandais tire aussitôt de sa poche une bourse en cuir toute graisseuse, remplie de petites pièces d'argent, les plus petites qui aient jamais été frappées en Hollande, et il paie le montant du prix de la traversée tout entier en cette monnaie lilliputienne. Après avoir enjoint au pêcheur de se trouver, vers minuit, à l'heure où la pleine lune paraît, avec sa barque, à certain endroit de la côte pour recevoir sa cargaison d'âmes, le Hollandais prend congé de toute la famille, qui l'a derechef vainement invité à dîner avec elle ; puis il s'éloigne d'un pas leste et sautillant qui contraste singulièrement avec l'air de gravité et de componction néerlandaise qu'il avait cherché à se donner.

A l'heure dite, le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque. Celle-ci est d'abord ballottée par les vagues ; mais aussitôt que la pleine lune s'épanouit, le batelier remarque que son embarcation se meut moins facilement et s'enfonce par degrés, si bien qu'à la fin elle ne sort plus des eaux que de la largeur d'une main. Cette circonstance lui fait comprendre que ses passagers, c'est-à-dire les âmes, doivent se trouver à bord, et il s'empresse de mettre à la voile. Il a beau se fatiguer les yeux à regarder, il n'aperçoit dans sa barque que quelques flocons de brouillard qui se meuvent et s'entremêlent sans pouvoir prendre une forme déterminée. C'est en vain qu'il écoute de toutes ses oreilles, il n'entend qu'un grésillement et un pétillement presque imperceptibles. Seulement, par intervalles, une mouette passe au-dessus de sa tête en poussant ses cris lugubres, ou bien à ses côtés un poisson sort sa tête des flots et fixe sur lui ses gros yeux craintifs. La nuit bâille, et la bise devient froide. Partout est la mer, le clair de lune et le silence. Muet comme tout ce qui l'entoure, le batelier finit par atteindre l'île Blanche, où il arrête sa barque. Sur la côte, il n'aperçoit personne, mais il entend une voix haletante, aux glapissements asthmatiques, dans laquelle il reconnaît celle du Hollandais. Ce personnage invisible

paraît lire une liste de noms propres, avec le débit monotone d'un contrôleur qui fait un appel nominal. Plusieurs de ces noms sont connus du pêcheur comme appartenant à des personnes décédées dans le courant de l'année. Pendant la lecture de cette liste de noms propres, la barque s'allège peu à peu. Tout à l'heure elle était engravée dans les sables de la plage, et la voilà qui remonte à mesure que la nomenclature est épuisée. C'est un avertissement pour le batelier que sa cargaison est arrivée à bon port, et il s'en retourne paisiblement auprès de sa femme et de ses enfants, dans sa chère maisonnette sur le *Siehl*.

C'est de la même manière que s'effectue chaque fois le passage des âmes dans l'île Blanche. Une circonstance particulière frappa un jour un batelier qui faisait ce trajet. Le personnage invisible qui sur le rivage donnait lecture de la liste de noms propres s'interrompit tout à coup et s'écria : « Où donc est Pitter Jansen? Ce n'est pas là Pitter Jansen! » A quoi une petite voix flûtée répondit : « Je suis la femme de Pitter Jansen, et je me suis fait inscrire sous le nom de mon mari. »

Tout à l'heure je me suis fait fort de démêler, à travers les ruses de son déguisement, l'important personnage mythologique qui figure dans cette légende. Ce n'est autre que le dieu Mercure, jadis le conducteur des âmes, et qu'on nomma, à cause de cette spécialité, Hermès *Psychopompos*. Oui, sous cette humble houppelande, sous cette piètre figure d'épicier, se cache un des plus superbes et des plus brillants dieux païens, le noble fils de Maïa. A ce petit tricorne ne flotte pas le moindre plumet qui puisse rappeler les ailes de la divine coiffure, et dans ces souliers à boucles d'acier on ne trouve pas la moindre trace de sandales ailées. Ce plomb néerlandais diffère complètement du mobile vif-argent, auquel le dieu a donné son propre nom; mais le contraste même décèle l'intention du dieu rusé: il choisit ce masque pour être d'autant plus sûr de ne pas être reconnu. Et ce ne fut point au hasard, ni par caprice, qu'il fit choix de ce travestissement. Mercure était, comme vous savez, le dieu des voleurs et des marchands, et il exerçait ces deux industries avec succès. Il était donc tout naturel que, dans le choix du déguisement sous lequel il cherchait à se cacher et de l'état qui devait le faire vivre, il tînt compte de ses

antécédents et de ses talents. Il n'avait qu'à calculer lequel de ces métiers, qui ne diffèrent que par des nuances, lui offrait le plus de chances de réussite. Il se disait que le vol, par des préjugés séculaires, était flétri dans l'opinion publique, que les philosophes n'avaient pas encore réussi à le réhabiliter en l'assimilant à la propriété, qu'il était mal vu de la police et des gendarmes, et que, pour prix de tout son déploiement de courage et d'habileté, le voleur était quelquefois envoyé aux galères, sinon à la potence ; qu'au contraire le négoce jouissait de la plus grande impunité, qu'il était honoré du public et protégé par les lois, que les négociants étaient décorés, qu'ils allaient à la cour, et qu'on en faisait même des présidents du conseil. Par conséquent, le plus rusé des dieux se décida pour l'état le plus lucratif et le moins dangereux, le commerce, et, pour être négociant par excellence, il se fit négociant hollandais. Nous le voyons donc, dans cette qualité, s'adonner à l'expédition des âmes pour l'empire de Pluton, et il était particulièrement apte à cette partie, lui, l'ancien Hermès Psychopompos.

L'île Blanche est aussi appelée quelquefois *Bréa* ou *Britinia*. Son nom ferait-il allusion à la blanche Albion, aux roches calcaires de la côte anglaise ? Ce serait vraiment une idée pleine d'humour que de faire de l'Angleterre le pays des morts, l'empire de Pluton, l'enfer. Il est bien possible, en effet, que la Grande-Bretagne se présente sous cet aspect à plus d'un étranger.

Dans mon étude sur la légende de Faust, j'ai parlé tout au long de l'empire de Pluton et des croyances populaires qui s'y rattachent : j'y ai montré comment le royaume des ombres est devenu un enfer complètement organisé, et comment on a tout à fait assimilé à Satan le vieux monarque des ténèbres ; mais ce n'est que le style officiel de l'Eglise qui gratifie les anciennes divinités de noms si effrayants. Malgré cet anathème, la position de Pluton resta la même dans le fond. Pluton, le dieu du monde souterrain, et son frère Neptune, le dieu des mers, n'ont pas émigré comme leurs parents, les autres dieux : même après la victoire du Christ, ils restèrent tous les deux dans leur domaine, dans leur élément. Sur terre, on avait beau débiter les fables les plus absurdes sur son compte : le vieux Pluton

était chaudement assis, là-bas, auprès de sa belle Proserpine. Neptune est le dieu qui eut à supportèr le moins d'avanies; ni les sons des cloches, ni les accords de l'orgue, ne pouvaient offenser son oreille au fond de son océan, où il résidait en paix auprès d'Amphitrite, sa bonne femme, et entouré de blanches néréides et de joufflus tritons. De temps à autre seulement, lorsque quelque jeune marin passait la ligne pour la première fois, le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril. Alors il donnait au néophyte le terrible baptême de l'eau de mer; en même temps il prononçait un long discours rempli de plaisanteries de marin, et dont il crachait plutôt qu'il ne prononçait les paroles, saucées du jus âcre et jaune de la *chique*, à la grande joie de ses auditeurs goudronnés. Un de mes amis, qui m'a raconté comment on célèbre à bord des navires ce mystère océanique, m'a assuré que les matelots, qui riaient avec la plus grande hilarité à l'aspect de cette burlesque figure de carnaval représentant Neptune, n'avaient au fond du cœur pas le moindre doute sur l'existence de ce dieu, dont ils invoquaient même parfois l'assistance dans les grands dangers.

Neptune resta donc le souverain de l'empire des mers, de même que Pluton, malgré sa métamorphose diabolique, conserva le trône du Tartare. Ils furent tous deux plus heureux que leur frère Jupiter, qui dut souffrir tout particulièrement des vicissitudes du sort. Ce troisième fils de Saturne, qui, après la chute de son père, s'était arrogé la souveraineté des cieux, trôna pendant une longue suite de siècles au sommet de l'Olympe, entouré d'une cour riante de hauts et de très hauts dieux et demi-dieux, ainsi que de hautes et de très hautes déesses et de nymphes, leurs célestes dames d'atour et filles d'honneur, qui tous menaient joyeuse vie, repus d'ambroisie et de nectar, méprisant les manants attachés ici-bas à la glèbe, et n'ayant aucun souci du lendemain. Hélas! quand fut proclamé le règne de la Croix, de la souffrance, le grand Chronide émigra et disparut au milieu du tumulte des peuples barbares qui envahirent le monde romain. On perdit les traces de l'ex-dieu, et c'est en vain que j'ai interrogé les vieilles chroniques et les vieilles femmes: personne n'a pu me fournir des renseignements

sur sa destinée. J'ai fouillé dans beaucoup de bibliothèques où je me fis montrer les *codex* les plus magnifiques, enrichis d'or et de pierreries, véritables odalisques dans le harem de la science, et, selon l'usage, je fais ici mes remerciements publics aux eunuques érudits qui, sans trop grogner et parfois même avec affabilité, m'ont rendu accessibles ces lumineux trésors confiés à leur garde. Je me suis persuadé que le moyen âge ne nous a point légué de traditions sur le sort de Jupiter depuis la chute du paganisme. Tout ce que j'ai pu déterrer ayant quelque rapport à ce sujet, c'est l'histoire que me raconta jadis mon ami Niels Andersen.

Je viens de nommer Niels Andersen, et cette bonne figure, si drôle et si aimable à la fois, surgit toute riante dans ma mémoire. Je veux lui consacrer ici quelques lignes. J'aime d'ailleurs à indiquer mes sources et à montrer leurs bonnes ou mauvaises qualités, afin que le lecteur soit en état de juger par lui-même jusqu'à quel point ces sources méritent sa confiance.

Niels Andersen, né à Drontheim en Norvège, était un des plus habiles et des plus intrépides baleiniers que j'aie connus. C'est à lui que je dois ce que je sais concernant la pêche de la baleine. Il me mit dans la confidence de toutes les ruses du métier, il me fit connaître tous les stratagèmes, toutes les feintes que l'intelligent animal emploie pour déjouer ces ruses et pour échapper au chasseur. C'est Niels Andersen qui m'enseigna le maniement du harpon ; il me montra comment avec le genou de la jambe droite il faut s'appuyer au bord de la barque au moment où on lance le harpon, et comment de la jambe gauche on lance un bon coup de pied à l'imbécile matelot qui ne fait pas filer assez prestement la corde attachée au harpon. Je lui dois tout, et si je ne suis point devenu un célèbre baleinier, la faute n'en est ni à Niels Andersen ni à moi, mais à ma mauvaise étoile, qui ne m'a pas permis de rencontrer, dans les courses de ma vie, une baleine quelconque avec laquelle j'eusse pu dignement soutenir une lutte. Je n'ai rencontré que des morues vulgaires et de misérables harengs. A quoi sert le meilleur harpon quand on a affaire à un hareng ? Aujourd'hui que mes jambes sont paralysées, je dois renoncer pour tout jamais à la chasse de la baleine. Lorsque à Ritzebuttel, près de Cuxhaven, je fis la connaissance de Niels Andersen, il n'é-

tait guère plus ingambe lui-même, car, sur la côte du Sénégal, un jeune requin, qui avait sans doute pris sa jambe droite pour un bâton de sucre d'orge, la lui avait coupée d'un coup de dents : depuis lors, le pauvre Niels Andersen marchait clopin clopant sur une jambe artificielle fabriquée d'un sapin de son pays, et qu'il vantait comme un chef-d'œuvre de la charpenterie norvégienne. Son plus grand plaisir, à cette époque, c'était de se percher au haut d'un gros tonneau vide, sur le ventre duquel il tambourinait avec sa jambe de bois. Je l'aidais souvent à grimper sur la tonne; mais parfois, quand il voulait en descendre, je ne lui accordais mon assistance qu'à la condition de me raconter une de ses curieuses traditions de la mer du Nord.

De même que Mahomet-Ebn-Mansour commence toutes ses poésies par un éloge du cheval, de même Niels Andersen faisait précéder tous ses récits d'une énumération louangeuse des qualités de la baleine. Il commença également par un tel panégyrique la légende que nous rapportons ici.

— La baleine, disait-il, n'était pas seulement le plus grand mais aussi le plus magnifique des animaux; les deux jets d'eau jaillissant de ses narines placées au sommet de sa tête lui donnaient l'air d'une fontaine et produisaient un effet magique, surtout la nuit, au clair de lune. En outre, cette bête était sympathique, elle avait un bon caractère et beaucoup de goût pour la vie conjugale. — C'est un spectacle touchant, ajoutait-il, de voir une famille de baleines groupée autour de son vénérable chef et couchée sur un énorme glaçon pour se chauffer au soleil. Quelquefois la jeune progéniture se met à jouer et à folâtrer, et à la fin toutes se jettent à la mer pour jouer à cache-cache au milieu des immenses blocs de glace. La pureté des mœurs et la chasteté des baleines doivent être attribuées moins à des principes de morale qu'à l'eau glacée où elles frétillent continuellement. On ne peut pas malheureusement nier non plus, continua Niels Andersen, qu'elles n'ont aucun sentiment pieux, qu'elles sont totalement dépourvues de religion...

— Je crois que ceci est une erreur, m'écriai-je en interrompant mon ami. J'ai lu dernièrement le rapport d'un missionnaire hollandais dans lequel il décrit la magnificence de la Création, qui, selon lui, se manifeste même dans les régions

polaires à l'heure où le soleil vient de se lever, et quand les rayons du jour, éclairant les gigantesques rochers de glace, les font ressembler à ces châteaux de diamants que nous trouvons dans les contes de fées. Toute cette beauté de la création est, au dire du bon *domine*, une preuve de la puissance de Dieu qui agit sur tout être animé, de sorte que non seulement l'homme, mais une grosse brute de poisson, ravie par ce spectacle, adore le Créateur et lui adresse ses prières. Le *domine* assure qu'il a vu de ses propres yeux une baleine qui se tenait debout contre la paroi d'un bloc de glace, et balançait la partie supérieure de son corps à la façon des hommes qui prient.

Niels Andersen convenait qu'il avait vu lui-même des baleines qui, se dressant contre un rocher de glace, se livraient à des mouvements assez semblables à ceux que nous remarquons dans les oratoires des différentes sectes religieuses ; mais il soutenait que la dévotion n'y était pour rien. Il expliqua la chose par des raisons physiologiques : il me fit remarquer que la baleine, ce Chimborazo des animaux, avait sous sa peau des gisements de graisse d'une profondeur si prodigieuse qu'une seule baleine fournissait souvent cent à cent cinquante barils de suif et d'huile. Ces couches de graisse ont une telle épaisseur que, pendant que le colosse dort, étendu tout de son long sur un glaçon, des centaines de rats d'eau peuvent venir s'y nicher. Ces convives, infiniment plus gros et plus voraces que les rats du continent, mènent joyeuse vie sous la peau de la baleine, où jour et nuit ils se gorgent de la graisse la plus exquise, sans même avoir besoin de quitter leur hôte involontaire, et elles lui causent même des douleurs excessives. N'ayant pas de mains comme l'homme, qui, Dieu merci, peut se gratter quand il se sent des démangeaisons, la baleine cherche à soulager ses souffrances en se plaçant contre les angles saillants et tranchants d'un rocher de glace, et en s'y frottant le dos avec une vraie ferveur et avec force mouvements ascendants et descendants, comme nous en voyons faire aux chiens, qui s'écorchent la peau contre un bois de lit quand les puces les rongent par trop. Or, dans ces balancements, le bon *domine* avait cru voir l'acte édifiant de la prière, et il attribuait à la dévotion les soubresauts qu'occasionnaient les orgies des rats. Quelque énorme que soit la quantité

d'huile que contient la baleine, elle n'a pas le moindre sentiment religieux. Ce n'est que parmi les animaux de stature médiocre qu'on trouve de la religion ; les tout grands, ces créatures gigantesques comme la baleine, ne sont pas doués de cette qualité. Quelle en est la raison? Est-ce qu'ils ne trouvent pas d'église assez spacieuse pour qu'ils puissent entrer dans son giron? Les baleines n'ont pas non plus de goût pour les prophètes, et celle qui avait avalé Jonas n'a pas pu digérer ce grand prédicateur; prise de nausées, elle le vomit après trois jours. A coup sûr, cela prouve l'absence de tout sentiment religieux dans ces monstres. Ce ne sera donc pas la baleine qui choisira un glaçon pour prie-Dieu, et fera en se balançant des simagrées de dévotion. Elle adore aussi peu le vrai Dieu qui réside là-haut dans le ciel que le faux dieu païen qui demeure près du pôle arctique, dans l'île des Lapins, où la chère bête va quelquefois lui rendre visite.

— Qu'est-ce que l'*île des Lapins?* demandai-je à Niels Andersen. Celui-ci, en tambourinant sur la tonne avec sa jambe de bois, me répondit : « C'est précisément dans cette île que se passe l'histoire que je dois vous raconter. Je ne puis vous indiquer exactement sa position géographique. Depuis qu'elle a été découverte, personne n'a pu y retourner; les énormes montagnes de glace qui sont entassées autour de l'île en défendent les abords. Seulement l'équipage d'un baleinier russe, que la tempête avait jeté dans ces parages septentrionaux, a pu la visiter, et plus de cent ans se sont écoulés depuis. Lorsque ces marins y abordèrent avec leur barque, ils trouvèrent le pays désert et inculte. De chétives tiges de genêts se balançaient tristement sur les sables mouvants ; çà et là étaient disséminés quelques arbustes nains et des sapins rabougris rampant sur un sol stérile. Des lapins couraient de tous côtés en grand nombre ; c'est pourquoi les voyageurs donnèrent à cet îlot le nom d'*île des Lapins*. Une cabane, la seule qui s'y trouvât, annonçait la présence d'un être humain. Quand les marins furent entrés dans cette hutte, ils virent un vieillard arrivé à la plus haute décrépitude et misérablement affublé de peaux de lapin; il était assis sur un siège de pierre, et chauffait ses mains amaigries, ses genoux tremblotants devant le foyer où flambaient quelques broussailles. A sa droite se

tenait un oiseau d'une grandeur démesurée, et qui avait l'air d'un aigle, mais que la mue du temps avait si cruellement dépouillé qu'il n'avait couservé que les grandes plumes raides de ses ailes, ce qui donnait à cet animal nu un aspect risible et horriblement laid en même temps. A gauche du vieillard était couchée par terre une vieille chèvre au poil ras,mais d'un air bonasse, et qui, malgré son grand âge, avait conservé des pis tout gonflés de lait, avec des tétines fraîches et roses.

Parmi les marins qui avaient abordé à l'île des Lapins, il y avait quelques Grecs; l'un de ceux-ci, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiome, dit à ses camarades en langue grecque : « Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon. » A ces paroles, le vieillard tressaillit, se leva brusquement de son siège, et les marins virent, à leur grand étonnement, une haute et imposante figure qui, avec une dignité impérieuse, même majestueuse, se tenait droit malgré le poids des années, de sorte que la tête atteignait aux poutres du plafond. Ses traits, quoique ravagés et délabrés, conservaient des traces d'une ancienne beauté; ils étaient nobles et d'une régularité parfaite. De rares mèches de cheveux argentés retombaient sur un front ridé par l'orgueil et par l'âge; ses yeux, quoique fixes et ternes, lançaient des regards acérés, et sa bouche fortement arquée prononça en langue grecque, mêlée de beaucoup d'archaïsmes, ces mots sonores et harmonieux : — « Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme, ni un malin esprit; je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. Mais vous, qui êtes-vous ? »

A cette demande, les marins mirent leur hôte au fait du sinistre qui les avait écartés de leur route, et ils le prièrent de leur donner des renseignements sur tout ce qui concernait l'île; mais le vieillard ne put guère satisfaire à leurs désirs. Il leur dit que de temps immémorial il habitait cette île, dont les remparts de glace lui offraient un asile sûr contre ses implacables ennemis, qui avaient usurpé ses droits légitimes; qu'il vivait principalement du produit de la chasse aux lapins dont l'île regorgeait; que tous les ans, à l'époque où les glaces flottantes formaient une masse compacte, arrivaient chez lui en traîneaux des troupes de sauvages auxquels il vendait ses peaux de lapins, et qui

lui donnaient en échange toutes sortes d'objets de première nécessité. Les baleines, disait-il, qui de temps en temps se dirigeaient vers son île, étaient sa société de prédilection. Cependant, il ajouta qu'il prenait beaucoup de plaisir en ce moment à parler sa langue natale, étant Grec de naissance. Il pria ses compatriotes de lui donner quelques nouvelles sur l'état actuel de la Grèce. Il apprit avec une joie maligne mal dissimulée que l'on avait brisé la croix qui surmontait les tours des villes helléniques; il éprouva moins de satisfaction quand on lui dit que ce symbole chrétien avait été remplacé par le croissant. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun des marins ne connaissait les noms des villes dont il s'informait auprès d'eux, et qui, à ce qu'il disait, avaient été florissantes de son temps. Par contre, les noms sous lesquels les matelots désignaient les villes et les bourgades de la Grèce d'aujourd'hui lui étaient complètement étrangers; aussi, le vieillard secouait-il souvent la tête d'un air d'accablement, et les marins se regardaient avec surprise; ils voyaient bien que le vieux connaissait parfaitement les localités du pays, même dans leurs détails les plus minimes, car il décrivait d'une manière nette et exacte les golfes, les langues de terres, les caps, souvent même les plus petites collines et quelques groupes isolés de rochers : son ignorance à l'égard des noms topographiques les plus communs ne les en laissait que plus ébahis.

Le vieillard s'enquit avec le plus vif intérêt et même avec une certaine anxiété d'un ancien temple qui, disait-il, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Aucun de ses auditeurs n'en connaissait le nom, qu'il prononçait avec une tendre émotion; enfin lorsqu'il eut minutieusement décrit l'endroit où devait se trouver ce monument, un jeune matelot reconnut tout à coup le lieu en question. — Le village où je suis né, s'écria-t-il, est situé précisément à cet endroit; pendant mon enfance, j'y ai gardé longtemps les cochons de mon père. Sur cet emplacement se trouvent en effet des débris de constructions fort anciennes, qui témoignent d'une magnificence inouïe; çà et là, on voit encore quelques colonnes qui sont restées debout; elles sont isolées ou liées entre elles par des fragments de toiture, d'où pendent des banderoles de chèvrefeuille et de lianes rouges. D'autres colonnes, dont quelques-unes en marbre rose,

gisent fracturées dans l'herbe. Le lierre a envahi leurs superbes chapiteaux, formés de fleurs et de feuillages délicatement ciselés. Deux grandes dalles de marbre, des fragments de mur carrés et des débris de toiture à formetriangulaire y sont répandus, à moitié enfoncés dans le sol. J'ai passé, continua le jeune homme, souvent bien des heures à examiner les combats et les jeux, les danses et les processions, les belles et bouffonnes figures qui y sont sculptées; malheureusement ces sculptures sont fortement endommagées par le temps et recouvertes de mousse et de plantes grimpantes. Mon père, à qui je demandai un jour ce que signifiaient ces ruines, me répondit que c'étaient les restes d'un ancien temple où avait résidé jadis un dieu païen, qui non seulement s'était livré aux débauches les plus crapuleuses, mais qui de plus s'était souillé par l'inceste et des vices infâmes; que, dans leur aveuglement, les idolâtres n'en avaient pas moins immolé des bœufs, souvent par centaines, au pied de son autel. Mon père m'assurait qu'on y voyait encore la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes, et que c'était précisément l'auge où je faisais boire souvent à mes cochons l'eau de pluie qui s'y était amassée, et où je conservais aussi les épluchures que mes animaux dévoraient avec tant d'appétit.

Quand le jeune marin eut parlé ainsi, le vieillard poussa un profond soupir qui trahissait la plus poignante douleur; il s'affaissa et retomba sur son siège de pierre, et, se cachant le visage dans ses deux mains, il se mit à pleurer comme un enfant. L'oiseau à son côté poussa des cris terribles, déploya ses ailes énormes, et menaça les étrangers de ses serres et de son bec. La vieille chèvre fit entendre des gémissements et lécha les mains de son maître, dont elle semblait vouloir apaiser les chagrins par ses humbles caresses. A cet aspect, un singulier serrement de cœur s'empara des marins; ils quittèrent la cabane en toute hâte, et ne se sentirent à l'aise que lorsqu'ils n'entendirent plus les sanglots du vieillard, les croassements du vilain oiseau et les bêlements de la vieille chèvre. Quand ils furent de retour à bord de leur vaisseau, ils y racontèrent leur aventure. Parmi l'équipage se trouvait un savant qui déclara que c'était là un événement de la plus haute importance. Posant d'un air sagace l'index de sa main droite à l'une de

ses narines, il assura les marins que le vieillard de l'île des Lapins était, sans aucun doute, l'ancien dieu Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, autrefois souverain maître des dieux; que l'oiseau qu'ils avaient vu à ses côtés était évidemment le fameux aigle qui avait porté la foudre dans ses serres, et que, selon toute apparence, la chèvre était la vieille nourrice Amalthée qui avait autrefois allaité le dieu dans l'île de Crète, et qui maintenant continuait à le nourrir de son lait dans l'île des Lapins.

Tel fut le récit de Niels Andersen, et j'en eus le cœur navré. Je ne m'en cache pas; déjà ses révélations au sujet des secrètes souffrances de la baleine m'avaient attristé de la manière la plus profonde. Pauvre animal! contre cette canaille de rats, qui vient se nicher dans ton corps et te ronge incessamment, il n'y a point de remède, et tu les traînes avec toi jusqu'à la fin de tes jours; tu as beau t'élancer du nord au sud et te frotter contre les glaçons des deux pôles: tu ne peux te débarrasser de ces vilains rats! Mais quelque peiné que je fusse de l'avanie des pauvres baleines, mon âme fut bien autrement émue par le sort tragique de ce vieillard qui, selon l'hypothèse mythologique du savant russe, était le ci-devant roi des dieux, Jupiter le *Chronide*. Oui, lui aussi, fut soumis à la fatalité du destin à laquelle les immortels même ne purent échapper, et le spectacle de pareilles calamités nous effraie, en nous remplissant de pitié et d'amertume. Soyez donc Jupiter, soyez le souverain maître du monde, qui en fronçant son sourcil faisait trembler l'univers, soyez chanté par Homère et sculpté par Phidias, en or et en ivoire; soyez adoré par cent peuples pendant de longs siècles, soyez l'amant de Sémélé, de Danaë, d'Europe, d'Alcmène, de Léto, de Io, de Léda, de Calisto! — de tout cela il ne restera à la fin qu'un vieillard décrépit, qui, pour gagner sa misérable vie, se voit obligé de se faire marchand de peaux de lapin, comme un pauvre Savoyard. Un pareil spectacle fera sans doute plaisir à la vile multitude, qui insulte le lendemain ce qu'elle a adoré la veille. Peut-être parmi ces bonnes gens se trouvent les descendants de ces malheureux bœufs qui furent jadis immolés en hécatombes sur l'autel de Jupiter: qu'ils se réjouissent de sa chute, qu'ils le bafouent à leur aise pour venger le sang de leurs ancêtres, victimes de l'idolâtrie; quant à

moi, mon âme est singulièrement émue, et je suis saisi d'une douloureuse commisération à la vue de cette auguste infortune.

Cet attendrissement m'a peut-être empêché d'atteindre, dans mon récit, à cette sérénité sérieuse qui sied si bien à l'historien, et à cette gravité austère qu'on n'acquiert qu'en France. Aussi j'avoue avec modestie toute mon infériorité vis-à-vis des grands maîtres de ce genre, et en recommandant mon œuvre à l'indulgence du bénévole lecteur, pour lequel j'ai toujours professé le plus grand respect, je termine ici la première partie de mon histoire des *Dieux en exil.*

LE

RABBIN DE BACHARACH

I

Au bas de la vallée du Rheingau, les rives du fleuve perdent leur aspect souriant, les montagnes et les rochers avec leurs ruines romantiques de vieux châteaux prennent des allures plus hautaines; on voit s'élever une contrée splendide, d'un caractère plus sauvage et plus sérieux. C'est là qu'est située l'antique et sombre ville de Bacharach, semblable à une de ces légendes des anciens temps qui nous font frémir encore. Ces murs aux créneaux édentés, aux tourelles sans fenêtres, dans les lucarnes desquels le vent souffle et les moineaux font leurs nids, ils n'ont pas été toujours aussi dégradés, aussi délabrés. Ces rues qu'on aperçoit par la porte en ruines sont misérables, laides et boueuses; il y règne un morne silence qu'interrompent seulement par intervalles les cris des enfants, la voix perçante des femmes et le mugissement des vaches. Mais ces murs étaient autrefois de fiers et solides remparts, et dans ces rues étroites s'agitait une population libre, vive et active; on y voyait régner la puissance et le luxe, le plaisir et la souffrance, beaucoup d'amour et beaucoup de haine. Bacharach était jadis un de ces municipes que fondèrent les Romains à l'époque de leur domination sur le Rhin, et bien que les temps suivants aient été très orageux, bien que cette ville soit tombée plus tard sous la suzeraineté des Hohenstaufen, et en dernier lieu sous celle des Wittelsbach, ses habitants surent cependant suivre l'exemple d'autres cités des bords du Rhin, et se conserver une constitution assez libre. Celle-ci reposait sur l'alliance de deux classes distinctes, celle des anciens habitants, des patriciens, et celle des

corporations qui se subdivisait en différents corps de métiers. Ces deux classes aspiraient chacune de son côté à s'emparer exclusivement du pouvoir ; de sorte que si au dehors elles étaient solidement unies par une alliance offensive et défensive contre la noblesse rapace qui les avoisinait, elles restaient à l'intérieur constamment divisées par des intérêts contraires. Aussi y avait-il entre elles peu de rapports sociaux, beaucoup de méfiances, souvent même des explosions de colères qui aboutissaient à des voies de fait. Le bailli seigneurial habitait le château élevé de Sareck, et, comme son faucon, il fondait sur la ville lorsqu'on l'appelait, quelquefois même sans être appelé. Le clergé régnait dans l'obscurité par l'obscurantisme. Il y avait là enfin une caste tout à fait isolée, impuissante, exclue peu à peu du droit de cité : c'était une petite communauté juive qui s'était établie à Bacharach du temps même des Romains, et qui, plus tard, à l'époque de la grande persécution des Juifs, avait accueilli dans son sein une foule considérable de coreligionnaires fugitifs.

La grande persécution des Juifs commença avec les croisades ; l'acharnement frénétique dont ils étaient l'objet fut poussé à son comble vers le milieu du quatorzième siècle, à la fin de la grande peste, qui, de même que toutes les calamités publiques, fut attribuée à la présence des Juifs ; on prétendait que cette race maudite avait attiré la colère de Dieu et empoisonné les fontaines au moyen des lépreux. La populace irritée, et surtout les hordes des Flagellants, ces hommes et ces femmes qui parcouraient à moitié nus les bords du Rhin et l'Allemagne méridionale en se fouettant eux-mêmes pour faire pénitence et en chantant une hymne folle en l'honneur de Marie, assassinèrent alors les Juifs par milliers; lorsqu'ils ne les tuaient pas, ils les torturaient ou les baptisaient malgré eux. Une autre accusation qui, auparavant déjà et pendant tout le siècle dernier, fit verser beaucoup de sang et causa bien des angoisses, ce fut ce conte ridicule répété souvent jusqu'à satiété dans les chroniques et les légendes : les Juifs, disait-on, volaient des hosties consacrées qu'ils perçaient à coups de couteau jusqu'à ce que le sang en sortît, et immolaient des enfants chrétiens pour se servir de leur sang dans leurs cérémonies nocturnes. Les Juifs, déjà si détestés à cause de leur croyance,

de leurs richesses et de leurs créances, étaient, à l'époque de ces fêtes, tout à fait à la discrétion de leurs ennemis qui pouvaient bien facilement les perdre : on n'avait qu'à répandre le bruit d'un de ces infanticides, ou même on introduisait furtivement le cadavre sanglant d'un enfant dans la maison d'un Juif condamné par une sorte de wehme secrète; puis, la nuit venue, on attaquait la famille en prière, et alors on assassinait, on pillait, on baptisait, et de grands miracles étaient opérés par l'enfant qu'on avait trouvé mort, et que l'Eglise finissait même par canoniser. Saint Werner est un de ces saints, et c'est pour honorer sa mémoire que fut construite cette magnifique abbaye d'Oberwesel, qui forme maintenant une des plus belles ruines des bords du Rhin, et qui nous charme par la magnificence de son style gothique, par ses longues fenêtres ogivales, ses sculptures, et ses piliers qui s'élancent avec fierté jusqu'aux cieux; la beauté de cette abbaye nous séduit lorsque, par une journée d'été verdoyante et sereine, nous passons devant elle, et que nous n'en connaissons pas l'origine. C'est pour honorer la mémoire de ce saint que trois autres églises furent élevées sur les bords du Rhin et qu'une foule innombrable de Juifs furent tués ou maltraités. Cela se passait en 1287, et à Bacharach, où fut construite une de ces églises consacrées à saint Werner, les Juifs eurent alors à souffrir bien des tourments, bien des souffrances ; heureusement, depuis deux siècles ils avaient été épargnés par ces attaques de la fureur populaire, bien qu'ils fussent toujours l'objet de menaces et de rancunes encore assez vives.

Mais plus la haine les opprimait au dehors, plus leur union devenait intime, plus le lien de la famille se resserrait, plus la pitié et la crainte de Dieu jetaient de profondes racines dans les cœurs des Juifs de Bacharach. Le rabbin de cette ville était véritablement un modèle de vie agréable à Dieu. On l'appelait rabbi Abraham; c'était un homme jeune encore, mais renommé pour son grand savoir à vingt lieues à la ronde. Il était né dans cette ville, et son père, qui y avait été également rabbin, lui avait prescrit dans ses dernières volontés de se consacrer aux mêmes fonctions et de ne jamais quitter Bacharach, à moins que sa vie ne fût en danger. Cet ordre et une armoire pleine de livres rares, ce fut tout ce que lui laissa son père, qui

avait vécu dans la pauvreté, ne s'occupant que de l'étude des Écritures. Cependant, le rabbin Abraham était très riche, il avait épousé la fille unique de son oncle paternel qui avait exercé la profession de joaillier ; et, celui-ci étant mort, il avait hérité de ses grandes richesses. Quelques rusés compères de la communauté faisaient allusion à ce fait pour donner à entendre que le Rabbin avait épousé sa femme pour l'argent même qu'elle lui apportait. Mais toutes les femmes étaient d'accord pour protester contre cette accusation ; elles retrouvaient dans leur mémoire de vieilles histoires et racontaient que le Rabbin, avant son départ pour l'Espagne, était déjà épris de Sara, de la belle Sara (car c'était ainsi qu'on l'appelait), et que Sara avait été obligée d'attendre pendant sept ans qu'il revînt d'Espagne; qu'il l'avait épousée contre le gré de son père à elle, et en lui mettant au doigt l'anneau nuptial sans lui avoir demandé à elle-même son assentiment. Tout juif, en effet, peut faire d'une jeune fille juive sa femme légitime, s'il réussit à lui mettre une bague au doigt, en disant ces mots : « Je te prends pour ma femme selon la coutume de Moïse et d'Israël. » Lorsqu'il était question du voyage en Espagne, les rusés compères souriaient dans leur barbe d'un air tout particulier, et cela sans doute à cause de certains bruits confus. A l'université de Tolède, le rabbin Abraham avait cultivé, il est vrai, avec assez de zèle l'étude de la loi divine, mais il s'était aussi, disait-on, conformé extérieurement aux usages chrétiens et s'était imbu des opinions des libres penseurs, comme ces Juifs d'Espagne qui étaient parvenus alors à un degré de culture extraordinaire ; mais dans leur for intérieur ces rusés compères croyaient très peu à la vérité des bruits auxquels ils faisaient allusion. Car la vie du Rabbin, depuis son retour d'Espagne, était extrêmement pure, pieuse et pleine de gravité ; il accomplissait avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule les pratiques les plus minutieuses de sa religion, jeûnant tous les lundis et tous les jeudis, ne mangeant de la viande et ne buvant du vin que les jours de fête. Ses journées s'écoulaient dans la prière et l'étude ; le jour il expliquait la loi divine au milieu des disciples que lui attirait la célébrité de son nom, et la nuit il contemplait les astres du ciel ou les yeux de la belle Sara. Le Rabbin n'a-

vait pas d'enfants; cependant la vie et le mouvement ne manquaient pas autour de lui. Le grand salon de sa maison qui se trouvait à côté de la synagogue était ouvert à toute la communauté; on y entrait et on en sortait sans façons; on y faisait de courtes prières, on venait y chercher les nouvelles du jour; on y tenait conseil quand la communauté était en danger; les enfants y jouaient le matin du jour du sabbat, pendant qu'on lisait dans la synagogue le chapitre de la semaine. C'est là que se réunissaient les cortèges des mariages et des enterrements: on s'y querellait et on s'y réconciliait; celui qui avait froid y trouvait un poêle pour se réchauffer, et celui qui avait faim y trouvait la table servie. Autour du Rabbin s'agitaient une foule de parents, de sœurs et de frères, avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que ses oncles et tantes qui étaient en même temps ceux de sa femme. Tout cela formait une longue kyrielle de parents, qui tous considéraient le Rabbin comme le chef de la famille, qui allaient et venaient à toute heure dans sa maison, et qui, aux grands jours de fête, se réunissaient autour de sa table. Ces repas, ces réunions de famille dans la maison du Rabbin, avaient lieu surtout à l'époque de la fête annuelle de la Pâque, fête antique et merveilleuse, que les Juifs célèbrent encore dans le monde entier la veille du quatorzième jour du mois de Nissen, pour conserver à jamais la mémoire de leur délivrance de la servitude d'Égypte, et voici comment :

Dès qu'il fait nuit, la maîtresse de la maison allume les flambeaux; elle étend la nappe sur la table, pose au milieu trois des pains plats et sans levain appelés azymes, les recouvre d'une serviette, et met sur cette place élevée six petits plats qui contiennent des mets symboliques, savoir : un œuf, de la laitue, du raifort, un os d'agneau, et un mélange brun de raisins secs, de cannelle et de noix. Le père de famille se met à table avec tous ses parents et toutes les personnes de sa maison et leur lit des passages d'un livre étrange, qu'on appelle la Hagada, mélange bizarre de légendes antiques, d'histoires merveilleuses sur le séjour en Egypte, de récits singuliers, de controverses, de prières et de cantiques pour les fêtes. Un grand souper s'intercale au milieu de cette solennité, et pendant la lecture même, à certains moments déterminés, on goûte aux mets symboli-

ques ; c'est aussi selon le même rite qu'on mange de petits morceaux de pain sans levain et qu'on boit quatre coupes de vin rouge. Cette cérémonie, qu'on célèbre le soir, est empreinte d'une sérénité mélancolique, d'une gravité enjouée; elle a quelque chose de mystérieux et de féerique, et le ton traditionnel et chantant avec lequel le père de famille lit la Hagada a quelque chose de si intime et de si pénétrant, il vous berce d'une manière si maternelle et si brusquement vous réveille, que les Juifs même qui depuis longtemps ont abandonné la foi de leurs pères et ont couru après les plaisirs et les honneurs d'un monde étranger, se sentent remués au plus profond de leurs cœurs lorsque ces anciens accents si connus de la Pâque viennent par hasard frapper leurs oreilles.

Un soir, le rabbin Abraham était assis dans la grande salle de sa maison au milieu de ses parents, de ses élèves et d'autres convives ; il célébrait la fête de Pâques. Dans la salle, tout brillait d'un éclat plus vif que d'ordinaire. Sur la table on avait étendu un tapis de soie brodé de diverses couleurs dont les franges d'or pendaient jusqu'à terre ; le cœur s'épanouissait aux doux reflets des petites assiettes qui contenaient les mets symboliques et des hautes coupes remplies de vin, ornées de simples sujets ciselés empruntés à l'Histoire Sainte. Les hommes étaient en manteaux noirs et portaient des chapeaux plats et noirs et des rabats blancs ; les femmes, vêtues de robes singulièrement luisantes en étoffes de Lombardie, portaient sur leurs têtes et à leurs cous leurs parures d'or et de perles ; et la lampe d'argent consacrée aux jours de sabbat versait sa lumière éblouissante sur les visages contents et recueillis des vieillards et des jeunes gens. Le rabbin Abraham était assis sur des coussins de velours pourpre, occupant un siège plus élevé que les autres, le dos appuyé, comme l'usage l'exige, et il lisait la Hagada en chantant ; et l'assemblée bigarrée l'accompagnait ou lui répondait, quand on arrivait à certains passages. Le Rabbin portait également son habit noir des jours de fête ; sa physionomie noble et un peu sévère avait plus de douceur que d'habitude ; ses lèvres s'avançaient souriantes sous sa barbe brune comme si elles avaient à raconter une foule de choses gracieuses, et dans son regard on voyait se dessiner vaguement d'heureux souvenirs et

d'heureux pressentiments. La belle Sara, assise à côté de lui sur un siége de velours aussi élevé que le sien, ne portait en sa qualité de maîtresse de maison aucun de ses joyaux; une étoffe de toile blanche entourait seule sa taille élancée et encadrait son pieux visage. Ce visage était d'une beauté touchante; en général la beauté des juives a un caractère tout particulièrement touchant; la conscience qu'elles ont de la misère profonde, de l'amère ignominie et des dangers de toutes sortes au milieu desquels vivent leurs parents et leurs amis, répand sur leur gracieuse physionomie un air de tendresse souffrante, de crainte affectueuse et attentive qui exerce un charme singulier. Telle était la belle Sara, assise près de son mari sur les yeux duquel elle fixait constamment ses regards. De temps à autre elle regardait aussi dans la Hagada qui était ouverte devant elle. C'était un beau livre de parchemin relié en velours et en or, vieil héritage de son grand-père où se trouvaient d'anciennes taches de vin à demi effacées par les années, et qui contenait une foule d'images coloriées d'une main hardie, images qu'elle avait contemplées avec tant de plaisir dans son enfance le soir de la fête de Pâque, et qui représentaient toutes sortes d'histoires tirées de la Bible : Abraham brisant avec le marteau les idoles de pierre de son père; les anges descendant vers lui; Moïse tuant Mizri; Pharaon assis sur un trône magnifique; les grenouilles ne lui laissant pas de repos même à table; le même Pharaon se noyant, grâce à Dieu, dans les flots; les enfants d'Israël traversant avec précaution la mer Rouge, puis s'arrêtant la bouche béante devant le mont Sinaï, avec leurs brebis, leurs vaches et leurs bœufs; puis le pieux roi David jouant de la harpe, et enfin Jérusalem avec les tours et le pinacle de son temple resplendissant aux rayons du soleil.

La seconde coupe était déjà vide; les visages devenaient de plus en plus joyeux et les voix plus vibrantes; le Rabbin prit un des pains sans levain, le leva en l'air en saluant gaiement l'assemblée et lut dans la Hagada les paroles qui suivent : « Voici la nourriture que nos pères ont mangée en Egypte ! Que tous ceux qui ont faim viennent et mangent ! Que tous ceux qui sont affligés viennent prendre part à notre joie paschale ! Cette année nous célébrons cette fête ici; mais l'année qui vient ce sera dans le pays d'Israël. Cette année

nous la célébrons encore dans l'esclavage; mais l'année qui vient, nous la célébrerons en fils de la liberté! »

Alors la porte de la salle s'ouvrit et on vit entrer deux hommes grands et pâles, enveloppés de très larges manteaux.

« Que la paix soit avec vous! dit l'un d'eux; nous sommes coreligionnaires; nous sommes en voyage; et nous voudrions célébrer la Pâque à votre foyer. »

Le Rabbin leur répondit à l'instant même avec affabilité:

« Que la paix soit avec vous! venez vous asseoir près de moi. »

Aussitôt les deux étrangers se mirent à table et le Rabbin continua la lecture. Quelquefois, pendant que les autres étaient encore occupés à répéter ses paroles, il lançait à sa femme quelques mots affectueux. Faisant allusion à une ancienne plaisanterie d'après laquelle un père de famille israélite se considère ce soir-là comme un roi: « Réjouis-toi, ma reine, » lui dit-il. Mais elle lui répondit en souriant d'un air mélancolique: « Hélas! il nous manque un prince »; elle voulait dire: le fils de la maison, celui qui, ainsi que l'exige un des passages de la Hagada, doit demander à son père, se servant des termes sacramentels: « Quel est le sens de cette fête? » Le Rabbin, sans lui rien dire, se contente de lui montrer du doigt, à la page même où le livre était ouvert, une image d'une grâce infinie, où l'on voyait les trois anges venant vers Abraham et lui annonçant que Sara, son épouse, lui donnerait un fils, tandis que celle-ci, avec un air de ruse féminine, se tient derrière la porte de la tente pour épier l'entretien. A ce signe muet les joues de la belle Sara se colorèrent du plus vif incarnat; elle baissa les yeux, puis les releva gracieusement pour regarder son mari qui continuait de lire en chantant l'histoire merveilleuse des quatre rabbins, Jésua, Eliézer, Akiba et Tarphen, lesquels étaient restés le dos appuyés sur leurs sièges pendant toute la nuit, en s'entretenant de la sortie d'Egypte et de la délivrance des enfants d'Israël, jusqu'au moment où leurs élèves vinrent leur dire qu'il faisait jour et qu'on lisait déjà la grande prière du matin à la synagogue.

Pendant que la belle Sara écoutait avec recueillement, les yeux constamment fixés sur son mari, elle vit tout à coup le visage de celui-ci se contracter, comme glacé par l'épouvante; le sang avait disparu de ses joues et de ses

lèvres; ses yeux étaient écarquillés, son regard fixe; mais presque au même instant elle vit ses traits reprendre leur calme et leur sérénité, ses lèvres et ses joues se colorèrent de nouveau; il promenait gaiement ses regards autour de lui, et même une humeur folle qui lui était tout à fait étrangère, semblait s'être emparée de tout son être. La belle Sara fut effrayée comme elle ne l'avait jamais été; une terreur secrète glaça son sang dans ses veines, moins à cause des signes de muette épouvante qu'elle avait aperçus un instant sur le visage de son mari qu'à cause de la gaieté à laquelle il se livrait maintenant et qui peu à peu se changeait en transports de joie extravagante. Le Rabbin repoussait en jouant sa barrette d'une oreille à l'autre; il tirait sa barbe et la frisait d'une manière tout à fait comique; il chantait le texte de la Hagada sur un air de rues; enfin, arrivé à l'énumération des plaies d'Egypte, où, après avoir trempé l'index dans la coupe pleine, on jette à terre la goutte qui y reste suspendue, le Rabbin aspergea les jeunes filles de vin rouge; quelles plaintes alors au sujet des collerettes perdues, et bientôt que de bruyants éclats de rire! La belle Sara se sentait de plus en plus alarmée par cette gaieté convulsive et intarissable de son mari, et, le cœur oppressé par une anxiété inexprimable, elle contemplait cette mêlée confuse qui bourdonnait à ses oreilles, ces hommes et ces femmes éclairés de reflets bizarres, les uns se balançant mollement sur leur sièges, d'autres grignotant les pains minces de la Pâque ou savourant leur vin, d'autres causant ensemble ou chantant à haute voix, tous extrêmement satisfaits.

Alors vint le moment du souper; tous se levèrent pour se laver les mains, et la belle Sara alla chercher la grande cuvette d'argent ornée de riches figures en or ciselé, qu'elle tint devant chacun des convives pendant qu'on versait de l'eau sur les mains. Lorsque le tour du Rabbin fut venu, pendant qu'elle lui rendait ce service, il lui fit signe des yeux d'une manière expressive et s'esquiva par la porte. La belle Sara le rejoignit aussitôt; le Rabbin prit vivement sa femme par la main; il l'entraîna en toute hâte à travers les rues sombres de Bacharach, franchit d'un pas rapide la porte de la ville et arriva à la grande route qui longe le Rhin et conduit à Bingen.

C'était une de ces nuits de printemps qui sont assez tièdes et étincelantes d'étoiles, mais qui remplissent l'âme de frissons étranges. Les fleurs exhalaient une odeur de cadavre; les oiseaux gazouillaient sur un ton à la fois moqueur et inquiet; la lune lançait sournoisement des échappées de lumière blafarde sur le fleuve sombre qui s'écoulait en murmurant; les hautes masses de rochers de la rive ressemblaient à un géant branlant la tête d'un air menaçant; le gardien de la tour du château de Strahleck tirait de son cor des accents mélancoliques, pendant que, de son côté, la petite cloche de l'église de Saint-Werner faisait entendre les notes claires et rapides de son glas funèbre. La belle Sara portait de la main droite la cuvette d'argent; le Rabbin tenait encore sa main gauche et elle sentait que les doigts de son mari étaient glacés, que son bras tremblait; mais elle le suivait en silence, soit qu'elle fût habituée de tout temps à lui obéir aveuglement et sans le questionner, soit que son anxiété lui eût enlevé l'usage de la parole.

Au-dessous du château de Sonneck, vis-à-vis de Lorch, à peu près à l'endroit où se trouve à présent le petit village de Niederrheinbach, est un plateau formé par des rochers qui s'élèvent en ligne courbe au-dessus du Rhin. Le rabbin Abraham le gravit avec sa femme, regarda de tous côtés autour de lui, et, levant les yeux, contempla fixement les étoiles. Transie et agitée par une angoisse mortelle, la belle Sara, debout près de son mari, considérait son visage pâle que la clarté de la lune faisait ressembler à un spectre et sur lequel se dessinaient en mouvements convulsifs la douleur, la crainte, le recueillement et la fureur. Mais tout à coup le Rabbin prit la cuvette d'argent qu'elle portait, et la jeta dans le Rhin où elle tomba après avoir rebondi en résonnant sur les rochers. Alors, ne pouvant supporter plus longtemps une aussi horrible anxiété : « Schadaï (1), Dieu miséricordieux ! — s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de son mari, — explique-moi enfin cette sombre énigme. »

Le Rabbin, incapable de parler, agita plusieurs fois ses lèvres sans pouvoir proférer un son. Enfin, il s'écria :

« Vois-tu l'Ange de la mort? Là-bas, il plane sur la ville ! mais nous, nous avons échappé à son glaive. »

(1) *Hébr.* : Tout-Puissant.

Et d'une voix toute frémissante encore d'épouvante, il lui raconta ce qui s'était passé. Pendant qu'il était de bonne humeur et qu'il chantait la Hagada, assis et le dos appuyé sur son siège, ayant regardé par hasard sous la table, il avait aperçu à ses pieds le cadavre sanglant d'un enfant.

« Je remarquai alors, continua le Rabbin, que deux de nos hôtes, les derniers venus, n'appartenaient pas à la famille d'Israël, mais à l'assemblée des impies qui s'étaient concertés pour introduire furtivement ce cadavre dans notre maison, afin de nous accuser d'infanticide et d'exciter le peuple à nous piller et à nous assassiner. Je ne pouvais laisser voir que j'avais pénétré cette œuvre de ténèbres ; je n'aurais fait que hâter ma perte, et la ruse seule nous a sauvés tous deux. C'était de mon sang que voulaient s'abreuver ces infâmes ; c'était à moi seul qu'ils en voulaient ; je leur ai échappé, et ils se contenteront de mon or et de mon argent. Viens avec moi, belle Sara ; allons dans un autre pays. Laissons le malheur derrière nous, pour qu'il ne nous poursuive pas, je lu ai jeté cette cuvette d'argent, dernier reste de ma fortune, destiné à l'apaiser. Le Dieu de nos pères ne nous abandonnera pas !... Descends, tu es fatiguée ; en bas, nous trouverons le silencieux Wilhelm dans sa barque ; il nous fera remonter le Rhin. »

La belle Sara restait sans voix ; ses membres étaient brisés ; elle s'affaissa entre les bras du Rabbin qui la porta vers la rive en descendant lentement. Là se trouvait le silencieux Wilhelm, jeune sourd-muet d'une beauté remarquable. Il exerçait la profession de pêcheur pour subvenir aux besoins de sa mère adoptive qui demeurait dans le voisinage du Rabbin, et il avait amarré sa barque en cet endroit. Il sembla deviner à l'instant même l'intention du Rabbin ; on eût dit même qu'il l'avait attendu ; ses lèvres fermées exprimaient la plus douce compassion ; ses grands yeux bleus s'arrêtèrent avec une expression profonde sur la belle Sara, et il la porta avec précaution dans sa barque.

Le regard du jeune muet réveilla la belle Sara de sa stupeur ; elle sentit à l'instant que tout ce que son mari lui avait raconté n'était pas un vain rêve, et des torrents de larmes amères se répandirent sur son visage devenu aussi blanc que son vêtement. Elle était assise maintenant au milieu de la barque, semblable à une statue de marbre

éplorée ; à côté d'elle étaient assis son mari et le silencieux Wilhelm qui ramaient tous deux avec ardeur.

Qu'on l'attribue au bruit monotone des rames, au balancement de l'esquif ou aux senteurs embaumées des montagnes de la rive ornées d'une riante végétation, toujours est-il que l'homme même le plus affligé éprouve un étrange soulagement à ses douleurs, lorsque par une nuit de printemps il vogue dans une barque légère sur les flots limpides de ce beau fleuve. En vérité, le vieux Rhin ressemble à un bon père qui ne peut pas souffrir que ses enfants pleurent; il sèche leurs larmes; il les berce dans ses bras fidèles ; il leur récite ses plus beaux contes, il leur promet son or, ses plus riches trésors, peut-être même l'antique trésor perdu des Niebelungen. Les larmes de la belle Sara coulaient de plus en plus douces ; ses plus violentes douleurs étaient emportées par les vagues murmurantes ; la nuit perdait sa sombre horreur, et les monts du pays natal la saluaient comme pour lui faire de tendres adieux. Mais la montagne qui lui envoyait le salut le plus affectueux, c'était le Kédrich, sa montagne favorite ; éclairée d'une manière bizarre par les rayons de la lune, il semblait qu'il y eût encore sur son sommet une demoiselle étendant les bras en signe d'angoisse ; on eût dit qu'une foule de petits nains agiles sortaient en grimpant des fentes des rochers, et qu'un cavalier lancé au grand galop gravissait la montagne. La belle Sara, se laissant aller à ces impressions, se sentait redevenir petite fille ; elle se voyait assise sur les genoux de sa tante de Lorch et celle-ci lui racontait la belle aventure du hardi chevalier qui délivrait la pauvre demoiselle enlevée par les nains, avec d'autres histoires véritables où il était question de la merveilleuse vallée de Wisperthal en face de laquelle elle passait et où les oiseaux parlent un langage tout à fait raisonnable ; elle l'entretenait du pays en pain d'épice où vont les enfants obéissants ; elle lui contait des histoires de princesses enchantées, d'arbres qui chantent, de châteaux de verre, de ponts d'or, d'ondins souriants. Mais au milieu de tous ces jolis contes qui commençaient à vivre, à retentir à ses oreilles et à briller à ses yeux, la belle Sara entendit la voix grondeuse de son père reprochant à la pauvre tante de faire entrer tant de folles idées dans la tête de cette enfant. Aussitôt il lui sembla qu'on l'asseyait sur le petit

banc devant le fauteuil de velours de son père, qui de sa main caressait doucement sa longue chevelure, puis souriait en promenant autour de lui des regards satisfaits et en se balançant mollement dans la vaste robe de chambre de soie bleue réservée pour les jours de sabbat... Oui, ce devait bien être un jour de sabbat; car la nappe à fleurs était étendue sur la table; dans la chambre, tous les meubles brillaient si bien qu'on aurait pu s'y mirer; le serviteur de la communauté, à barbe blanche, était assis à côté de son père, mangeant des raisins de Corinthe et parlant hébreu; puis le petit Abraham entrait avec un gros livre énorme et demandait modestement à son oncle la permission d'expliquer un chapitre de l'Ecriture sainte, afin que son oncle pût se convaincre par lui-même qu'il avait appris beaucoup de choses pendant la semaine et qu'il méritait beaucoup d'éloges avec une grosse part de gâteau. Alors le petit garçon posait le livre sur le large bras du fauteuil et expliquait l'histoire de Jacob et de Rachel; Jacob élevant la voix et pleurant abondamment lorsqu'il aperçut pour la première fois sa petite cousine Rachel, ses causeries familières avec elle à la fontaine, les sept années pendant lesquelles il dut servir pour l'obtenir, la rapidité avec laquelle elles s'écoulèrent pour lui, et son mariage avec Rachel, et son amour pour elle, cet amour qui dura toujours, toujours... Tout à coup la belle Sara se souvint aussi qu'à ce moment son père s'écria d'un air joyeux : « Et toi, ne veux-tu pas également épouser ta petite cousine Sara ? » A quoi le petit Abraham répondit d'un air sérieux: « Oui, je le veux, et elle devra attendre sept ans. » Ces images traversaient comme des lueurs indécises l'âme de la belle Sara; elle se voyait, elle et son petit cousin, qui était maintenant si grand et qui était devenu son mari, jouant ensemble à des jeux enfantins sous le tabernacle, et s'amusant à regarder les tapisseries, les fleurs, les miroirs et les pommes dorées, le petit Abraham causant de plus en plus tendrement avec elle, puis devenant peu à peu plus grand et plus grondeur, et enfin tout à fait grand et tout à fait grondeur... Enfin, un samedi soir qu'elle est assise seule dans sa chambre, pendant que la lune brille à travers sa fenêtre, tout à coup la porte s'ouvre et son cousin Abraham entre brusquement en habits de voyage et pâle comme la mort; il saisit sa main, lui met au doigt une bague d'or

en disant d'un ton solennel : « En te donnant cet anneau, je te prends pour femme selon les lois de Moïse et d'Israël... Mais maintenant, ajoute-t-il en tremblant, maintenant il faut que je parte pour l'Espagne. Adieu, tu m'attendras sept ans ! » et il sort précipitamment et la belle Sara raconte tout cela en pleurant à son père... Celui-ci est furieux et pousse de grands cris. « Coupe tes cheveux ; car tu es une femme mariée ! » — Il veut prendre un cheval et courir après Abraham pour lui arracher de force une lettre de divorce, mais celui-ci est déjà loin ; le père revient chez lui sans proférer une parole, et pendant que la belle Sara l'aide à ôter ses bottes de voyage, elle lui dit pour le calmer qu'Abraham reviendra dans sept ans ; alors son père lui répond en se laissant aller à des imprécations violentes : « Pendant sept ans vous irez mendier ! » et bientôt après il meurt.

Ainsi les vieilles histoires, comme un jeu d'ombres, traversaient rapidement l'âme de la belle Sara ; les images se confondaient en un bizarre mélange au milieu duquel apparaissaient des visages barbus à demi familiers, à demi étrangers, et de grandes fleurs avec des feuilles d'une dimension fabuleuse ; il lui semblait aussi que le Rhin murmurait les mélodies de la Hagada, et que toutes les figures dont parlent ces mélodies surgissaient du sein des flots, grandes comme nature, mais grimaçantes, extravagantes : Abraham le patriarche brisait timidement les idoles qui toujours se reformaient d'elles-mêmes ; Mizri se défendait en désespéré contre Moïse furieux ; le mont Sinaï lançait des éclairs et des flammes ; le roi Pharaon fendait les flots de la mer Rouge en tenant dans sa bouche, avec ses dents, le diadème d'or échancré ; derrière lui nageaient des grenouilles à face humaine, et les ondes écumaient, et les vagues mugissaient, et une noire main de géant sortait des eaux avec un geste menaçant.

Cette main, c'était la *Tour aux rats* (1) de l'évêque Hatton, et la barque fendait en ce moment le tourbillon de Bingen.

(1) La « Tour aux rats » (*Mœuseturm*) fut bâtie dans une petite île du Rhin en aval de Bingen, au xe siècle, par Willigis, archevêque de Mayence. D'après la légende, comme punition divine pour avoir mis un impôt sur le pain, l'évêque Hatton (qui vivait au ixe siècle) aurait été dévoré dans cette tour par les rats.



A demi tirée de sa rêverie par la secousse, la belle Sara porte ses regards vers les montagnes du rivage, au sommet desquelles étincelaient les lumières du château tandis qu'à leur pied couraient les brumes de la nuit blanchies par la lune. Tout à coup, il lui semble voir ses amis, ses parents (vision effroyable !) courir le long du fleuve avec des faces de cadavres et de longs linceuls blancs qui flottent... un voile noir s'abat sur ses yeux, un torrent glacé roule dans son âme, et elle entend, comme dans un rêve, la prière de nuit que le Rabbin récite d'une voix lente, d'une voix pleine d'angoisses, comme on la dit près d'un malade qui va mourir. Elle bégaie encore ces paroles : « Dix mille à sa droite, dix mille à sa gauche, pour protéger le roi contre les embûches de la nuit... »

Mais soudain, terreurs et ténèbres s'évanouissent ; le sombre rideau du ciel se déchire ; dans les hauteurs apparaît la ville sainte, Jérusalem avec ses tours et ses portes ; le temple est là, le temple d'or, magnifique, éblouissant, et sur le vestibule la belle Sara aperçoit son vieux père, vêtu de sa robe jaune du sabbat, triomphant de plaisir et la joie dans les yeux. Aux fenêtres cintrées de l'édifice, ses parents, ses amis, la saluaient de loin ; dans le sanctuaire était agenouillé le pieux roi David avec son manteau de pourpre et sa couronne étincelante ; son chant et sa harpe retentissaient mélodieusement et la belle Sara s'endormit avec un sourire de béatitude.

II

Lorsque la belle Sara ouvrit les yeux, elle fut presque éblouie par les rayons du soleil. Les tours d'une grande ville s'élevaient dans les airs, et le silencieux Wilhelm, debout au milieu de la barque, l'aviron à la main, la conduisait à travers la foule joyeuse des bâtiments pavoisés de flammes de toute couleur ; ici, l'équipage oisif les regardait passer ; là, des centaines de mains étaient occupées à décharger les caisses, les ballots, les barriques, que des petites embarcations portaient au rivage, tout cela au milieu d'un bruit étourdissant, holà des mariniers, appels des marchands, cris des douaniers qui, dans leurs habits rou-

ges, avec leurs bâtons blancs et leurs faces pâles, sautaient de bateau en bateau.

« Oui, belle Sara, — dit le Rabbin à sa femme avec un sourire de satisfaction, — tu as devant toi la ville de Francfort, célèbre dans le monde entier, l'impériale ville libre de Francfort-sur-le-Mein, et c'est sur le Mein que nous naviguons en ce moment. Ces maisons riantes, entourées de vertes collines, c'est Sachsenhausen où Gumpertz le boiteux allait chercher la myrrhe pour la fête des tabernacles. Ici, tu vois le solide pont du Mein avec ses treize arches, où circulent en sûreté des milliers de piétons, de chevaux, de voitures; au milieu s'élève la maisonnette où habite le Juif baptisé (c'est la petite tante Täubchen qui nous a conté cela), un juif baptisé qui paie six liards au nom de la communauté juive à quiconque lui apporte un rat mort, la communauté juive étant obligée de livrer tous les ans cinq mille queues de rat au conseil municipal (1). »

Cette guerre que les juifs de Francfort sont obligés de faire aux rats fit rire aux éclats la belle Sara. La claire lumière du soleil et le monde si nouveau, si varié, qui surgissait devant elle, avaient effacé de son âme toutes les sombres et horribles impressions de la nuit précédente; et lorsque, la barque abordant au rivage, elle fut portée à terre par son mari et le silencieux Wilhelm, elle se sentit comme pénétrée d'une sécurité joyeuse. Quant au silencieux Wilhelm, il tint longtemps ses beaux yeux d'un bleu profond attachés sur son visage avec une impression moitié inquiète, moitié joyeuse, puis ayant jeté encore au Rabbin un coup d'œil significatif, il sauta dans la barque et ne tarda pas à disparaître.

« Le silencieux Wilhelm ressemble beaucoup au frère que j'ai perdu, » dit la belle Sara. — « Les anges se ressemblent tous, » répondit doucement le Rabbin, puis, prenant la main de sa femme, il la conduisit à travers la foule qui couvrait les bords du fleuve. C'était la foire de Pâques, et nombre de baraques de bois avaient été construites pour la circonstance. Quand ils eurent pénétré dans l'intérieur

(1) Cet impôt, appelé *Rattenpfennig*, était dû par les Juifs de Francfort-sur-le-Mein, l'un d'eux ayant assisté sous un déguisement au tournoi qui, en 1498, avait été donné en l'honneur du jeune landgrave Guillaume de Hesse.

de la ville par la sombre porte du Mein, ils n'y trouvèrent pas moins de bruit et de mouvement. Ici, dans une rue étroite, on ne voyait que boutiques serrées les unes contre les autres. Les maisons, comme dans toute la ville, étaient exclusivement disposées pour le commerce ; point de fenêtres au rez-de-chaussée, mais de larges portes à plein cintre qui laissaient pénétrer les regards dans l'intérieur et permettaient aux passants de voir distinctement les marchandises étalées. Quelle fut la surprise de la belle Sara à la vue de cette énorme quantité d'objets précieux dont elle ne soupçonnait pas seulement la magnificence ! Ici, se tenaient les Vénitiens déployant tout le luxe de l'Orient et de l'Italie; la belle Sara, immobile et comme enchaînée par l'extase, ne pouvait se lasser de contempler ces merveilles, parures et bijoux, bonnets et corsets de mille couleurs, bracelets et colliers d'or, tout cet attirail de la coquetterie que les femmes admirent si volontiers et dont elles se couvrent plus volontiers encore. Les étoffes de velours et de soie toutes couvertes de riches broderies semblaient vouloir engager la conversation avec la belle Sara et lui remettre en mémoire toutes sortes de choses merveilleuses; il lui semblait qu'elle était redevenue une petite fille, que sa bonne tante Täubchen, accomplissant enfin sa promesse, l'avait conduite à la foire de Francfort et qu'elle était là devant les belles robes dont on lui avait parlé. Déjà elle se demandait avec une joie intime ce qu'elle emporterait à Bacharach, à laquelle de ses deux petites cousines siérait le mieux la ceinture de soie couleur du ciel ; serait-ce à la petite Blümchen ou à la petite Vögelchen? Elle se demandait si la petite culotte verte irait au petit Gottschalk... Mais tout à coup elle se dit à elle-même : « Ah ! Seigneur Dieu ! depuis le temps que je les ai vus, ils sont devenus grands et on les a égorgés hier ! » Elle tressaillit, et les images de la nuit avec leurs épouvantements allaient se redresser à ses yeux; mais les robes brodées d'or lui adressaient par leurs milliers d'étincelles des milliers de regards fripons et effaçaient de son cœur toute impression sinistre. Lorsqu'elle leva ses regards vers le visage de son mari, elle le trouva sans nuage, sans ombre, empreint de cette douceur grave qui lui était habituelle. « Ferme tes yeux, belle Sara, » dit le Rabbin, et il emmena sa femme à travers la foule.

Quelle vie! quel mouvement! En première ligne, les négociants qui trafiquent entre eux à grand bruit, ou se parlent à eux-mêmes en comptant sur leurs doigts, ou, suivis de commissionnaires chargés par-dessus tête qui trottent derrière comme des bassets, font porter leurs emplettes à l'hôtel. Puis des gens qui ne sont venus que par curiosité, on le voit à leur visage. Ici, à son manteau rouge et à son collier d'or, on reconnaît le sénateur à large carrure. Là, le pourpoint noir et bien étoffé révèle l'honorable et fier praticien. Le morion de fer, la casaque de cuir jaune, les énormes éperons qui résonnent sur le pavé indiquent le soldat de la grosse cavalerie. Plus loin, sous le bonnet de velours découpé en pointe sur le front, se cache le visage rose d'une jeune fille, et derrière elle s'empressent, comme des chiens courant en chasse, plusieurs godelureaux, cavaliers accomplis en vérité, avec leurs barrettes empanachées, leurs souliers pointus et tapageurs, leurs vêtements de soie mi-partie verts d'un côté, rouges de l'autre, ou bien rayés ici des couleurs de l'arc-en-ciel et là marquetés de carreaux de toute nuance, de telle sorte qu'on les dirait coupés en deux, ces plaisants drôles! Entraîné par le courant de la foule, le Rabbin arriva jusqu'au *Rœmer* avec sa femme. C'est la grande place de la ville, entourée de hautes maisons à pignon; son nom lui vient d'un vaste hôtel à l'enseigne du *Romain* (*Zum Rœmer*), que les magistrats ont acheté pour en faire l'hôtel-de-ville. C'est dans cet édifice que se faisait l'élection des Empereurs d'Allemagne, et sur la place furent célébrés souvent des tournois. L'empereur Maximilien, qui aimait passionnément les jeux de la chevalerie, se trouvait alors à Francfort et la veille on avait organisé en son honneur un grand carrousel devant le *Rœmer*. Près des barrières de bois que des charpentiers étaient occupés à démonter, beaucoup d'oisifs attroupés se racontaient encore les incidents de la veille : comment le duc de Brunswick et le margrave de Brandebourg s'étaient élancés l'un contre l'autre au bruit des trompettes et des clairons; comment messire Walter le Gueux avait désarçonné le chevalier de l'Ours par un coup si terrible que les éclats de sa lance avaient volé dans les airs, tandis que le roi Max, aux cheveux blonds, à la longue taille, se tenait debout sur le balcon au milieu de ses courtisans et se frottait les mains d'un air joyeux. Les tentures en bro-

cart d'or étaient encore suspendues aux appuis du balcon et des croisées en ogive de l'hôtel-de-ville. Les autres maisons de la place étaientégalement décorées et couvertes d'écussons; on remarquait surtout l'hôtel du Limbourg, avec une bannière représentant une jeune fille qui porte à la main un épervier, tandis qu'un singe lui présente un miroir. Au balcon de cet hôtel se tenaient maints chevaliers et maintes dames, causant, souriant, promenant leurs regards sur la foule qui formait toutes sortes de groupes variés et de cortèges bizarres. Quelle foule de flâneurs de toute condition et de tout âge se pressait sur la place pour satisfaire sa curiosité! On riait, on pleurait, on volait, on se pinçait les côtes, on poussait mille exclamations, et au milieu de ce bruit éclatait la trompette sourde du médecin qui, enveloppé de son manteau rouge, debout sur une estrade avec son paillasse et son singe, proclamait lui-même ses talents à son de trompe (c'est le cas de le dire), exaltait ses opiats et ses drogues ou bien examinait d'un air grave un verre d'urine que lui présentait une vieille femme, ou bien encore se préparait à arracher une molaire à un pauvre paysan. Deux maîtres d'armes, tourbillonnant dans leurs bandelettes bariolées et agitant leurs fleurets, se rencontraient comme par hasard et fondaient l'un sur l'autre avec une colère simulée. Après avoir ferraillé longtemps ils se déclarèrent réciproquement invincibles et recueillirent quelques *pfennigs*. Voici venir maintenant, tambours et fifres en tête, la corporation nouvellement organisée des archers. Puis, sous la conduite du *Stœcker* tenant en main une bannière rouge, défile une troupe de demoiselles nomades; elles viennent de Würzbourg à l'enseigne de l'Ane et se dirigent vers le Rosenthal où la très honorable autorité a préparé leur quartier général pour toute la durée de la foire. « Ferme les yeux, belle Sara! » disait le Rabbin. Car ces créatures fantastiques et peu vêtues (il y en avait parmi elles de fort jolies) se permettaient les gestes les plus libertins, étalaient leurs blanches gorges impudiques, provoquaient les passants par de cyniques paroles, agitaient leurs longs bâtons de voyage, puis, les enfourchant comme des chevaux de bois, descendaient par la porte Sainte-Catherine en chantant d'une voix criarde la chanson des sorcières:

Où donc est-il, le bouc, la noire bête?
Le bouc d'enfer manque-t-il à la fête?
Eh bien! montons, montons, montons
A cheval sur nos longs bâtons!

Ce charivari qu'on entendait dans le lointain finit par se perdre dans la psalmodie solennelle d'une procession qui s'approchait. C'était un cortège lugubre de moines, têtes nues et pieds nus, portant les uns des cierges allumés, les autres des bannières avec des images de Saints, ceux-là des crucifix d'argent. A leur tête marchaient de jeunes garçons vêtus de surplis blancs par-dessus leurs soutanelles rouges et balançant des encensoirs qui fumaient. Au milieu du cortège, sous un dais magnifique, on voyait des ecclésiastiques en rochet blanc garni de riches dentelles, avec des étoles en soie de couleurs bariolées; l'un d'eux portait un vase d'or en forme de soleil, et, arrivé près d'une niche consacrée à l'angle de la place, il souleva le vase d'or du côté de la sainte image, en prononçant des mots latins à demi criés, à demi chantés... en même temps résonna une clochette; la foule se tut, s'agenouilla et fit le signe de la croix. Mais le Rabbin dit à sa femme : « Ferme les yeux, belle Sara. » — Et d'un mouvement rapide il l'entraîna vers une petite ruelle, lui fit traverser un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, et la conduisit vers une place déserte, un lieu presque sauvage, qui séparait le nouveau quartier des Juifs du reste de la ville.

Antérieurement à cette époque, les Juifs demeuraient entre la cathédrale et les bords du Mein, c'est-à-dire depuis le pont jusqu'au Lumpen-Brunnen et depuis la Mehlwage jusqu'à l'église Saint-Barthélemy; mais les prêtres catholiques ayant obtenu une bulle du pape qui défendait aux enfants d'Israël d'habiter si près de la cathédrale, le magistrat leur accorda sur le Wollgraben un terrain où ils construisirent le ghetto actuel. Il était entouré de solides murailles, avec des chaînes de fer tendues devant les portes pour protéger Israël contre les irruptions du peuple. Car ici, comme partout alors, les Juifs vivaient dans l'oppression et l'angoisse, n'ayant pas, ainsi qu'aujourd'hui, oublié des souffrances toutes récentes encore. En 1240, la populace déchaînée en avait fait un effroyable carnage; c'est ce qu'on appela *le*

premier massacre des Juifs. En 1340, les Flagellants, ayant mis le feu à la ville en la traversant, accusèrent les israélites; le peuple exaspéré en égorgea un grand nombre et fit périr les autres dans les flammes de leurs maisons incendiées : ce fut *le deuxième massacre des Juifs*. Plus tard, on menaça les Juifs de nouveaux massacres semblables; pendant les dissensions intestines qui troublèrent la cité, notamment au sujet d'un différend survenu entre le sénat et les corporations, la populace chrétienne fut plusieurs fois sur le point de prendre d'assaut la ville juive. Le Ghetto avait deux portes; on les fermait en dehors les jours de fêtes catholiques, on les fermait en dedans les jours des cérémonies israélites. A chacune d'elles s'élevait un corps-de-garde avec un poste de soldats de la ville.

Au moment où le Rabbin arrivait avec sa femme à l'une de ces portes, les lansquenets, comme on pouvait le voir par les fenêtres ouvertes, étaient étendus tout de leur long sur le lit du corps-de-garde, tandis que le tambour, assis au seuil, en plein soleil, exécutait des fantaisies sur la grosse caisse. C'était une lourde et épaisse figure. Le pourpoint et les hauts-de-chausses, en drap couleur de feu, bouffant aux bras et aux reins, étaient parsemés du haut en bas de petites flammes rouges, comme si de l'étoffe sortissent en s'agitant d'innombrables langues humaines. Son dos et sa poitrine étaient garnis d'un coussin de drap noir sur lequel était suspendu le tambour; sur sa tête s'étalait un bonnet plat, rond et noir; son visage, rond et plat également, était d'un jaune d'orange, piqué çà et là de petits boutons rouges, et la grimace de son sourire ressemblait à un bâillement. Ainsi fait, le drôle était assis, tambourinant la chanson qu'avaient chantée les Flagellants à l'époque du massacre des Juifs, et de sa voix rauque, enrouée par la bière, il jetait ces paroles sur un ton guttural :

Notre Dame, en Galilée,
S'en allait par la rosée,
Kyrie Eleison !

— « Hans, voilà une mauvaise chanson ! — cria une voix derrière la porte fermée du Ghetto, — une mauvaise chanson, un mauvais air qui ne convient pas au tambour, oh ! pas du tout, sur mon âme, et un jour de foire encore, et le

matin de Pâques! mauvaise chanson, dangereuse chanson, te dis-je, Hans, mon petit Hans, mon petit tambourineur; je suis tout seul, et si tu aimes l'ami Stern, Stern à la longue échine, Stern au long nez, cesse de tambouriner cet air! »

L'interlocuteur invisible proféra ces paroles tantôt avec une précipitation pleine d'angoisses, tantôt d'une voix lente entrecoupée de soupirs; les sons traînants et doux alternaient par un contraste tranché avec les sons rauques et durs, comme chez les phtisiques. Le tambourineur resta impassible, et battant toujours le même air sur sa caisse, il continua de chanter:

Alors vint un jeune garçon,
Sans barbe, sans barbe au menton.
Alleluia!

— « Hans! — cria de nouveau la même voix, — Hans, je suis tout seul, et c'est une chanson dangereuse, et je n'aime pas à l'entendre, et j'ai mes motifs pour cela, et si tu es mon ami tu chanteras autre chose, et demain nous irons boire ensemble. »

A ces mots « boire ensemble », Hans cesse de battre sa caisse et de chanter, puis, d'une voix joyeuse:

« Le diable emporte les Juifs! s'écria-t-il. Mais toi, mon cher Stern au long nez, tu es mon ami, je te prends sous ma protection. Et si nous buvons souvent encore ensemble, je finirai par te convertir. Je serai ton parrain. Une fois baptisé, tu seras sauvé, puis, pour peu que tu aies du talent et que tu t'appliques à suivre mes leçons, tu pourras devenir tambour. Oui, l'ami Stern au long nez, tu pourras faire ton chemin, je te battrai tout le catéchisme sur ma caisse quand nous boirons demain ensemble...mais pour le moment, ouvre la porte, voilà deux étrangers qui demandent à entrer.

— Que j'ouvre la porte! — s'écria Stern au long nez, et sa voix s'étranglait au fond de sa gorge. — Oh! cela ne va pas si vite. On ne peut pas savoir... on ne peut pas savoir... et je suis seul. C'est Veitel Tête-de-bœuf qui a la clé, et le voilà blotti dans un coin où il marmotte ses *dix-huit prières;* quand on les récite, on ne doit pas se laisser interrompre. Jacquot le Fou est également ici, mais il est en train de lâcher de l'eau. Je suis seul.

— Le diable emporte les Juifs! » dit Hans le tambour, et après cette plaisanterie qui le fit rire aux éclats, il rentra au corps-de-garde et alla se coucher aussi sur le lit de camp.

Or, pendant que le Rabbin demeurait seul avec sa femme devant la grande porte fermée, une voix s'éleva derrière la clôture, une voix aiguë, nasillarde, ironiquement traînante:

« Allons, mon petit Stern, pas tant de vacarme, prends la clé dans la poche de Veitel Tête-de-bœuf, ou bien prends ton nez et sers-t'en pour ouvrir la porte, il y a longtemps que ces personnes attendent.

— Ces personnes! — cria d'une voix effrayée le personnage qu'on appelait Stern au long nez. — Je croyais qu'il n'y en avait qu'une. Oh! mon cher fou, je t'en prie, mon cher fou de Jacquot va donc voir qui est là. »

Alors s'ouvrit dans la charpente de la porte une petite fenêtre grillée, et l'on vit apparaître un bonnet jaune à deux cornes, et sous le bonnet le visage grotesquement contourné de Jacquot le Fou; au même moment la petite fenêtre se referma et une voix stridente jeta ces paroles d'un ton de mauvaise humeur :

« Ouvre! ouvre! il n'y a dehors qu'un homme et une femme.

— Un homme et une femme! — reprit en gémissant Stern au long nez — mais, la porte une fois ouverte, la femme jette bas sa robe et se change en homme. Cela fait deux hommes, et nous ici, nous ne sommes que trois.

— Allons, cœur de lièvre, redeviens homme, — s'écria Jacquot le fou, — allons, du courage!

— Du courage! — répondit Stern au long nez, et riant d'un rire douloureux et amer. — Je suis un lièvre, dis-tu? un lièvre! la comparaison est mauvaise, le lièvre est un animal impur. Du courage! on ne m'a point posté ici pour avoir du courage, mais pour avoir de la prudence. S'il vient trop de gens à la fois, j'ai ordre de crier; mais je ne suis pas chargé de les arrêter, mon bras est faible, j'ai un cautère et je suis seul. Si l'on tire sur moi, je suis perdu. Et puis, Mendel Reiss le Richard, assis à sa table le jour du sabbat, dira peut-être en s'essuyant la bouche, toute engluée de sauce au raisin de Corinthe et en se caressant le ventre: « C'était pourtant un fier luron que le petit Stern au long nez; sans lui on aurait enfoncé la porte. C'est qu'il s'est fait

tuer pour nous! un brave garçon, ma foi! c'est dommage qu'il soit mort... »

Ici, la voix s'attendrit par degrés et devint larmoyante, puis tout à coup elle prit un mouvement rapide avec une légère teinte de colère :

« Du courage! et j'irais me faire tuer pour que Mendel Reiss le Richard s'essuie sur les lèvres la sauce au vin de Corinthe et se caresse le ventre et m'appelle brave garçon! Du courage! du cœur! il avait du cœur, le petit Strauss, et hier il est allé voir le tournoi sur la place du *Rœmer*, s'imaginant qu'on ne le reconnaîtrait pas, parce qu'il portait un habit de velours violet, à trois florins l'aune, à petites queues de renard, tout chamarré de broderies, tout resplendissant... — ils le lui ont épousseté, son habit violet, épousseté à coups de bâton, tant et si bien qu'il a fini par déteindre, et que ce sont ses épaules qui sont violettes à présent et n'ont plus forme d'épaules humaines. Du courage! Lazare le Bancal en avait, du courage; il a appelé notre gueux de maire par son nom, il l'a appelé un gueux, et on l'a pendu par les pieds entre deux chiens pendant que Hans le tambour battait sa caisse. Du courage! sois un homme et non un lièvre! mais le lièvre est perdu quand il a une meute à ses trousses, et moi je suis seul comme lui. J'ai peur, j'ai peur.

— Jure un peu que tu as peur! cria Jacquot le Fou.

— Je te dis que j'ai peur, — répéta en soupirant l'ami Stern au long nez. — La peur est dans le sang, je le sais, et je tiens cela de ma pauvre mère.

— Oui, oui, — interrompit Jacquot le Fou — et ta mère le tenait de son père, et celui-ci le tenait du sien, et tes aïeux le tenaient les uns des autres, et cela remonte ainsi jusqu'au chef de ta race qui sous le roi Saül fit la guerre aux Philistins et fut le premier à prendre de la poudre d'escampette... Mais vois là-bas! Tête-de-bœuf aura bientôt fini sa prière; il se prosterne déjà pour la quatrième fois; déjà il saute comme une puce en prononçant trois fois le mot *saint*, et le voilà qui fouille prudemment dans sa poche... »

On entendit, en effet, un cliquetis de clés; un battant de la porte s'ouvrit en grinçant, et le Rabbin accompagné de sa femme entra dans la rue aux Juifs qui était entièrement déserte. Quant à celui qui venait d'ouvrir, petit homme à

figure bonasse et chagrine, il branlait la tête comme en rêvant, de l'air d'un homme qui n'aime pas à être dérangé dans ses méditations ; puis, ayant refermé la porte avec soin, il reprit sa marche traînante, se dirigea sans rien dire vers une encognure du portail et continua de marmotter ses prières. Jacquot le Fou était moins silencieux ; c'était un garçon trapu aux jambes légèrement arquées, à la face rubiconde et riante, avec une main charnue énorme, monstrueuse, qu'il tira de dessous les vastes manches de sa jaquette bariolée et présenta aux arrivants pour la bienvenue. Derrière lui se montrait ou plutôt se cachait une longue figure maigre, au cou étroit et comme empenné d'une collerette de fine mousseline blanche, visage pâle étrangement décoré d'un nez d'une longueur fabuleuse, qui de côté et d'autre se mouvait avec une curiosité inquiète.

« Soyez les bienvenus ! et bonne fête ! — cria Jacquot le Fou. — Ne vous étonnez pas de trouver la rue si déserte et si silencieuse. Tous nos gens sont maintenant à la synagogue, et vous arriverez juste à temps pour y entendre lire l'histoire du sacrifice d'Isaac. Je la connais, cette histoire-là ; elle est intéressante, et si je ne l'avais déjà entendu lire trente-trois fois, j'irais encore l'entendre cette année (1). Oh ! c'est une histoire de haute importance ; car si Abraham avait réellement immolé Isaac et non le bouc, il y aurait maintenant plus de boucs et moins de Juifs dans le monde. » Et faisant une grimace de fou en gaîté, Jacquot se mit à entonner ce chant tiré de la Hagada :

» Un petit bouc, un petit bouc, mon petit père acheta un petit bouc ; il en donna deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chat qui mangea le petit bouc que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chien qui mordit le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bâton qui battit le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon

(1) Ce passage de la Bible sur le sacrifice d'Isaac n'est pas lu dans les synagogues à la fête de la Pâque, mais au nouvel an.

petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit feu qui brûla le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint une petite eau qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bœuf qui but la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit boucher qui abattit le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit ange de mort qui abattit le petit boucher, qui avait abattu le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc ! »

« Oui, belle dame ! — ajouta le chanteur — un jour viendra où l'ange de la mort abattra le boucher, et tout notre sang retombera sur Edom, car notre Dieu est un Dieu vengeur... »

Mais tout à coup, secouant avec violence cet accès d'humeur sérieuse, Jacquot le Fou se replongea tête baissée dans ses bouffonneries et continua d'un ton strident, d'une voix de paillasse :

« Ne craignez rien, belle dame, l'ami Stern au long nez ne vous fera point de mal. Il n'est dangereux que pour la vieille Schnapper-Ellé. Elle s'est amourachée de son long nez qui, certes, le mérite bien. Il est beau comme la tour qui regarde vers Damas, il est élevé comme les cèdres du Liban ; au dehors, il est luisant comme le mica et

le sirop; au dedans, il n'est que grâce et mélodie ; en été, il bourgeonne ; il est gelé en hiver ; et hiver comme été, il est caressé par les blanches mains de Schnapper-Ellé. Oui, Schnapper-Ellé en est amoureuse, Schnapper-Ellé en est folle. Elle le dorlotte, elle le nourrit, et, quand il sera suffisamment engraissé, elle l'épousera ; pour son âge elle est encore assez jeune, et celui qui dans trois cents ans viendra visiter Francfort, y trouvera tant de Stern au long nez que le ciel en sera obscurci (1).

— Vous êtes Jacquot le Fou, — s'écria le Rabbin en riant, — je le reconnais à vos discours. J'ai entendu souvent parler de vous. »

— Oui, oui, — répliqua l'autre avec une modestie comique — voilà ce que c'est que la gloire! on passe souvent au loin pour un plus grand fou qu'on ne l'est réellement. Toutefois je me donne beaucoup de mal pour bien faire mon métier ; je saute, je me trémousse, pour que résonnent mes grelots. Il en est d'autres qui n'ont pas besoin de tant se tourmenter... mais dites-moi, Rabbin, pourquoi vous mettez-vous en voyage un jour de fête ?

— Ma justification, — répondit le Rabbin — est dans le Talmud, puisqu'il y est écrit : « Le danger chasse le sabbat.»

— Le danger ! — s'écria tout à coup Stern au long nez avec des gestes d'effroi. — Il y a du danger ! il y a du danger ! Hans le tambour, bats la caisse, bats la caisse, il y a du danger ! du danger ! Hans le tambour ! »

Mais, au dehors, Hans le tambour cria de sa grosse voix rauque : « Mille tonnerres de Dieu ! que le Diable emporte les Juifs ! voilà déjà la troisième fois que tu me réveilles, Stern au long nez ! ne me pousse pas à bout ! Quand on me met en fureur, je suis un vrai Satan ; si tu recommences, aussi vrai que je suis chrétien, je tire ma carabine par le soupirail de la porte, et alors que chacun veille à son nez !

— Ne tire pas, ne tire pas ! Je suis seul, » s'écria d'une voix plaintive Stern au long nez, et collant son visage contre le mur le plus proche, il resta dans cette attitude, tremblant et priant à voix basse.

(1) Jeu sur le mot *Stern*, qui signifie *étoile*.

« Dites, dites, qu'y a-t-il ? » s'écria Jacquot le Fou avec cette précipitation, cet élan de curiosité qui était déjà un des traits caractéristiques de la population juive de Francfort.

Mais le Rabbin se débarrassa de lui et s'avança avec sa femme dans la rue des Juifs.

« Tu vois, belle Sara, — dit-il avec un soupir, — comme Israël est mal défendu ! au dehors, ce sont de faux amis qui gardent ses portes ; au dedans veillent la folie et la peur. »

Ils allaient tous deux à pas lents par la rue longue et déserte, où çà et là seulement apparaissai taux croisées quelque fille curieuse au frais visage, tandis que le soleil en fête se mirait joyeusement aux brillants vitraux. A cette époque, en effet, les maisons du quartier juif étaient encore neuves et propres, et plus basses qu'à présent ; c'est plus tard que la population juive s'étant beaucoup accrue à Francfort sans avoir pu obtenir le droit d'agrandir son territoire, les malheureux construisirent étage sur étage, s'encaquèrent comme des sardines et s'étiolèrent d'esprit et de corps. La partie du Ghetto qui est restée debout après le grand incendie et qu'on appelle la vieille rue, ces hautes maisons noires où va et vient pour son trafic un peuple grimaçant et humide, est un épouvantable monument du moyen-âge. L'ancienne Synagogue n'existe plus ; elle était moins spacieuse que la nouvelle, cette dernière ayant été construite à l'époque où les coreligionnaires expulsés de Nuremberg furent admis dans la communauté. L'ancienne était située plus au nord. Le Rabbin n'eut pas besoin de se la faire indiquer ; il entendit de loin de nombreuses voix éclatantes et confuses. Dans la cour de la maison de Dieu, il se sépara de sa femme ; après s'être lavé les mains à la fontaine, il entra dans le rez-de-chaussée de la Synagogue où les hommes font leurs prières ; la belle Sara monta un escalier et pénétra dans la partie réservée aux femmes.

Cette partie supérieure était une espèce de galerie avec trois rangs de sièges en bois peints en brun tirant sur le rouge, dont les appuis étaient pourvus en haut d'une planche mobile qu'on pouvait déplier fort commodément pour y placer les livres de prières. Les femmes, assises l'une à côté de l'autre, faisaient la conversation ou bien se tenaient debout, priant avec ferveur. Parfois aussi, elles s'appro-

chaient avec curiosité d'une grande grille qui régnait le long de la galerie du côté de l'orient, et dont les minces barreaux verts laissaient pénétrer les regards dans la partie inférieure de la Synagogue. Là, devant de hauts pupitres, les hommes se tenaient debout dans leurs manteaux noirs; on voyait leurs barbes pointues descendant sur les blanches collerettes, et leurs têtes, couvertes de chapeaux plats, plus ou moins enveloppées d'une pièce d'étoffe de forme carrée, laquelle était pourvue des Schaufæden prescrits par la loi. Cette pièce était en soie blanche, et quelquefois ornée de galons d'or. Les murs de la Synagogue, simplement blanchis à la chaux, n'offraient d'autre ornement que la grille à barreaux de fer dorés placée autour de la tribune carrée où se fait la lecture des tables de la loi, et l'arche sainte, coffre d'un travail précieux, reposant en apparence sur des colonnes de marbre aux splendides chapiteaux avec des groupes de fleurs et de feuilles gracieusement entrelacées et recouvert d'un rideau de velours violet sur lequel une inscription pieuse était brodée en paillettes d'or, en perles, en pierre fines. Là était suspendue la lampe symbolique en argent ; là aussi s'élevait une tribune grillée dont la balustrade supportait divers ustensiles servant au culte, et parmi eux le candélabre à sept branches. Debout devant le candélabre se tenait le chantre que ses deux acolytes accompagnaient en guise d'instruments, l'un faisant la basse, l'autre le dessus. En effet, les Juifs ont proscrit la musique instrumentale de leur église, pensant qu'il est plus édifiant d'entendre les louanges de Dieu s'élancer toutes vivantes de la poitrine de l'homme que des froids tuyaux de l'orgue. La belle Sara ressentit une joie tout enfantine lorsque le chantre, en excellent ténor, éleva la voix, et que les vieilles, les graves mélodies, qu'elle connaissait si bien, s'épanouirent avec un charme de fraîcheur et de jeunesse qu'elle n'avait jamais soupçonné ; la basse, pour faire contraste, y entremêlait des notes sombres et profondes, et dans les intervalles des pauses le dessus lançait des trilles doux et délicats. Jamais pareil chant n'avait résonné aux oreilles de la belle Sara dans la Synagogue de Bacharach ; le chef de la communauté, Daniel Lévy, y remplissait les fonctions de chantre, et lorsque, de sa voix chevrotante, le bonhomme, tremblant de vieillesse, voulait lancer des trilles comme

une jeune fille, lorsqu'on le voyait faire effort avec violence et agiter fiévreusement son bras qui retombait flasque et inerte à son côté, ce spectacle excitait plutôt le rire que la dévotion.

Une pieuse sympathie, à laquelle se mêlait un peu de curiosité féminine, attira la belle Sara vers la grille où elle pouvait découvrir la partie inférieure appelée vulgairement l'école des hommes. Jamais elle n'avait vu un si grand nombre de ses coreligionnaires, et son cœur éprouva un sentiment de satisfaction plus intime au milieu de cette foule d'hommes qui lui étaient si étroitement unis par une communauté d'origine, de croyances et d'infortunes. Mais elle fut encore bien plus profondément émue lorsque trois vieillards s'avancèrent avec respect vers l'arche sainte, écartèrent le somptueux rideau, ouvrirent le coffre et en tirèrent soigneusement le livre que Dieu lui-même a tracé de ses mains sacrées et pour la conservation duquel les Juifs ont tant souffert, tant souffert, la misère et la haine, l'ignominie et la mort, un martyre de dix siècles ! Ce livre, — un grand rouleau de parchemin, — était enveloppé, comme un enfant de roi, d'un petit manteau de velours rouge brodé. En haut, sur les deux baguettes de bois qui soutenaient le parchemin, se trouvaient deux petites capsules où s'agitaient, où résonnaient gentiment toutes sortes de grelots et de clochettes ; sur le devant, à de petites chaînes d'argent, étaient suspendus des écussons enrichis de pierreries. Le chantre prit le livre, et comme si ç'eût été réellement un enfant, un enfant pour lequel on a souffert et qu'on en chérit davantage, il le berça dans ses bras, se mit à danser avec lui de côté et d'autre, le pressa contre sa poitrine, puis, frissonnant à ce contact, lança dans sa pieuse ivresse un tel cantique d'actions de grâces que la belle Sara, ravie elle-même en extase, crut voir les colonnes de l'arche sainte commencer à s'épanouir, les feuilles et les fleurs merveilleuses des chapiteaux grandir, grandir toujours, les roulades du dessus se changer en autant de rossignols, les voûtes de la synagogue se briser sous les sons formidables de la basse, et les divines béatitudes s'épancher sur la foule du fond de l'azur céleste. C'était un beau psaume ; l'assistance répéta en chœur le dernier verset, et le chantre, le livre sacré à la main, s'avança d'un pas lent vers la tri-

bune élevée au milieu de la synagogue, tandis que les hommes et les jeunes garçons se pressaient autour de lui pour baiser ou pour toucher seulement l'enveloppe de velours. A la tribune on dépouilla le livre saint de son petit manteau rouge ainsi que des langes parsemés d'inscriptions de toute couleur où il était emmaillotté, puis, sur ce ton de psalmodie employé d'une façon toute particulière à la fête de Pâque, le chantre récita l'édifiante histoire de la tentation d'Abraham.

La belle Sara s'était modestement retirée de la grille, et une femme à large carrure, toute chargée d'ornements, ni jeune ni vieille, et dont la physionomie exprimait la bienveillance, lui avait accordé par des signes de tête la permission de lire avec elle dans son livre de prières. Cette femme ne devait pas être très versée dans les Écritures ; car lorsqu'elle se mit à marmotter les prières, selon l'usage des Juives à qui il est interdit de chanter avec les hommes, la belle Sara s'aperçut qu'elle prononçait bien des mots d'une façon par trop arbitraire et qu'il lui arrivait même parfois de sauter toute une ligne. Au bout d'un certain temps, la bonne dame souleva d'un air languissant ses yeux incolores comme de l'eau ; un plat sourire glissa sur son visage blanc et rose, d'un blanc et d'un rose de porcelaine, et prenant un ton langoureux qu'elle tâcha de rendre aussi distingué que possible, elle dit à la belle Sara :

« Il chante bien, mais en Hollande j'ai entendu chanter bien mieux. Vous êtes étrangère et vous ignorez peut-être que c'est le chantre de Worms ; on veut le garder ici, pourvu qu'il se contente d'un traitement de quatre cents florins. C'est un aimable homme qui a des mains d'albâtre. Je fais grand cas d'une belle main ; une belle main est l'ornement de toute la personne. »

En même temps la bonne dame posa complaisamment sa main, qui vraiment était belle encore, sur l'appui du pupitre, et avec un gracieux mouvement de tête voulant dire qu'elle n'aimait pas à être interrompue quand elle parlait, elle ajouta :

« Le petit dessus est encore un enfant, et il a l'air bien malingre ; quant à la basse, il est par trop laid et notre ami Stern a dit de lui fort spirituellement : Il est plus sot qu'on n'est en droit de l'exiger d'une basse-taille. Tous les trois

mangent à mon auberge. Vous ne savez peut-être pas que c'est moi qui suis Ellé-Schnapper. »

La belle Sara la remercia de ces renseignements ; alors Schnapper-Ellé, reprenant la parole, lui raconta longuement comme quoi elle avait habité Amsterdam, combien elle y avait couru de périls à cause de sa beauté, qu'elle était venue à Francfort trois jours avant la Pentecôte, qu'elle y avait épousé Schnapper, que celui-ci avait fini par quitter ce monde, qu'il lui avait dit à son lit de mort les choses les plus touchantes, et qu'il était bien difficile de conserver ses mains blanches quand on dirigeait une gargote. De temps à autre, elle jetait d'un côté un regard dédaigneux adressé sans doute à quelques jeunes femmes rieuses qui passaient sa toilette en revue. Elle était remarquable, en effet, cette toilette : une large robe bouffante de satin blanc, où tous les animaux de l'arche de Noé étaient représentés en broderies de couleurs voyantes ; un justaucorps en drap d'or, raide comme une cuirasse ; des manches en velours cramoisi, à crevés jaunes ; sur la tête, un bonnet d'une hauteur pyramidale ; autour du cou, une énorme collerette en toile empesée, ainsi qu'une chaîne en argent descendant plus bas que la gorge et à laquelle étaient suspendues toutes sortes de médailles, de camées, de curiosités, entre autres une grande image de la ville d'Amsterdam. Mais le costume des autres femmes n'était pas moins curieux ; c'était un mélange des modes de toutes les époques, et il y avait là mainte femmelette, couverte d'or et de diamants, qui ressemblait à une boutique ambulante de joaillerie. A cette époque, il est vrai, on avait prescrit aux juifs de Francfort un costume officiel ; c'est ainsi que, pour se distinguer des chrétiens, les hommes étaient tenus d'avoir des anneaux jaunes à leurs manteaux et que les femmes devaient porter à leurs bonnets un voile rayé de bleu. Mais, au quartier des juifs, on s'inquiétait peu de ces prescriptions ; les jours de fête, et surtout à la Synagogue, les femmes faisaient assaut de luxe dans leur toilette, d'abord pour être un objet d'envie, puis pour prouver l'aisance et affermir le crédit commercial de leurs maris.

Or, tandis que dans la partie inférieure de la synagogue on lit tout haut les chapitres de la loi, tirés des livres de

Moïse, il y a ordinairement quelque relâche dans la dévotion. On se met à son aise, on s'assied, on cause avec son voisin d'affaires mondaines, ou bien l'on sort et l'on va respirer le frais dans la cour. Les petits enfants prennent la liberté d'aller voir leurs mères dans la partie réservée où la dévotion subit une décroissance bien plus sensible encore. Là, on bavarde, on s'agite, on rit; les jeunes, comme partout, se moquent des vieilles, et à leur tour celles-là se plaignent de la légèreté de la jeunesse et de la corruption des temps. Et de même qu'en bas il y avait un maître-chantre à la synagogue de Francfort, il y avait en haut une maîtresse-cancanière. Cette fois, c'était Hündchen Reiss, sèche créature, au teint verdâtre, qui flairait de loin tous les malheurs et avait toujours au bout de la langue une anecdote scandaleuse. Le plastron habituel de ses sarcasmes était la pauvre Schnapper-Ellé; elle contrefaisait d'une façon comique ses prétentions guindées et la dignité langoureuse avec laquelle celle-ci accueillait les hommages des jeunes gens.

« Savez-vous — s'écria Hündchen Reiss — Schnapper-Ellé disait hier : « Si je n'étais belle, spirituelle et aimée, je ne voudrais pas être au monde. »

A ce mot, les rires devinrent plus bruyants; Schnapper-Ellé, qui se trouvait près de là, voyant qu'on se divertissait à ses dépens, leva ses yeux d'un air de souverain mépris, et comme un vaisseau de haut bord, cingla fièrement vers une place plus éloignée. Vœgele Ochs, une femme toute ronde et tant soit peu lourdaude, fit remarquer charitablement que Schnapper-Ellé était vaniteuse et sotte, il est vrai, mais douée d'un cœur excellent et qu'elle faisait beaucoup de bien aux gens qui en avaient besoin.

« Surtout à Stern au long nez, » dit Hündchen Reiss, sifflant comme une vipère, et toutes celles qui étaient au courant de l'intrigue éclatèrent de rire.

« Savez-vous — ajouta sournoisement Hündchen Reiss — Stern au long nez couche maintenant dans la maison de Schnapper-Ellé... Mais voyez donc là-bas Suzette Flörsheim qui porte le collier que Daniel Flæsch a donné en gage à son mari. La Flæsch en est furieuse... La voilà qui parle à la Flörsheim... Comme elles se serrent amicalement la main! et dire qu'elles se haïssent autant que

Madian et Moab! Comme elles s'adressent de gracieux sourires ! N'allez pas vous manger de caresses au moins !... Il faut que j'aille entendre ce qu'elles se disent... »

Et comme une bête de proie aux aguets, Hündchen Reiss se glisse derrière les deux femmes et entend leurs doléances réciproques : la semaine dernière, elles se sont éreintées pour tout mettre en ordre dans leurs maisons, pour écurer les ustensiles de cuisine, obligation stricte avant la Pâque, car il ne faut pas qu'il y reste la moindre miette de pain à levure. Les deux femmes parlèrent ensuite des fatigues que cause la cuisson des pains azymes. La Flæsch avait des griefs particuliers; elle avait eu toute espèce d'ennuis au four de la commune; le sort lui avait assigné son rang aux derniers jours seulement, la veille de la fête, et elle n'avait pu mettre ses pains au feu que dans l'après-midi, très tard; la vieille Hanne avait mal pétri la pâte, les servantes avec leurs rouleaux l'avaient étendue en galettes trop minces, la moitié avait été brûlée au four; en outre, il pleuvait si fort, que l'eau ne cessait de tomber goutte à goutte à travers la toiture de bois, et elles avaient été obligées de rester là, harassées et mouillées, à s'échiner jusqu'au milieu de la nuit.

« Et c'est vous, chère Flörsheim, — ajouta la Flæsch avec un air d'amitié qui n'était pas de fort bon aloi, — c'est vous qui en êtes un peu la cause, car vous ne m'avez pas envoyé vos gens pour me venir en aide.

— Il faut m'excuser, — répondit l'autre, — mes gens étaient si occupés! il fallait emballer les marchandises pour la foire; nous avons tant à faire en ce moment. Mon mari...

— Je le sais, — interrompit la Flæsch avec un accent de poignante ironie, — je le sais, vous avez beaucoup d'occupations, beaucoup de gages et de bonnes affaires, et des colliers... »

Les lèvres de celle qui parlait allaient décocher quelque trait envenimé et déjà la Flörsheim était rouge comme une écrevisse, quand tout à coup Hündchen Reiss cria d'une voix éclatante :

« Au nom du ciel! cette femme étrangère se meurt... de l'eau ! de l'eau !... »

La belle Sara s'était évanouie, elle était pâle comme une morte. Autour d'elle maintes femmes s'agitaient, empres-

sées, désolées. L'une lui soutenait la tête, l'autre le bras. Quelques vieilles l'aspergeaient avec l'eau des petits flacons suspendus derrière leurs pupitres, laquelle leur servait à se laver les mains dans le cas où elles auraient touché quelque partie de leur corps; d'autres tenaient sous le nez de la patiente un vieux citron piqué de clous de girofle qui provenait du dernier jour d'abstinence où on le flairait pour se fortifier les nerfs. Enfin, la belle Sara, reprenant ses sens, ouvrit les yeux avec un profond soupir, et ses regards silencieux exprimèrent sa reconnaissance pour les soins dont elle avait été l'objet. En ce moment furent entonnées d'une voix solennelle les dix-huit prières dont personne ne peut se dispenser; les femmes regagnèrent leurs places en toute hâte, et récitèrent ces prières selon le rite prescrit, debout, la face tournée vers l'Orient où est située Jérusalem. Vögele Ochs, Schnapper-Ellé et Hündchen Reiss furent celles qui restèrent le plus longtemps auprès de la belle Sara, les deux premières pour continuer de lui offrir leurs services, la dernière pour lui demander encore une fois la cause de ce subit évanouissement.

Or, l'évanouissement de la belle Sara avait été produit par une cause toute particulière. Il est d'usage dans la Synagogue que celui qui vient d'échapper à un grand danger sorte des rangs de la foule, après la lecture des tables de la loi, et adresse à la Providence de publiques actions de grâces. Quand le rabbin Abraham se leva pour s'acquitter de ce devoir et que la belle Sara reconnut la voix de son mari, elle s'aperçut que l'intonation de son langage passait insensiblement à la lugubre psalmodie des prières des morts; elle entendit les noms de ses bien-aimés, de ses parents, accompagnés des pieuses épithètes qu'on donne aux trépassés; la dernière lueur d'espérance s'éteignit alors dans l'âme de la belle Sara; son cœur fut déchiré par la certitude que tous ses bien-aimés, tous ses parents, avaient été réellement égorgés, que sa petite-nièce était morte, que le petit Gottschalk aussi était mort, tous égorgés, tous morts! A cette pensée, elle-même serait tombée morte, si une défaillance salutaire ne s'était répandue sur tout son être.

III

Lorsque la belle Sara, le service terminé, descendit dans la Synagogue, le rabbin était là qui attendait sa femme. Il lui fit signe d'un visage serein et la conduisit dans la rue, où le silence de tout à l'heure avait fait place au tumulte de la foule. On voyait des vêtements noirs à longue barbe aussi nombreux qu'une fourmilière; des femmes voltigeant çà et là dans leurs brillants atours comme des scarabées aux ailes d'or; de jeunes garçons, tout de neuf habillés, marchant derrière leurs parents et portant leurs livres de prières; des essaims de jeunes filles qui, n'étant pas admises dans la Synagogue, sortaient de leurs maisons, s'élançaient au devant de leurs parents, et inclinaient devant eux leurs fronts aux boucles soyeuses pour recevoir la bénédiction paternelle, — tous sereins, joyeux, allant et venant par la rue, et savourant en idée le repas friand qui les attendait. Ils se sentaient l'eau venir à la bouche en aspirant les délicieux parfums exhalés par ces pots noirs marqués de craie que les servantes rapportaient en riant du grand four commun.

Au milieu de la cohue, on remarquait surtout un cavalier espagnol, dont les traits juvéniles étaient empreints de cette pâleur charmante que les femmes attribuent d'ordinaire à une passion malheureuse et que les hommes, au contraire, mettent sur le compte d'un amour satisfait. Sa démarche, sous une apparence traînante et apathique, offrait une certaine grâce cherchée. Les plumes de sa toque étaient agitées par le balancement coquet de sa tête plutôt que par le souffle du vent. Ses éperons d'or et le baudrier de son épée résonnaient plus qu'il n'était nécessaire; la garde de l'épée sortait toute splendide de dessous son manteau blanc qui semblait jeté négligemment autour de sa taille svelte, et dont les plis toutefois trahissaient l'arrangement le plus soigneux. De temps à autre, et tantôt d'un air de curiosité, tantôt avec la mine d'un connaisseur, il s'approchait des femmes qui passaient, les examinait en face avec une froide assurance, prolongeait l'examen quand les visages en valaient la peine, jetait rapidement à l'une ou à l'autre quelques propos galants, et continuait sa route sans s'inquiéter de l'effet qu'il avait pu produire. Plusieurs fois déjà il avait tourné

autour de la belle Sara; mais il avait toujours été repoussé par les regards impérieux de la jeune femme, comme aussi par le sourire énigmatique de son mari. A la fin cependant, secouant avec fierté tous ses scrupules, il se plaça résolument sur le chemin des deux époux, et là, avec l'aplomb d'un cavalier aguerri et le ton doucereux d'un galant, il prononça les paroles que voici :

« Señora, je le jure! — écoutez, señora; — je le jure! par les roses des deux Castilles, par les jacinthes de l'Aragon et les fleurs des grenadiers de l'Andalousie! par le soleil qui éclaire l'Espagne tout entière avec ses fleurs, ses oignons, ses potages à la purée, ses forêts, ses montagnes, ses mulets, ses boucs et ses vieux chrétiens! par ce tapis du ciel dont le soleil n'est que la houppe d'or! et par le Dieu qui siège sur ce tapis, occupé nuit et jour à créer de jolies femmes... je le jure, señora! vous êtes la plus belle femme que j'aie vue dans toute l'Allemagne, et si vous êtes disposée à accepter mes services, je vous demande la faveur, la grâce, la permission de pouvoir me dire votre chevalier et porter vos couleurs, en tout bien, tout honneur! »

Une douleur subite fit monter le rouge au visage de la belle Sara; avec un regard d'autant plus poignant que les yeux qui le lançaient étaient plus doux, avec un accent d'autant plus écrasant que la voix était plus suave et plus timide, la jeune femme, cruellement offensée, répondit en ces termes :

« Noble seigneur, si vous voulez être mon chevalier, il vous faudra combattre des nations entières, et, dans cette lutte, il y a peu de reconnaissance et encore moins d'honneur à gagner! et si vous voulez porter mes couleurs, vous ferez coudre des anneaux jaunes à votre manteau ou vous porterez une ceinture rayée de bleu : car ce sont là les couleurs de ma maison, de la maison qui s'appelle Israël; elle est bien misérable, cette maison, puisqu'elle est bafouée dans les rues par les enfants de la fortune! »

Une rougeur subite, une rougeur de pourpre, couvrit les joues de l'Espagnol; un embarras indicible agita convulsivement ses traits; il répondit en bégayant :

« Señora... vous m'avez mal compris... une plaisanterie innocente... mais, par le ciel!... ce n'est pas une insulte, oh! non, ce n'est pas une insulte à Israël... Moi aussi, je

descends de la maison d'Israël... mon grand-père était juif, peut-être même mon père...

— Et à coup sûr, señor, votre oncle est juif aussi, » dit le rabbin qui, jusque-là témoin impassible de cette scène, interrompit tout à coup l'Espagnol et ajouta gaîment avec malice :

« Je me porterais garant que don Isaac Abarbanel, neveu du grand-rabbin, est issu du meilleur sang d'Israël, peut-être même, qui sait? de la race royale de David (1). »

A ces mots, le baudrier résonna sous le manteau de l'Espagnol, ses joues se couvrirent d'une pâleur livide, une expression de dédain qui semblait lutter contre la souffrance vint plisser sa lèvre supérieure, la mort flamboya dans ses yeux irrités, et, changeant subitement de contenance, il s'écria d'un ton froidement hautain, en hachant ses paroles :

« Seigneur rabbin! vous me connaissez. Eh bien! alors, vous savez qui je suis. Et puisque le renard sait que je suis de la race des lions, il se gardera de risquer son museau et de provoquer ma colère. Est-ce bien au renard de juger le lion? Celui-là seul qui a les sentiments du lion est en état de comprendre ses faiblesses.

— Oh! je comprends fort bien, — répondit le rabbin, et une expression de gravité mélancolique passa sur son front, — je comprends fort bien que le lion, par fierté, jette sa royale fourrure et se déguise sous la cuirasse d'écailles du crocodile, s'il est de mode d'être un crocodile pleurnicheur, sournois et vorace! Et que feront les animaux de race inférieure, si le lion se renie lui-même? Sois sur tes gardes, don Isaac; tu n'es pas né pour l'élément du crocodile. L'eau (tu sais ce que je veux dire), l'eau te porte malheur; tu y périras. Ce n'est pas l'eau qui est ton royaume; la moindre truite y prospère mieux que le roi de la forêt. Te rappelles-tu le jour où le tourbillon du Tage allait te dévorer? »

Soudain, éclatant de rire, don Isaac sauta au cou du rabbin, lui ferma la bouche avec des baisers, bondit de joie de manière à faire retentir ses éperons, si bien que les juifs

(1) Isak Abravanel (1437-1508) prétendait descendre de la maison royale de David. Son petit-fils, Isaac Abravanel, fut baptisé sur l'ordre de Jean II, roi de Portugal, et reçut une éducation chrétienne.

qui passaient en reculèrent d'effroi, et d'un ton naturel et cordial, il s'écria gaîment:

« En vérité, tu es Abraham de Bacharach! Ce fut une bonne plaisanterie, et, qui plus est, un service d'amitié, lorsque à Tolède, du haut du pont d'Alcantara, tu te jetas dans la rivière et que, saisissant par les cheveux ton ami qui sait mieux boire que nager, tu le ramenas au bord. J'étais sur le point de faire des recherches approfondies pour savoir si on trouve réellement des paillettes d'or au fond du Tage et si c'est avec raison que les Romains l'appellent le fleuve d'or. Crois-le, aujourd'hui encore je m'enrhume au seul souvenir de cette partie sous l'eau. »

En même temps, l'Espagnol secouait ses vêtements comme s'il eût voulu en faire tomber les gouttes ruisselantes. Le visage du rabbin exprimait une sérénité toute joyeuse. Il pressa la main de son ami à plusieurs reprises, en répétant chaque fois:

« Ah que je me réjouis de l'aventure!

— Et moi aussi, je m'en réjouis — dit l'autre. — Voilà sept ans que nous ne nous sommes vus. Quand nous nous quittâmes, je n'étais encore qu'un blanc-bec, et toi tu étais déjà si grave, si posé... Mais, qu'est devenue la belle dame qui te coûtait alors tant de soupirs, soupirs fort bien rimés, que tu accompagnais des sons de ta guitare?

— Chut! chut! elle nous écoute. C'est ma femme; et toi-même tu viens de lui offrir un échantillon de ton bon goût et de ton talent poétique. »

Ce ne fut pas sans se ressentir encore de son premier embarras que l'Espagnol salua la belle dame; et celle-ci, avec une bonté toute gracieuse, lui exprima ses regrets d'avoir affligé un ami de son mari par des paroles un peu vives.

« Hélas! señora, — répondit don Isaac — celui qui, d'une main maladroite, veut cueillir une rose, n'a pas le droit de se plaindre s'il se pique aux épines. Quand l'étoile du soir se mire, toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues...

— Je t'en conjure, au nom du ciel! arrête-toi... — dit le rabbin en l'interrompant. — S'il nous fallait attendre que l'étoile du soir eût fini de se mirer toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues, ma femme mourrait

de faim. Elle n'a rien mangé depuis hier et elle a eu beaucoup de fatigues et de secousses à supporter.

— Eh bien! je vous conduirai dans la meilleure gargote d'Israël! — s'écria don Isaac — dans la maison de mon amie Schnapper-Ellé, tout près d'ici. Je sens déjà ses parfums délicieux, c'est de la gargote que je parle. Oh! si tu savais, Abraham, comme ce parfum m'enivre! depuis que j'habite cette ville, c'est ce parfum surtout qui m'attire vers les tentes de Jacob. Je n'éprouve pas, je l'avoue, un plaisir très vif à hanter le peuple de Dieu, et, en vérité, ce n'est pas pour prier, c'est pour manger que je visite la rue aux Juifs.

— Tu ne nous a jamais aimés, don Isaac...

— En effet, — poursuivit l'Espagnol — j'aime mieux votre cuisine que votre croyance! C'est un mets qui n'est pas de mon goût, votre croyance. Vous-mêmes, je n'ai jamais pu vous digérer. Dans nos meilleurs temps, fût-ce sous le règne de David, mon aïeul, qui fut roi d'Israël et de Juda, je n'aurais pu vivre parmi vous; à coup sûr, je me serais échappé de la citadelle de Sion et j'aurais émigré en Phénicie ou bien à Babylone, où la coupe des voluptés terrestres écumait dans le temple des Dieux...

— Isaac, tu blasphèmes le Dieu unique, — murmura e rabbin d'un air sombre — tu es cent fois pire qu'un chrétien ; tu es un païen, un idolâtre...

— Oui, je suis un païen, et j'éprouve autant d'horreur pour le triste Nazaréen, ardent à se torturer lui-même, que pour l'Hébreu à l'esprit morne, au cœur sans joie. Que Notre-Dame de Sidon, sainte Astarté, me pardonne, si je m'agenouille en prières devant la Mère de Douleurs, devant la Mère du Crucifié... Ce sont seulement mes genoux et mes lèvres qui rendent hommage à la mort, mon cœur reste fidèle à la vie...

» Mais ne prends pas cette mine sombre — dit l'Espagnol, quand il vit que son langage paraissait scandaliser le rabbin — ne me regarde pas avec horreur, mon nez n'a pas donné dans l'apostasie. Un jour que le hasard m'avait conduit dans cette rue vers midi, et que les parfums connus sortant des cuisines juives me montèrent au nez, je fus saisi de cette aspiration ardente qui s'emparait de nos aïeux quands ils se rappelaient les marmites et les viandes égyptiennes. De savoureux souvenirs de jeunesse se réveillèrent en moi; je

revis en esprit les carpes à la sauce brune et au raisin de Corinthe que ma tante apprêtait si bien le vendredi pour notre édification ; je revis le haricot de mouton au raifort et à l'ail, assaisonnement à ressusciter un mort ; je revis la soupe où nagent poétiquement les quenelles... et mon âme se fondit en délices comme le chant du rossignol amoureux, et depuis ce jour je prends mes repas dans l'hôtellerie de mon amie doña Schnapper-Ellé ! »

Tout en conversant de la sorte on était arrivé à l'hôtellerie en question. Schnapper-Ellé se tenait debout à la porte, accueillant avec des salutations amicales les étrangers venus à Francfort pour la foire, et qui se pressaient chez elle tout affamés. Derrière elle, la tête penchée par-dessus son épaule, apparaissait Stern au long nez, qui, d'un air de curiosité inquiète, passait les arrivants en revue. Avec un air de grandezza malicieusement comique, don Isaac s'approcha de notre hôtesse qui répondit par des génuflexions sans fin à ses profondes révérences ; puis, ayant déganté sa main droite et l'ayant enveloppée des plis de son manteau, il saisit celle de Schnapper Ellé, la passa lentement sur le poil de sa moustache et parla ainsi :

« Señora ! vos yeux rivalisent avec les rayons du soleil ! toutefois, bien différent des œufs qui durcissent d'autant plus qu'on les fait cuire plus longtemps, mon cœur s'amollit toujours davantage à mesure qu'il est cuit par les rayons flamboyants de vos yeux. Du moyeu de mon cœur s'élance en voltigeant le Dieu ailé, le Dieu amour, cherchant un nid familier dans votre sein... Ce sein, señora, à quoi le comparerai-je ? Dans l'immense création tout entière, je ne vois ni fleur ni fruit qui lui ressemble. C'est une plante unique en son genre. L'orage effeuille les roses délicates ; votre sein pourtant, rose d'hiver, brave toutes les fureurs des vents ! Le citron acide jaunit et se ride à mesure qu'il vieillit; votre sein le dispute pour la nuance et la délicatesse à l'ananas le plus doux ! O señora, quand même la ville d'Amsterdam serait aussi belle que vous me l'avez dit hier, avant-hier, tous les jours, le terrain sur lequel elle repose est mille fois plus beau !... »

Le chevalier prononça ces derniers mots avec un embarras hypocrite et en lorgnant d'un air langoureux l'énorme médaille suspendue au cou de Schnapper-Ellé. Stern au long

nez laissait plonger d'en haut un regard scrutateur, et le sein auquel s'adressaient ces flatteries se soulevait avec un mouvement ondulatoire qui faisait aller et venir la ville d'Amsterdam.

« Hélas! — soupira Schnapper-Ellé — la vertu vaut mieux que la beauté. A quoi me sert la beauté? Ma jeunesse se passe, et depuis que Schnapper est mort, — il avait tout au moins de belles mains, — à quoi me sert ma beauté ? »

Et elle se mit à soupirer de nouveau, et, derrière elle, comme un écho presque imperceptible, soupirait Stern au long nez.

« A quoi vous sert votre beauté? — s'écria donc Isaac — oh ! doña Schnapper-Ellé, n'offensez point la bonté de la nature créatrice ! n'outragez pas ses dons les plus précieux! elle se vengerait d'une façon terrible. Ces yeux enivrants s'éteindraient ternes et vitreux ; ces lèvres charmantes s'aplatiraient jusqu'à l'insipidité ; ce chaste corps qui aspire à l'amour se changerait en une lourde tonne de suif ; la ville d'Amsterdam reposerait sur un marais exhalant de méphitiques odeurs... »

Et il poursuivit sur ce ton, décrivant pièce à pièce l'extérieur de Schnapper-Ellé, si bien que la pauvre femme se mit à frissonner d'effroi et chercha un moyen de se soustraire aux inquiétants propos du chevalier. Elle fut doublement heureuse en ce moment d'apercevoir la belle Sara et de pouvoir lui demander avec la sollicitude la plus empressée si elle était bien remise de son évanouissement. Alors, elle se lança dans une conversation fort animée, où se déployèrent à la fois et ses faux airs de grandeur, et la bonté très réelle de son âme. Avec plus de prolixité que de prudence, elle se mit à raconter la fatale histoire de son évanouissement à Amsterdam ; elle venait d'y arriver ne connaissant âme qui vive, et un coquin de commissionnaire avait porté sa malle, non dans une hôtellerie honnête, mais dans une maison infâme, ce dont elle n'avait pas tardé à s'apercevoir d'après les larges libations d'eau-de-vie qui s'y faisaient et les honteuses propositions auxquelles elle fut en butte... Elle serait vraiment, disait-elle, tombée en faiblessse, si, pendant les six semaines qu'elle passa dans ce mauvais lieu, elle eût fermé les yeux un seul instant...

« Le soin de ma vertu, — ajouta Schnapper-Ellé — me le

défendait impérieusement. Et tout cela m'arrivait à cause de ma beauté ! Mais la beauté passe et la vertu demeure. »

Don Isaac allait soumettre à un examen critique les détails de cette histoire, lorsque par bonheur le louche Aaron Hirschkuh, de Hombourg-sur-la-Lahn, la serviette blanche sur le bras, sortit de l'intérieur de l'hôtellerie, disant d'un ton de mauvaise humeur que la soupe était servie depuis longtemps, que les convives étaient attablés et qu'on n'attendait plus que la maîtresse de la maison...

(La fin et les chapitres suivants se sont égarés (1).)

(1) Ce récit avait été commencé bien antérieurement à la conversion de Heine au christianisme. Au dire du poète, le manuscrit aurait entièrement disparu dans un incendie qui éclata dans la maison de sa mère en 1824, et l'auteur n'en aurait conservé que la copie des trois premiers chapitres, publiés par lui en 1840. D'après l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, *le Rabbin de Bacharach* n'aurait jamais été terminé, Heine ayant trouvé qu'après l'abjuration de la religion de ses pères (en 1825), il ne lui revenait guère de prendre la défense des Juifs contre les chrétiens,



MÉMOIRES DE SCHNABELEWOPSKI

I

Mon père s'appelait Schnabelewopski, ma mère Schnabelewopska. Je suis né fils légitime de tous les deux, le 1er avril 1805 (1), à Schnabelewops. Ma grand'tante, la vieille dame de Pipitzka, eut soin de ma première enfance, et me raconta beaucoup de beaux contes, et m'endormit souvent en chantant une chanson dont les paroles et la mélodie m'échappent. Mais je n'oublie pas la manière mystérieuse avec laquelle elle balançait sa tête tremblotante quand elle la chantait, et quel air de mélancolie avait alors sa grande et unique dent, solitaire dans le désert de sa bouche. Je me souviens quelquefois encore aussi du perroquet dont elle pleura si amèrement la mort. Ma vieille grand' tante est morte aussi maintenant, et je suis le seul homme dans l'univers qui pense encore à son perroquet chéri. Notre chat s'appelait Mimi, et notre chien Joli; celui-ci avait une grande connaissance des hommes, et s'éloignait toujours quand je prenais le fouet. Un matin, notre domestique nous dit que le chien portait la queue un peu serrée entre les jambes, et laissait pendre une langue plus longue qu'à l'ordinaire, et le pauvre Joli, avec quelques pierres bien attachées à son cou, fut jeté à l'eau ; ce fut dans cette circonstance qu'il se noya. Notre domestique se nommait Prrschtzztwitsh. Il faut éternuer pour prononcer correctement ce nom. Notre servante s'appelait Swurtzska, ce qui est un peu dur pour les Allemands, mais tout à fait mélodieux en polonais. C'était une grosse personne ramassée, avec des cheveux blancs et des dents blondes. Il y avait encore en outre deux beaux yeux noirs qui couraient par la mai-

(1) 1795 (*id. all.*).

son : on les appelait Séraphine. C'était ma belle petite cousine, et nous jouions ensemble dans le jardin, et nous observions le ménage des fourmis, nous attrapions des papillons et nous plantions des fleurs. Elle rit un jour comme une folle quand je plantai dans la terre mes petits bas de laine, m'imaginant qu'il en viendrait une paire de grands pantalons pour mon père.

Mon père était la meilleure âme du monde, et fut longtemps un superbe homme : tête poudrée, petite queue élégamment tressée, qui ne pendait pas, mais était relevée au-dessus de la nuque par un petit peigne d'écaille. Ses mains étaient d'une blancheur éclatante, et je les baisais souvent. Il me semble que je respire encore leur doux parfum, et qu'il me pénètre d'une manière piquante dans les yeux. J'ai beaucoup aimé mon père, car je n'ai jamais pensé qu'il pût mourir.

Mon grand-père, du côté paternel, était le vieux M. de Schnabelewopski ; je ne sais rien de lui, sinon que c'était un homme, et que mon père était son fils. Mon grand-père, du côté maternel, était le vieux M. de Wlrssrnski (il faut éternuer si l'on veut bien prononcer ce nom); et l'on a fait son portrait en habit de velours écarlate avec une grande épée, et ma mère me racontait souvent qu'il avait un ami qui portait un habit de soie rose, et des bas de soie blancs, et qu'il agitait avec fureur son petit chapeau bas quand il parlait du roi de Prusse.

Ma mère, madame de Schnabelewopska, me donna, quand je grandis, une bonne éducation. Elle avait beaucoup lu. Pendant qu'elle était grosse de moi, elle lut presque exclusivement Plutarque. Elle s'est peut-être frappé l'imagination pour un de ses grands hommes, probablement pour un des Gracques. De là mon désir mystique de réaliser en forme moderne la loi agraire. On devrait peut-être attribuer ainsi mon amour de la liberté et de l'égalité aux lectures d'avant-couches de ma mère. Si ma mère eût alors lu la vie de Cartouche, il serait possible que je fusse devenu un grand banquier. Combien de fois, dans mon enfance, n'ai-je pas manqué l'école pour aller rêver solitairement, dans les prairies de Schnabelewops, aux moyens de faire le bonheur de l'humanité tout entière! On m'a souvent fait l'injure de m'appeler pour cela paresseux, et l'on m'a puni en conséquence

et il m'a fallu dès lors endurer beaucoup de peines et de souffrances pour mes pensées de bonheur universel. Les environs de Schnabelewops sont du reste fort beaux. Il y coule une petite rivière où l'on se baigne avec beaucoup de plaisir pendant l'été; il y a aussi de charmants nids d'oiseaux dans les broussailles du rivage. La vieille ville de Gnesen, ancienne capitale de la Pologne, n'est éloignée que de trois lieues. Dans la cathédrale de cette ville est enterré saint Albert. On y voit son sarcophage en argent, et dessus, sa propre ressemblance, de grandeur naturelle, avec mitre et crosse d'évêque, les mains pieusement jointes, et tout cela d'argent fondu... Saint d'argent! combien de fois je pense forcément à toi! Hélas! que de fois mes pensées reprennent la route de Pologne! et alors, je me retrouve dans la cathédrale de Gnesen, appuyé contre les piliers près du tombeau d'Albert; j'entends de nouveau retentir l'orgue comme si l'organiste répétait un morceau du *Miserere* d'Allegri; on murmure une messe dans une chapelle lointaine; les dernières lueurs du soleil traversent les vitraux peints des fenêtres; l'église est vide, seulement devant le sarcophage d'argent, est agenouillée une personne en prières, une angélique figure de femme qui me jette vivement un regard oblique, mais se retourne aussi vivement vers le saint, et, de ses lèvres sentimentalement fines, murmure ces mots : « Je t'adore! »

A l'instant même où j'entendis ces paroles, le célébrant de la messe sonna dans le lointain, l'orgue enfla bruyamment ses tuyaux les plus tonnants, la douce figure de femme se leva des degrés du tombeau, jeta son voile blanc sur son visage rougissant, et quitta la cathédrale.

« Je t'adore! » Ces mots étaient-ils pour moi ou pour l'Albert d'argent? Elle s'était bien tournée de son côté, mais seulement avec la figure. Que signifiait ce regard oblique qu'elle me jeta auparavant, et dont les rayons se sont répandus sur mon âme comme une longue traînée de lumière que la lune verse sur la mer quand elle sort de l'obscurité des nuages, et qu'elle s'y replonge aussitôt après. Cette traînée de lumière, dans mon âme aussi sombre que la mer, déchaîna toutes les tempêtes qui dormaient au fond de l'abîme, et les requins et les monstres les plus fougueux de la passion s'élancèrent à la surface, prirent leurs ébats,

et de joie se mordirent la queue; au milieu de ce désordre grondait l'orgue, toujours plus imposant, comme le vacarme de la tempête sur la mer du Nord.

Le lendemain je quittai la Pologne.

II

Ma mère elle-même fit mes malles, et elle emballa avec chaque chemise un bon avis. Les blanchisseuses m'ont changé plus tard toutes ces chemises et les bons avis avec elles. Mon père était profondément ému, et il me donna une longue pancarte sur laquelle était détaillée, article par article, la manière dont je devais me conduire dans ce monde. Le premier article portait que je devais tourner dix fois en tout sens un ducat avant de le dépenser. Je suivis au commencement cette recommandation. Dans la suite, ce continuel tournoiement me devint plus fastidieux. Avec cette pancarte, mon père me donna aussi les ducats qui s'y rapportaient; puis il prit des ciseaux, détacha la petite queue de sa tête chérie, et me donna cette queue comme souvenir : je l'ai toujours, et je pleure chaque fois que je regarde ces fins cheveux poudrés.

La nuit qui précéda mon départ, j'eus le songe suivant :

J'allais me promener seul dans un beau pays au bord de la mer. C'était vers midi, et le soleil frappait sur les eaux, qui étincelaient comme des diamants. Çà et là, sur le rivage, s'élevait un grand aloès qui étendait sentimentalement ses bras vers le ciel azuré. Il y avait aussi un saule pleureur dont les branches se relevaient chaque fois que les vagues arrivaient, de sorte qu'il avait l'air d'une jeune ondine qui relève ses tresses vertes pour mieux entendre ce que les zéphirs amoureux lui chuchotent à l'oreille. En effet, on entendait quelquefois comme des soupirs et comme un tendre babillage. La mer rayonnait toujours avec plus d'éclat et de plus vives couleurs; les flots murmuraient des accents toujours plus harmonieux et, sur ces flots rayonnants et murmurants, marchait le saint Albert, tout à fait tel que je l'avais vu dans la cathédrale de Gnesen, avec sa crosse d'argent; il me fit signe de la tête, et enfin, quand il fut en face de moi, il me dit avec une fine voix argentine...

Les paroles, le bruit des flots m'empêcha de les entendre.

Mais je crois que mon rival, l'homme d'argent, s'est moqué de moi. Car je demeurai longtemps sur le rivage jusqu'à ce que s'étendit le crépuscule du so[illegible] le ciel et la mer devinssent sombres et décolorés et trist[illegible] delà de toute mesure. Le flux montait; aloès et saule craquèrent et furent emportés par les vagues qui s'enfuyaient quelquefois précipitamment, puis revenaient gonflées avec d'autant plus de furie, grondantes, tonnantes en demi-cercles écumants. Puis j'entendis aussi un bruit mesuré comme celui des rames, et enfin je vis arriver un canot qui luttait avec les brisants. Quatre blanches figures, blêmes visages de trépassés, étaient assises et ramaient avec effort. Mais au milieu se tenait une femme pâle, d'une beauté, d'une délicatesse infinies, comme formée de parfum de lis.... et elle sauta sur le rivage. Le canot, avec ses quatre rameurs fantômes, se lança ensuite comme une flèche en pleine mer, et dans mes bras était Panna Jadviga, qui pleurait et riait, et disait: «Je t'adore!»

III

En quittant Schnabelewops, je pris d'abord mon vol vers l'Allemagne, c'est-à-dire vers Hambourg, où je restai six mois, au lieu de me rendre tout de suite à Leyde, pour m'y adonner, selon le vœu de mes parents, à l'étude de la théologie. Je dois avouer que, pendant ce semestre, je me livrai beaucoup plus aux choses mondaines qu'aux divines.

. . . .

Ce fut par un bien beau jour de printemps que je quittai la ville de Hambourg. Je vois encore les rayons dorés du soleil se jouer dans le port sur les flancs goudronnés des navires, et j'entends encore le joyeux *hoïho!* cadencé des matelots. Un semblable port, au printemps, a beaucoup de ressemblance avec le cœur d'un jeune homme qui entre dans le monde, et se lance pour la première fois dans la haute mer de la vie. Ses pensées sont encore pavoisées de toutes couleurs; la témérité enfle toutes les voiles de ses désirs, *hoïho!* Mais bientôt s'élèvent les tempêtes, l'horizon s'assombrit, la bourrasque hurle, les planches craquent, les lames mettent en pièces le gouvernail, et le pauvre bâtiment se brise sur des écueils romantiques ou s'échoue sur une

grève sèchement prosaïque, ou bien encore, disjoint et fracturé, avec ses mâts coupés, et sans une seule ancre d'espérance, rentre dans le vieux port et y pourrit, tristement dégréé comme une misérable carcasse.

Mais il y a aussi des hommes qu'il faut comparer, non aux bâtiments ordinaires, mais aux bâtiments à vapeur. Ils portent un feu sombre dans le sein, et vont contre vent et marée. Leur pavillon de fumée flotte comme le noir panache du chevalier nocturne, leurs roues sont comme de gigantesques éperons dont ils aiguillonnent la mer dans le flanc de ses vagues, et l'élément rebelle et écumant doit obéir à leur volonté comme un coursier. — Mais souvent la chaudière éclate, et l'incendie intérieur nous consume.

Mais je veux quitter la métaphore, et m'embarquer sur un bâtiment véritable qui fait la traversée de Hambourg à Amsterdam. C'était un navire suédois qui avait chargé, en outre du héros de cette histoire, du fer en barres, et devait probablement faire son retour à Hambourg avec un chargement de morue, ou bien encore porter des hiboux à Athènes.

Jamais je n'oublierai ce premier voyage sur mer. Ma grand'tante m'avait redit une foule de contes maritimes qui surnagèrent tous alors dans ma mémoire. Je pouvais rester des heures entières assis sur le pont, et penser aux vieilles histoires, et, quand les vagues murmuraient, je croyais entendre parler ma grand'tante. Quand je fermais les yeux, je la voyais elle-même assise devant moi, avec sa dent solitaire dans sa bouche, et elle remuait vivement les lèvres, et racontait l'histoire du Hollandais volant.

J'aurais bien voulu voir les fées des eaux qui sont assises sur des écueils, et peignent leur chevelure verte : mais je ne pus que les entendre chanter.

Avec quelque effort d'attention que j'aie souvent regardé dans la mer transparente, je n'ai pu néanmoins y voir les villes englouties, où les hommes sont enchantés sous toutes formes de poissons, et mènent une vie aquatique profonde, profondément merveilleuse. On dit que les soles et les vieilles raies s'y tiennent, en grands atours de dames, assises aux fenêtres, s'éventent, et regardent dans la rue, où nagent les aigrefins en habits de conseillers municipaux, où les harengs à la mode les lorgnent, et où les crabes, les

homards et autre populace rampante fourmillent partout. Mes regards n'ont pu atteindre aussi bas, mais j'ai entendu sonner les cloches sous-marines.

Je vis une fois, dans la nuit, passer un grand vaisseau, avec des voiles déployées rouges comme du sang, ce qui le faisait ressembler à un sombre géant en grand manteau écarlate. Etait-ce le Hollandais volant ?

Mais à Amsterdam, où j'arrivai bientôt après, je le vis lui-même, l'affreux Mynheer, et je le vis sur la scène. Je fis par la même occasion, dans ce même théâtre d'Amsterdam, connaissance avec une de ces fées que j'avais cherchées inutilement dans la mer. Comme elle était tout à fait aimable, il faut que je lui consacre un chapitre particulier.

IV

La fable du Hollandais volant (1) vous est sans doute connue. C'est l'histoire du vaisseau maudit qui ne peut jamais entrer dans le port et qui erre en pleine mer depuis un temps déjà immémorial. S'il rencontre un autre navire, il expédie dans un canot quelques hommes de son mystérieux équipage qui vous prient de vouloir bien vous charger d'un paquet de lettres. Il faut clouer alors ces lettres au grand mât ; autrement, il arrive malheur au bâtiment, surtout quand on n'a pas de Bible à bord, ou qu'on n'a pas attaché un fer à cheval au mât de foc. Les lettres sont toujours adressées à des hommes qu'on ne connaît pas, ou qui sont morts depuis longtemps, de sorte que souvent l'arrière-petit-fils reçoit un tendre poulet qui était adressé à sa trisaïeule, laquelle est dans la tombe depuis cent ans. Ce fantôme de bois, cet effrayant vaisseau porte le nom de son capitaine, Hollandais qui jura par le diable qu'il doublerait en dépit d'une violente tempête qui soufflait alors, un cap

(1) « *Le Hollandais volant* [Le Vaisseau fantôme], dont j'avais fait l'intime connaissance en mer, occupait sans cesse mon esprit ; de plus je vis l'usage original que Henri Heine, dans une partie de son *Salon*, avait su tirer de cette saga. Particulièrement, la façon véritablement dramatique dont il traita la rédemption de cet Ashaverus de l'Océan me fournit tous les moyens d'utiliser cette légende comme sujet d'opéra. Je m'entendis là-dessus avec Heine lui-même. »
RICHARD WAGNER, dans *Zeitung für die elegante Welt* (1843).

dont le nom m'échappe, dût-il courir des bordées jusqu'au jour du jugement dernier. Le diable le prit au mot; il faut donc qu'il reste toujours sur mer jusqu'au dernier des jours, à moins qu'il ne soit délivré par la fidélité d'une femme. Le diable, sot qu'il est, ne croit pas à la fidélité féminine, et il a permis en conséquence au capitaine maudit de descendre à terre tous les sept ans, de s'y marier et de tenter ainsi sa délivrance. Pauvre Hollandais! il est souvent trop heureux d'être délivré de sa chère épouse, et de retourner à bord pour se remettre de la fidélité féminine.

C'est sur cette fable que se fondait la pièce que je vis au théâtre d'Amsterdam. Sept ans sont écoulés; le pauvre Hollandais est plus las que jamais de louvoyer sans fin, descend à terre, se prend d'amitié avec un marchand écossais qu'il rencontre, lui vend des diamants à un prix dérisoire, et quand il apprend que sa pratique a une belle fille, il la demande en mariage. Cette affaire se conclut aussi. Alors nous voyons la maison de l'Ecossais; la jeune fille, le cœur inquiet, attend son futur. Elle regarde souvent avec mélancolie un vieux tableau enfumé appendu à la muraille, et qui représente un bel homme en costume espagnol néerlandais. C'est un vieil héritage, et sa grand'mère lui a rapporté que c'est le portrait frappant du Hollandais volant, tel qu'on l'a vu il y a plus de cent ans en Ecosse, du temps du roi Guillaume d'Orange. Au tableau se rattache aussi un avis traditionnel qui engage les femmes de la famille à se garder de l'original. C'est pour cela que la jeune fille s'est, depuis son enfance, gravé dans le cœur les traits de cet homme dangereux. Quand donc arrive le véritable Hollandais volant, en chair et en os, elle tressaille, mais ce n'est pas de peur. Le futur est aussi frappé à la vue du portrait. Quand on lui explique qui il représente, il réussit à détourner tout soupçon, rit de la superstition, et s'égaie même aux dépens du Hollandais volant, Juif-errant de la mer. Pourtant il se laisse involontairement aller à la tristesse, et peint les souffrances inouïes que doit endurer Mynheer sur l'immense désert de l'Océan. — « Hélas! — dit-il — son corps n'est qu'un sépulcre de chair où son âme s'ennuie. La vie le repousse et la mort le rebute également. Comme un tonneau vide que les vagues se jettent et se renvoient avec dérision, ainsi le pauvre Hollandais reste ballotté entre la vie et la mort, sans qu'aucune d'elles

veuille de lui; sa douleur est profonde comme la mer sur laquelle il flotte ; son vaisseau est sans ancre et son cœur sans espérance. »

Je crois que ce furent à peu près les paroles par lesquelles conclut le fiancé. Sa future l'observe sérieusement, et jette de fréquents regards obliques vers son portrait. Il semble qu'elle ait deviné son secret, et quand il lui dit ensuite : « Catherine, veux-tu m'être fidèle? » elle répond résolûment : « Jusqu'à la mort. »

Je me rappelle qu'à ce moment j'entendis rire, et ce rire ne venait pas d'en bas, de l'enfer, mais bien d'en haut, du paradis. Quand je tournai les yeux de ce côté, je vis une délicieuse Eve qui me regardait d'une manière toute séduisante avec ses grands yeux bleus. Son bras pendait le long de la galerie, et sa main tenait une pomme, ou, pour mieux dire, une orange. Au lieu de m'en offrir symboliquement la moitié, elle m'en jette métaphoriquement les écorces sur la tête. Y avait-il hasard ou intention ? c'est ce que je voulus savoir. Mais lorsque je montai au paradis pour continuer la connaissance, je ne fus pas peu surpris de trouver une blanche et douce jeune fille, une figure indiciblement féminine et délicate, non pas languissante, mais frêle comme le cristal, un modèle de réserve domestique et de douce amabilité. Seulement au coin gauche de sa lèvre supérieure, se contournait quelque chose comme la petite queue d'un lézard qui se blottit. C'était un trait mystérieux qu'on ne trouve pas tout à fait chez un ange pur, mais encore moins chez le diable. Ce trait n'annonce ni le bien ni le mal, mais simplement un pernicieux savoir; c'est un sourire qui avait été empoisonné par cette pomme de la science que la bouche avait goûtée. Quand je vois ce trait sur de tendres et vermeilles lèvres de jeune fille, je sens dans mes propres lèvres un tressaillement, un désir convulsif de baiser ces lèvres : c'est l'effet de l'affinité sympathique.

Je lui murmurai donc à l'oreille :

« Juffrouw! (1) je voudrais bien donner un baiser à tes lèvres.

— Par Dieu! mynheer, c'est une bonne idée! » répondit-

(1) *Holl.* : Mademoiselle!

elle avec une vivacité et une séduction de voix qui partaient du cœur.

Mais non ! toute cette histoire que je voulais conter ici, et à laquelle celle du Hollandais volant ne devait que servir de cadre, je la supprimerai. Je me venge ainsi des bégueules qui dégustent avec délices de pareilles histoires, en sont ravies jusqu'au fond de l'âme, qui injurient le conteur, et font à propos de lui la grimace dans les salons et le décrient comme immoral. C'est une bonne histoire, exquise comme des ananas confits, ou comme du caviar frais ou comme des truffes au vin de Bourgogne, et ce serait une édifiante lecture : mais par rancune, et pour me venger des torts anciens, je la supprime. Je fais donc ici un long —.

Ce long — signifie un sofa noir, sur lequel se passa l'histoire que je ne raconte pas. Il faut que l'innocent pâtisse avec le coupable, et je vois plus d'une bonne âme qui me regarde avec des yeux suppliants. Eh bien ! j'avouerai donc, à ceux-là, en confidence, que jamais je n'ai reçu de baisers aussi emportés que de cette blondine Hollandaise, et que le préjugé que j'avais jusqu'alors contre les cheveux blonds et les yeux bleus fut détruit de la manière la plus victorieuse. Je compris alors pourquoi un poète anglais a comparé ces dames à du champagne glacé. Sous cette enveloppe congelée est comprimée l'essence la plus brûlante. Rien de plus piquant que le contraste entre cette froideur extérieure et ce feu intérieur qui flamboie avec le délire d'une bacchante, et enivre irrésistiblement le joyeux buveur. Oui, beaucoup plus que chez les brunettes, couve l'incendie des sens chez nombre de ces figures de saintes, dont la chevelure est une blonde auréole, dont les yeux sont bleus comme le ciel et les mains pieuses comme des lis. Je sais une blondine d'une des meilleures maisons de Hollande, qui quittait souvent son beau château sur le Zuyderzée pour venir incognito à Amsterdam, puis se rendait au théâtre, et jetait à quiconque lui plaisait des écorces d'orange sur la tête, et passait même des nuits de débordement dans les auberges des matelots, enfin une Messaline hollandaise...

Quand je retournai au théâtre, j'arrivai justement à la dernière scène de la pièce, où la femme du Hollandais volant, madame la Hollandaise volante, grimpée sur un récif élevé, se tordait les mains en désespérée, pendant qu'on

voyait sur la mer son malheureux époux sur le pont de son mystérieux vaisseau. Il l'aime, et veut la quitter pour ne pas l'entraîner à sa perte, et il lui avoue son horrible sort, et l'effrayante malédiction qui pèse sur lui. Mais elle s'écrie à haute voix : « Je t'ai été fidèle jusqu'à présent, et je sais un moyen sûr de te garder fidélité jusqu'à la mort! »

A ces mots, la femme fidèle se jette dans la mer : l'enchantement du Hollandais volant est détruit ; il est délivré, et nous voyons le navire fantôme se perdre dans l'abîme des flots.

La morale de l'ouvrage est, pour les femmes, qu'elles doivent bien prendre garde de ne pas épouser de Hollandais volant, et, nous autres hommes, nous apprenons par là comment, dans le cas le plus favorable, nous nous perdons par les femmes.

V.

Mais ce ne fut pas seulement à Amsterdam que les dieux voulurent bien prendre la peine de détruire mon préjugé contre les blondes. J'eus aussi le bonheur de rectifier dans le reste de la Hollande mes précédentes erreurs. Je ne veux pourtant pas avantager les Hollandaises aux dépens des femmes des autres pays. Me préserve le ciel d'une telle injustice, qui de ma part serait en même temps la plus grande ingratitude. Chaque pays a sa cuisine et ses jolies femmes à soi, et, à cet égard, tout est affaire de goût. L'un aime les poulets rôtis, l'autre les canards rôtis ; pour moi, j'aime les poulets rôtis. Considérées sous un plus haut point de vue philosophique, les femmes ont toujours une certaine affinité avec la cuisine nationale. Les belles Anglaises ne sont-elles pas saines, substantielles, solides, consistantes, sans apprêt, et pourtant excellentes tout à fait comme le bon et simple ordinaire de la vieille Angleterre : rosbif, rôti de mouton, pudding au cognac flamboyant, légumes cuits à l'eau, avec deux sauces, dont l'une consiste en beurre fondu? Là, aucune fricassée ne nous sourit, aucun vol-au-vent léger ne vous trompe, aucun ragoût ne minaude; là rien de la coquetterie de ces mille soufflés, étouffés, sautés, suprêmes piquants, croquettes farcies, soufflés déclamatoires, de ces crèmes sentimentales que nous trouvons chez les restaura-

teurs français, et qui offrent la plus grande ressemblance avec les belles Françaises elles-mêmes. Ne nous arrive-t-il pas souvent de remarquer chez celles-ci que le fond principal n'est que l'accessoire, que le poisson a souvent moins de valeur que la sauce, et que le goût, la grâce, l'élégance et l'assaisonnement passent ici avant tout? Et la cuisine gras-doré de l'Italie, ses plats passionnément épicés, fantasquement garnis, languissamment idéals, ne portent-ils pas tout à fait le caractère des belles Italiennes? Oh! que de fois je soupire après les stuffati et les zampetti lombards, après les fegatelli, les tagliarini et les broccoli de la bienheureuse Toscane! Tout nage dans l'huile, mollement et délicatement, et fredonne les douces mélodies de Rossini, et pleure du jus d'ognon et de sentiment. Mais il faut manger le macaroni avec les doigts, et alors il s'appelle Béatrice!

Je ne pense que trop souvent à l'Italie, et le plus souvent pendant la nuit. Je rêvai avant-hier que je me trouvais en Italie, que j'étais un arlequin bariolé, couché de la manière la plus paresseuse sous un saule pleureur. Mais les branches pendantes de ce saule étaient du macaroni tout pur qui me tombait dans la bouche. Entre ce feuillage de macaroni, coulaient, au lieu de rayons de soleil, de vrais flots de beurre doré, et, enfin, tombait d'en haut une blanche pluie de parmesan râpé.

Hélas! on ne pourrait jamais se rassasier de macaroni rêvé... Béatrice!

De la cuisine allemande, pas un mot. Elle a toutes les bonnes qualités du monde, et seulement un défaut, mais je ne dis pas lequel. Ce sont des sensibleries pâtissées très indécises, d'amoureux plats aux œufs, de sincères boulettes aux prunes, de la soupe platonique avec de l'orge, des omelettes avec des pommes et du lard, de vertueuses andouillettes de ménage, de la choucroute... Heureux celui qui peut digérer tout cela!

Quant à la cuisine hollandaise, elle se distingue de l'allemande, d'abord par la propreté, ensuite par une friandise particulière;... surtout la manière dont on y accommode les poissons est d'une amabilité inexprimable. Le parfum du céleri y est touchant, intime et en même temps très sensualiste. Il y a de la naïveté étudiée et de l'ail. Cependant, j'y trouve à reprendre l'usage des caleçons de flanelle : je ne

parle pas des poissons, mais des blanches filles de l'aquatique Hollande.

Mais à Leyde, où j'arrivai, je trouvai la cuisine horriblement mauvaise. La république de Hambourg m'avait gâté, et je dois faire après coup l'éloge de la cuisine, et en même temps des belles femmes et belles filles de Hambourg. Oh! dieux! pendant les quatre premières semaines, que de fois je regrettai les tendres viandes hambourgeoises! Mon cœur et mon estomac languissaient. Si l'hôtesse de la Vache-Rouge ne se fût enfin prise d'amour pour moi, je serais mort de langueur.

Gloire à toi, hôtesse de la Vache-Rouge!

C'était une femme trapue, avec un gros ventre rond et une tête ronde très petite; petites joues rouges, petits yeux bleus; roses et violettes. Nous restions des heures entières assis ensemble dans le jardin, et nous buvions du thé dans des tasses de véritable porcelaine de Chine. C'était un beau jardin avec des parterres carrés et triangulaires, symétriquement parsemé de sable d'or, de cinabre et de petites coquilles brillantes. Les troncs des arbres étaient fort joliment peints en rouge et bleu. Il y avait des cages de cuivre poli, et des serins des Canaries. Les ognons de tulipe les plus rares y croissaient dans des pots peints de toutes couleurs et vernis. L'if y était taillé avec un art charmant et représentait des obélisques, des vases et même des figures d'animaux. Il y avait un bœuf taillé dans un if verdoyant qui me regardait presque avec jalousie quand j'embrassais la bonne hôtesse de la Vache-Rouge.

Gloire à toi, hôtesse de la Vache-Rouge!

Quand Mevrouw (1) avait le haut de la tête bardé de plaques d'or de Frise, le ventre cuirassé de sa robe de damas à fleurs et les bras richement chargés de blancs paquets de dentelles brabançonnes, elle avait l'air d'une fabuleuse pagode chinoise, elle semblait la déesse de la porcelaine! Quand alors l'enthousiasme me prenait, et que je la baisais bruyamment sur les deux joues, elle prenait une raide immobilité de porcelaine, et ne savait que soupirer un : Mynheer! avec un vrai ton de porcelaine. Toutes les tulipes du jardin sem-

(1) *Holl.:* Madame.

blaient partager son émotion et soupirer avec elle : Mynheer !

Ces relations délicates me procurèrent plus d'un morceau délicat; car chaque scène amoureuse de ce genre influait sur le contenu de la corbeille aux provisions que m'envoyait tous les jours l'excellente hôtesse. Mes commensaux, six autres étudiants, qui dînaient avec moi dans ma chambre, pouvaient sentir chaque fois, à la qualité du veau rôti ou du filet de bœuf, combien elle m'aimait, madame l'hôtesse de la Vache-Rouge. Si par hasard la chère était mauvaise, il me fallait supporter bien des railleries humiliantes, et l'on disait alors : « Voyez comme Schnabelewopski paraît misérable, comme sa figure est jaune et ridée : ses yeux ont l'air piteux comme s'ils avaient le mal de mer... Il n'est pas étonnant que notre hôtesse ait assez de lui, et qu'elle nous envoie maintenant un assez mauvais ordinaire. » Ou bien l'on disait encore : « Pour l'amour de Dieu, Schnabelewopski devient chaque jour plus chétif, et finira par perdre tout à fait à la fin les bonnes grâces de notre hôtesse, et nous n'aurons plus alors que de mauvais dîners comme aujourd'hui... Allons, nourrissons-le bien, pour qu'il reprenne un air séduisant. » Puis ils m'enfournaient dans la bouche justement les morceaux les plus détestables, et m'obligeaient à manger immodérément du céleri. Pourtant si nous faisions maigre chère plusieurs jours du suite, j'étais assailli des prières les plus sérieuses de veiller à la cuisine, d'enflammer de nouveau le cœur de notre hôtesse, de redoubler de tendresse pour elle; enfin de me sacrifier pour le bien public. On m'exposait alors en de longues harangues combien il était noble et glorieux de se résigner pour le salût de ses concitoyens, comme Régulus, qui se fit mettre dans une vieille tonne hérissée de clous, ou comme Thésée, qui s'aventura volontairement dans l'antre du Minotaure... Puis on me citait Tite-Live, Plutarque, etc., etc. On excitait encore mon zèle par des images sensibles, en dessinant ces grandes actions sur les murailles, le tout avec les allusions les plus grotesques, car le Minotaure ressemblait tout à fait à la Vache-Rouge peinte sur l'enseigne, et la vieille tonne carthaginoise était bâtie comme notre hôtesse. Ces ingrats avaient pris l'extérieur de cette excellente femme pour point de mire constant de leurs gentillesses. Ils avaient

coutume de faire son portrait avec des pommes, ou de le pétrir avec du pain. Ils prenaient, par exemple, une petite pomme qui figurait la tête, qu'ils ajustaient sur une grosse pomme qui représentait le corps, dans lequel ils fichaient deux cure-dents en guise de jambes. Ils faisaient aussi avec du pain le portrait de notre hôtesse, puis pétrissaient une maigre figurine qui était censée me représenter, en faisant à cette occasion les comparaisons les plus déplaisantes. L'un disait, par exemple, que la petite figure était Annibal qui passe les Alpes. Un autre prétendait, au contraire, que ce devait être Marius méditant sur les ruines de Carthage. Quoi qu'il en pût être, si je n'eusse quelquefois affronté les Alpes, et fait des méditations sur les ruines de Carthage, mes commensaux n'auraient toujours reçu que de mauvais dîners.

VI

Quand le rôti était tout à fait mauvais, nous disputions sur l'existence de Dieu. Le bon Dieu avait toujours la majorité. Il n'y avait dans la société que trois convives qui fussent athées, encore se laissaient-ils persuader quand on nous envoyait au moins de bon fromage pour dessert. Le déiste le plus ardent était le petit Samson, et quand il disputait avec le long Van Pitter sur l'existence de Dieu, il arrivait souvent à se fâcher, et il arpentait la chambre dans toutes les directions, en criant sans cesse : « Par Dieu ! cela n'est pas permis. » Le long Van Pitter, maigre Frison dont l'âme était aussi calme que l'eau dans un canal hollandais, et dont les paroles glissaient aussi tranquillement qu'une péniche, empruntait ses arguments à la philosophie allemande, dont on s'occupait alors beaucoup à Leyde. Il se moquait des esprits étroits qui assignaient au bon Dieu une existence particulière ; il les accusait de blasphème en octroyant à Dieu la sagesse, la justice, l'amour et autres semblables qualités humaines qui ne lui convenaient nullement ; car ces qualités étaient en quelque sorte la négation d'imperfections humaines, puisque nous ne les avons conçues que comme le contraire de la sottise, de l'injustice, de la haine, etc. Mais quand le long Van Pitter développait ses idées panthéistiques, arrivait contre lui le gros disciple

de Fichte, un certain Driksen d'Utrecht, qui s'entendait à travailler comme il faut son dieu vague, répandu dans la nature, et partant, toujours existant dans l'espace. Il allait jusqu'à soutenir que c'était un blasphème de parler seulement de l'existence de Dieu, attendu qu'*exister* était une idée qui supposait un certain espace, enfin quelque chose de substantiel; que c'était certainement un blasphème de dire de Dieu : Il est ; que l'*être* le plus pur ne pouvait être imaginé sans quelque chose de sensible, de fini; que, lorsqu'on voulait se figurer Dieu, il fallait faire abstraction de toute substance, ne pas l'imaginer sous une forme d'étendue, mais seulement comme un ordre des événements ; que Dieu n'est pas un *être*, mais une pure action ; qu'il n'était que le principe de toute action dans l'univers.

A ces mots, le petit Samson avait coutume d'entrer en fureur, et courait comme un fou par la chambre en criant à tue tête : « O Dieu ! Dieu ! cela n'est par Dieu pas permis, ô Dieu ! » Je crois qu'il aurait rossé le gros Fichtéen pour l'honneur de Dieu, s'il n'avait pas eu les bras trop minces. Plus d'une fois il courut réellement sur lui, mais alors le gros Fichtéen saisissait les deux petits bras du petit Samson, le maintenait tout tranquillement, lui exposait fort tranquillement son système sans retirer sa pipe de la bouche et lui soufflait alors ses subtils arguments avec les bouffées de tabac les plus épaisses, au point que le petit homme suffoquait presque de fumée et de colère, et gémissait d'un ton toujours plus étouffé et plus plaintif : « O Dieu ! ô Dieu ! » Mais Dieu ne l'assistait jamais, quoiqu'il défendît sa cause.

En dépit de cette indifférence divine, de cette ingratitude presque humaine de Dieu, le petit Samson demeura pourtant le champion constant du déisme, et par inclination innée, je crois ; car ses pères appartenaient au peuple élu de Dieu, au peuple que Dieu protégea jadis de son affection spéciale, et qui, en conséquence, a conservé jusqu'à cette heure un certain attachement personnel pour le bon Dieu. Les juifs sont toujours les déistes les plus obéissants, surtout ceux qui, comme le petit Samson, sont nés dans la ville libre de Francfort. Dans les questions politiques, ils peuvent être d'opinion aussi révolutionnaire que possible, et même se vautrer dans la boue en vrais sans-culottes ; mais que les idées religieuses soient mises sur le tapis, ils restent alors

les humbles valets de leur Jéhova, qui ne veut pourtant plus entendre parler de leur séquelle, et s'est fait baptiser *Dieu pur esprit.*

Je crois que ce Dieu pur esprit, ce parvenu du ciel, qui est maintenant si moral, si doux, si cosmopolite, si universel, si civilisé, conserve un secret mauvais vouloir contre les pauvres juifs, qui l'ont connu avec ses premières formes grossières, et lui rappellent journellement dans leurs synagogues ses relations nationales qui datent de la chétive Palestine. |Peut-être le vieux seigneur ne veut-il plus se souvenir qu'il est d'origine hébraïque, et qu'il fut le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et s'appelait alors Jéhovah.

VII

A Leyde, je fréquentai beaucoup le petit Samson, et il sera souvent question de lui dans ces mémoires. Après lui, je voyais très souvent un autre de mes commensaux, le jeune Van Moeulen, et je pouvais observer son beau visage pendant des heures entières en pensant à sa sœur, que je n'avais jamais vue, et dont je ne savais rien, sinon qu'elle était la plus belle femme du Waterland. Van Moeulen était aussi une belle tête d'homme, un Apollon non de marbre, mais plutôt de fromage. C'était le Hollandais le plus accompli que j'aie jamais vu ; un mélange singulier de courage et de flegme. Un jour que, dans un café, il avait tellement irrité un Irlandais, que celui-ci tira un pistolet de sa poche, l'ajusta, et au lieu de le toucher, abattit seulement la pipe de terre qu'il avait à la bouche, la figure de Van Moeulen resta aussi impassible qu'un fromage, et il dit du ton le plus calme, le plus indifférent. *Jan, eene nieuwe pyp!* — Jean, une pipe neuve! — Son sourire me faisait éprouver une sensation sinistre, car il montrait alors une rangée de toutes petites dents blanches qui ressemblaient à des arêtes de poisson. Je trouvai aussi déplaisant qu'il portât de grandes boucles d'oreilles en or. Il avait la singulière habitude de changer tous les jours de place les meubles de son appartement, et quand on arrivait chez lui, on le trouvait occupé, soit à mettre la commode à la place du lit, soit à déplacer le sopha pour établir son bureau.

Le petit Samson présentait sous ce rapport le contraste le

plus tourmenté; il ne pouvait souffrir qu'on dérangeât la moindre chose dans sa chambre; il devenait visiblement inquiet quand on y touchait le moindre objet, les mouchettes, par exemple; tout devait rester comme il l'avait mis; car ses meubles et ses effets lui servaient de moyens de rappel pour fixer dans sa mémoire, d'après les préceptes de la mnémonique, toutes sortes de dates historiques ou d'axiomes de philosophie. La servante ayant un jour, en son absence, enlevé de sa chambre un vieux coffre, et pris dans les tiroirs de sa commode ses bas et ses chemises pour les faire laver, il devint inconsolable quand il s'en aperçut, et prétendit qu'il ne savait plus désormais rien sur l'histoire assyrienne, et que toutes les preuves en faveur de l'immortalité de l'âme, qu'il avait coordonnées fort systématiquement dans ses tiroirs, avaient été mises à la lessive.

Au nombre des originaux dont je fis la connaissance à Leyde, se trouvait aussi mynheer Vander Pissen, cousin de Van Moeulen, qui m'avait introduit chez lui. Il était professeur de théologie à l'université, et j'entendis à son cours l'explication du cantique de Salomon, et de l'apocalypse de saint Jean. C'était un bel homme, dans la force de l'âge, ayant environ trente-cinq ans, très sérieux et très posé en chaire. Un jour que je voulus lui faire une visite chez lui, et que je ne trouvai personne dans l'antichambre, je vis, par la porte entr'ouverte d'un cabinet voisin, un curieux spectacle. Ce cabinet était décoré moitié à la chinoise, moitié à la Pompadour. Aux murs pendaient des tentures de damas brochées d'or, le parquet était recouvert d'un précieux tapis de Perse; partout se voyaient de bizarres pagodes de porcelaine, des colifichets en nacre, des fleurs, des plumes d'autruche et des pierres précieuses. Les sièges étaient de velours rouge, avec des pompons d'or, et parmi ces sièges s'en trouvait un plus élevé qui avait l'air d'un trône, et sur lequel était assise une petite fille qui pouvait bien avoir trois ans, qui était vêtue de satin bleu brodé d'argent, mais à la vieille mode rococo, et tenait d'une main un éventail de plumes de paon, en manière de sceptre, et de l'autre une couronne de laurier fanée. Devant elle, se roulaient sur le parquet mynheer Vander Pissen, son petit nègre, son caniche et son singe. Ces quatre personnages se prenaient aux cheveux et se mordaient récipro-

quement, pendant que l'enfant et le perroquet vert sur son bâton ne cessaient de crier : bravo ! A la fin, mynheer se releva, plia le genou devant l'enfant, vanta dans un discours latin fort sérieux le courage avec lequel il avait combattu et vaincu ses ennemis, se fit mettre sur la tête par la petite la vieille couronne de lauriers..., et l'enfant et le perroquet et moi, qui entrai alors dans la chambre, de crier : bravo ! de compagnie.

Mynheer parut un peu déconcerté que je l'eusse surpris au milieu de ses bizarreries. Il s'y livrait, m'a-t-on dit plus tard, tous les jours. Tous les jours, il terrassait le nègre, le caniche et le singe, tous les jours il se faisait couronner de laurier par la petite fille, qui n'était pas son enfant, mais bien une orpheline des enfants trouvés d'Amsterdam.

VIII

La maison où je logeais à Leyde avait été jadis habitée par Jan Steen, le grand Jan Steen, que je regarde comme aussi grand que Raphaël (1). C'était aussi comme peintre religieux que Jan Steen n'était pas moins grand, et c'est ce qu'on verra bien clairement un jour, quand la religion de la souffrance aura disparu, que la religion de la joie arrachera le crêpe lugubre qui couvre les roses de cette terre, et que les rossignols pourront faire éclater leurs ravissements longtemps dissimulés.

Mais aucun rossignol ne chantera avec autant d'éclat et de bonheur que Jan Steen peignait. Personne n'a senti aussi profondément que lui qu'il doit toujours y avoir une éternelle Kermesse sur cette terre. Il comprit que notre vie n'est qu'un baiser de Dieu, et il savait que le Saint-Esprit se révèle de la manière la plus sublime dans la lumière et dans le rire.

Son œil riait dans la lumière, et la lumière se mirait dans son œil riant.

Et Jan demeura toujours un enfant bon, naïf et aimable. Quand le vieil et sévère prédicateur de Leyde s'établissait auprès de lui devant son foyer et lui faisait un long sermon

(1) Heine a longtemps eu l'idée d'écrire une vie de Jan Steen, pour lequel il n'a jamais cessé de professer une grande admiration.

sur sa vie gaillarde, sur ses habitudes joyeuses et antichrétiennes, sur son ivrognerie, sur le désordre de son ménage et sa jovialité endurcie, Jan l'écoutait tranquillement pendant des heures entières, ne trahissait pas la moindre contrariété de ce long prêche de pénitence, et il ne l'interrompit qu'une seule fois par ces mots : « Oui, *domine;* mais la lumière frapperait bien mieux de cette façon. Je vous en prie, *domine*, tournez un peu votre siège devant la cheminée, afin que la flamme éclaire de son reflet rouge tout votre visage, pendant que le reste du corps demeurera dans l'ombre... »

Le *domine* se leva furieux et s'en alla. Mais Jan saisit tout de suite sa palette, et peignit le vieux et sévère prédicateur tout à fait dans l'attitude sermoneuse qu'il avait eue, servant de modèle sans s'en douter. Ce portrait est admirable ; il était suspendu dans ma chambre à coucher à Leyde.

Ayant vu en Hollande tant de tableaux de Jan Steen, c'est pour moi comme si je connaissais toute la vie de cet homme. Oui, je connais toute sa parenté, sa femme, ses enfants, sa mère, tous ses cousins, ses ennemis intimes et tout son entourage; je les connais tous chacun par leur figure. Toutes ces têtes nous saluent dans les tableaux de Jan Steen, et la collection complète de ses œuvres serait la biographie du peintre. Il y a souvent divulgué d'un seul coup de pinceau les secrets les plus profonds de son âme. Ainsi je crois que sa femme lui a fait de fréquents reproches sur ses nombreuses rasades ; car dans le tableau qui représente le repas de la fête des rois, et où Jan est à table avec toute sa famille, nous voyons sa femme, tenant à la main la cruche au large ventre, et ses yeux étincellent comme ceux d'une bacchante. Mais je suis convaincu que la brave femme n'a jamais trop bu, et que le coquin a voulu nous faire croire que ce n'était pas lui, mais bien sa femme qui aimait le vin ; aussi a-t-il dans ce tableau la mine encore plus gaie qu'à l'ordinaire. Il est heureux ; il est assis au milieu des siens, son jeune fils est roi de la fève, et porte une couronne d'oripeau ; la grand'mère, dont les vieilles rides grimacent la joie la plus radieuse, tient dans ses bras son dernier petit-fils; les musiciens jouent leurs plus grotesques mélodies, et, par le malin pinceau du mari, la prudente ménagère à la

moue économe est accusée, auprès de la postérité, de s'être grisée.

Que de fois j'ai pu, dans ma chambre à Leyde, me reporter en pensée pendant des heures entières au milieu de ces scènes domestiques dont l'excellent Jan fut acteur, ou qu'il endura dans les mêmes lieux. Je crus plus d'une fois le voir lui-même assis à son chevalet, saisir de temps à autre la grande cruche à anses, réfléchir et puis boire, puis boire sans réfléchir. Ce n'était pas là un triste revenant du moyen âge, mais bien un moderne et brillant esprit de joie qui, après sa mort, visite encore son ancien atelier pour y peindre de joviales figures, et pour y boire. Nos descendants ne verront plus que des fantômes de cette espèce, en plein jour, pendant que le soleil perce les vitres brillantes, et que, du haut des tours, ce ne seront plus de sombres et tristes cloches, mais d'éclatantes et joyeuses trompettes qui annonceront l'heure du dîner.

Mais le souvenir de Jan Steen fut le meilleur ou plutôt le seul bon côté de mon logement à Leyde. Sans ce charme tout idéal, je n'y aurais pas tenu pendant dix jours. L'extérieur de la maison était malheureux, pitoyable et maussade, tout à fait contraire aux habitudes hollandaises. Cette habitation noire et tout ébréchée était plantée tout près de l'eau, et quand on passait de l'autre côté du canal, on croyait voir une vieille sorcière se regarder dans un miroir magique. Sur le toit, se tenaient toujours quelques cigognes, comme sur tous les toits hollandais. Près de moi logeait la vache dont je buvais le lait le matin, et sous ma fenêtre était un poulailler. Mes voisines emplumées pondaient de bons œufs; mais comme il me fallait toujours entendre, avant qu'elles les missent au jour, un long caquetage qui était comme l'ennuyeuse préface de ces œufs, cela me gâtait passablement le plaisir que j'avais à les manger. Au nombre des désagréments particuliers à ma demeure, je comptais surtout deux incommodités fâcheuses : l'une était un râclement de violon dont on affligeait mes oreilles pendant le jour, et l'autre les réveils fréquents dans la nuit quand mon hôtesse persécutait son pauvre époux de sa bizarre jalousie.

Quiconque désirait connaître les situations respectives de mon hôte et de madame mon hôtesse, n'avait qu'à les entendre tous deux quand ils faisaient de la musique. Le mari

jouait le violoncelle, et la femme la viole d'amour; mais elle n'observait pas le mouvement, précédait toujours son mari d'une ou deux mesures, et arrachait de son malheureux instrument les sons les plus maigres et les plus criards. Quand le violoncelle grognait, et que la viole glapissait, on croyait entendre la dispute d'un couple conjugal, et puis la femme continuait à jouer encore longtemps après que son mari avait fini, comme si elle eût voulu avoir le dernier mot. C'était une femme grande, mais très décharnée, rien que la peau et les os, avec une bouche où pendillaient quelques fausses dents, un front écrasé, presque pas de menton et un nez d'autant plus long, dont la pointe s'inclinait comme celle d'un bec, et dont elle semblait quelquefois, quand elle jouait du violon, se servir en guise de sourdine.

Mon hôte était âgé d'environ cinquante ans, avait les jambes fort grêles, une figure pâle et creuse, et de tout petits yeux verts avec lesquels il clignotait continuellement comme une sentinelle qui a le soleil en face. Il était bandagiste de son métier, et anabaptiste de religion; il lisait très assidûment la Bible. Cette lecture le suivait dans ses rêves nocturnes, et le matin, en prenant le café, il clignotait avec ses petits yeux, et racontait à sa femme comment il avait été favorisé, comment les plus saints personnages l'avaient honoré de leur entretien, comme quoi il s'était même trouvé en sainte société de Sa Majesté le Très-Haut, et comment toutes les femmes de l'Ancien Testament l'avaient traité avec les attentions les plus amicales et les plus délicates. Ce dernier point déplaisait à mon hôtesse, et elle manifesta souvent sa jalouse mauvaise humeur à propos du commerce nocturne de son mari avec les femmes de l'Ancien Testament. Si c'était encore, disait-elle, la chaste mère Marie, ou la vieille Marthe, et même passe encore pour la Madeleine, puisqu'elle s'est amendée..., mais la fréquentation nocturne des filles ivrognesses de Loth, de votre belle madame Judith, de cette coureuse de reine de Saba, et autres femelles équivoques, cela ne se peut supporter. Mais rien n'égala sa fureur, quand un matin son mari, dans le débordement bavard de sa béatitude, lui fit une peinture enthousiaste de la belle Esther, qui l'avait prié de l'assister à sa toilette, parce qu'elle voulait, par la puissance de ses attraits, gagner à la bonne cause le roi Ahasvérus. Ce fut en vain que

le pauvre homme l'assura que M. Mardochée lui-même l'avait introduit auprès de sa belle pupille, que celle-ci était déjà à moitié habillée, qu'il n'avait fait que lui peigner ses longs cheveux noirs... Ce fut en vain! La femme irritée battit le pauvre homme avec ses propres bandages, lui jeta du café bouillant à la figure, et l'aurait certainement tué, s'il ne lui eût promis, par les choses les plus saintes, de cesser tout commerce avec les femmes de l'Ancien Testament, et de ne plus fréquenter que des patriarches et des prophètes mâles.

La conséquence de ce mauvais traitement fut qu'à dater de ce jour mynheer tut avec un soin inquiet les bonnes fortunes de ses songes. Il devint tout à fait un libertin biblique, un saint roué. Il m'avoua même qu'il avait eu en rêve l'audace de faire les propositions les plus immorales à la vertueuse Suzanne, et qu'enfin il avait eu l'insolence de se glisser dans le harem du roi Salomon, et de prendre le thé avec ses mille femmes.

IX

Malheureuse jalousie! elle interrompit un de mes plus beaux rêves, et peut-être par suite la vie du petit Samson!

Qu'est-ce que le rêve? Qu'est-ce que la mort? Celle-ci n'est-elle qu'une interruption ou la complète cessation de la vie? Oui, pour les gens qui ne connaissent que le passé et l'avenir, et ne savent pas vivre une éternité dans chaque moment du présent; oui, pour de tels hommes la mort doit être affreuse! Quand ces deux béquilles, le temps et l'espace, leur manquent tout d'un coup, ils retombent dans le néant éternel.

Et le rêve? Pourquoi ne craignons-nous pas de nous endormir autant que d'être enterré? N'est-ce pas une pensée effrayante que le corps puisse rester toute une nuit comme un cadavre éteint, pendant que l'esprit nous entraîne dans la vie la plus agitée, vie qui a toutes les terreurs de cette séparation que nous avons créée entre le corps et l'esprit. Quand, un jour, le corps et l'esprit seront confondus de nouveau dans notre conscience, peut-être n'y aura-t-il plus de songes, ou bien il n'y aura que des hommes malades, des hommes dont l'harmonie vitale a été troublée,

qui rêveront alors. Les Grecs et les Romains ne rêvaient que légèrement et rarement : un songe fort et puissant était un événement pour eux, et on le consignait dans les livres d'histoire. L'ère des véritables songes ne se trouve guère que chez les anciens Juifs, ce peuple de l'Esprit, et elle atteignit sa plus haute splendeur chez les chrétiens, peuple des esprits. Nos descendants frémiront quand ils liront un jour quelle existence de fantômes nous avons menée, comme l'homme était partagé chez nous, et ne jouissait que d'une moitié de sa vie. Notre époque (et elle commence à la croix du calvaire) sera considérée comme une grande période morbide de l'humanité.

Et cependant quels doux rêves nous avons pu faire! Nos descendants le comprendront à peine. Autour de nous s'évanouissaient toutes les magnificences du monde, et nous les retrouvions dans l'intérieur de notre âme... Dans notre âme se réfugiait le parfum de roses dédaigneusement foulées aux pieds, et le chant des rossignols effarouchés...

Moi, je sais tout cela, et je meurs de ces secrètes angoisses et des affreuses jouissances de notre époque. Quand je me déshabille le soir, que je me mets au lit, que je m'y étends tout de mon long, et que je me couvre de draps blancs, il m'arrive plus d'une fois de frissonner involontairement et de m'imaginer que je suis un cadavre, et que je m'ensevelis de mes propres mains. Alors je me hâte de fermer les yeux pour échapper à cette horrible pensée, et me sauver dans le pays des songes...

C'était un doux et aimable songe, un songe resplendissant de soleil. Le ciel était d'un beau bleu violet et sans nuages, la mer d'un beau vert marin et calme. La nappe d'eau s'étendait à perte de vue, et à la surface glissait un vaisseau pavoisé, et j'étais assis sur le pont, babillant aux pieds de Jadviga. Je lui lisais des chants d'amour que moi-même j'avais écrits sur papier rose ; je les lisais avec des soupirs de bonheur, et elle écoutait avec une attention incrédule et un sourire languissant, et quelquefois elle m'arrachait vivement les feuillets et les jetait dans la mer. Mais les belles ondines, avec leur sein et leurs bras blancs comme la neige, sortaient de l'onde chaque fois et saisissaient ces vers amoureux. Quand je me penchai sur le bord, je pus voir clairement jusqu'au fond de la mer. Les belles ondi-

ves y étaient assises en cercle, comme dans un salon, et au milieu d'elles se tenait un jeune ondin qui, d'un air vivement ému, déclamait mes poésies. Un tonnerre de bravos éclatait à la fin de chaque quatrain, les belles aux cheveux verts applaudissaient avec passion, leur sein et leurs joues rougissaient, et elles disaient avec un enthousiasme rempli de plaisir et de compassion tout à la fois : « Quelle singulière espèce que ces hommes ! Que leur vie est bizarre ! Que leur destinée est tragique ! ils s'aiment et peuvent rarement se le dire, et s'ils le peuvent, ils n'ont pas toujours le bonheur de s'entendre... Et puis, ils ne vivent pas éternellement comme nous ; ils sont mortels, et il ne leur est accordé que pour très peu de temps de chercher le bonheur ; il leur faut le saisir à la volée et le serrer contre leur cœur avant qu'il ne leur échappe... C'est pourquoi leurs chants d'amour sont si tendres, si intimes, si douloureux, superbes avec tant de désespoir, bizarre mélange de joie et de peine... La pensée de la mort jette son ombre mélancolique sur leurs plus belles heures de félicité, et les console doucement dans le malheur. Ils peuvent pleurer. Quelle poésie renferme une telle larme d'homme ! »

« Entends-tu, — dis-je alors à Jadviga — comme ils parlent de nous là-bas ?... Embrassons-nous, pour qu'ils ne nous plaignent plus ; bien plus, pour qu'ils nous portent envie ! » Mais la bien-aimée me regarda avec un amour infini et sans répondre un mot. Je l'avais embrassée en silence. Elle pâlit, et un frisson froid courut sur ses traits charmants. Elle se laissa aller, roide et immobile comme un marbre blanc, entre mes bras, et je l'aurais crue morte, si deux grands ruisseaux de larmes n'eussent coulé sans cesse de ses yeux... et ces larmes m'inondèrent pendant que je serrais convulsivement dans mes bras la douce créature...

Soudain j'entendis la voix criarde de mon hôtesse, qui m'arracha à mon songe. Elle était debout devant mon lit, une lanterne à la main, et me pria de l'accompagner. Jamais je ne l'avais vue si laide. Elle était en chemise, et son sein délabré était jauni par la lune, qui perçait en ce moment les vitres de la fenêtre, ce qui le faisait ressembler à deux citrons desséchés. Sans savoir ce qu'elle voulait, et encore à demi ivre de sommeil, je la suivis dans la chambre à coucher de son époux. Le pauvre homme était étendu,

son bonnet de nuit tiré sur les yeux, et paraissait rêver passionnément. Son corps tressaillait quelquefois visiblement sous la couverture, ses lèvres souriaient d'un ravissement infini, puis se serraient convulsivement comme pour donner un baiser, et il râlait et balbutiait : — « Vasthi (1) ! Reine Vasthi ! Majesté ! ne crains aucun Asavérus, chère Vasthi ! »

Sa femme, les yeux brûlants de colère, se pencha sur son mari endormi, approcha l'oreille de sa tête, comme pour surprendre jusqu'à ses pensées, et me dit tout bas : « Vous en êtes-vous convaincu, maintenant, mynheer Schnabelewopski ? Il a des accointances avec la reine Vasthi, l'infâme adultère !... C'est l'autre nuit que j'ai découvert cette impudique liaison... Aller jusqu'à me préférer une païenne ! Mais je suis femme et chrétienne, et vous allez voir comme je sais me venger... »

A ces mots, elle arracha la couverture étendue sur le pauvre pécheur... Il était en transpiration... Elle prit un bandage de peau de daim, et en frappa impitoyablement les membres desséchés du pauvre bandagiste. Celui-ci, tiré si désagréablement de son rêve persan, se mit à crier aussi fort que si la ville de Suze eût été en feu et la Hollande sous l'eau, et ses cris mirent en émoi tout le voisinage.

Le lendemain, on dit dans toute la ville de Leyde que mon hôte n'avait poussé de si grands cris que parce qu'il m'avait trouvé la nuit avec sa femme. On avait vu celle-ci toute nue à la fenêtre, et notre servante, qui m'en voulait, questionnée sur cet événement par l'hôtesse de la Vache-Rouge, raconta qu'elle avait vu de ses propres yeux mevrouw venir me trouver la nuit dans ma chambre.

Je ne puis, sans un violent chagrin, penser à cet événement... Quelles épouvantables conséquences !

X

Si l'aubergiste de la Vache-Rouge eût été une Espagnole (2), elle aurait peut-être empoisonné mon ordinaire; mais, comme elle était Hollandaise, elle m'envoya un

(1) 1re femme du roi Ashavérus.
(2) Italienne (*éd. all.*).

dîner détestable. Nous subîmes dès le lendemain les conséquences de sa mauvaise humeur féminine. Pour premier plat : absence de potage. Cela était épouvantable, surtout pour un homme bien élevé comme moi qui, depuis son enfance, a mangé tous les jours du potage, et n'avait pu jusqu'alors imaginer un monde où le soleil ne se levât pas tous les jours, et où l'on ne servît pas tous les jours le potage. Le second plat consistait en vache, qui était froide et dure comme la vache de Myron. Venait, en troisième, un turbot qui sentait de la bouche comme un homme. Le quatrième plat était un grand poulet, qui, loin d'être disposé à satisfaire notre faim, semblait lui-même avoir grand faim, tant il était maigre et consumé, au point que la pitié nous empêcha de le manger.

« Eh bien, petit Samson, — cria le gros Dricksen — crois-tu encore en Dieu ? Est-ce là de la justice ? Madame la bandagiste va rendre visite à Schnabelewopski pendant la nuit obscure, et il faut que, pour cela, nous fassions maigre chère à la clarté du soleil !

— O Dieu, Dieu ! » dit en soupirant le petit homme, tout affligé par de telles sorties athées, et peut-être aussi par le mauvais dîner. Son affliction s'accrut quand le long Van Pitter décocha ses traits contre les anthropomorphistes, et loua les Egyptiens, qui adoraient jadis des bœufs et des oignons, car les premiers, rôtis, et les seconds, cuits à l'étouffée, avaient certainement un goût divin.

Mais ces moqueries inondèrent d'une plus grande amertume l'âme du petit Samson, et il termina de la manière suivante une apologie du déisme :

« Dieu est aux hommes ce que le soleil est pour les plantes. Quand les rayons de cet astre touchent aux fleurs, elles s'élèvent avec joie, ouvrent leurs calices, et déploient leur luxe de couleurs les plus variées. La nuit, quand le soleil est absent, elles ont l'air triste, ferment leurs calices, et dorment ou rêvent aux baisers de lumière dorée des jours passés. Celles des fleurs qui restent toujours à l'ombre perdent la taille et la couleur, se rabougrissent et se fanent, tristes et malheureuses. Mais les fleurs qui croissent tout à fait dans l'obscurité, dans les caves des vieux châteaux, dans les ruines des cloîtres, deviennent laides et vénéneuses, elles ram-

pent à terre comme des serpents, leur odeur seule est malsaine, engourdissante, mortelle.

— Oh ! tu n'as pas besoin de nous dérouler davantage les paraboles bibliques, — cria le gros Dricksen, en avalant un grand verre de genièvre de Schiedam. — Toi, petit Samson, tu es une fleur pieuse qui aspire sous le soleil de Dieu les saints rayons de la vertu et de l'amour, avec une telle ivresse que ton âme prend les couleurs de l'arc-en-ciel, pendant que la nôtre, détournée de Dieu, languit laide et décolorée, si même elle n'exhale pas des miasmes pestilentiels.

— J'ai vu une fois à Francfort, — dit le petit Samson, — une montre qui ne croyait pas à un horloger ; elle était en étain doré, et allait fort mal.

— Je puis du moins te montrer qu'une pareille horloge peut frapper juste » répliqua Dricksen en devenant tout d'un coup fort calme, et il cessa de molester le petit homme.

Comme celui ci, en dépit de ses faibles petits bras, maniait très bien les armes, il fut convenu que le jour même tous les deux se battraient à l'épée. Ils fondirent l'un sur l'autre avec un grand acharnement. Les yeux noirs du petit Samson étincelaient dans toute leur grandeur, et faisaient un contraste d'autant plus remarquable avec ses pauvres petits bras décharnés à faire peine, qui sortaient de ses manches retroussées. Il s'anima de plus en plus, car il se battait pour l'existence de Dieu, pour le Dieu d'Israël, le roi des rois. Mais celui-ci n'accorda pas la moindre assistance à son champion, qui, à la sixième passe, reçut un coup qui lui traversa le poumon.

« O Dieu ! » dit-il en soupirant, et il tomba.

XI

Cette scène m'avait violemment ému. Mais toute la bourrasque de mes sentiments se tourna contre la femme, cause indirecte de ce malheur. Le cœur plein de colère et de douleur, je me précipitai vers la Vache-Rouge.

« Monstre ! pourquoi n'as-tu pas envoyé de potage ? » Tels furent les termes dans lesquels j'apostrophai l'aubergiste pâlissante quand je la rencontrai dans la cuisine. La porcelaine qui était sur la cheminée trembla au son de ma voix. J'étais effrayant, comme l'homme peut toujours l'être quand il n'a

pas mangé de potage, et que son meilleur ami a reçu un coup d'épée dans le poumon.

« Monstre ! pourquoi n'as-tu pas envoyé de potage ? » Je répétai ces mots pendant que la créature, qui connaissait sa faute, restait immobile et muette devant moi. Mais à la fin, les larmes jaillirent de ses yeux comme par des écluses ouvertes, elles inondèrent toute sa figure, et firent cascade jusque dans le canal de son sein. Cet aspect ne suffit pourtant point à amollir ma colère, et je lui dis avec un redoublement de fiel : « O femmes ! vous connaissez le pouvoir de vos larmes, mais des larmes ne sont pas du potage. Vous êtes créées pour notre malheur ; votre regard est déception et votre souffle est mensonge. Qui a mangé la première la pomme du péché ? Les oies ont sauvé le Capitole, mais une femme a perdu Troie. O Troie ! ô Troie ! ville sacrée de Priam ! tu es tombée par la faute d'une femme ! Qui a entraîné Marcus Antonius à sa ruine ? Qui fit assassiner Marcus Tullius Cicero ? Qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste ? Qui fut cause de la mutilation d'Abélard ? Une femme ! L'histoire est pleine d'exemples qui prouvent que c'est par vous que nous nous perdons. Tous vos actes sont folies, toutes vos pensées ingratitude. Nous vous donnons le bien le plus précieux, la flamme la plus sacrée du cœur, notre amour... Que nous donnez-vous en échange ? de la vache, de la mauvaise vache !... du turbot plus mauvais encore !... Monstre ! pourquoi n'as-tu pas envoyé de potage ? »

Ce fut en vain que mevrouw essaya de bégayer une série d'excuses, et de me conjurer, par toutes les félicités de notre amour passé, de lui pardonner pour cette fois. Elle offrait d'envoyer désormais un bien meilleur dîner qu'autrefois, sans demander plus de six florins pour la portion mensuelle, quoique le gros aubergiste du Grand-Doolen fît payer huit florins pour le dîner ordinaire. Elle alla jusqu'à me promettre, pour le jour suivant, des pâtés d'huîtres, et les tendres vibrations de sa voix annonçaient même des truffes. Mais je restai inébranlable, j'étais résolu de rompre pour toujours, et je la quittai en lui lançant ces mots tragiques : « Adieu, plus de cuisine entre nous dans cette vie ! »

En m'en allant, j'entendis quelque chose tomber à terre. Etait-ce une marmite ou mevrouw elle-même ? Je ne me

donnai pas la peine de regarder, et m'en fus tout droit au Grand Doolen, commander six portions pour le jour suivant.

XII

Après cette besogne des plus importantes je m'empressai d'aller à la demeure du petit Samson que je trouvai dans un très fâcheux état. Il était couché dans un grand lit gothique, sans rideaux, aux coins duquel se dressaient quatre colonnes en bois marbré supportant un *ciel* richement doré. Le visage du petit était douloureusement pâle, et, dans le regard qu'il m'adressa, il y avait tant de tristesse, de bonté et de souffrance que j'en fus touché jusqu'au fond de l'âme. Le médecin venait de le quitter et avait déclaré que la blessure était grave. Van Moeulen, resté seul pour veiller près de lui pendant la nuit, était assis à son chevet, et lui faisait une lecture dans la Bible.

« Schnabelewopski, — soupira le petit — tu viens à propos. Tu peux écouter, et cela te fera du bien. C'est un livre précieux. Mes ancêtres l'ont emporté avec eux dans le monde entier, et pour lui, ils ont eu à supporter beaucoup d'ennuis, de malheurs, d'injures et de haine, et se sont même fait tuer. Chaque feuillet a coûté des larmes et du sang; c'est la patrie écrite des enfants de Dieu; c'est le saint héritage de Jéhovah.

— Ne parle pas tant, — s'écria Van Moeulen — ça te fera du mal.

— Et surtout, — ajoutai-je — ne parle pas de Jéhovah, le plus ingrat des dieux, et pour l'existence duquel tu t'es battu aujourd'hui.

— O Dieu! — soupira le petit, et des larmes tombèrent de ses yeux — O Dieu! tu viens en aide à nos ennemis!

— Ne parle pas tant! répéta Van Moeulen. Et toi, Schnabelewopski, — me dit-il à voix basse — excuse-moi si je t'ennuie; le petit veut absolument que je lui lise l'histoire de son homonyme, de Samson — nous en sommes au quatorzième chapitre; écoute :

» Samson étant descendu à Thamnatha et ayant vu là une femme entre les filles des Philistins... »

— Non, — dit le petit les yeux fermés — nous en sommes

déjà au seizième chapitre. Il me semble que j'assiste à tout ça ; que j'entends bêler les brebis qui paissent aux bords du Jourdain ; que j'ai allumé moi-même les queues des renards et que j'ai lâché ceux-ci dans les champs des Philistins ; que j'ai assommé mille Philistins avec une mâchoire d'âne. Oh ! les Philistins ! ils nous avaient subjugués et raillés, et ils nous imposaient comme des porcs, et ils m'ont mis à la porte de la salle de danse, à l'hôtel du Cheval, et à Bockenheim (1), ils m'ont foulé aux pieds, — mis à la porte, foulé aux pieds à l'hôtel du Cheval, ô Dieu ! Ce n'est point permis !

— Il est en pleine fièvre ! il a le délire ! » me fit observer Van Moeulen à voix basse, et il commença le seizième chapitre.

« Après cela, Samson alla à Gaza, et y ayant vu une courtisane, il alla chez elle.

» Les Philistins l'ayant appris, et le bruit s'étant répandu parmi eux que Samson était entré dans la ville, ils l'environnèrent, et mirent des gardes aux portes de la ville, où ils l'attendirent en silence toute la nuit pour le tuer au matin lorsqu'il sortirait.

» Samson dormit jusque sur le minuit, et s'étant levé alors, il alla prendre les deux portes de la ville avec leurs poteaux et la serrure, les mit sur ses épaules et les porta sur le haut de la montagne qui regarde Hébron.

» Après cela, il aima une femme qui demeurait dans la vallée de Sorec, et s'appelait Dalila.

» Et les princes des Philistins étant venus trouver cette femme, ils lui dirent : Trompez Samson, et sachez de lui d'où lui vient une si grande force, et comment nous pourrions le vaincre et le tourmenter après l'avoir lié. Si vous faites cela, nous vous donnerons chacun onze cents pièces d'argent.

» Dalila dit donc à Samson : Dites-moi, je vous prie, d'où vous vient cette force si grande, et avec quoi il faudrait vous lier pour vous ôter le moyen de vous sauver ?

» Samson lui dit : Si l'on me liait avec sept grosses cordes, qui ne fussent pas sèches, mais qui eussent encore leur

(1) Les bals les plus fréquentés par la jeunesse de Francfort-sur-le-Mein (où était né le petit Samson) étaient ceux de Bockenheim et de l'Hôtel du Cheval.

humidité, je deviendrais faible comme les autres hommes.

» Les princes des Philistins apportèrent donc à la femme sept cordes comme elle avait dit, dont elle le lia.

» Et ayant fait cacher dans sa chambre des hommes qui attendaient l'événement de cette action, elle lui cria :

» Samson, voilà les Philistins qui fondent sur vous! Et aussitôt il rompit les cordes comme se rompt un fil d'étoupe lorsqu'il sent le feu. Et on ne connut point d'où lui venait cette grande force. »

— Stupides Philistins! — s'écria le petit avec un sourire de satisfaction. — Moi aussi, ils ont voulu me conduire au poste des *constables*. »

Van Moeulen poursuivit sa lecture :

« Dalila lui dit : Vous vous étiez joué de moi, et vous m'avez dit une chose qui n'était point vraie; découvrez-moi donc au moins maintenant avec quoi il faudrait vous lier?

» Samson lui répondit : Si l'on me liait avec des cordes toutes neuves, dont on ne se serait jamais servi, je deviendrais faible et semblable aux autres hommes.

» Dalila l'en ayant encore lié, après avoir caché des gens dans sa chambre, elle lui cria : Samson, voilà les Philistins qui fondent sur vous. Et aussitôt il rompit ces cordes comme on romprait un filet. »

— Stupides Philistins! — s'écria le petit, — je vous reconnais à vos sottises!

— Ne parle pas, — s'écria Van Mœulen — tais-toi et reste tranquille, » puis il continua :

« Dalila lui dit encore : Jusqu'à quand me tromperez-vous et me direz-vous des choses fausses? Dites-moi donc avec quoi il faudrait vous lier?

» Samson lui dit : Si vous faites sept tresses des cheveux de ma tête, avec le fil des tisserands, et qu'ayant fait passer un clou par dedans, vous l'enfonciez dans la terre.

» Et elle lui dit : Samson, voilà les Philistins qui fondent sur vous. Et s'éveillant tout d'un coup, il arracha le clou avec ses cheveux et le fil. »

Le petit se mit à rire : « C'était dans la rue d'Eschenheim. »

Mais Van Moeulen continua :

« Alors Dalila lui dit : Comment dites-vous que vosn m'aimez, puisque vous ne témoignez que de l'éloignemetu

pour moi ? Vous m'avez déjà menti par trois fois, et vous n'avez pas voulu me dire d'où vient cette grande force.

» Et comme elle l'importunait sans cesse et qu'elle se tint plusieurs jours attachée auprès de lui,... enfin la fermeté de son cœur se ralentit, et il tomba dans une lassitude mortelle.

» Alors, lui découvrant toute la vérité de la chose, il lui dit : Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, parce que je suis consacré à Dieu depuis le ventre de ma mère. Si l'on me rase la tête, toute ma force m'abandonnera, et je devien drai faible comme les autres hommes. »

— » Quelle bêtise ! soupira le petit. Van Moeulen continua :

« Dalila, voyant qu'il lui avait confessé tout ce qu'il avait dans le cœur, envoya vers les princes des Philistins et leur fit dire : Venez encore pour cette fois, parce qu'il m'a ouvert son cœur. Ils vinrent donc chez elle, portant avec eux l'argent qu'ils lui avaient promis.

» Dalila fit dormir Samson sur ses genoux, et lui fit reposer sa tête dans son sein, et ayant fait venir un barbier, elle lui fit raser les sept touffes de ses cheveux, après quoi elle commença à le chasser et à le repousser d'auprès d'elle, car sa force l'abandonna au même moment.

» Et elle lui dit : Samson, voilà les Philistins qui viennent fondre sur vous. Samson, s'éveillant, dit en lui-même : J'en sortirai comme j'ai fait auparavant, et je me dégagerai d'eux ; — car il ne savait pas que le Seigneur s'était retiré de lui.

» Les Philistins l'ayant donc pris lui arrachèrent aussitôt les yeux, et l'ayant mené à Gaza chargé de chaînes ils l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. »

— O mon Dieu ! mon Dieu ! » se lamentait et pleurait continuellement le malade.

« Tais-toi, » dit Van Moeulen, et il reprit sa lecture :

« Ses cheveux commençaient déjà à revenir, lorsque les princes des Philistins firent une grande assemblée pour immoler des hosties solennelles à leur dieu Dagon, et pour faire des festins de réjouissance, en disant : Notre Dieu nous a livré entre les mains Samson, notre ennemi.

» Ce que le peuple ayant aussi vu, il publiait les louanges

de son Dieu, en disant comme eux : Notre Dieu a livré entre nos mains notre ennemi qui a ruiné notre pays, et qui en a tué plusieurs.

» Ils firent donc des festins avec de grandes réjouissances, et après le dîner ils commandèrent que l'on fît venir Samson afin qu'il jouât devant eux. Samson ayant été amené de la prison, jouait devant les Philistins, et ils le firent tenir debout entre deux colonnes.

» Alors Samson dit au garcon qui le conduisait : Laisse-moi toucher les colonnes qui soutiennent toute la maison, afin que je m'appuie dessus et que je prenne un peu de repos.

» Or, la maison était pleine d'hommes et de femmes, tous les princes des Philistins y étaient, et il y avait bien trois mille personnes de l'un et de l'autre sexe, qui du haut de la maison regardaient Samson jouer.

» Samson, ayant invoqué le Seigneur, lui dit : Seigneur Dieu, souvenez-vous de moi. Mon Dieu, rendez-moi maintenant ma première force, afin que je me venge de mes ennemis en une seule fois, pour la perte de mes deux yeux.

» Et prenant les deux colonnes du milieu, sur lesquelles la maison était appuyée, tenant l'une de la main droite et l'autre de la main gauche,

» Il dit : Que je meure avec les Philistins ! Et ayant fortement ébranlé les colonnes, la maison tomba sur tous les princes et sur tout le reste du peuple qui était là, et, il en tua beaucoup plus en mourant qu'il n'en avait tué pendant sa vie. »

A ce passage, les yeux du petit Samson devinrent grands et hagards comme ceux d'un fantôme, et, se dressant convulsivement, il saisit de ses deux petits bras grêles les deux colonnes qui s'élevaient au pied de son lit, les secoua, en hurlant comme un enragé : « Que je meure avec les Philistins ! »

Mais les fortes colonnes du lit restèrent immobiles ; épuisé, avec un sourire plein de tristesse, le petit retomba sur ses coussins, et de sa blessure, dont l'appareil s'était dérangé, jaillit un torrent de sang.

NUITS FLORENTINES

I

Maximilien trouva dans l'antichambre le médecin, qui mettait ses gants noirs.

« Je suis très pressé, — lui dit vivement celui-ci, — signora Maria n'a pas dormi de tout le jour, et elle vient à l'instant même de s'assoupir un peu. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne l'éveiller sous aucun prétexte, et si elle s'éveille, il faut pour tout au monde qu'elle ne parle pas. Elle doit rester calme, ne point s'agiter, ne faire aucun mouvement. L'action seule de l'esprit lui est salutaire. Remettez-vous, je vous prie, à lui raconter toutes sortes d'histoires folles, pour qu'elle ait à écouter dans un complet repos.

— Soyez sans inquiétude, docteur, — répondit Maximilien avec un sourire mélancolique, — j'ai déjà fait mon apprentissage de conteur, et je ne lui laisserai pas prendre la parole. J'ai dans le genre fantasque autant d'histoires que vous en pouvez désirer. Mais combien de temps a-t-elle encore à vivre ?

— Je suis très pressé, » répliqua le médecin, et il s'échappa.

La noire Déborah, à l'oreille fine, avait déjà reconnu à son pas le nouvel arrivant, et elle lui ouvrit doucement la porte. Au premier signe, elle quitta la chambre, et Maximilien se trouva seul auprès de son amie Maria. L'appartement ne recevait que la lumière crépusculaire d'une seule lampe, qui jetait de temps à autre quelques lueurs à demi furtives, à demi curieuses, sur la figure de la dame. Celle-ci, entièrement vêtue de mousseline blanche, était étendue sur un sofa de soie verte et sommeillait.

Les bras croisés, Maximilien se tint quelque temps en silence devant la dormeuse, et considéra ses belles formes,

que le vêtement léger révélait plus qu'il ne les voilait ; et chaque fois que la lampe envoyait un trait lumineux sur ce pâle visage, son cœur tressaillait. Pour Dieu ! se dit-il tout bas, qu'est-ce là ? Quel souvenir s'éveille ? Oui, je le sais maintenant : cette figure blanche sur un fond vert, oui, maintenant...

En ce moment, la malade s'éveilla, et, cherchant autour d'elle, comme au milieu d'un songe, ses yeux doux et d'un bleu profond jetèrent sur son ami des regards interrogateurs et suppliants... « A quoi pensiez-vous, Maximilien ? » dit-elle avec cette voix soyeuse et fêlée qu'on reconnaît aux phtisiques et qui a du vagissement de l'enfant, du gazouillement de l'oiseau et du râle du mourant. « A quoi pensiez-vous dans ce moment, Maximilien ? » reprit-elle, et elle se leva si précipitamment que ses longues tresses se déroulèrent autour de sa tête comme des bandelettes d'or.

« Pour Dieu ! — s'écria Maximilien, en la forçant doucement à se recoucher sur le sofa — demeurez en repos, ne parlez pas ; je vais tout vous dire, tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve, peut-être tout ce que moi-même j'ignore encore.

» En effet, — continua-t-il, — je ne sais pas bien au juste ce que je pensais et sentais tout à l'heure. Des images du temps de mon enfance surgissaient dans le demi-jour de ma mémoire ; je songeais au château de ma mère, au jardin délaissé, à la belle statue de marbre renversée sur le gazon... J'ai dit le château de ma mère ; mais, en vérité, ne vous figurez, je vous prie, rien de magnifique ni de splendide. Je me suis habitué depuis longtemps à cette dénomination. Mon père donnait une singulière expression à ces mots : le château ! et il souriait en même temps d'une façon toute particulière. Je ne compris le sens de ce sourire que plus tard, quand, à l'âge de douze ans, je fis, avec ma mère, un voyage au château. C'était mon premier voyage. Nous roulâmes tout le jour dans une forêt épaisse, dont les sombres horreurs sont toujours présentes à ma mémoire ; vers le soir, nous nous arrêtâmes devant une longue barre de traverse qui nous séparait d'une grande prairie ; il nous fallut attendre près d'une demi-heure avant que, d'une cabane voisine construite en terre, nous vissions sortir *le petit*, qui vint tirer la barre et nous admettre. Je dis *le petit*, parce que la vieille Marthe

nommait toujours ainsi son neveu de quarante ans. Celui-ci, pour recevoir dignement ses gracieux maîtres, avait endossé le vieil habit de livrée de son oncle défunt, et comme il avait fallu préalablement l'épousseter un peu, il nous avait fait attendre tout ce temps. Si on lui en eût accordé davantage, il aurait également mis des bas ; mais ses longues jambes nues et rouges ne juraient pas trop avec l'éclat de son habit écarlate. Je ne sais plus s'il portait par-dessous une culotte. Jean, notre domestique, qui avait, lui aussi, entendu le mot de château, fit une mine fort étonnée quand *le petit* nous conduisit au pauvre bâtiment démoli qu'avait habité le défunt seigneur. Mais il demeura tout consterné quand ma mère lui ordonna d'y apporter les lits. Comment eût-il supposé qu'il ne se trouvait pas de lits dans le château ! et l'ordre que ma mère lui avait donné d'emporter les lits pour nous avait été complètement oublié ou regardé par lui comme une précaution superflue. La petite maison, qui n'avait qu'un étage, et n'offrait dans le bon temps que cinq pièces habitables, était devenue une désolante image de destruction. Les meubles brisés, les tapis déchirés, les fenêtres pour la plupart sans vitres, les dalles arrachées par places, attestaient tristement le passage de la bruyante soldatesque. La troupe s'est toujours beaucoup amusée chez nous, dit *le petit* avec un rire imbécile. Ma mère fit signe qu'on nous laissât seuls, et, pendant que *le petit* s'occupait avec Jean, je m'en allai visiter le jardin, qui offrait, comme la bâtisse, le plus affligeant aspect de dévastation. Les grands arbres jonchaient le sol, mutilés ou brisés, et d'insolentes herbes parasites s'élevaient sur les troncs renversés. Çà et là, par l'emplacement des ifs démesurément accrus, on pouvait reconnaître l'ancien passage des chemins. On voyait aussi quelques statues auxquelles manquait toujours le nez quand ce n'était pas la tête. Je me souviens d'une Diane dont la partie inférieure était habillée de la façon la plus grotesque par les sombres branches du lierre; comme aussi je me rappelle une déesse de l'Abondance dont la corne débordait de ciguë en pleine pousse. Une seule divinité, comme par miracle, avait échappé aux outrages du temps et des hommes. On l'avait probablement arrachée de son piédestal, mais elle était restée intacte sur le gazon, la belle déesse de marbre, avec les

lignes pures et harmonieuses de son visage, avec son noble sein bien partagé, qui dominait toute cette pelouse touffue comme une apparition de l'olympe grec. J'eus presque peur quand je la vis, cette figure m'inspirait un trouble étrange; un secret embarras de pudeur ne me permit pas de me livrer longtemps à cette contemplation séduisante.

» Quand je revins auprès de ma mère, elle était à la fenêtre, absorbée dans ses pensées, la tête appuyée sur sa main droite, et des larmes ruisselaient sur ses joues. Je ne l'avais jamais vue pleurer ainsi. Elle m'embrassa avec une tendresse véhémente, et me demanda pardon de ce que, par la négligence de Jean, je ne pourrais avoir un lit bien fait. « La vieille Marthe, — me dit-elle — est gravement malade, et ne peut, cher enfant, te céder son lit. Mais Jean va t'arranger les coussins de la voiture de façon que tu puisses coucher dessus, et il te donnera son manteau pour te servir de couverture. Moi, je reposerai ici sur la paille : c'était la chambre de mon père ; ce local avait jadis bien meilleur air. Laisse-moi seule ! » Et les larmes coulèrent encore plus abondantes de ses yeux.

» Soit que ce lit improvisé ne fût pas de mon goût, soit à cause de l'agitation de mon cœur, je ne pus dormir. Les rayons de la lune entraient sans obstacle par les vitres brisées, et semblaient me convier à jouir de cette claire nuit d'été. J'eus beau me tourner à droite et à gauche sur mes coussins, fermer les yeux ou les rouvrir avec un dépit impatient, je revenais toujours à penser à la belle statue de marbre que j'avais vue couchée dans le gazon. Je ne pouvais m'expliquer la confusion honteuse qui m'avait saisi à cet aspect; je m'en voulais de ce sentiment puéril. « Demain, me dis-je tout bas, demain nous te baiserons, beau visage de marbre; nous te baiserons sur ces beaux coins de la bouche où les lèvres se perdent dans une fossette si harmonieuse. » Cependant, une impatience que je n'avais jamais ressentie circulait dans toutes mes veines : je ne pus résister longtemps à cet étrange entraînement; je bondis par un mouvement impétueux : « Je gage, dis-je enfin, je gage, belle figure, que je vais te baiser aujourd'hui même. » Marchant à pas légers pour que ma mère ne m'entendît pas, je sortis, ce qui était d'autant plus facile que le portail, bien que décoré d'un grand écusson blasonné, n'avait plus

de porte, et je me frayai vivement un chemin à travers la végétation inculte du jardin. Aucun bruit ne se faisait entendre, et tout reposait, dans un calme solennel, sous les rayons silencieux de la lune. Les ombres des arbres étaient comme clouées sur la terre. Dans l'herbe verte gisait la belle déesse, également immobile. Pourtant ce n'était pas l'immobilité de la mort; un sommeil profond semblait seulement avoir enchaîné ses membres délicats, et peu s'en fallut, quand je m'approchai, que je craignisse de l'éveiller par le moindre bruit. Je retins mon haleine quand je me penchai pour contempler les lignes pures de son visage : une angoisse confuse m'en éloignait, une concupiscence d'enfant m'y attirait de nouveau; mon cœur battait comme si j'allais commettre un meurtre; à la fin j'embrassai la belle déesse avec une ferveur, une tendresse, un délire tel que je n'en ai jamais ressenti de ma vie en donnant un baiser. Je ne saurais non plus oublier le frisson doux et glacial qui courut dans mon âme quand le froid enivrant de ces lèvres de marbre toucha ma bouche. Et voyez-vous, Maria, au moment où je suis arrivé devant vous, et vous ai vue, dans votre vêtement blanc, étendue sur ce sofa vert, vous m'avez rappelé la blanche statue de marbre couchée sur le gazon. Si vous eussiez dormi plus longtemps, mes lèvres n'auraient pu résister...

— Max! Max! — s'écria la jeune femme du plus profond de son âme, — c'est affreux! vous savez qu'un baiser de votre bouche...

— Assez! je vous prie. Je sais que pour vous ce serait quelque chose d'horrible! Ne me regardez pas avec cet air suppliant. Je n'ai pas mal interprété vos sentiments, quoique la cause dernière m'en reste cachée. Je n'ai jamais osé imprimer mes lèvres sur votre bouche... »

Mais Maria ne me laissa pas achever; elle avait saisi ma main et la couvrit des baisers les plus vifs, puis elle ajouta en riant : « Je vous en supplie, racontez-moi encore quelque chose de vos amours. Combien de temps avez-vous aimé cette belle de marbre que vous avez embrassée dans le jardin féodal de votre mère?

— « Nous repartîmes le jour suivant, et je ne l'ai plus revue depuis, — reprit Maximilien — mais elle occupa bien mon cœur pendant quatre années. Depuis ce moment, une éton-

nante passion pour les statues de marbre s'est développée dans mon âme, et, ce matin encore, j'en ai ressenti l'irrésistible puissance. Revenant de la Laurentiana, bibliothèque des Médicis, j'entrai, je ne sais comment, dans la chapelle où cette race, la plus fastueuse de l'Italie, s'est fait tailler de pierres précieuses la couche où elle sommeille tranquillement (1). J'y demeurai une heure entière, perdu dans la contemplation d'une femme de marbre dont l'énergique structure témoigne d'une force audacieuse, tandis que la figure paraît flotter comme dans une douceur éthérée qu'on n'a pas coutume de chercher dans les œuvres du même sculpteur. Dans ce marbre, est enfermé l'empire entier des songes avec ses enchantements silencieux ; un calme tendre et délicat repose dans ces beaux membres, un clair de lune assoupissant semble couler dans ses veines... C'est la Nuit de Michel-Ange Buonarotti. Oh ! que je voudrais dormir du sommeil éternel dans les bras de cette Nuit !...

» Les femmes peintes, — continua Maximilien après une pause — m'ont toujours moins vivement intéressé que la nature de marbre. Une fois seulement je devins amoureux d'un tableau. C'était une admirable madone, dont j'avais fait la connaissance dans une église à Cologne sur le Rhin. Je devins alors un visiteur d'église fort assidu, et mon âme s'enfonça dans le mysticisme de la foi catholique. A cette époque j'aurais volontiers, comme certain chevalier espagnol, soutenu tous les jours un combat mortel en l'honneur de l'immaculée conception de Marie, reine des anges, la plus belle dame du ciel et de la terre. Je devins froid à l'égard de Dieu le Père, chose très pardonnable dans la fausse position où je me trouvais vis-à-vis de lui. Pour le Fils, au contraire, j'éprouvais un penchant bienveillant et presque paternel. J'aimais son caractère noble et enthousiaste. Qu'il se fût sacrifié avec tant de désintéressement pour le salut de l'humanité, je ne pouvais sans doute l'approuver tout à fait à cause de la grande douleur que cela fit à sa mère. Je m'intéressai pendant ce temps à toute la sainte famille, et je tirais mon chapeau avec un grand empressement quand

(1) Dans la *Sagrestia Nuova* de l'église Saint-Laurent, à Florence, s'élève sur le tombeau de Julien de Médicis *la Nuit* de Michel-Ange.

je passais devant une image de saint Joseph. Mais cet état ne dura pas longtemps, et je quittai presque sans cérémonie la sainte Vierge, quand j'eus fait dans le musée de Cassel la rencontre d'une nymphe grecque qui me retint longtemps captif dans ses chaînes de marbre.

— Et n'avez-vous donc aimé jamais que des femmes sculptées ou peintes ? — dit en ricanant Maria.

— Oh! j'aime aussi des femmes mortes, » répondit Maximilien sur les traits duquel se répandit un grand sérieux. Sans remarquer qu'à ces mots Maria tressaillit d'effroi, il continua tranquillement en ces termes :

« Oui, cela est vraiment singulier, mais j'ai aimé une fois une jeune fille qui était morte depuis sept ans. Quand je connus la petite Véry, elle me plut extraordinairement. Pendant trois jours, je m'occupai de cette jeune personne, et je trouvai grand plaisir à tout ce qu'elle faisait et disait, à tous les actes de ce charmant petit être, sans pourtant que mon âme en ressentît un ébranlement de tendresse excessif. Je n'éprouvai pas, non plus, une commotion trop violente quand j'appris, quelques mois après, qu'elle était morte d'une fièvre nerveuse. Je l'oubliai complètement, et suis certain d'être resté des années sans avoir pensé à elle une seule fois. Sept grandes années s'étaient écoulées, et je me trouvais à Potsdam pour y jouir d'un bel été dans une solitude paisible. Je n'y fréquentais pas une âme, et n'avais de relations qu'avec les statues du jardin de Sans-Souci. Il arriva un jour que ma mémoire me représenta quelques traits d'une figure, et une singulière amabilité dans le langage et dans les manières, sans que je pusse me rappeler à quelle personne je les devais rapporter. Rien ne tourmente plus que de chercher ainsi à tâtons dans de vieux souvenirs. Aussi, fus-je agréablement surpris quand, au bout de quelques jours, je me souvins de la petite Véry, et je m'aperçus que cette image aimable et oubliée qui revenait troubler mon imagination, était justement la sienne. Oh! certes, je me réjouis de cette découverte comme un homme qui retrouve, dans un moment inespéré, son ami le plus intime. Les couleurs effacées se ravivèrent, et la charmante petite personne apparut de nouveau à mon esprit, rieuse, spirituelle, boudeuse, et surtout plus belle que jamais. Depuis lors, cette douce image ne voulut plus me quitter, elle remplit toute

mon âme. En quelque endroit que je me tinsse, ou que j'allasse, elle se tenait ou marchait à mes côtés, parlait avec moi, riait avec moi, mais fort innocemment et sans grande tendresse. Moi, au contraire, je tombai de plus en plus sous le charme de cette image, qui prit à mes yeux une réalité chaque jour plus certaine. Il est facile d'évoquer les esprits, mais c'est une grosse affaire de les renvoyer dans leur ténébreux néant ; ils nous adressent alors des regards si suppliants, notre propre cœur intercède si puissamment pour eux !... Je ne pus me dégager, et devins amoureux de la petite Véry sept ans après sa mort. Je vécus pendant six mois de cette vie à Potsdam, entièrement enfermé dans cet amour. J'évitai plus soigneusement encore qu'auparavant le contact du monde extérieur, et si quelqu'un venait à me frôler en passant dans la rue, je ressentais l'angoisse la plus pénible. J'avais, contre toute rencontre de cette nature, la même horreur qu'éprouvent peut-être, en pareil cas, les morts dans leurs promenades nocturnes ; car on dit que les vivants effraient les esprits qu'ils rencontrent, autant qu'ils sont effrayés eux-mêmes à la vue des spectres. Le hasard voulut qu'alors passât à Potsdam un voyageur que je ne pouvais éviter, c'était mon frère. A son aspect, et pendant ses récits des derniers événements de l'histoire contemporaine, je me réveillai comme d'un songe profond, et reconnus avec un soudain effroi l'horrible isolement dans lequel je m'étais perdu. Tel était cet état, que je n'avais fait aucune attention au changement des saisons, et je remarquai avec surprise que les arbres, effeuillés depuis longtemps, étaient couverts du givre d'automne. Je quittai aussitôt Potsdam et la petite Véry, que je ne revis plus depuis, et dans une autre ville où des affaires importantes m'appelèrent, des relations et des circonstances très dures m'eurent bientôt repoussé dans la grossière réalité (1).

» Dieu du ciel ! — continua Maximilien, pendant qu'un triste sourire fronçait douloureusement sa lèvre supérieure, — Dieu du ciel ! combien les femmes vivantes avec lesquelles j'eus alors des relations inévitables, ne m'ont-elles pas tourmenté, tendrement martyrisé avec leurs bouderies, leurs

(1) D'avril 1829 au mois d'août de la même année, Heine vécut dans une complète retraite à Postdam.



manies jalouses et leur système de me tenir sans cesse en haleine. Que de bals me fallut-il courir avec elles! A combien de commérages ai-je dû me mêler! Quelle pétulante vanité, quel bonheur dans le mensonge, quels baisers traîtres, quelles fleurs empoisonnées! Ces dames finirent par me faire prendre l'amour en haine, et pendant quelque temps, je devins ennemi des femmes au point de maudire le sexe en masse. Je me trouvai dans un état analogue à celui de cet officier français qui, dans la campagne de Russie, échappé aux glaces de la Bérésina, en avait rapporté une telle aversion contre toute espèce de gelée que plus tard il repoussait avec terreur même les sorbets les plus délicats et les plus parfumés de Tortoni. Certainement le souvenir de la Bérésina de l'amour, que je passai à cette époque, m'empêcha, pendant quelque temps, de goûter même les dames les plus parfaites, des femmes semblables aux anges, de jeunes filles douces comme des glaces à la vanille.

— Je vous en prie, — s'écria Maria — ne dites point de mal des femmes. Ce sont des façons de parler rebattues, propres aux hommes. Finalement, pour être heureux, vous avez pourtant besoin des femmes.

— Oh! — dit Maximilien avec un soupir, — je ne le nie point. Mais les femmes n'ont, hélas! qu'une seule manière de nous rendre heureux, tandis qu'elles en connaissent trente mille de faire notre malheur.

— Cher ami, — répliqua Maria en comprimant un léger sourire — je parle de l'accord de deux âmes animées des mêmes sentiments. N'avez-vous jamais connu cette félicité? Mais je vois courir sur vos joues une rougeur inaccoutumée... Allons, parlez... Max?

— Il est vrai, — reprit Maximilien — j'éprouve presque un embarras d'enfant à vous avouer l'amour qui jadis m'a comblé de bonheur! Ce souvenir n'est point encore évanoui, et c'est sous ses frais ombrages que mon âme se réfugie souvent encore quand la poussière brûlante et la chaleur de la vie journalière deviennent insupportables. Mais je ne suis point en état de vous donner une juste idée de cette maîtresse; elle était d'une nature si éthérée, qu'elle ne put se révéler à moi qu'en rêve. Je pense, Maria, que vous n'avez contre les rêves aucun préjugé banal; ces apparitions nocturnes ont certainement autant de réalité que les apparitions

plus grossières du jour, que nous pouvons toucher de la main, et contre lesquelles nous nous salissons assez souvent. Oui, c'était en songe que je la voyais, cette charmante créature qui m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai peu de choses à dire sur son extérieur. Je ne suis point à même de détailler les traits de son visage; c'était une figure que je n'avais jamais vue auparavant et que je n'ai jamais revue dans la vie. Je me rappelle seulement qu'elle n'était point blanche ni rose, mais d'une seule couleur, d'une blancheur jaunâtre, et transparente comme l'ambre. Le charme de cette figure ne résidait ni dans une parfaite régularité de traits, ni dans une intéressante mobilité. Ce qui la distinguait était un caractère de sincérité séduisante, ravissante, presque effrayante; c'était une figure pleine d'amour consciencieux et de sainte bonté; c'était plutôt une âme qu'une figure: c'est pourquoi je ne pus jamais la fixer complètement dans mon souvenir. Les yeux étaient doux comme des fleurs, les lèvres un peu blafardes, mais de courbe gracieuse; elle portait un peignoir de soie couleur barbeau; c'était là tout son vêtement. Ses pieds et son cou étaient nus, et à travers ce voile souple et fin se trahissait quelquefois, comme à la dérobée, la svelte délicatesse des membres. Quant aux discours que nous tenions ensemble, je ne suis plus guère en état de les reproduire; je sais seulement que nous nous fiançâmes, et que nos caresses étaient sereines et heureuses, ingénues et intimes comme celles de fiancés, des caresses presque fraternelles. Il arriva même souvent que nous ne nous parlions pas, mais que nous confondions nos regards et demeurions des éternités plongés dans cette extatique contemplation... Comment vint le réveil? je ne saurais le dire, mais je vécus longtemps sur les arrière-délices de cet amour. Longtemps je restai comme abreuvé de joies inouïes; mon âme semblait plongée dans une langoureuse et profonde béatitude; un contentement inconnu vivifiait toutes mes sensations et je me maintins heureux et satisfait, quoique ma bien-aimée ne m'apparût plus depuis dans mes songes. Mais n'avais-je pas puisé dans son regard une éternité de bonheur? Elle me connaissait aussi trop bien pour ignorer que je n'aime pas les répétitions.

— Vraiment, — s'écria Maria, — vous êtes un homme à bonnes fortunes... Mais, dites-moi, mademoiselle Laurence

était-elle statue de marbre ou toile peinte? morte ou songe?

— Peut-être tout cela ensemble, — répondit très sérieusement Maximilien.

— Je pourrais me figurer, cher ami, que cette maîtresse devait être d'une substance fort douteuse. Et quand me raconterez-vous cette histoire?

— Demain. Elle est longue et je suis fatigué aujourd'hui. Je viens de l'Opéra; j'ai encore trop de musique dans les oreilles.

— Vous fréquentez maintenant beaucoup l'Opéra, et je crois, Max, que vous y allez plus pour voir que pour entendre.

— Vous ne vous trompez point, Maria, j'y vais réellement pour contempler les figures des belles Italiennes. En vérité elles sont déjà assez belles hors du théâtre, et un physionomiste pourrait très facilement démontrer, par l'idéal de leurs traits, l'influence des beaux-arts sur les formes corporelles du peuple italien. La nature a repris ici aux artistes le capital qu'elle leur avait jadis prêté, et voyez comme elle fait rendre à ce capital les intérêts les plus agréables! La nature, après avoir fourni jadis des modèles aux artistes, copie aujourd'hui, à son tour, les chefs-d'œuvre auxquels ces modèles ont servi. Le sentiment du beau a pénétré le peuple entier, et de même que la chair agit autrefois sur l'esprit, aujourd'hui l'esprit réagit sur la chair. C'est un culte qui n'est pas stérile que cette dévotion aux belles madones, aux beaux tableaux d'autel, qui s'impriment dans l'âme du fiancé, pendant que la fiancée porte dévotement au fond du cœur l'image d'un beau saint. Ces affinités électives ont créé ici une race encore plus belle que la douce terre sur laquelle elle fleurit et que le ciel lumineux qui les entoure de ses rayons comme d'un cadre doré. Les hommes ne m'intéressent jamais beaucoup, quand ils ne sont ni peints ni sculptés, et je vous laisse, Maria, tout l'enthousiasme que vous voudrez pour ces beaux et souples Italiens, qui ont des favoris noir-brigand, de grands nez nobles et des yeux si doucement circonspects. On dit que les hommes de Lombardie sont les plus beaux. Je n'ai jamais fait de recherches à cet égard, et j'ai, au contraire, sérieusement étudié les Lombardes. Elles sont, je l'ai bien remarqué, aussi réellement belles que la renommée le publie. Il paraît d'ailleurs qu'elles l'étaient déjà suffisamment dans le moyen âge. On

raconte, en effet,que la réputation des belles Milanaises fut un des motifs secrets qui poussèrent François I[er] à entreprendre sa campagne d'Italie. Le roi chevalier était certainement curieux de connaître si ses cousines spirituelles, les filles de son parrain, le marquese Trivulce, étaient aussi jolies qu'on le rapportait... Malheureux prince! cette curiosité, il la paya bien cher à Pavie.

Mais qu'elles deviennent belles, ces Italiennes, quand la musique illumine leurs visages ! Je dis illumine, car l'effet de la musique, que j'ai observé à l'Opéra sur la figure des belles femmes, ressemble tout à fait à la magie mouvante des ombres et des lumières qui se jouent sur les statues, quand, la nuit, nous les considérons à la clarté des flambeaux. Ces figures de marbre nous révèlent alors, avec une effrayante vérité, leur esprit intime et leurs secrets silencieux. C'est de la même manière que se révèle à nos yeux la vie des belles Italiennes,quand nous les voyons à l'Opéra. La succession des mélodies éveille alors dans leur âme un enchaînement de sentiments, de souvenirs, de souhaits et de douleurs, qui se manifestent à chaque instant dans le mouvement de leurs traits,dans leur rougeur, dans leur pâleur, dans toutes les nuances de leur sourire. Celui qui sait lire, peut lire alors sur ces belles figures bien des choses douces et intéressantes, des histoires aussi attachantes que les nouvelles de Boccace, aussi tendres que les sonnets de Pétrarque, aussi folles que les octaves de l'Arioste, quelquefois aussi des trahisons affreuses, et une méchanceté sublime, aussi poétique que l'enfer de Dante. A certains passages de Rossini, c'est plaisir de regarder les loges. Si du moins les hommes prenaient garde pendant ce temps d'exprimer leur enthousiasme par un vacarme moins horrible ! Cet extravagant tapage des théâtres italiens m'est souvent insupportable. Mais la musique est pour ces hommes l'âme, la vie, la nationalité. Il y a sans doute en d'autres pays des musiciens qui jouissent d'une réputation égale à celle des grands noms italiens, mais non un peuple musical. La musique est représentée en Italie, non par des individus, mais par la population entière chez qui elle se manifeste : ici, la musique s'est faite peuple. Chez nous autres, gens du Nord, c'est tout autre chose, la musique se borne à se faire homme, et s'appelle Mozart. Encore, quand on examine de près les

chefs-d'œuvre de ce génie septentrional, y retrouve-t-on le soleil de l'Italie et le parfum de ses orangers, et il appartient bien moins à notre Allemagne qu'à la belle Italie, patrie de la musique. Oui, l'Italie est toujours la patrie de la musique, encore que ses grands maîtres descendent dans la tombe ou deviennent muets, bien que Bellini meure et que Rossini se taise.

— En vérité, — dit Maria — Rossini garde un silence obstiné. Voilà, si je ne me trompe, dix ans qu'il est muet.

— C'est peut-être un trait d'esprit de sa part, — répondit Maximilien — il aura voulu prouver que le surnom de *Cygne de Pesaro*, qu'on lui a décerné, ne lui allait pas du tout. Les cygnes chantent à la fin de leur vie, mais Rossini a cessé de chanter dès le milieu de sa carrière ; je crois qu'il a bien fait, et montré par là qu'il est véritablement un génie. Un artiste qui n'a que du talent conserve jusqu'à la fin de sa vie l'impulsion qui lui fait exercer ce talent. L'ambition l'aiguillonne ; il sent qu'il se perfectionne chaque jour, et s'efforce d'atteindre l'apogée de son art. Le génie, au contraire, ayant atteint de bonne heure le degré le plus élevé, est satisfait, méprise le monde et l'ambition vulgaire, et s'en retourne chez lui à Strafford-sur-l'Avon, comme William Shakspeare, ou se promène en riant et plaisantant sur le boulevard des Italiens, à Paris, comme Giacomo Rossini. Quand le génie n'a pas une constitution tout à fait mauvaise, il vit de cette façon, longtemps après avoir fait ses chefs-d'œuvre, ou, comme on dit aujourd'hui, après avoir rempli sa mission. C'est un préjugé de croire que le génie doit mourir de bonne heure. Je crois qu'on a assigné l'espace compris entre trente et trente-cinq ans, comme l'époque la plus pernicieuse pour le génie. Que de fois j'ai plaisanté et taquiné à ce sujet le pauvre Bellini, en lui prédisant qu'en sa qualité de génie, il devait mourir bientôt, parce qu'il atteignait l'âge critique ! Chose étrange ! malgré notre ton de gaieté, cette prophétie lui faisait éprouver un trouble involontaire : il m'appelait son *jettatore* et ne manquait jamais de faire le signe conjurateur... Il avait tant envie de vivre ! Le mot de mort excitait en lui un délire d'aversion : il ne voulait pas entendre parler de mourir ; il en avait peur comme un enfant qui craint de dormir dans l'obscurité... C'était un bon et aimable enfant, un

peu suffisant parfois ; mais on n'avait qu'à le menacer de sa mort prochaine pour lui rendre une voix modeste et suppliante, et lui faire faire, avec deux doigts élevés, le signe conjurateur du *jettatore*... Pauvre Bellini !

— Vous l'avez donc connu personnellement? Etait-il bien ?

— Il n'était pas laid. Nous autres hommes, nous ne pouvons guère plus que vous répondre affirmativement à une pareille question sur quelqu'un de notre sexe. C'était un être svelte et élancé, ayant des mouvements gracieux et presque coquets, toujours tiré à quatre épingles ; figure régulière, allongée, rosâtre ; cheveux blond-clair presque dorés, frisés à boucles légères ; front noble, élevé, très élevé ; nez droit ; yeux pâles et bleus ; bouche bien proportionnée ; menton rond. Ses traits avaient quelque chose de vague et sans caractère, comme le lait, et cette face laiteuse tournait quelquefois à une expression aigre-douce de tristesse. Cette tristesse remplaçait l'esprit sur le visage de Bellini ; mais c'était une tristesse sans profondeur, dont la lueur vacillait sans poésie dans les yeux, et tressaillait sans passion autour des lèvres. Le jeune maestro semblait vouloir étaler dans toute sa personne cette douleur molle et flasque. Ses cheveux étaient frisés avec une sentimentalité si rêveuse, ses habits se collaient avec une langueur si souple autour de ce corps élancé ; il portait son jonc d'Espagne d'un air si idyllique, qu'il me rappelait toujours ces bergers que nous avons vus minauder dans les pastorales avec houlette enrubanée et culotte de taffetas rose. Sa démarche était si demoiselle, si élégiaque, si éthérée! Toute sa personne avait l'air d'un soupir en escarpins. Il a eu beaucoup de succès auprès des femmes, mais je doute qu'il ait fait naître une grande passion. Pour moi, son apparition avait quelque chose de plaisamment gênant, dont on pouvait tout d'abord trouver la raison dans son mauvais langage français. Quoique Bellini vécût en France depuis plusieurs années, il parlait le français aussi mal peut-être qu'on le pourrait parler en Angleterre. Je ne devrais pas qualifier ce langage de mauvais : mauvais est ici trop bon. Il faudrait dire : effroyable! à faire dresser les cheveux! Quand on était dans le même salon que Bellini, son voisinage inspirait toujours une certaine anxiété mêlée à un attrait d'ef-

froi qui repoussait et retenait tout ensemble. Ses calembours involontaires n'étaient souvent que d'une nature amusante, et rappelaient le château de son compatriote, le prince de Pallagonie que Gœthe, dans son voyage d'Italie, représente comme un musée d'extravagances baroques et de monstruosités entassées sans raison. Comme en semblable occasion Bellini croyait toujours avoir dit une chose tout innocente et toute sérieuse, sa figure formait avec ses paroles le contraste le plus bouffon. Ce qui pouvait me déplaire dans ses traits ressortait alors avec d'autant plus de force; mais ce qui me déplaisait n'était pas précisément ce qu'on pourrait appeler un défaut, du moins cet effet n'était-il pas ressenti au même degré par les femmes. La figure de Bellini, comme toute sa personne, avait cette fraîcheur physique, cette fleur de carnation, cette couleur rose qui me fait une impression désagréable, à moi qui préfère la couleur de mort ou de marbre. Ce ne fut que plus tard, après des relations plus fréquentes, que je ressentis pour lui un penchant réel. Cela vint surtout quand j'eus remarqué que son caractère était tout à fait bon et noble. Son âme est certainement restée sans souillure, au milieu des indignes contacts de la vie. Il n'était pas non plus dépourvu de cette bonhomie naïve et enfantine qu'on est toujours sûr de rencontrer chez les hommes de génie, quoiqu'il ne la laissât pas voir au premier venu.

— Oui, je me souviens, — continua Maximilien en s'asseyant sur le siège au dossier duquel il s'était appuyé jusque-là — je me souviens du moment où Bellini m'apparut sous un jour si aimable, que je l'observai avec plaisir, et me promis de faire avec lui connaissance plus intime. Mais ce fut, hélas! notre dernière entrevue dans cette vie. C'était un soir que nous avions dîné chez une grande dame qui a le plus petit pied de Paris (1); nous étions de fort bonne humeur, et les douces mélodies résonnaient au piano... La maîtresse de la maison... la jolie petite fée, était plus que jamais rayonnante d'esprit et de gaieté... Je le vois encore, le bon Bellini, tout épuisé de cette masse d'amusants bellinismes qu'il avait débités, s'asseoir sur un siège... Ce siège

(1) Mme C. Jaubert.

était très bas, aussi bas qu'un escabeau, de sorte que Bellini était presque assis aux pieds d'une belle Italienne qui s'était étendue sur un sofa en face de lui. Elle le regardait avec une douce malice pendant qu'il travaillait à l'amuser par quelques phrases françaises, travail qui l'obligeait toujours à commenter dans un jargon sicilien ce qu'il venait de dire pour prouver qu'il n'avait pas dit de sottise mais, au contraire, fait un compliment délicat. Je crois que la *bellissima principessa* n'écoutait pas beaucoup les propos de Bellini. Elle lui avait pris des mains son jonc d'Espagne dont il voulait appuyer parfois sa faible rhétorique, et elle s'en servait pour démolir fort tranquillement l'élégant édifice de frisure sur les tempes du jeune maestro. C'était cette maligne occupation qui appelait sur les lèvres de la belle dame un sourire comme je n'en ai jamais vu à aucune autre bouche humaine. Cette figure ne me sort pas de la mémoire. C'était un de ces visages qui semblent appartenir au domaine des rêves poétiques plus qu'à la grossière réalité de la vie. Des contours qui rappellent Léonard de Vinci, ce noble ovale avec les naïves fossettes des joues et le sentimental menton pointu de l'école lombarde. La couleur avait plutôt la douceur romaine, l'éclat mat de la perle, une pâleur distinguée, la morbidezza. Enfin, c'était une figure comme on ne peut la trouver que dans quelque vieux portrait italien qui représente une de ces grandes dames dont les artistes italiens du XVI[e] siècle étaient amoureux quand ils créaient leurs chefs-d'œuvre, et auxquelles pensaient les héros allemands et français quand ils ceignaient le glaive et passaient les Alpes... Oh ! oui, c'était une figure de cette famille qu'animait un sourire de la malice la plus douce et de l'espièglerie du meilleur goût pendant que la belle dame détruisait avec le jonc d'Espagne la blonde frisure du bon Bellini. En ce moment, Bellini me parut comme touché d'une baguette magique. Le sourire de sa belle compatriote avait jeté un reflet idéal sur son visage : il était comme transfiguré par l'éclat divin de ce sourire. — Dans ce moment il devint pour moi un être sympathique — je l'aimais... Hélas ! quinze jours après, je lus dans les journaux que l'Italie avait perdu l'un de ses fils les plus glorieux (1) !

(1) « La soirée telle qu'Henri Heine la raconta avait eu lieu deux mois avant la fin de Bellini. » (*Souvenirs de Madame C. Jaubert.*)

» Chose bizarre ! on annonça en même temps la mort de Paganini. Je ne doutai pas un instant de cette mort, parce que le blafard et vieux Paganini a toujours eu l'air d'un mourant ; mais celle du jeune et frais Bellini me parut incroyable, et pourtant la nouvelle de la mort du premier n'était qu'une erreur de gazette. Paganini se trouve sain et dispos à Gênes,et Bellini gît dans la tombe à Paris !

— Aimez-vous Paganini ? — dit Maria.

— Cet homme, — dit Maximilien, — est l'ornement de sa patrie, et mérite sans doute la mention la plus distinguée quand on veut parler des notabilités musicales d'Italie.

— Je ne l'ai jamais vu, — reprit Maria — mais, selon la renommée, son extérieur ne satisfait pas complètement le sentiment du beau. J'ai vu des portraits de lui.

— Dont aucun n'est ressemblant, — dit, en l'interrompant, Maximilien. — On l'a enlaidi ou embelli, mais sans jamais rendre son véritable caractère. Je crois qu'un seul homme a réussi à retracer sur le papier la véritable physionomie de Paganini. C est un peintre sourd et fou, nommé Lyser, qui, dans sa spirituelle folie, a si bien saisi en quelques coups de crayon la tête de Paganini, que la vérité du dessin vous fait rire et vous effraie tout à la fois. « Le diable m'a conduit la main, » me disait le pauvre peintre sourd en ricanant en dessous, et hochant la tête avec une bonhomie ironique, comme il avait coutume de faire à propos de ses charges. Ce peintre fut toujours un singulier original. En dépit de sa surdité, il était enthousiaste de musique, et il paraît qu'il la comprenait quand il se trouvait assez près de l'orchestre pour lire sur la figure des musiciens et juger, d'après le mouvement de leurs doigts, le plus ou moins de mérite de l'exécution. Il faisait aussi la critique des opéras dans un journal estimé à Hambourg. Qu'y a-t-il d'étonnant? le peintre sourd pouvait voir les sons dans la forme visible du jeu. Il y a bien des hommes pour lesquels les sons eux-mêmes ne sont que des formes invisibles dans lesquelles ils entendent les figures et les couleurs.

— Et vous êtes un de ces hommes ! — dit Maria.

— Je regrette de ne plus posséder le petit dessin de Lyser : il vous aurait peut-être donné une idée de l'extérieur de Paganini. Des traits noirs crûment arrêtés pouvaient seuls saisir cette physionomie fabuleuse qui semblait appartenir plutôt

au royaume sulfureux des ombres qu'au monde lumineux des vivants. « En vérité, le diable m'a conduit la main, » me répétait le peintre sourd devant le Pavillon de l'Alster, à Hambourg, le jour même où Paganini donna son premier concert. « Oui, mon ami, continua-t-il, le monde soutient une chose vraie en disant que Paganini s'est donné corps et âme au diable pour devenir le meilleur violoniste de l'Europe, gagner des millions à la pointe de son archet, et enfin pour se libérer des galères où il a déjà langui bien des années. Car, voyez-vous, mon ami, quand il était maître de chapelle à Lucques, il devint amoureux d'une princesse de théâtre, prit de la jalousie contre quelque petit singe d'abbé, fut peut-être trompé, poignarda en bon Italien son amante infidèle, fut envoyé aux galères à Gênes, et, comme je vous l'ai dit, finit par se donner au diable pour devenir libre d'abord, puis le meilleur violoniste de l'Europe, et enfin pour pouvoir imposer ce soir à chacun de nous une contribution de deux thalers. Mais voyez-vous ! *tous les bons esprits louent le Seigneur !* Tenez ! le voilà lui-même qui vient là-bas dans l'allée avec son équivoque *Famulus !* »

» En effet, c'était Paganini en personne que je reconnus aussitôt. Il portait une redingote gris foncé qui lui tombait jusqu'aux talons, ce qui faisait paraître sa taille très haute. Sa longue chevelure sombre descendait sur ses épaules en mèches tordues, et y formait une sorte de cadre noir autour de sa figure pâle et cadavéreuse où le chagrin, le génie et l'enfer avaient imprimé leurs ineffaçables stigmates. Près de lui sautillait une petite figure bien portante et nettement prosaïque, visage rose ridé, habit gris clair à boutons d'acier, saluant de tous côtés avec une gracieuseté insoutenable, quoique d'ailleurs il semblât jeter parfois des regards louches et inquiets sur cette ténébreuse figure qui marchait d'un air sérieux et pensif à ses côtés. On croyait voir la gravure où Retsch a représenté Faust se promenant avec Wagner devant les portes de Leipzig. Le peintre sourd me fit à sa manière un commentaire bouffon sur ces deux personnages, et appela particulièrement mon attention sur la démarche compassée et allongée de Paganini.

« Ne semble-t-il pas, dit-il, qu'il porte encore les fers aux jambes ? Il s'est habitué pour toujours à cette démarche. Voyez aussi avec quelle méprisante ironie il regarde parfois

son compagnon, quand celui-ci l'importune de son caquet prosaïque. Il ne peut cependant se passer de lui; un contrat sanglant le lie à ce serviteur, qui n'est autre que Satan. Le peuple ignorant croit certainement que ce compagnon est M. George Harrys, le faiseur de comédies et d'anecdotes de Hanovre, que Paganini a emmené avec lui dans ses voyages pour prendre soin de la partie pécuniaire dans les concerts. Le peuple ne sait pas que le diable n'a pris à M. George Harrys que sa figure, et que la pauvre âme de ce pauvre homme demeure, pendant ce temps, enfermée avec d'autres guenilles dans une armoire de sa maison, à Hanovre, jusqu'à ce que le diable lui rende son enveloppe charnelle, en se décidant peut-être à accompagner par le monde son maître Paganini, sous une forme plus digne, en caniche noir par exemple. »

» Si Paganini, en plein jour, sous les arbres verts du *Jungfernsteg* de Hambourg, m'avait déjà paru passablement fantastique et fabuleux, combien fus-je saisi le soir, au concert, par cet aspect bizarre et sinistre! La salle de la Comédie de Hambourg était le théâtre de cette solennité, et le public amateur s'y était rassemblé de si bonne heure et en si grand nombre que je pus, à grand'peine, enlever une petite place à l'orchestre. Quoique ce fût jour de poste, j'y aperçus aux premières loges tout le beau monde du commerce; un olympe entier de banquiers et autres millionnaires: les dieux du café et du sucre, avec leurs grasses déesses légitimes, Junons de la rue Wandrahm et Vénus de l'impasse Dreckwall. Un religieux silence régnait d'ailleurs dans toute la salle. Tous les yeux étaient braqués sur la scène. Les oreilles s'apprêtaient à entendre. Mon voisin, honnête courtier en fourrures, retira de ses oreilles de vieux bouchons de coton, pour mieux pomper les sons précieux qui coûtaient deux thalers d'entrée. Enfin sur la scène s'avança une sombre figure qui paraissait arriver du monde des ténèbres. C'était Paganini dans son noir costume de gala: habit noir et gilet noir de coupe effroyable, comme l'étiquette infernale le prescrit peut-être à la cour de Proserpine. Un pantalon noir flottait pauvrement autour de ses jambes fluettes. Ses longs bras parurent allongés encore par le violon qu'il tenait d'une main, et par l'archet qu'il tenait de l'autre, et avec lequel il touchait presque la terre, quand

il débita devant le public ses révérences inouïes. Dans les courbures anguleuses de son corps apparaissaient une répugnante flexibilité de mannequin, et en même temps une sorte de servilité animale, qui nous donna grande envie de rire; mais sa figure, dont l'éclairage éblouissant de l'orchestre faisait ressortir la pâleur cadavéreuse, avait quelque chose de si suppliant, de si niaisement humble, qu'une singulière pitié étouffa en nous toute velléité rieuse. A-t-il appris ces révérences d'un automate ou d'un chien? Ce regard suppliant est-il celui d'un être frappé à mort, ou sert-il de masque à l'ironie d'un avare? Est-ce un vivant qui va s'éteindre, et qui, dans l'arène de l'art, se prépare, comme un gladiateur mourant, à récréer le public par ses dernières convulsions? Est-ce un mort sorti du tombeau, violon vampire, qui vient sucer, sinon le sang de notre cœur, du moins l'argent de notre poche?

» Toutes ces questions se croisaient dans notre tête pendant que Paganini faisait ses interminables politesses; mais toutes ces pensées se turent quand le merveilleux virtuose plaça son violon sous son menton et commença à jouer. En ce qui me touche, vous connaissez déjà ma seconde vue musicale, ma faculté d'apercevoir, à chaque son que j'entends, la figure corrélative. Il arriva donc que Paganini fit passer devant mes yeux, avec chaque coup d'archet, des figures visibles et des situations, qu'il me raconta en images sonores toutes sortes de curieuses histoires, où lui-même, avec sa musique, jouait le principal personnage. Les coulisses s'étaient métamorphosées dès le premier coup d'archet. Il m'apparut avec son pupitre dans une chambre claire, et décorée, dans un plaisant désordre, avec des meubles de rocailles dans le goût Pompadour. Partout de petites glaces, partout de petits amours, des porcelaines chinoises, un délicieux chaos de rubans, de guirlandes de fleurs, de gants blancs, de blondes déchirées, de fausses perles, de diadèmes de chrysocale et autres oripeaux divins qu'on trouve ordinairement dans le cabinet d'étude d'une *prima donna*. L'extérieur de Paganini s'était également métamorphosé, et de la façon la plus flatteuse. Il portait une culotte courte de satin lilas, une veste blanche brodée, un habit de velours bleu clair à boutons d'argent filigrané, et ses cheveux, soigneusement frisés en petites boucles, se jouaient autour de

sa figure qui brillait de jeunesse, de fraîcheur et d'une douce tendresse, quand il lorgnait la jolie signorina qui se tenait à côté de son pupitre.

» Dans le fait, j'aperçus près de lui une jeune et jolie créature habillée à l'ancienne mode, aux paniers de satin, à la taille fine et séduisante, aux cheveux poudrés et crêpés en montagne, sous lesquels brillait d'un air plus dégagé un joli visage rond avec des yeux étincelants, de jolies petites joues fardées, de petites mouches et un petit nez impertinent. Elle tenait à la main un rouleau de papier blanc, et d'après le mouvement de ses lèvres et le balancement coquet de son corsage, je pus conjecturer qu'elle chantait; mais je n'entendais aucun de ses trilles, et ne pus deviner que par le jeu de Paganini, qui l'accompagnait sur le violon, ce qu'elle chantait, et ce que lui-même éprouvait au fond du cœur en l'entendant chanter. Oh! c'étaient des mélodies telles que le rossignol en module dans les ombres du soir, quand le parfum de la rose enivre son cœur de désirs printaniers. C'était une béatitude de langueur et de tressaillements voluptueux! C'étaient des sons amoureux qui se caressaient, se fuyaient avec une bouderie agaçante, puis se rejoignaient et s'enlaçaient, enfin mouraient dans un enivrant unisson. Oui, tous ces sons se livraient à des jeux charmants, comme des papillons qui se poursuivent, s'évitent, se cachent derrière une fleur, se retrouvent et, s'enchaînant dans un bonheur aérien, se perdent dans la lumière du soleil. Mais une araignée, une hideuse araignée peut soudain préparer un sort tragique à ces papillons amoureux. Le jeune cœur avait-il de semblables pressentiments? Une mélodie plaintive et touchante, comme le pressentiment d'une infortune prochaine, glissa doucement parmi les chants qui jaillissaient du violon de Paganini... Ses yeux deviennent humides... Il s'agenouille avec dévotion devant son *amata*... Mais, hélas! pendant qu'il se courbe pour baiser ses pieds, il aperçoit sous le lit un petit *abbate!* Je ne sais ce qu'il pouvait avoir contre ce pauvre homme, mais le Génois devint pâle comme la mort, il saisit le pauvret avec des mains crispées de rage, lui donna des soufflets, ainsi que bon nombre de coups de pied, le jeta ensuite à la porte, puis tira de sa poche un long stylet et le plongea dans le sein de la jeune beauté...

Mais en ce moment la salle retentit de bravos. La population mâle et femelle de Hambourg payait un bruyant tribut d'enthousiasme au grand artiste qui venait de finir la première partie de son concerto, et s'inclinait avec un surcroît d'angles et de courbes. Il me sembla voir sur sa figure une expression d'humilité plus suppliante qu'auparavant. Ses yeux étaient fixes, d'une inquiétude de criminel.

« Divin ! » s'écria, en se grattant les oreilles, mon voisin, le connaisseur en fourrures ; ce morceau vaut à lui seul les deux thalers.

» Quand Paganini recommença à jouer, tout devint plus sombre à mes yeux. La figure du maître se voila d'ombres plus épaisses, et de cette obscurité, sa musique sortit avec les sons les plus douloureux et les plus déchirants. Ce ne fut que rarement, et quand une petite lampe suspendue sur sa tête l'éclairait d'une maigre lueur, que je pus voir son visage pâle où cependant n'était pas encore éteint le charme de la jeunesse. Son costume était bizarrement miparti de deux couleurs, rouge et jaune. A ses pieds pesaient de lourdes chaînes. Derrière lui s'agitait une figure dont la physionomie tenait de la lascive nature du bouc, et de longues mains velues m'apparaissaient quelquefois comme des auxiliaires qui s'allongeaient sur le manche du violon de Paganini. Elles lui conduisaient même parfois la main, et des bravos participant du bêlement et du rire accompagnaient les sons qui ruisselaient du violon, sons toujours plus plaintifs et plus sanglants. C'étaient des sons pareils au chant des anges déchus qui, ayant fait l'amour avec les filles de la terre, furent bannis du royaume des bienheureux, et tombèrent dans l'abîme avec la rougeur de la honte sur le front. C'étaient des sons dans l'obscure profondeur desquels ne brillait plus ni consolation ni espérance. Quand les saints du ciel entendent de tels sons, la louange de Dieu meurt sur leurs lèvres pâlissantes, et ils voilent en pleurant leurs faces éplorées. Quelquefois, quand le rire de bouc *obligato* chevrotait à travers ces tortures mélodiques, je voyais au fond de la scène une foule de petites femmes qui balançaient avec une joie cruelle leurs laides figures, et exprimaient leur malice en raclant leurs doigts croisés. Des vibrations d'angoisse sortaient alors du violon, avec des soupirs déchirants et des sanglots comme on n'en a jamais

entendu sur la terre, et comme on n'en entendra peut-être jamais de pareils, si ce n'est dans la vallée de Josaphat, quand sonneront les gigantesques trombones du grand jugement, que les cadavres sortiront de leurs tombes et attendront leur sort... Mais le violoniste poussa soudain un grand coup d'archet, un coup de délire et de désespoir tel, que ses chaînes se brisèrent avec fracas, et que son infernal auxiliaire disparut, ainsi que les railleuses sorcières.

» En ce moment, mon voisin, le courtier fourreur, s'écria: « Quel dommage ! sa chanterelle vient de casser. Cela vient de son continuel pizzicato ! »

» Une corde s'était-elle réellement cassée à son violon? Je ne sais. J'étais tout entier à la transformation des sons, et Paganini m'apparut de nouveau complètement changé ainsi que son entourage. Je pus à peine le reconnaître sous un sombre froc de moine qui le revêtait moins qu'il ne le cachait. La tête à moitié perdue dans le capuchon, les reins ceints d'une corde, les pieds nus, cette figure solitaire et orgueilleuse se tenait sur un promontoire de roches, au bord de la mer, et jouait du violon. C'était, à ce qu'il me semblait, au moment du crépuscule. Les lueurs pourprées du soir s'épandaient sur les flots lointains de la mer, qui se coloraient d'une teinte toujours plus rouge, et roulaient avec un murmure plus solennel, et ce murmure s'accordait avec les sons du violon. Mais plus la mer rougissait, plus le ciel devenait blafard, et quand enfin les flots agités furent arrivés à la couleur du sang le plus vermeil, le ciel avait pris une pâleur cadavéreuse, une blancheur de spectre, et les étoiles y perçaient avec un développement menaçant... et ces étoiles étaient noires, d'un noir étincelant comme le charbon de terre. Cependant les sons du violon devenaient toujours plus hardis et plus impétueux ; dans les yeux du violoniste brillait une railleuse soif de destruction, et ses lèvres minces se remuaient avec une si horrible vivacité qu'il avait l'air de murmurer ces anciennes formules magiques qui servaient jadis à évoquer la tempête et à déchaîner les mauvais esprits et les démons captifs au fond de la mer. Quand parfois, sortant son bras nu, son long bras desséché, de l'ample manche du froc, il fouettait l'air avec son archet, il devenait un véritable magicien qui commande aux éléments avec sa baguette, et l'on entendait des hurlements insensés

retentir sous l'abîme, et les vagues sanglantes bondissaient à une telle hauteur que leur rouge écume jaillissait sur le ciel blême et sur les étoiles noires. Et l'on entendait rugir, siffler, craquer comme si le monde allait s'écrouler, et le moine jouait du violon avec une opiniâtreté croissante. Il voulait, par la force de sa volonté frénétique, briser les sept sceaux desquels Salomon scella les vases de fer où il renferma les démons vaincus. Le sage roi engloutit jadis ces vases dans la mer. Pendant que Paganini jouait, je crus entendre la voix de ces mêmes esprits emprisonnés, qui mêlaient au son du violon leur basse la plus furieuse. Mais il me sembla distinguer à la fin l'allégresse de la délivrance, et je vis sortir des vagues sanglantes les têtes des démons libérés, tous monstres d'une laideur fabuleuse : des crocodiles à ailes de chauve-souris, des serpents avec des bois de cerf, des singes coiffés de coquillages, des phoques avec de longues barbes patriarcales, des figures de femmes avec des mamelles à la place des joues, des têtes de chameaux verts, des hermaphrodites marins de combinaisons incompréhensibles, tous lançant des regards d'une intelligence glaciale, et allongeant vers le moine musicien de longues nageoires crochues... Celui-ci, dans son fol emportement d'évocation, laissa tomber son capuchon, et sa chevelure, flottant au vent, entoura sa tête comme de noirs serpents.

» Cette apparition troublait tellement mes sens que je me bouchai les oreilles et fermai les yeux pour ne pas perdre la raison. Tous les spectres disparurent à l'instant, et quand je relevai les yeux, je vis le pauvre Génois dans sa forme ordinaire, qui faisait ses révérences habituelles, pendant que le public applaudissait avec transport. « C'est le fameux tour de force sur la corde de *sol*, me dit mon voisin : je joue moi-même du violon, et je comprends ce qu'il y a de merveilleux à dominer ainsi son instrument ! » Heureusement la pause dura peu ; sans cela le connaisseur en pelleteries m'aurait certainement étouffé sous une dissertation technique.

» Paganini replaça son violon sous son menton, et avec le premier coup d'archet recommença la merveilleuse transfiguration des sons. Mais cette fois les couleurs étaient moins crues et les formes plus indécises. Les sons se développaient avec calme et majesté, ondulaient et s'enflaient comme le choral de l'orgue sous les voûtes d'une cathédrale. Tout s'était

étendu alentour dans des proportions immenses et telles que les yeux seuls de l'esprit les pouvaient embrasser. Au centre de ce vaste espace planait un globe lumineux sur lequel s'élevait un homme à taille gigantesque, au port sublime, qui jouait du violon. Le globe était-il le soleil? Je l'ignore; mais dans les traits de l'homme je reconnus Paganini embelli d'une beauté idéale, rayonnant de gloire, souriant d'une joie d'expiation. Son corps resplendissait de force virile, un vêtement bleu clair enveloppait ses membres ennoblis : autour de ses épaules flottait en boucles brillantes sa noire chevelure. Il se tenait debout, ferme et assuré comme une sublime image de la divinité et jouait du violon ; il semblait que toute la création obéît à ses accords. C'était l'homme-planète, autour duquel tournait l'univers avec une solennité mesurée et des rythmes célestes. Ces belles clartés calmes qui planaient autour de lui, étaient-ce les étoiles du ciel? et cette harmonie sonore qui rayonnait de leurs mouvements, était-ce le chant des sphères dont les poètes et les voyants ont parlé dans leurs visions? Quelquefois, quand mes yeux s'efforçaient de pénétrer au loin dans l'espace vaporeux, je croyais voir s'avancer des manteaux tout blancs, et sous ces manteaux marchaient des pèlerins gigantesques, avec des bâtons blancs à la main. Chose merveilleuse! les pommes d'or de ces bâtons étaient ces mêmes belles clartés que j'avais prises pour des étoiles. Ces pèlerins marchaient en cercle immense autour du musicien, les sons de son violon faisaient scintiller de plus en plus les pommes d'or de leurs bâtons, et le choral qui résonnait de leurs bouches et que je pouvais prendre pour le chant des sphères, n'était que l'écho continu de ce violon. Une sainte et indicible ferveur animait ces accords qui parfois vibraient, à peine sensibles, comme un mystérieux murmure sur les eaux, puis s'enflaient comme les mélodies du cor au clair de lune, et enfin débordaient avec une allégresse effrénée comme si des milliers de bardes eussent saisi leurs harpes et uni leurs voix dans un chant de victoire. C'était une musique comme l'oreille n'en entend jamais, une musique que le cœur seul peut rêver quand il repose la nuit sur le sein de la bien-aimée. Peut-être aussi le cœur la comprend-il en plein jour quand il se perd avec délices dans les lignes pures et dans les nobles ovales d'un chef-d'œuvre grec...

— Ou quand on a bu une bouteille de champagne de trop ! » dit soudain une voix riante qui arracha notre conteur à ses souvenirs enthousiastes. Il sembla sortir d'un songe. En se retournant, il aperçut le docteur accompagné de la noire Deborah, qui était entré doucement dans la chambre pour savoir si son médicament avait agi sur la malade.

« Ce sommeil ne me plaît pas, » dit le docteur, en montrant le sofa.

Maximilien, qui, perdu dans les extases de son propre récit, n'avait pas remarqué que Maria était endormie depuis longtemps, se mordit les lèvres de dépit.

« Ce sommeil, — continua le docteur — donne à sa figure le caractère de la mort. N'a-t-elle pas déjà l'air de ces masques blanc, de ces moulages de plâtre à l'aide desquels nous essayons de conserver les traits des personnes mortes?

— Je voudrais bien — lui dit tout bas Maximilien — conserver un pareil masque de la figure de notre amie... Elle sera encore bien belle, même après la mort.

— Je ne vous le conseille pas, — répliqua le docteur — ces masques nous gâtent le souvenir de ce qui nous fut cher. Nous croyons voir encore dans ce plâtre quelque chose de leur vie, et ce que nous y conservons n'est véritablement que la mort. D'ordinaire les beaux traits y prennent quelque chose de raide, d'ironique, d'odieux, dont nous sommes terrifiés. Ce sont surtout de véritables caricatures que ces moulages de figures dont le charme était principalement de nature intellectuelle, et dont les traits étaient moins réguliers qu'intéressants ; car aussitôt que les grâces de la vie y sont éteintes, les déviations réelles des lignes de beauté idéale ne sont plus compensées par un attrait spirituel. D'ailleurs, tous ces visages de plâtre ont je ne sais quoi d'énigmatique qui, après une longue contemplation, glace l'âme de la manière la plus intolérable. Ils ont tous l'air d'hommes qui vont faire une route pénible.

— Où allons-nous? » dit Maximilien. Mais le docteur prit son bras et l'emmena hors de la chambre.

II

« Et pourquoi voulez-vous me martyriser encore avec cette horrible médecine, puisque je n'en dois pas moins mourir? »

C'était Maria qui parlait ainsi au moment où Maximilien entra dans la chambre. Devant elle était le médecin, qui d'une main tenait une fiole et de l'autre une petite coupe où moussait une liqueur brunâtre d'un aspect repoussant. « Mon cher ami, — cria-t-il au survenant, — votre présence me fait grand plaisir en ce moment. Obtenez donc de la signora qu'elle avale seulement quelques gouttes ; je suis pressé.

— Je vous en prie, Maria ! » murmura Maximilien, de cette voix tendre qu'on remarquait rarement en lui et qui semblait partir d'un cœur si brisé que la malade, singulièrement émue, oubliant presque sa propre souffrance, prit la coupe. Mais avant de la porter à ses lèvres, elle lui dit en souriant :

« Pour me récompenser, vous allez me raconter l'histoire de Laurence, n'est-ce pas ?

— Il sera fait selon vos désirs, signora. »

La pâle malade, moitié souriant, moitié frissonnant, but aussitôt le contenu de la coupe.

« Je suis pressé, — dit le médecin en mettant ses gants noirs. — Recouchez-vous tranquillement, signora, et ne bougez que le moins possible. »

Accompagné de la noire Deborah qui l'éclairait, il quitta la chambre. Quand les deux amis furent seuls, ils se regardèrent longtemps en silence. Dans leur âme parlaient des pensées que chacun d'eux voulait cacher à l'autre. Mais la femme saisit la main de l'homme et la couvrit de baisers brûlants.

« Pour l'amour de Dieu, — dit Maximilien — ne vous agitez pas ainsi, et recouchez-vous paisiblement sur le sofa. »

Quand Maria eut obéi, il lui couvrit très soigneusement les pieds avec le châle qu'il avait auparavant touché de ses lèvres. Elle l'avait sans doute remarqué, car ses yeux clignotèrent comme ferait un enfant heureux.

« Mademoiselle Laurence était-elle très belle ?

— Si vous voulez ne pas m'interrompre, chère amie, et me promettre d'écouter tranquillement et en silence, je vous dirai fort en détail ce que vous désirez savoir. »

Souriant avec amitié au regard d'acquiescement de Maria, Maximilien se mit sur le siège qui était devant le sofa, et commença son récit de la manière suivante :

« Il y a maintenant neuf ans que je partis pour Londres,

dans le but d'y étudier la langue et le peuple. Que le ciel confonde les Anglais et leur langue ! Ils se fourrent dans la bouche une douzaine de monosyllabes, les mâchent, les cassent et vous les crachent à la figure, et ils appellent cela parler. Heureusement qu'ils sont assez taciturnes de leur naturel, et quoiqu'ils vous regardent toujours la bouche ouverte, ils vous font au moins grâce de longues conversations. Mais malheur à nous si nous tombons dans les mains d'un fils d'Albion qui a fait le grand tour et appris sur le continent à parler français. Celui-là veut saisir l'occasion de pratiquer sa science en linguistique, nous accable de questions sur tous les sujets ; à peine a-t-on répondu à l'une qu'il en arrive une seconde sur notre âge, notre patrie ou la durée de notre séjour, et il croit nous intéresser beaucoup par cet interrogatoire. Un de mes amis de Paris disait, avec raison peut-être, que les Anglais apprennent leur conversation française au bureau des passeports. Leur entretien le mieux venu est à table, quand ils coupent en tranches leurs rosbifs gigantesques et vous demandent lequel vous aimez mieux, de l'intérieur rouge ou du dehors bruni, du plus ou moins cuit, du gras ou du maigre. Leurs rosbifs et leurs rôtis de mouton sont d'ailleurs les seules bonnes choses qu'ils possèdent. Le ciel préserve tout être chrétien de leurs sauces, composées d'un tiers de farine et de deux tiers de beurre, ou, pour varier, d'un tiers de beurre et de deux tiers de farine ! Que Dieu garde chacun de leurs naïfs légumes qu'ils servent cuits à l'eau et comme la nature les a façonnés ! Plus abominables encore que la cuisine des Anglais, sont leurs toasts et leurs harangues obligées, quand, la nappe enlevée et les dames retirées, on apporte à leur lieu et place un nombre égal de bouteilles de porto qu'ils croient ce qu'il y a de plus propre à suppléer le beau sexe. Je dis le beau sexe, car les Anglaises méritent ce nom. Ce sont de belles, blanches et sveltes personnes. Il est seulement dommage que la distance trop grande du nez à la bouche, qu'on trouve chez elles aussi fréquemment que chez les hommes, gâte, à mes yeux, les plus beaux visages. Cette déviation du type de la beauté me cause une impression d'autant plus pénible, quand je rencontre les Anglais, ici en Italie, où ces proportions mesquines du nez contrastent davantage avec les visages antiques des Italiens, dont

les nez courbés à la romaine ou alignés à la grecque offrent souvent des proportions trop développées. Un observateur allemand a remarqué avec beaucoup de justesse que les Anglais qui se promènent au milieu des Italiens ont tous l'air de statues auxquelles on a cassé le bout du nez.

» Oui, c'est quand on rencontre les Anglais en pays étranger, que le contraste fait ressortir encore plus leurs défauts. Ce sont les dieux de l'ennui qui courent la poste en tous pays dans des voitures brillamment vernissées, et laissent derrière eux une terne poussière de tristesse. Ajoutez-y leur curiosité sans intérêt, leur lourdeur parée, leur gaucherie impertinente, leur anguleux égoïsme et leur passion froide pour tous les sujets repoussants. Il y a plus de trois semaines qu'on voit ici, sur la Piazza del Gran Duca, un Anglais qui demeure toute la journée, bouche béante, à contempler ce charlatan à cheval qui arrache les dents aux paysans. Ce spectacle indemnise peut-être le noble fils d'Albion des exécutions qu'il perd à cette heure dans sa chère patrie; car, après les combats de boxeurs et de coqs, il n'y a pas de spectacle plus précieux, pour un Anglais, que l'agonie d'un pauvre diable qui a volé un mouton ou imité une écriture, et qu'on expose, la corde au cou, pendant une heure, devant la façade d'Old-Bailey, avant de le lancer dans l'éternité. Je n'exagère pas quand je dis que le vol d'un mouton et le faux, dans cet horrible et cruel pays, sont punis à l'égal de l'inceste et du parricide. Moi-même, qu'un triste hasard conduisit à Londres, j'y ai vu pendre un homme qui avait volé un mouton, et depuis ce temps j'ai perdu le goût pour le mouton rôti. Auprès de lui je vis pendre un Irlandais qui avait contrefait la signature d'un riche banquier. Je vois encore les naïves terreurs du pauvre Paddy, qui, aux assises, ne pouvait comprendre qu'on le punît si durement pour avoir imité une signature, lui qui permettait au premier venu d'imiter la sienne! et ce peuple ne cesse de parler de christianisme, il ne manque pas un prêche le dimanche et inonde de bibles l'univers!

» Je vous l'avouerai, Maria, si je ne pus rien goûter en Angleterre, ni la cuisine, ni les hommes, la faute en était un peu à moi-même J'avais emporté de ma patrie une bonne provision de mauvaise humeur, et je cherchais des distrac-

tions chez un peuple qui ne sait lui-même tuer son ennui que dans le tourbillon de l'activité politique et mercantile. La perfection des machines qu'on emploie partout, dans ce pays, à accomplir des travaux d'homme, avait aussi pour moi quelque chose de déplaisant et de sinistre tout à la fois. Cette vie artificielle de rouages, pistons, cylindres, et de milliers de crochets, goupilles, petites dents qui se meuvent presque avec passion, me remplissait d'horreur. La précision, l'exactitude, la mesure et la ponctualité de la vie des Anglais ne me tourmentaient pas moins; car si les machines en Angleterre nous font l'effet d'hommes, les hommes nous y apparaissent comme des machines. Oui, le bois, l'acier et le cuivre semblent y avoir usurpé l'esprit des hommes et être devenus presque fous par excès d'esprit, pendant que l'homme, dépouillé de sa vie intellectuelle, semblable à un fantôme vide, accomplit, comme une machine, sa tâche habituelle. A la minute fixée, il mange son beefsteak, débite son discours au parlement, fait ses ongles, monte en diligence, ou bien encore va se pendre.

» Vous pouvez vous figurer sans peine combien s'augmentait mon malaise dans ce pays, Mais rien ne se peut comparer à l'humeur noire qui m'assaillit un soir que j'étais sur le pont de Waterloo et que je plongeais mes regards dans la Tamise. Il me semblait voir s'y réfléchir mon âme, qui, du fond de ce miroir, me montrait toutes ses blessures. Et puis, j'en vins à me rappeler les histoires les plus affligeantes. Je pensai à la rose qui avait été tous les jours arrosée de vinaigre, ce qui lui fit perdre ses parfums les plus doux, et la flétrit avant le temps... Je pensai au papillon égaré qu'un naturaliste qui gravit le Mont-Blanc vit voltiger solitaire entre les parois de glace... Je pensai à la guenon apprivoisée qui était si familière avec les hommes et jouait si gaiement avec eux, mais qui un jour, à table, ayant reconnu, dans le rôti qu'on apportait sur un plat, son propre enfant de singe, le saisit vivement, l'emporta dans les bois et ne se fit plus jamais voir parmi ses bons amis les hommes... Hélas! je me sentis dans l'âme une telle amertume que des larmes brûlantes s'échappèrent de mes yeux... elles tombèrent dans la Tamise et s'en furent dans le grand Océan qui a déjà englouti tant de larmes humaines, sans y prendre garde!

» Il arriva dans ce moment qu'une singulière musique me tira de mes sombres rêveries. En regardant autour de moi, je vis sur le rivage une troupe d'hommes qui paraissaient avoir formé un cercle autour de quelque spectacle amusant. Je m'approchai, et distinguai une famille d'artistes qui se composait des quatre personnes suivantes :

» 1° Une petite vieille ramassée, habillée de noir, avec une très petite tête et un gros ventre très proéminent. De ce ventre pendait une énorme grosse caisse sur laquelle elle tambourinait impitoyablement.

» 2° Un nain qui portait, comme un marquis français de l'ancien régime, un habit brodé, une grande tête poudrée, mais dont les membres étaient minces et fluets. Il jouait du triangle en sautillant çà et là.

» 3° Une jeune fille d'environ quinze ans qui portait une jaquette courte et étroite en soie rayée bleue et un large pantalon rayé de même couleur. C'était une créature d'une forme aérienne et toute gracieuse. Sa figure avait la beauté grecque. Nez noble et droit; lèvres finement découpées; menton fuyant et arrondi; teint chaudement olivâtre: cheveux d'un noir éclatant, relevés autour des tempes: elle restait là droite, svelte et sérieuse, même un peu maussade, et regardait le quatrième personnage de la société qui faisait parade de son esprit.

» Cette quatrième personne était un chien savant, caniche plein d'avenir, qui venait, à la très grande joie du public anglais, d'assembler, avec les caractères de bois qu'on lui avait présentés, le nom de lord Wellington, en y ajoutant de la même façon la flatteuse épithète de *grand héros*. Comme le chien, à en juger par son air spirituel, ne pouvait être une bête anglaise, mais qu'il était venu de France ainsi que les trois autres personnes, les fils d'Albion se réjouissaient fort de voir les mérites de leur *grand* capitaine reconnus au moins par les chiens français, reconnaissance à laquelle les autres créatures de France refusaient outrageusement de se prêter.

» En effet, cette troupe se composait de Français, et le nain, qui s'annonça ensuite sous le nom de M. Turlututu, commença à déclamer en langue française et avec des gestes si véhéments que les pauvres Anglais ouvrirent leurs bouches et relevèrent leurs nez encore plus qu'à l'ordinaire. Quel-

quefois, après une longue période, il imitait le chant du coq, et ces coquericos, ainsi que les noms de beaucoup d'empereurs, de rois et de princes qu'il mêlait à son discours, furent tout ce que comprirent les pauvres spectateurs. Ces empereurs, rois et prince, étaient, selon lui, ses protecteurs et amis. Il assurait avoir eu, dès l'âge de huit ans, un long entretien avec Sa Majesté défunte Louis XVI, qui, plus tard, lui demanda toujours conseil dans les occasions importantes. Comme tant d'autres, il s'était soustrait par la fuite à la tourmente révolutionnaire, et n'était revenu dans sa chère patrie qu'à l'époque de l'empire, pour prendre part à la gloire de la grande nation. Napoléon, disait-il, ne l'avait jamais aimé; en revanche, il avait été presque adoré par Sa Sainteté le pape Pie VII. L'empereur Alexandre lui donnait des bonbons, et la princesse Guillaume de Kyritz le prenait toujours sur ses genoux. Son Altesse le duc Charles de Brunswick le faisait quelquefois chevaucher sur ses chiens, et Sa Majesté le roi Louis de Bavière lui avait lu ses augustes poésies. Les princes de Reuss, Schleiz, Grez, ainsi que ceux de Schwarzenbourg-Söndershausen l'aimaient comme un frère et avaient toujours fumé dans la même pipe que lui. A l'entendre, il n'aurait vécu dès son enfance qu'avec des souverains; les monarques actuels s'étaient élevés et avaient grandi avec lui; il les regardait comme les siens, et prenait le deuil quand l'un d'eux payait le tribut à la nature. Après ces graves paroles, il chanta en coq.

» M. Turlututu était réellement un des nains les plus curieux que j'eusse jamais vus. Sa vieille figure ridée formait un contraste fort drôle avec son petit corps enfantin, et toute sa personne un contraste grotesque avec les tours d'adresse dont il se faisait honneur. Il se campa dans les positions les plus hardies de l'escrime, et, avec une rapière d'une longueur démesurée, se mit à frapper l'air d'estoc et de taille, pendant qu'il jurait sur son honneur que cette quarte ou cette tierce était irrésistible, et, qu'avec sa parade, à lui, il pouvait sûrement défier tout homme mortel, ce qu'il voulait prouver en invitant chacun des spectateurs à se mesurer avec lui dans le noble art de l'escrime. Quand le nain eut continué ce jeu pendant quelque temps, sans avoir trouvé personne qui voulût soutenir un assaut en plein air, il s'inclina avec la vieille grâce française, remercia pour les suf-

frages dont on avait bien voulu l'honorer, et prit la liberté d'annoncer à l'honorable public le spectacle le plus extraordinaire qu'on eût jamais admiré sur le sol de l'Angleterre. « Voyez-vous cette personne? dit-il après avoir mis de sales gants glacés, et conduit avec une galanterie respectueuse au milieu du cercle la jeune fille qui faisait partie de la société, cette personne est la fille unique de la très respectable et très chrétienne dame que vous voyez là-bas avec la grosse caisse, et qui porte encore aujourd'hui le deuil de son époux chéri, le plus grand ventriloque de l'Europe! Mademoiselle va danser! admirez maintenant la danse de mademoiselle Laurence. » Après ce discours, il contrefit encore le coq.

» La jeune fille ne semblait faire aucune attention ni à ces paroles, ni aux regards des spectateurs. Perdue dans ses rêveries, elle demeura sans mouvement jusqu'à ce que le nain eût étendu devant ses pieds un grand tapis et recommencé à frapper son triangle avec accompagnement de grosse caisse. C'était une singulière musique, mélange de lourd bourdonnement et de chatouillement voluptueux; j'y distinguai une mélodie pathétiquement folle, tristement dévergondée, bizarre, quoique de la plus curieuse simplicité. Mais j'oubliai bientôt cette musique quand la jeune fille commença à danser.

» La danse et la danseuse s'emparèrent avec force de toute mon attention. Ce n'était pas la danse classique que nous voyons encore dans nos grands ballets. Ce n'étaient pas ces alexandrins dansés, ces sauts déclamatoires, ces entrechats d'antithèses, cette passion noble qui pirouette à vous donner le vertige, au point qu'on ne voit plus rien que ciel et tricot rien qu'idéal et mensonge. En vérité, rien ne me contrarie plus que le ballet de l'Opéra de Paris, où s'est conservée dans toute sa pureté la tradition de cette danse classique, pendant que les Français ont renversé le vieux système dans les autres arts, dans la poésie, la musique et la peinture. Mais il leur sera difficile de faire dans l'art de la danse une semblable révolution, à moins qu'ils n'aient recours ici, comme dans leur révolution politique, à la terreur, et qu'ils ne guillotinent les jambes aux danseurs endurcis de l'ancien régime. Mademoiselle Laurence n'était pas une grande danseuse. Les pointes de ses pieds n'étaient pas très souples,

ses jambes n'étaient point rompues à toutes les dislocations possibles, elle n'entendait rien à la danse telle que l'enseigne M. Taglioni, mais elle dansait comme la nature commande aux hommes de danser. Toute sa personne était en harmonie avec ses pas. Ce n'étaient pas seulement ses pieds, mais c'était son corps entier qui dansait, son visage même dansait... elle devenait pâle parfois, mais d'une pâleur mortelle, ses yeux s'ouvraient tout grands comme ceux d'un spectre: autour de ses lèvres palpitaient la curiosité et l'effroi, et ses cheveux noirs, qui encadraient ses tempes dans des ovales lisses, voletaient en se soulevant comme deux ailes de corbeau. Ce n'était pas là en effet une danse classique, ni une danse romantique non plus, comme l'entendrait un Jeune-France. Cette danse n'était ni moyen âge, ni vénitienne, ni bossue, ni macabre, ni moralité, ni clair de lune, ni inceste... C'était une danse qui ne visait pas à amuser par des formes de mouvements extérieurs; ces formes semblaient au contraire les mots d'une langue particulière. Mais que disait cette danse? Je ne pus la comprendre avec quelque passion que se démenât ce langage. Je soupçonnai seulement par instants qu'il y était question de choses douloureuses et sombres. Moi qui, d'ordinaire, entends si facilement partout le sens figuré des choses, je ne pouvais parvenir à deviner cette énigme dansée. La faute en était certainement à la musique, qui me déroutait peut-être à dessein et m'embrouillait sans cesse. Le triangle de M. Turlututu ricanait quelquefois bien malicieusement! Et madame mère frappait sa grosse caisse avec une telle colère que sa figure étincelait sous le nuage de son bonnet noir comme une lune sanglante.

Quand la troupe se fut éloignée, je restai longtemps fixé à la même place, rêvant au sens de cette danse. Était-ce une danse du midi de la France ou une danse nationale d'Espagne ? Le caractère méridional se peignait assez dans l'emportement avec lequel la danseuse jetait de côté et d'autre sa frêle taille, et dans les mouvements frénétiques de sa tête, qu'elle renversait quelquefois en arrière, à la manière de ces bacchantes échevelées que nous voyons avec étonnement dans les reliefs des vases antiques. Sa danse avait alors quelque chose d'involontaire, d'enivré, de fatal ; elle dansait comme la Destinée. N'étaient-ce pas les fragments de quel-

que antique pantomime ? Ou n'était-ce qu'une histoire privée ? Parfois la jeune fille se penchait vers la terre, comme pour écouter si elle n'entendait pas une voix monter vers elle... Elle tremblait alors comme la feuille du peuplier, se repliait à la hâte en sens contraire, et accomplissait les sauts les plus extravagants, les plus déréglés, puis rapprochait de la terre une oreille plus inquiète qu'auparavant, faisait un signe de tête, devenait rouge, redevenait pâle, frissonnait, demeurait un instant droite comme un cierge, immobile comme la pierre, et faisait enfin le geste de quelqu'un qui se lave les mains. Etait-ce du sang qu'elle croyait enlever avec tant de soin? Elle accompagna cette action d'un regard si suppliant, si attendrissant !... Et le hasard voulut que ce regard tombât sur moi.

» Toute la nuit suivante, je pensai à ce regard, à cette danse, au bizarre accompagnement, et quand, le lendemain, je me lançai comme à l'ordinaire dans les rues de Londres, j'éprouvai le désir le plus ardent de rencontrer de nouveau la jolie danseuse, et j'écoutais toujours si je n'entendais point quelque part une musique de grosse caisse et de triangle. J'avais enfin trouvé à Londres quelque chose qui m'intéressât, et je n'errais plus sans but dans ses rues béantes. Je venais de sortir de la Tour et j'y avais observé attentivement la hache avec laquelle fut décapitée Anne de Boleyn, les diamants de la couronne d'Angleterre, ainsi que les lions, quand je retrouvai sur la place de la Tour, au milieu d'une grande foule, madame mère et sa grosse caisse, et j'entendis M. Turlututu chanter en coq. Le chien savant composa derechef l'héroïsme de lord Wellington, le nain montra encore ses tierces et quartes irrésistibles, et mademoiselle Laurence recommença sa danse énigmatique. C'était ce même langage muet qui voulait dire quelque chose que je ne comprenais guère; ce même renversement violent de sa belle tête, l'oreille attentive penchée vers la terre, l'horreur qu'elle voulait fuir en se jetant dans des sauts plus insensés ; puis encore l'oreille attentive comme à un bruit souterrain, le tremblement, la pâleur, l'immobilité, ensuite cet effroyable et mystérieux lavement de mains, et enfin cet oblique regard suppliant qu'elle arrêta, cette fois, plus longtemps encore sur moi.

» Oh ! les femmes, et les jeunes filles aussi bien que les

autres femmes, s'aperçoivent tout d'abord qu'elles excitent l'attention d'un homme. Quoique mademoiselle Laurence, quand elle ne dansait pas, demeurât toujours sans mouvement, sans porter ses yeux ailleurs que sur sa rêverie intérieure, et qu'elle ne jetât, pendant qu'elle dansait, qu'un seul regard sur le public, ce n'était point par hasard seulement que ce regard tombait toujours sur moi, et plus je la voyais danser, plus ce regard prit d'éclat et d'expression, et plus il devint intelligible. Je fus comme ensorcelé par ce regard, et pendant trois semaines, je battis le pavé de Londres du matin au soir, m'arrêtant partout où dansait mademoiselle Laurence. J'en vins à ce point de distinguer à travers les murmures les plus bruyants de la foule, et dans le plus grand éloignement, les sons de la grosse caisse et du triangle. De son côté, M. Turlututu, quand il m'apercevait, grossissait joyeusement son cri de coq. Sans avoir jamais échangé un mot avec lui, ni avec Mlle Laurence, ni avec madame mère, ni avec le chien savant, je parus à la fin faire partie de leur société. Quand M. Turlututu faisait sa collecte, il s'y prenait avec le tact le plus fin en s'approchant de moi, et détournait toujours la tête du côté opposé, quand je jetais une petite pièce dans son chapeau à trois cornes. Il avait en effet un air de convenance fort distingué, et rappelait les belles manières de l'ancien régime. On pouvait reconnaître, chez le petit homme, qu'il avait grandi avec les monarques, et c'était chose d'autant plus suprenante de le voir, oubliant parfois sa dignité, chanter comme un coq.

» Je ne puis vous décrire la peine que j'éprouvai quand, après avoir inutilement cherché pendant trois jours la petite société dans toutes les rues de Londres, je compris enfin qu'elle avait quitté la ville; l'ennui me saisit de nouveau dans ses bras de plomb et me serra encore une fois le cœur. Il me fut impossible de le supporter plus longtemps. Je dis adieu au Mob, aux Blackguards, aux gentlemen et aux fashionables d'Angleterre, les quatre états de l'empire britannique, et repartis pour le continent civilisé, où je m'agenouillai en adoration devant le tablier blanc du premier cuisinier que je rencontrai. Là, je pus dîner encore une fois comme une créature raisonnable, et réjouir mon âme devant la bonhomie de figures désintéressées. Mais je ne pus oublier entièrement Mlle Laurence ; elle dansa longtemps dans

mes heures solitaires, je réfléchis souvent à la pantomime énigmatique de la belle enfant, surtout à son geste quand elle prêtait l'oreille comme pour écouter un bruit souterrain. Il se passa aussi quelque temps avant que les bizarres mélodies de triangle et de grosse caisse expirassent dans mon souvenir.

— Et c'est là toute l'histoire? » s'écria Maria en se relevant avec impatience.

Mais Maximilien la supplia de se recoucher, en ajoutant le geste significatif de l'index sur la bouche, et lui dit : « Doucement, doucement. Demeurez tranquille, et je vous raconterai la fin de l'histoire. Je vous demande seulement, au nom du ciel, de ne pas m'interrompre. »

Puis, s'enfonçant encore plus commodément dans son fauteuil, Maximilien continua son récit de la manière suivante :

« Cinq ans après cet événement, je vins à Paris pour la première fois, et à une époque remarquable. Les Français venaient d'accomplir leur révolution de juillet, et l'univers applaudissait. Ce drame n'était pas aussi effrayant que les précédentes tragédies de la république et de l'empire. Il n'était resté sur le champ de bataille que quelques milliers de cadavres ; aussi les révolutionnaires romantiques ne furent-ils pas fort contents, et ils annoncèrent une nouvelle pièce où coulerait plus de sang, où le bourreau aurait plus à faire.

» Paris me réjouit fort par la gaieté qui s'y fait jour à propos de tout, et exerce son influence même sur les esprits les plus assombris. Chose étrange! Paris est le théâtre où l'on exécute les plus grandes tragédies de l'histoire universelle, tragédies dont le souvenir seul fait trembler les cœurs et mouiller les yeux, dans les pays les plus éloignés ; mais le spectateur de ces grandes tragédies éprouve à Paris ce qui m'arriva une fois à la Porte-Saint-Martin où je vis représenter *la Tour de Nesle* d'Alexandre Dumas. J'étais assis derrière une dame qui portait un chapeau de gaze rose : ce chapeau était si large qu'il s'interposait complètement entre moi et le théâtre, dont je ne pus voir les horreurs qu'à travers cette gaze rose, de sorte que toutes les lamentables scènes de *la Tour de Nesle* m'apparurent sous la couleur la plus

riante. Oui, il y a à Paris une teinte rose qui égaie, pour le spectateur immédiat, toutes les tragédies, afin que la jouissance de la vie n'en soit pas troublée. Les idées noires qu'on apporte dans son propre cœur à Paris y perdent leur caractère d'angoisse inquiétante. Nos chagrins s'y adoucissent d'une façon remarquable. Dans cet air de Paris, toutes les blessures guérissent plus vite qu'en tout autre lieu. Il y a dans cet air quelque chose d'aussi doux que dans le peuple même.

» Ce qui me charma le plus chez ce peuple, ce furent ses manières polies et distinguées. O parfum de politesse, parfum d'ananas, combien tu rafraîchis ma pauvre âme malade qui avait avalé, en Allemagne, tant de vapeurs tabagiques, tant d'odeur de choucroute et de grossièreté ! Des mélodies de Rossini n'auraient pas résonné avec plus de suavité à mon oreille que les excuses courtoises d'un Français qui, le jour de mon arrivée, m'avait heurté fort légèrement dans la rue. Je reculai presque en face d'une si douce urbanité, moi dont les côtes étaient faites aux silencieuses bourrades allemandes ! Pendant toute la première semaine de mon séjour à Paris, je m'arrangeai pour être heurté plusieurs fois, dans le seul but de me récréer avec cette musique d'excuses. D'ailleurs, ce n'était pas seulement à cause de sa langue que le peuple français prenait à mes yeux un certain air comme il faut ; car, vous le savez, chez nous, dans le nord, la langue française est un des attributs de la haute noblesse, et le langage français s'allia, dès mon enfance, à l'idée de qualité. Et j'entendais une dame de la halle de Paris parler meilleur français qu'une chanoinesse allemande de soixante-quatre quartiers.

» Cet idiome, qui donne au peuple français un air comme il faut, lui prêtait aussi, dans mon imagination, quelque chose de délicieusement fabuleux. Cela venait d'un autre souvenir d'enfance. Le premier livre où j'appris à lire le français fut le recueil de fables de La Fontaine. Les formes de ce langage naïvement sensé s'étaient imprimées en caractères ineffaçables dans ma mémoire, et quand j'arrivai à Paris, et que j'entendis parler français partout je me rappelais à chaque instant mes fables, et je croyais toujours entendre les voix connues de ses animaux. C'était tantôt le lion, tantôt le loup qui parlait, puis l'agneau, ou la cigo-

gne ou la colombe. Souvent il me semblait, entendre le renard qui dit :

Eh ! bonjour, monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Mais ces réminiscences fablières s'éveillèrent encore plus fréquemment dans mon âme, quand je pénétrai dans cette région supérieure qu'on appelle le monde. Ce fut en effet le même monde qui fournit jadis à La Fontaine les types de ses caractères d'animaux. La saison d'hiver commença bientôt après mon arrivée, et je pris part à la vie de salon où ce monde se rue avec plus ou moins d'empressement. Ce qui m'en parut le plus intéressant et me frappa le plus, fut moins l'égalité des bonnes manières qui y règne que la diversité des parties qui le composent. Souvent, quand j'observais dans un salon les hommes qui s'y rassemblaient paisiblement, je croyais me trouver dans un de ces magasins de curiosités où les reliques de tous les temps gisent pêle-mêle à côté les unes des autres ; un Apollon grec près d'une pagode chinoise, un Vizliputzli mexicain avec un gothique *ecce homo*, des idoles égyptiennes à tête de chien, de saints fétiches de bois, d'ivoire, de métal, etc. J'y vis de vieux mousquetaires qui avaient dansé avec Marie-Antoinette, des philanthropes qui avaient été adorés dans l'Assemblée nationale, des montagnards sans pitié et sans tache, des républicains apprivoisés qui avaient trôné au Luxembourg directorial, de grands dignitaires de l'Empire devant qui l'Europe entière avait tremblé, des jésuites souverains de la Restauration, toutes divinités éteintes, mutilées et vermoulues de diverses époques, et auxquelles personne ne croit plus. Les noms hurlent quand ils se rencontrent, mais on voit les hommes rester paisiblement et amicalement les uns près des autres comme les antiquités dans les boutiques du quai Voltaire. Dans les pays germaniques, où les passions sont moins disciplinables, faire vivre de la même sociabilité tant de personnes hétérogènes serait tout à fait impossible. Et puis dans nos froides régions du nord, le besoin de parler n'est point aussi pressant que dans la chaude France, où les plus grands ennemis, quand ils se rencontrent dans un salon, ne peuvent garder longtemps un sombre silence. En outre, le désir de plaire est si grand en France qu'on

s'efforce de plaire, non seulement à ses amis, mais encore à ses ennemis. On n'est occupé qu'à se draper et à minauder, et les femmes ont fort à faire ici pour surpasser les hommes en coquetterie. Pourtant elles y parviennent en définitive.

» Cette remarque n'a rien, certainement rien de malveillant pour les femmes françaises, et moins encore pour les Parisiennes. Je suis au contraire leur adorateur le plus déclaré, et je les adore plus à cause de leurs défauts qu'à cause de leurs vertus. Je ne connais rien de mieux trouvé que cette légende qui fait venir au monde les Parisiennes avec toutes sortes de défauts, et suppose alors une bonne fée qui prend pitié d'elles et attache à chacun de ces défauts une séduction nouvelle. Cette fée bienfaisante est la Grâce. Les Parisiennes sont-elles belles ? Qui peut le savoir ? Qui peut pénétrer toutes les roueries de la toilette, distinguer le vrai dans ce que le tulle trahit, ou le faux dans ce dont la soie ballonnée fait parade? L'œil parvient-il à percer l'écorce, va-t-on pénétrer jusqu'au fruit, elles s'enveloppent aussitôt dans une écorce nouvelle, puis dans une autre, et c'est à l'aide de cet incessant changement de modes qu'elles défient l'œil de l'homme. Leurs figures sont-elles belles ? Il serait encore difficile d'arriver ici à la vérité. Comme tous ses traits sont dans un mouvement perpétuel, la Parisienne a mille visages, chacun plus riant, plus spirituel, plus avenant que l'autre, et elle embarrasse fort celui qui voudrait faire un choix dans ces visages ou deviner le véritable. Ont-elles les yeux grands ? Qui le sait ! Nous ne regardons pas au calibre des canons quand le boulet nous emporte la tête. D'ailleurs, quand ces yeux ne frappent pas, ils éblouissent au moins par leur feu, et l'on se trouve fort heureux d'être hors de leur portée. L'espace entre leur nez et leur bouche est-il large ou resserré? Quelquefois large, quand elles portent le nez au vent; quelquefois étroit, quand leur lèvre se dresse avec dédain. Leur bouche est-elle grande ou petite ? Qui peut savoir où finit la bouche, où commence le sourire ? Pour bien juger, il faudrait que le juge et l'objet du jugement se trouvassent également en état de calme. Mais qui peut rester tranquille auprès d'une Parisienne, et quelle Parisienne est jamais tranquille? Il est des gens qui croient pouvoir examiner à leur aise un papillon quand ils l'ont percé et fixé sur le papier avec une épingle. C'est folie et

cruauté. Le papillon attaché et immobile n'est plus un papillon. Il faut observer le papillon quand il se joue autour des fleurs... et la Parisienne, non dans l'intérieur domestique, où l'épingle est fichée dans son sein, mais dans le salon, dans les soirées et dans les bals, où elle voltige avec des ailes de soie et de gaze brodées, aux lueurs étincelantes des joyeuses girandoles. C'est alors que se révèle en elle un impatient amour de la vie, une ardeur d'étourdissement, une soif d'ivresse, qui l'embellit d'une façon presque attristante, et lui prête un charme dont notre âme est à la fois ravie et effrayée.

» Ce besoin passionné de jouir de la vie, comme si la mort les allait appeler tout à l'heure de la source jaillissante du plaisir, ou que cette source dût se tarir à l'instant ; cet empressement, cette rage, ce vertige des Parisiennes, tels surtout qu'ils éclatent dans les bals, me rappellent toujours la tradition de danseuses nocturnes qu'on appelle chez nous les *Willis*. Ce sont de jeunes fiancées mortes avant le jour des noces ; mais elles ont conservé si vivement dans leur cœur l'amour mal satisfait de la danse qu'elles sortent la nuit de leurs tombeaux, se rassemblent en troupes sur les routes, et là se livrent aux danses les plus passionnées. Parées de leurs habits de noces, couronnées de fleurs, les mains livides ornées d'anneaux étincelants, souriant à faire frissonner, irrésistiblement belles, les Willis, bacchantes mortes, dansent au clair de lune, et elles dansent avec d'autant plus d'ardeur et d'impétuosité, qu'elles sentent approcher la fin de l'heure de minuit le moment qui doit les faire redescendre dans le froid glacial de leurs tombeaux.

» Ce fut à une soirée de la Chaussée d'Antin que ces réflexions roulaient dans mon âme (1). C'était une soirée brillante, et rien ne manquait des conditions ordinaires d'un tel plaisir. Assez de lumière pour être bien éclairé, assez de glaces pour s'y mirer, assez d'hommes pour y étouffer de chaleur, assez de sirops et de sorbets pour se rafraîchir. On commença par faire de la musique. Franz Liszt s'étant laissé entraîner au piano, releva sa chevelure au-dessus de son front spirituel, et livra une de ses plus brillantes batailles. Les touches semblaient saigner. Si je ne me trompe,

(1) Chez la princesse de Belgiojoso.

il joua un passage de la *Palingénésie* de Ballanche, dont il traduisit les idées en musique, chose fort utile pour ceux qui ne peuvent lire dans l'original les œuvres de ce célèbre écrivain. Puis il joua un morceau tiré d'une de ces symphonies fantastiques de Berlioz, où le génie du jeune *maestro* français se montre l'égal de celui de Beethoven qu'il dépasse parfois en fougue et folie — en *furor francese*. Berlioz est sans contredit le plus grand et le plus original musicien que la France a donné au monde. Le morceau joué par Liszt fit son effet. Ce ne fut dans toute la salle que visages pâlissants, seins oppressés, respiration précipitée pendant les pauses, et enfin applaudissements forcenés. Ce fut ensuite avec une joie plus folle qu'elles se livrèrent à la danse, les *Willis* du salon, et j'eus peine, au milieu de la bagarre, à me réfugier dans une pièce voisine. On y jouait. Sur de grands fauteuils reposaient quelques dames, qui regardaient les joueurs ou faisaient mine de s'intéresser au jeu. En passant auprès d'une de ces dames, mon bras frôla sa robe, et j'éprouvai, depuis la main jusqu'à l'épaule, un tressaillement, semblable à une légère secousse électrique. Une commotion de même nature, mais de la plus grande force, agita mon cœur, quand je vis la figure de la dame. Est-ce elle ou n'est-ce pas elle ? C'était bien le même visage, semblable à un antique par la forme et la couleur, si ce n'est qu'il avait un peu perdu de sa pureté et de son éclat de marbre. L'œil exercé pouvait remarquer sur le front et sur les joues de petits défauts, peut-être de légères marques de petite vérole, qui faisaient l'effet de ces taches d'intempéries qu'on trouve sur les statues qui ont été exposées quelque temps au grand air. C'étaient aussi ces mêmes cheveux noirs descendant sur les tempes en ovales lisses, comme des ailes de corbeau. Mais quand ses yeux rencontrèrent les miens, avec ce regard oblique si bien connu, dont le rapide éclair me remuait toujours l'âme d'une manière si énigmatique, je n'eus plus de doute : c'était mademoiselle Laurence.

» Complaisamment étendue dans son fauteuil, tenant d'une main un bouquet, et s'appuyant de l'autre sur le bras du siège, mademoiselle Laurence était auprès d'une table de jeu, et semblait donner toute son attention aux cartes. Sa toilette était élégante et distinguée, quoique simple ; toute de satin blanc. A l'exception de bracelets en perles, elle ne

portait pas de bijoux. Une grande quantité de dentelles couvrait son jeune sein, et l'enveloppait, d'une façon presque puritaine, jusqu'au cou. Dans cette décente simplicité de vêtements, elle formait un agréable et touchant contraste avec quelques vieilles dames resplendissantes de diamants, à parure bigarrée, qui, assises dans le voisinage, étalaient dans une nudité mélancolique les ruines de leur ancienne splendeur, la place où fut Troie. Sa figure avait toujours son air ravissant de tristesse : je me sentis entraîné vers elle par un attrait irrésistible. Enfin je me plaçai debout derrière son fauteuil, brûlant du désir de lui parler, mais retenu par le respect des convenances.

J'étais resté quelque temps en silence derrière elle, quand elle tira tout à coup de son bouquet une fleur, et, sans tourner son regard vers moi, me la tendit par-dessus son épaule. Le parfum de cette fleur était singulier, et exerça sur moi une fascination toute particulière. Je me sentis affranchi de toute formalité sociale, comme dans un songe où l'on fait et dit toutes choses inaccoutumées, dont on s'étonne le premier, et où nos paroles prennent un caractère curieusement simple, enfantin et familier. D'un air calme, indifférent, négligent, comme on a coutume de faire avec de vieux amis, je me penchai sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame :

« Mademoiselle Laurence, où est donc votre mère à la grosse caisse ?

— Elle est morte, » répondit-elle avec le même ton calme, indifférent, négligent.

» Après une courte pause, je me penchai de nouveau sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame : « Mademoiselle Laurence, où donc est le chien savant ?

— Il est parti et court le monde, » répondit-elle avec le même ton calme, indifférent, négligent.

» Puis encore après une courte pause, je me penchai sur le dossier du fauteuil, et dis à l'oreille de la jeune dame :

« Mademoiselle Laurence, où donc est M. Turlututu, le nain ?

— Il est avec les géants sur le boulevard du Temple, » répondit-elle. A peine avait-elle dit ces mots, et toujours avec le même ton calme, indifférent, négligent, qu'un vieux monsieur sérieux, d'une haute stature militaire, vint à elle,

et lui annonça que sa voiture était là. Se levant lentement de son siège, elle s'appuya sur le bras de cet homme, et, sans jeter en arrière un seul regard sur moi, elle sortit avec lui de l'appartement.

» J'allai trouver la maîtresse de la maison, qui s'était tenue tout le soir à l'entrée du premier salon, et y présentait son sourire aux entrants et aux sortants. Quand je lui demandai le nom de la jeune dame qui venait de sortir avec le vieux monsieur, elle partit d'un aimable rire et s'écria :

« Mon Dieu ! qui peut connaître tout le monde? je la connais aussi peu que... » Elle s'arrêta ; car elle voulait dire sans doute aussi peu que moi, qu'elle voyait ce soir-là pour la première fois.

« Peut-être, lui dis-je alors, monsieur votre mari pourra-t-il me donner des éclaircissements : où le trouverai-je?

— A la chasse, à Saint-Germain, — répondit-elle en riant plus fort — il est parti ce matin, et ne reviendra que demain soir... Mais attendez, je connais quelqu'un qui a beaucoup parlé avec cette dame : je ne sais pas son nom ; mais vous le trouverez facilement en demandant le jeune homme auquel le premier ministre (1) a donné un coup de pied je ne sais plus où. »

» Tout difficile qu'il soit de reconnaître un homme au coup de pied que lui a donné un premier ministre, j'eus pourtant bientôt découvert le personnage, et je lui demandai quelques éclaircissements sur la singulière créature qui m'intéressait, et que je sus lui désigner assez clairement.

« Oui, dit le jeune homme, je la connais beaucoup ; je lui ai parlé dans un grand nombre de soirées. » Et il me rapporta une foule de choses insignifiantes dont il l'avait entretenue. Ce qui l'avait surtout surpris était le regard sérieux qu'elle prenait quand il lui disait des choses galantes. Il s'étonnait aussi fort qu'elle eût toujours refusé son invitation pour la contredanse, en assurant qu'elle ne savait pas danser. Du reste, il ne connaissait ni son nom, ni sa situation sociale. Et personne, en quelque endroit que je m'informasse, ne put m'en apprendre davantage. Ce fut inutilement que je courus toutes les soirées possibles, je ne pus retrouver nulle part mademoiselle Laurence.

(1) Casimir Périer.

— Et c'est là toute l'histoire ? — s'écria Maria en se retournant lentement et bâillant d'un air endormi ; — c'est là toute cette merveilleuse histoire ? Et vous n'avez plus revu ni mademoiselle Laurence, ni la mère à la grosse caisse, ni le nain Turlututu, ni même le chien savant ?

— Demeurez tranquille, — répliqua Maximilien, — je les ai revus tous, même le chien savant. Ce fut, à la vérité, dans un moment affreux pour lui que je le retrouvai à Paris, la pauvre bête ! C'était dans le pays latin. Je passais devant la Sorbonne, quand je vis s'élancer de la porte un chien, et derrière lui une douzaine d'étudiants avec des bâtons, puis deux douzaines de vieilles femmes, qui criaient tous en chœur : « Un chien enragé ! » Le malheureux animal avait, dans sa frayeur de mort, un regard presque humain, des larmes coulaient de ses yeux, et quand il passa devant moi en serrant la queue, quand son regard humide m'effleura, je reconnus le chien savant, le panégyriste de lord Wellington, qui jadis avait rempli d'admiration le peuple d'Angleterre. Était-il réellement enragé ? Peut-être avait-il perdu la raison par excès de science en continuant ses études dans le pays latin. Peut-être s'était-il à la Sorbonne, par un grognement désapprobateur, prononcé contre le charlatanisme boursouflé de quelque professeur, et celui-ci avait imaginé de se débarrasser de cet auditeur pointilleux en le déclarant enragé. Hélas ! la jeunesse n'examine pas longtemps si c'est le pédantisme offensé ou la jalousie de métier qui crie au chien enragé ; elle frappe avec ses bâtons stupides, et les vieilles femmes sont toujours, avec leurs hurlements, prêtes à couvrir la voix de l'innocence et de la raison. Mon pauvre ami succomba, il fut impitoyablement assommé sous mes yeux, assommé et bafoué, et jeté enfin sur un tas d'ordures. Pauvre martyr de l'érudition !

» La situation de M. le nain Turlututu n'était guère plus riante quand je le retrouvai sur le boulevard du Temple. Mademoiselle Laurence m'avait bien dit qu'il s'y était mis chez les géants ; mais, soit que je ne comptasse pas sérieusement l'y trouver, soit que je fusse dérangé par la foule, je fus longtemps avant de remarquer la boutique où l'on voit les géants. Quand j'y entrai, je trouvai deux longs fainéants paresseusement couchés sur un lit de camp, qui se levèrent à la hâte pour poser devant moi en attitude de

géants. Ils n'étaient en réalité pas aussi grands que le promettait l'emphase de leur affiche. C'étaient deux grands coquins, vêtus de tricot rose, qui portaient d'énormes favoris noirs, peut-être faux, et brandissaient au-dessus de leur tête des massues de bois creux. Quand je demandai après le nain qu'annonçait aussi le tableau de la porte, ils me répondirent qu'on ne le montrait pas depuis un mois, à cause de son état de maladie qui empirait toujours; mais que je pourrais le voir pourtant si je voulais payer double entrée. Avec quel plaisir ne paie-t-on pas double entrée pour revoir un ami ! et c'était, hélas ! un ami au lit de mort. Ce lit de mort était un berceau d'enfant, dans lequel était couché le pauvre nain et son vieux visage jaune et ridé. Une petite fille d'environ quatre ans, assise près de lui, balançait avec son pied le berceau, et chantait en ricanant :

Dors, Turlututu ! dors !

» Quand le petit être m'aperçut, il ouvrit, aussi grands que possible, ses yeux éteints et vitreux, et un sourire douloureux grimaça sur ses lèvres pâlies. Il sembla me reconnaître, me tendit sa petite main desséchée, et dit d'une voix éteinte : « Mon vieil ami ! »

» C'était, en effet, une situation affligeante que celle où je trouvai l'homme qui, dès sa huitième année, avait eu avec Louis XVI une longue conversation, que le tzar Alexandre avait bourré de bonbons, que la princesse de Kyritz avait porté sur ses genoux, qui avait chevauché sur les chiens du duc de Brunswick, à qui le roi de Bavière avait lu ses vers, qui avait fumé dans la même pipe que des princes allemands, que le pape avait adoré, et que Napoléon n'avait jamais aimé. Cette dernière circonstance attristait encore le malheureux sur son lit, ou, comme j'ai dit, son berceau de mort ; et il pleurait sur le destin tragique du grand empereur qui ne l'avait jamais aimé, mais qui avait fini si déplorablement à Sainte-Hélène. « Tout à fait comme moi, ajoutait-il, seul, méconnu, abandonné de tous les rois et princes, image dérisoire d'une splendeur passée ! »

» Quoique je ne comprisse pas bien comment un nain qui meurt entre deux géants pouvait se comparer à un géant mort au milieu des nains, les paroles du pauvre Turlututu me touchèrent néanmoins, et surtout son délaissement à

son heure dernière. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de ce que mademoiselle Laurence, qui était à présent une si grande dame, ne s'inquiétait pas de lui. A peine avais-je prononcé ce nom que le nain fut agité de mouvements convulsifs ; il dit d'une voix gémissante : « Ingrate enfant ! dont j'avais soutenu le jeune âge, que je voulais élever au rang de mon épouse, à qui j'avais montré comment on doit se conduire et gesticuler parmi les grands de ce monde, comme on sourit, comme on salue à la cour, comme on se présente... tu as bien profité de mes leçons, tu es devenue une grande dame, tu as aujourd'hui un carrosse et des laquais, et beaucoup d'argent, beaucoup d'orgueil, et pas de cœur. Tu me laisses mourir ici, seul, misérable, comme Napoléon à Sainte-Hélène ! O Napoléon ! tu ne m'as jamais aimé... » Je ne pus comprendre ce qu'il ajouta. Il leva la tête, fit quelques mouvements avec le bras comme pour s'escrimer contre quelqu'un, peut-être contre la mort. Mais la faux de cet adversaire ne trouve aucune résistance, ni chez un Napoléon, ni chez un Turlututu. Contre elle toute parade est inutile. Epuisé, comme terrassé, le nain laissa retomber sa tête, me regarda longtemps avec un indéfinissable regard d'agonisant, fit soudain le chant du coq et expira.

» Cette mort m'attrista d'autant plus que le défunt ne m'avait donné aucun éclaircissement sur mademoiselle Laurence. Où la rencontrer maintenant ? Je n'étais pas amoureux d'elle et ne sentais à son égard aucun entraînement irrésistible, et cependant un désir mystérieux me stimulait à la chercher partout. Dès que j'étais entré dans un salon, que j'avais passé en revue toute la réunion sans avoir trouvé cette figure toujours présente à ma mémoire, l'impatience me prenait et me poussait dehors. Un soir, à minuit, je réfléchissais solitairement sur ce sentiment, en attendant un fiacre, à la sortie de l'Opéra. Mais il ne vint pas de fiacre, ou plutôt il ne vint que des voitures qui appartenaient à d'autres, lesquels s'y établirent à leur grande satisfaction, et le vide se fit insensiblement autour de moi. — « Il faut alors que vous partiez dans la mienne », dit enfin une dame qui, profondément enveloppée dans sa mantille noire, avait attendu pendant quelque temps auprès de moi, et se disposait à monter dans un équipage. Sa voix me

vibra dans le cœur. Le regard oblique accoutumé exerça de nouveau sa magie, et je me retrouvai comme dans un songe quand je me sentis auprès de mademoiselle Laurence dans un chaud et moelleux carrosse. Nous n'échangeâmes pas une seule parole : d'ailleurs nous n'aurions pu nous entendre, car nous roulions avec un fracas de tonnerre sur le pavé de Paris. Nous roulâmes longtemps, puis nous nous arrêtâmes devant une grande porte cochère.

» Des laquais en brillante livrée nous éclairèrent sur l'escalier, et dans une longue file d'appartements. Une femme de chambre, qui vint au-devant de nous avec une figure endormie, balbutia au milieu de beaucoup d'excuses qu'on n'avait allumé de feu que dans la chambre rouge. Faisant à cette femme signe de s'éloigner, Laurence me dit en riant: — Le hasard vous conduit loin aujourd'hui; il n'y a de feu que dans ma chambre à coucher.

» Dans cette chambre, où l'on nous laissa bientôt seuls, flamboyait un très bon feu de cheminée qui avait d'autant plus de prix que la chambre était immense et très élevée. Cette grande pièce avait quelque chose de singulièrement désert. Meubles et décoration, tout portait le cachet d'une époque dont l'éclat nous paraît maintenant si ingénu, si outré et si déclamatoire que les ruines en excitent parfois un sourire. C'était le temps de l'empire, temps de l'aigle d'or, des orgueilleux plumets flottants, des coiffures grecques, de la gloire, des grands tambours-majors, des *Te Deum*, de l'immortalité officielle que décrétait le *Moniteur*, du café continental qu'on faisait avec de la chicorée, et du mauvais sucre fabriqué avec de pauvres betteraves, et des princes et ducs fabriqués avec rien du tout. Il avait pourtant son charme, ce temps de matérialisme pathétique: Talma déclamait, Gros peignait, Bigottini dansait, Grassini chantait, Maury prêchait, Rovigo avait la police, l'Empereur lisait Ossian, Pauline Borghèse se faisait mouler en Vénus, en Vénus toute nue, parce que la chambre était bien chauffée, comme celle où je me trouvais avec mademoiselle Laurence.

» Nous nous assîmes devant la cheminée, nous babillâmes familièrement, et elle me raconta en soupirant qu'elle était mariée à un général bonapartiste qui chaque soir, avant le coucher, la régalait d'une description de quelqu'une de ses

batailles; qu'il lui avait livré la veille, avant de partir, la bataille d'Iéna, mais qu'il était malingre, et survivrait difficilement à la campagne de Russie. Quand je lui demandai depuis combien de temps son père était mort, elle rit et m'avoua qu'elle n'avait jamais connu son père, et que sa soi-disant mère n'avait jamais été mariée.

« Jamais mariée! m'écriai-je. Je l'ai pourtant vue de mes propres yeux, à Londres, en grand deuil de son mari. »

« Oh! répondit Laurence, elle s'est toujours vêtue de noir pendant douze ans, pour intéresser les gens en qualité de veuve malheureuse, peut-être aussi pour allécher quelque imbécile amateur de mariage: elle espérait entrer sous pavillon noir plus promptement dans le port de l'hymen. Mais ce fut la mort seule qui eut pitié d'elle, et elle finit par une hémorragie. Je ne l'ai jamais aimée, car elle me donnait toujours beaucoup de coups et peu à manger. Je serais morte de faim, si M. Turlututu ne m'eût passé maintes fois en cachette un petit morceau de pain; mais le nain demandait en retour que je l'épousasse, et comme ses espérances échouèrent, il se ligua avec ma mère, je dis ma mère par habitude, et tous les deux me tourmentèrent en commun. Ils disaient toujours que j'étais une créature inutile, que le chien savant avait mille fois plus de mérite que moi, avec ma danse détestable; et ils louaient alors le chien à mes dépens, l'élevaient jusqu'aux nues, le caressaient, le nourrissaient de gâteaux dont ils me jetaient les miettes. Le chien, disaient-ils, était leur véritable soutien: c'était lui qui charmait le public, les spectateurs ne s'intéressaient pas à moi le moins du monde, le chien était obligé de me nourrir de son travail, je mangeais l'aumône que me faisait le chien... Le maudit chien! »

« Oh! ne le maudissez plus, dis-je en arrêtant l'expression de son dépit; il est mort, je l'ai vu mourir. »

« Est-elle réellement morte, la vilaine bête? » s'écria Laurence en sautant d'une joie qui la couvrit de rougeur.

« Et le nain est mort aussi! » ajoutai-je.

« M. Turlututu? » s'écria-t-elle encore avec joie. Mais cette joie s'effaça bientôt, et fit place à l'air doux et triste dont elle dit: Pauvre Turlututu!

» Comme je ne lui cachai pas qu'à son heure dernière le nain s'était plaint d'elle avec amertume, elle fut saisie

d'une vive agitation, et m'assura avec de nombreux serments qu'elle avait voulu pourvoir largement à l'avenir du nain; qu'elle lui avait offert une pension s'il voulait vivre tranquillement et avec discrétion en province. — Mais ambitieux comme il était, continua Laurence, il demandait à rester à Paris, à habiter mon hôtel; il pensait pouvoir renouer par mon intermédiaire ses anciennes relations dans le faubourg Saint-Germain, et recouvrer dans la société sa brillante position d'autrefois. Quand je le refusai nettement, il me fit dire que j'étais un spectre maudit, un vampire, un enfant de mort... »

» Laurence s'arrêta soudain, tremblant de tout son corps, et dit enfin avec un profond soupir : « Hélas! plût à Dieu qu'ils m'eussent laissée dans le tombeau auprès de ma mère » Comme je la pressais de m'expliquer ces mystérieuses paroles, elle versa un torrent de larmes, et, tremblant et frissonnant, m'avoua que la femme noire à la grosse caisse, qui se donnait pour sa mère, lui avait un jour déclaré que le bruit qui courait sur sa naissance n'était pas un conte fait à plaisir. « Dans la ville où nous demeurions, dit Laurence, on m'appelait en effet l'enfant de mort! Les vieilles fileuses prétendaient que j'étais la fille d'un comte du pays qui maltraita toujours sa femme, et, quand elle fut morte, la fit magnifiquement enterrer; mais que la femme était alors dans un état de grossesse avancée et n'avait été frappée que d'une mort apparente; que des voleurs de cimetière, ayant ouvert son tombeau pour dépouiller le corps de ses riches ornements, avaient trouvé la comtesse vivante et en mal d'enfant, et comme elle était morte réellement pendant l'accouchement, ils l'avaient froidement remise dans son tombeau, en enlevant l'enfant qui fut élevé par leur recéleuse, la maîtresse du grand ventriloque. Ce pauvre enfant, enseveli avant d'être né, on l'appela partout, depuis, l'enfant de mort!... Hélas ! vous ne comprenez pas quelle douleur j'éprouvai dès mon plus jeune âge, quand on me donnait ce nom. Quand le grand ventriloque vivait et qu'il était mécontent de moi, ce qui n'était pas rare, il s'écriait toujours : Maudit enfant de mort, je voudrais ne t'avoir jamais déterré de ton cimetière! Comme il était fort habile ventriloque, il modifiait sa voix de telle façon qu'on ne pouvait s'empêcher de croire qu'elle sortait de terre, et il me per-

suadait alors que c'était ma défunte mère qui me racontait sa vie. Il fut à même de bien la connaître, cette triste existence, car il avait été jadis valet de chambre du comte. Il jouissait cruellement des affreuses terreurs que j'éprouvais, pauvre petite enfant, en entendant des paroles qui semblaient sortir de terre. Ces paroles souterraines me racontaient d'effrayantes histoires, histoires dont je n'ai jamais saisi l'ensemble, que j'oubliai ensuite insensiblement, mais qui me revenaient avec de vives couleurs, quand je dansais. Oui, quand je dansais, j'étais soudainement saisie d'un étrange souvenir. Je m'oubliais moi-même, je m'imaginais être une autre personne, et comme telle tourmentée par les peines et par les secrets de cette même personne. Dès que je cessais de danser, tout s'effaçait dans ma mémoire.»

» Pendant que Laurence parlait ainsi d'un air lent et singulièrement questionneur, elle se tenait debout devant la cheminée où le feu flamboyait toujours plus clair et plus gai, et moi j'étais enfoncé dans le fauteuil qui servait probablement à son mari quand, le soir avant le coucher, il lui racontait ses batailles. Laurence me regardait avec ses grands yeux, et semblait me demander conseil. Elle balançait sa tête avec une rêverie si mélancolique ; elle m'inspirait une si noble, si douce pitié ; elle était si svelte, si jeune, si belle, cette fleur, ce lis sorti d'un tombeau, cette fille de la mort, ce spectre au visage d'ange, au corps de bayadère ! Je ne sais comment cela se fit ; c'était peut-être l'influence du fauteuil sur lequel j'étais assis ; je m'imaginai être le vieux général, qui la veille avait raconté la bataille d'Iéna et devait le lendemain compléter son récit, et je dis : Après la bataille d'Iéna, ma chère amie, toutes les forteresses prussiennes se rendirent dans l'espace de quelques semaines, presque sans coup férir. Magdebourg se rendit la première, c'était la place la plus forte : elle était armée de trois cents canons. Cela ne fut-il pas honteux ?

» Laurence ne me laissa pas continuer : les idées noires avaient cessé d'assombrir sa belle figure. Elle rit comme un enfant et s'écria : « Oh ! oui, cela est honteux, plus que honteux ! Si j'étais une forteresse et que j'eusse trois cents canons, je ne me rendrais jamais ! »

» Comme mademoiselle Laurence n'était pas une forteresse et qu'elle n'avait pas trois cents canons... »

A ces mots, Maximilien interrompit sa narration, et après une courte pause, dit à demi voix :
« Maria dormez-vous ?

— Je dors, — répondit Maria.

— Tant mieux, — reprit Maximilien avec un sourire ; — je n'ai donc point à craindre de vous ennuyer, en décrivant un peu minutieusement, comme le font les romanciers du jour, tous les meubles de la chambre où je me trouvais.

— Dites ce que vous voudrez, cher ami ! je dors.

— C'était en effet un lit magnifique. Les pieds, comme ceux de tous les lits de l'Empire, consistaient en cariatides et en sphinx, et le ciel brillait de riches dorures, particulièrement d'aigles d'or, qui se becquetaient comme des tourterelles : c'était peut-être un symbole de l'amour sous l'empire. Les rideaux étaient de soie rouge, et comme les flammes de la cheminée les éclairaient d'une vive lueur, je me trouvais avec Laurence dans un demi-jour de feu, et me figurais être le dieu Pluton, qui, au milieu des clartés flamboyantes de l'enfer, enlace dans ses bras Proserpine endormie. Elle dormait en effet, et je contemplai, dans cette situation, sa belle tête, cherchant dans ses traits l'explication de cette sympathie que mon âme ressentait pour elle. Que signifie cette femme ? Quel sens se cache sous le symbolisme de ces belles formes ? Cette gracieuse énigme reposait maintenant dans mes bras comme une propriété, et pourtant je n'en avais pas le mot.

» Mais n'est-ce pas folie de chercher le sens d'un mystère étranger, quand nous ne pouvons même pas expliquer celui de notre propre âme ? Et que savons-nous si les choses qui ne sont pas nous-mêmes existent réellement ? Il arrive souvent que nous ne pouvons distinguer des songes la réalité vraie ! Ce que je vis et entendis, cette nuit-là, par exemple, fut-ce un produit de mon imagination ou un fait réel ? Je l'ignore. Je me souviens seulement qu'au moment où le flux des pensées les plus bizarres inondait mon cerveau, mon oreille fut frappée d'un bruit étrange. C'était une mélodie folle, mais très sourde. Elle semblait familière à mon esprit, et je distinguai enfin les sons d'un triangle et d'une grosse caisse. Cette musique gazouillante et bourdonnante paraissait venir de très loin. Cependant, quand je levai les yeux, je vis près de moi, au milieu de la chambre, un spec-

tacle qui m'était bien connu. C'était M. Turlututu le nain, qui jouait du triangle, et madame mère qui battait la grosse caisse pendant que le chien savant flairait le sol tout autour comme pour y chercher et rassembler ses caractères de bois. Le chien paraissait ne se mouvoir qu'avec peine, et sa peau était souillée de sang. Madame mère portait toujours ses vêtements de deuil, mais son ventre n'était plus aussi drôlement proéminent qu'autrefois : il descendait au contraire d'une façon repoussante ; sa petite face n'était plus rouge non plus, mais jaune. Le nain, qui avait toujours l'habit brodé et le toupet poudré d'un marquis français de l'ancien régime, semblait un peu grandi, peut-être parce qu'il avait maigri horriblement. Il montrait encore ses ruses d'escrime et avait l'air de débiter ses anciennes vanteries ; mais il parlait si bas que je ne pus saisir un seul mot, et je devinai seulement, au mouvement de sa bouche, qu'il répétait quelquefois son chant de coq.

» Pendant que ces caricatures-spectres s'agitaient devant mes yeux comme des ombres chinoises, avec un mystérieux empressement, je sentis que mademoiselle Laurence, qui dormait sur mon cœur, respirait toujours plus péniblement. Un frisson glacé faisait tressaillir tous ses membres comme s'ils eussent été torturés par des douleurs insupportables. Enfin, souple comme une anguille, elle glissa d'entre mes bras, se trouva soudain au milieu de la chambre, et commença à danser pendant que madame mère avec son tambour, et le nain avec son triangle, faisaient résonner leur petite musique étouffée. Elle dansa tout à fait comme jadis auprès du pont de Waterloo et sur les carrefours de Londres. Ce fut la même pantomime mystérieuse, les mêmes élans de bonds passionnés, le même renversement bachique de la tête, les mêmes inflexions vers la terre pour y écouter une voix secrète, puis le tremblement, la pâleur, l'immobilité, et une nouvelle attention à ce qui se disait sous terre. Elle se frotta aussi les mains comme si elle se les fût lavées. Enfin elle parut jeter encore sur moi un regard, oblique, douloureux et suppliant... Mais ce ne fut que dans le mouvement de ses traits que je pus lire ce regard, et non dans ses yeux qui étaient fermés. La musique s'évapora en sons de plus en plus éteints, la mère au tambour et le nain pâlissant peu à peu, et se fondant comme un brouillard, dispa-

rurent entièrement ; mais mademoiselle Laurence restait debout et dansait les yeux fermés. Cette danse aveugle, la nuit, dans cette salle silencieuse, donnait à cette charmante créature une apparence de fantôme qui me devint si pénible que parfois je frissonnais, et je me sentis bien aise quand elle mit fin à sa danse, et se glissa de nouveau dans mes bras avec la même souplesse qu'elle s'en était échappée.

» On comprendra que cette scène n'eut rien d'agréable pour moi. Mais l'homme s'accoutume à tout, et il est même à présumer que le caractère mystérieux prêta à cette femme un attrait de plus qui mêlait à toutes mes sensations un plaisir de frisson... Bref, au bout de quelques semaines, je ne m'étonnai plus du tout, quand, la nuit, résonnait le murmure léger du tambour et du triangle, et que ma chère Laurence se levait tout d'un coup et dansait un solo les yeux fermés. Son mari, l'ancien général bonapartiste, avait un commandement dans le voisinage de Paris, et son service ne lui permettait de passer que les jours à la ville. Il va sans dire qu'il devint mon ami le plus intime, et qu'il pleura à chaudes larmes, quand plus tard je leur dis adieu pour longtemps. Il partait alors avec son épouse pour la Sicile, et je ne les ai plus revus depuis. »

Quand Maximilien eut fini ce récit, il prit vite son chapeau et s'esquiva.

M. VICTOR COUSIN

Je serais au désespoir que le peu d'allusions qui me sont échappées à l'égard du grand éclectique fussent mal interprétées. Loin de moi la pensée de rapetisser M. Victor Cousin. Ce célèbre philosophe m'oblige même, à plus d'un titre, à la considération et à la louange. Il appartient à ce panthéon vivant de la France que nous appelons la pairie, et sa spirituelle charpente repose sur le velours du Luxembourg. Et puis c'est une âme aimante, et il n'aime pas les idoles banales, que peut aimer le premier Français venu, Napoléon, par exemple; il n'aime pas non plus Voltaire, qui est d'ailleurs moins facile à aimer. Non, le cœur de M. Cousin s'attache au plus difficile : c'est la Prusse qu'il aime. Je serais un scélérat de vouloir rapetisser un tel homme; je serais un monstre d'ingratitude, car je suis Prussien moi-même. Qui nous aimera, grand Dieu ! quand le cœur de M. Victor Cousin aura cessé de battre !

Je dois, en vérité, prendre sur moi de refouler tous les sentiments personnels qui pourraient m'égarer dans un enthousiasme trop bruyant. D'ailleurs, je ne voudrais pas me faire soupçonner de servilisme, car M. Cousin possède, dans l'État, une grande influence, par ses places et par sa parole. Cette considération seule pourrait m'engager à parler de ses défauts aussi franchement que de ses qualités. Lui-même ne peut s'en fâcher, certainement non. Je sais qu'on ne peut rendre aux grands esprits un plus bel hommage que de mettre en lumière leurs défectuosités aussi consciencieusement que leurs vertus. Il faut bien, quand on chante Hercule, rappeler qu'il a quitté la peau de lion pour tourner la quenouille, ce qui ne l'empêche pas de rester Hercule. Si nous rapportons de semblables traits de M. Cousin, nous devons pourtant ajouter, à sa louange, que,

s'il a quelquefois tourné la quenouille des commères, il n'a du moins jamais quitté la peau du lion.

En continuant la comparaison avec Hercule, nous devrions faire encore remarquer une flatteuse différence. Le peuple attribue au fils d'Alcmène beaucoup de travaux qui avaient été accomplis par ses contemporains ; mais les ouvrages de M. Cousin sont d'une telle hauteur, confondent tellement l'imagination, que le peuple ne comprend pas comment un seul homme a pu les accomplir. De là vient cette tradition que les ouvrages qui ont paru sous le nom de ce héros doivent être attribués à plusieurs de ses contemporains.

La même chose arrivera un jour à Napoléon. Nous ne pouvons déjà plus comprendre comment un seul héros a pu faire tant de grandes choses. Et de même que, dès à présent, on dit de M. Cousin qu'il a su exploiter des talents étrangers, et donner leurs travaux comme les siens propres, on prétendra un jour du pauvre Napoléon que ce n'est pas lui, mais... Dieu sait qui ! M. Sébastiani, peut-être, qui a gagné les batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Les grands hommes font prévaloir leur influence, non seulement par leurs actes, mais encore par leur existence personnelle. Sous ce rapport, M. Cousin ne mérite que des éloges. C'est là qu'il paraît dans une splendeur sans tache. Son exemple a fait beaucoup pour détruire un préjugé qui avait peut-être, jusqu'à présent, détourné beaucoup de ses compatriotes de se livrer tout entiers à la plus noble de toutes les tendances, à l'étude de la philosophie. On s'imaginait généralement dans ce pays qu'un homme adonné à cette étude était perdu pour la vie pratique ; que les spéculations métaphysiques étouffaient toute intelligence des spéculations industrielles, et qu'il fallait, pour devenir un grand philosophe, renoncer à l'éclat des hautes fonctions, se vouer à une naïve pauvreté, et s'abstenir de toute intrigue. Cette erreur, qui écartait tant de Français du domaine de l'abstraction, M. Cousin l'a victorieusement ruinée, et il a montré, par son propre exemple, qu'on peut être à la fois philosophe immortel et pair de France viager.

Quelques voltairiens, il est vrai, expliquent ce phénomène par ce simple fait que, de ces deux qualités, la dernière seule est constatée. Peut-on faire une interprétation plus dépourvue de charité chrétienne !

Il n'y a qu'un voltairien capable d'une semblable frivolité.

Mais quel grand homme a jamais échappé au persiflage de ses contemporains? Les Athéniens ont-ils épargné au grand Alexandre les épigrammes attiques? Les Romains n'ont-ils pas chanté contre César des chansons injurieuses? les Berlinois rimé des pasquilles contre Frédéric le Grand? M. Cousin a le même sort que jadis Alexandre, César et Frédéric, sort qui attend encore beaucoup d'autres grands hommes au milieu de Paris. Oui, plus l'homme est grand, plus facilement peut le frapper la flèche de la raillerie. Les nains sont plus difficiles à toucher.

Mais la masse n'aime pas la raillerie; le peuple, comme le génie, comme l'amour, comme les hautes forêts, comme la mer, est de nature sérieuse; il répugne au malicieux esprit de salon. Pour les grandes apparitions, le peuple trouve une explication profondément naïve. Toutes ses interprétations portent le sceau de la poésie, du merveilleux, de la légende. C'est ainsi que le peuple cherche à expliquer l'étonnante habileté du violoniste Paganini, en racontant que ce musicien, ayant, par jalousie, tué sa maîtresse, fut enfermé en prison pendant de longues années, et que, possédant un violon pour unique passe-temps, il s'exerça jour et nuit sur cet instrument, ce qui lui valut sa haute puissance d'exécution. Le peuple veut expliquer de la même manière le jeu philosophique de M. Cousin, et raconte qu'autrefois, les gouvernements allemands ayant pris pour un héros libéral notre grand éclectique qu'ils arrêtèrent en conséquence, il n'eut, dans sa prison, d'autre livre à lire que la *Critique de la raison pure* de Kant, qu'il l'étudia par ennui, et acquit ainsi cette virtuosité philosophique qui lui valut tant d'applaudissements quand, plus tard, il se fit entendre sur la philosophie allemande devant le public français.

C'est là une belle tradition populaire, sentant bien le conte et la légende comme celles d'Orphée, de Balaam fils de Boër, de Quaser le Normand, de Bouddah, et chaque siècle la travaillera, jusqu'à ce qu'enfin le nom de Cousin acquière un sens symbolique, et que les mythologues ne voient plus en M. Cousin un individu réel, mais seulement la personnification du martyr de la liberté, qui, languissant en prison, cherche des consolations dans la sagesse,

dans la *Critique de la raison pure*. Peut-être un Ballanche futur verra-t-il en lui une allégorie du siècle où il a vécu, d'une époque où la critique et la raison pure, enfin la sagesse, gisaient habituellement en prison.

Quant à l'histoire réelle de la prison de M. Cousin, l'origine n'en est pas une pure allégorie. Il a, en effet, comme suspect de démagogie, passé quelque temps dans une prison allemande, tout aussi bien que La Fayette et Richard Cœur de Lion. Mais qu'il y ait, à ses heures de loisir, étudié la *Critique de la raison pure* de Kant, cela est douteux, pour trois raisons: la première est que ce livre est écrit en allemand; la seconde, qu'il faut savoir l'allemand pour le lire; et la troisième, que M. Cousin ne sait pas l'allemand.

Ceci soit dit au moins sans intention de blâme. La hauteur de M. Cousin n'en paraît que plus sublime, quand on voit qu'il a appris sa philosophie allemande sans savoir la langue dans laquelle on l'enseigne. Combien ce génie nous dépasse-t-il, nous autres hommes ordinaires qui ne comprenons qu'à grand'peine cette philosophie, tout familiers que nous sommes, dès l'enfance, avec la langue allemande? Le propre d'un pareil génie demeurera toujours inexplicable pour nous: c'est là une de ces natures intuitives auxquelles Kant attribue la compréhension spontanée des choses dans leur totalité, contrairement aux procédés de nous autres, natures analytiques, qui n'arrivons à comprendre que successivement, et par la combinaison des parties isolées. Kant semble avoir, dès lors, pressenti qu'un tel homme apparaîtrait, qui comprendrait sa *Critique de la raison pure* par une simple contemplation intuitive, sans avoir, selon la méthode analytico-discursive, appris l'allemand au préalable. Mais peut-être les Français sont-ils, en général, plus heureusement organisés que nous autres Allemands; j'ai remarqué qu'on n'a besoin de leur dire que peu de chose d'une doctrine, d'une recherche savante, d'une vue scientifique, ce peu, ils s'entendent à le combiner et le travailler dans leur esprit, si habilement, qu'ils comprennent alors toute la chose aussi bien que nous, et nous en peuvent remontrer sur notre propre savoir. Il me semble quelquefois que les têtes des Français sont, comme leurs cafés, entièrement tapissées de glaces à l'intérieur, de sorte que chaque idée qui s'y présente peut s'y réfléchir à l'infini; appareil d'optique

qui fait que des têtes très étroites et obscures paraissent quelquefois fort étendues et resplendissantes. Ces têtes brillantes sont, comme les cafés étincelants, ce qui éblouit d'ordinaire un pauvre Allemand, nouveau débarqué à Paris.

J'ai peur de sortir, à mon insu, des eaux douces de la louange pour entrer dans l'océan amer du blâme. Je ne puis, en effet, m'empêcher de blâmer sincèrement M. Cousin sur une seule circonstance. Lui qui aime la vérité plus encore qu'il n'aime Platon et Tennemann, il est injuste à l'égard de lui-même; il en impose quand il veut nous persuader qu'il a pris beaucoup à la philosophie de Schelling et de Hegel. Mon devoir est de protéger M. Cousin contre cette affirmation. Il se calomnie lui-même, cette fois. En mon âme et conscience, cet honnête homme n'a rien pris, absolument rien, à la philosophie de Schelling et de Hegel; et, s'il a rapporté avec lui quelque souvenir de ces deux philosophes, ce ne peut être que leur amitié. Cela fait honneur à son cœur. Mais, de ces accusations volontaires, mal fondées, il y en a beaucoup d'exemples dans l'histoire de la psychologie. J'ai connu un homme qui disait avoir volé des couverts d'argent à la table du roi, et pourtant nous savions tous que le pauvre diable n'avait pas les honneurs de la cour, et qu'il ne s'accusait de ce vol d'argenterie que pour nous faire croire qu'il avait été invité à dîner au château.

M. Cousin a toujours observé à l'égard de la philosophie allemande le sixième commandement. Il n'y a pas filouté une idée, pas même la plus petite cuiller d'idée. Tous les témoins déposent unanimement que, sous ce rapport, M. Cousin est la probité même. Et ce ne sont pas seulement ses amis, mais aussi ses adversaires qui lui rendent ce témoignage. C'est ce qu'attestent par exemple les *Annales berlinoises de la critique scientifique* d'août 1834. Et comme l'auteur de l'article n'est pas un thuriféraire, que sa déposition est d'autant moins suspecte, je la donne ici dans toute son étendue (1). Il s'agit de décharger un grand homme d'une accusation grave, et c'est le seul motif qui m'engage à donner le susdit document dont le ton et la tendance m'affectent d'ailleurs désagréablement. Car je suis véritablement admirateur du grand

(1) Cet article, qui est de M. Henrichs, se trouvait reproduit dans la 2ᵉ édition de *De l'Allemagne* (Renduel, 1835).



éclectique, comme je l'ai déjà prouvé dans ces pages, où je l'ai comparé à tous les grands hommes possibles, à Hercule, Napoléon, Alexandre, César, Frédéric, Orphée, Balaam fils de Boër, Quaser le Normand, Bouddah, La Fayette, Richard Cœur-de-Lion et Paganini.

Je suis peut-être le premier qui, à ces grands noms, ait accolé celui de Cousin. *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas!* vont sans doute dire ses ennemis, ses frivoles adversaires, ces voltairiens pour lesquels rien n'est sacré, qui n'ont pas de religion, qui n'ont pas même foi à M. Cousin. Mais ce ne sera pas la première fois qu'une nation aura appris d'un étranger à apprécier ses grands hommes. J'ai peut-être, vis-à-vis de la France, le mérite d'avoir révélé le prix de M. Cousin pour le temps présent et son importance pour l'avenir. J'ai montré comme le peuple le pare de son vivant d'une auréole de poésie, et raconte de lui des prodiges. J'ai montré comme il se perd peu à peu dans la tradition, et comme un jour viendra où le nom de Victor Cousin sera considéré comme un mythe. « Aujourd'hui, c'est déjà une fable, » disent en ricanant les voltairiens.

O ennemis du trône et de l'autel! impies qui, ainsi que le dit Schiller, avez coutume « de noircir l'éclat et de traîner le sublime dans la poussière! » je vous prédis que la renommée de M. Cousin, comme la révolution française, fera le tour du monde!... J'entends déjà les ricaneurs ajouter : « En effet, la renommée de M. Cousin fait le tour du monde: on ne la trouve déjà plus en France... »



PRÉFACE

AU PREMIER VOLUME DU *SALON* (1)

« Compère, je vous conseille de ne pas me faire peindre un ange d'or sur votre enseigne, mais bien plutôt un lion rouge ; j'y suis habitué, et vous verrez que si je vous peins un ange d'or, il aura tout de même l'air d'un lion rouge. »

Je rapporte ici ces paroles d'un confrère artiste, parce qu'elles répondent d'avance et avec une entière franchise aux reproches qu'en pourrait s'aviser de faire à cet ouvrage. Pour que tout soit dit, je ferai remarquer que ce livre a été composé pendant l'été et l'automne de 1831, époque où je travaillais préférablement aux cartons d'un futur lion rouge. Tout alors était rugissement et colère dans moi comme autour de moi.

Ne suis-je pas devenu bien modeste, aujourd'hui ?

Vous pouvez vous y fier, la modestie des gens a toujours d'excellentes raisons. Le bon Dieu a, d'ordinaire, beaucoup facilité aux siens la pratique de la modestie et autres vertus semblables. Il est, par exemple, facile de pardonner à ses ennemis quand, par hasard, on n'a pas assez d'esprit pour leur pouvoir nuire, de même qu'il est très facile, aussi, de ne pas séduire de femmes quand le ciel vous a gratifié d'un nez par trop ignoble.

Les saints de toutes les couleurs vont se mettre encore à soupirer profondément à propos de mainte parole de ce livre... ; mais ils n'en seront pas plus avancés pour cela.

(1) Sous le titre général de *Salon*, Heine publia les écrits suivants : *Sur les peintres français ; Mémoires de Schnabelewopski; Contributions à l'Histoire de la Religion et de la Philosophie en Allemagne ; Nuits florentines; Les Esprits élémentaires ; Le Rabbin de Bacharach; Sur le théâtre en France;* et quelques poèmes.

Une seconde génération, qui s'avance, a compris que mes paroles et mes chants étaient l'émanation d'une joyeuse et printanière idée, qui est au moins aussi respectable, si elle n'est pas meilleure, que cette idée triste et grise du mercredi des Cendres, qui a étouffé lugubrement les fleurs dans notre belle Europe, qu'elle a peuplée de spectres et de tartufes. Là où j'ai frondé jadis avec des traits légers, on conduit aujourd'hui une guerre ouverte et sérieuse ; je ne suis même plus dans les premiers rangs.

Dieu merci ! la révolution de Juillet a délié les langues qui avaient semblé muettes pendant si longtemps, et même comme tous ces gens réveillés en sursaut voulurent révéler tout d'une fois ce qu'ils avaient tu jusqu'alors, il en résulta un mélange de cris à m'assourdir les oreilles d'une façon assez désagréable. J'eus plus d'une fois envie de résigner tout à fait mon office de tribun ; mais cela n'est pas aussi aisé que de se démettre d'une place de conseiller d'Etat intime, quoique la dernière rapporte davantage que les plus hauts emplois du tribunal public. Les bonnes gens croient que nos actions et nos œuvres sont choses à volonté, que, dans le magasin aux idées nouvelles, nous en avons tiré une pour laquelle nous avons décidé de parler, d'agir, de combattre et de souffrir de parti pris, comme ferait, par exemple, un philologue qui choisirait un auteur classique, au commentaire duquel il consacrerait toute sa vie... Non, certes, nous ne prenons pas l'idée, mais c'est elle qui nous saisit, nous mène en esclaves, et nous pousse à coups de fouet dans l'arène, où il nous faut combattre pour elle comme des gladiateurs violentés. Il en est ainsi de tout véritable tribunal ou apostolat. C'était une douloureuse confession, quand Amos dit au roi Amazia : « Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, mais seulement un vacher qui cueille des mûres ; mais le Seigneur m'a retiré de mon troupeau et m'a dit : Va et prophétise. » Ce fut une douloureuse confession, quand le pauvre moine qui parut, accusé, devant l'empereur et tout l'empire à Worms, déclara impossible toute rétractation de sa doctrine, malgré la profonde humilité de son cœur, et termina par ces mots : « Je suis entre vos mains, je ne puis rien davantage ; que Dieu me soit en aide ! Amen ! »

Si vous connaissiez cette sainte violence, vous cesseriez de

nous insulter, de nous calomnier, de nous diffamer... En vérité, nous ne sommes point les maîtres, mais bien les serviteurs de la parole. Ce fut une douloureuse confession, quand Maximilien Robespierre dit : « Je suis esclave de la liberté. »

Et moi aussi, je veux faire aujourd'hui une confession. Ce ne fut pas un vain caprice de mon cœur qui me fit quitter tout ce qui m'était cher, ce qui me charmait et me souriait dans la patrie. Là, plus d'un être m'aimait...; par exemple ma mère... Et pourtant, je partis, sans savoir pourquoi, je partis parce qu'il le fallait. Plus tard, je me sentis l'âme bien fatiguée : j'avais tant fait le métier de prophète avant les journées de juillet, que le feu intérieur m'avait presque consumé ; mon cœur était, par les paroles puissantes qui s'en étaient arrachées, aussi épuisé que le ventre d'une femme qui vient d'être délivrée.

Je me mis à réfléchir que vous n'aviez plus besoin de moi, que je peux à la fin vivre pour moi, aussi, composer de belles poésies, des comédies et des nouvelles, de tendres et amusants jeux d'esprits qui se sont amassés dans la boîte de mon cerveau, et que je peux retourner paisible dans le pays de la poésie, où jadis j'avais vécu si heureux.

Et puis, je n'aurais pu choisir un endroit où je fusse mieux pour mettre à exécution ce projet. C'était dans une petite campagne, tout au bord de la mer, près du Havre-de-Grâce, en Normandie. Vue admirable sur la grande mer du Nord, aspect éternellement changeant et simple tout à la fois ; aujourd'hui, la tempête furieuse, demain, le calme caressant ; et dans le ciel au-dessus, les blanches caravanes de nuages, gigantesques et merveilleuses, comme si c'étaient les ombres de ces Normands qui promenaient jadis sur ces eaux leur vie audacieuse. Sous ma fenêtre s'épanouissaient les plantes et les fleurs les plus aimables, des roses qui me regardaient d'un air amoureux, de rouges œillets aux parfums modestes et suppliants, et des lauriers qui montaient le long du mur jusqu'à moi, et faisaient presque irruption dans ma chambre, comme une gloire qui nous poursuit. Oui, jadis je courais, consumé d'amour, après Daphné ; c'est aujourd'hui Daphné qui court après moi, comme une prostituée, et se glisse dans ma chambre à coucher. Ce que je désirais jadis m'est importun mainte-

nant; je voudrais vivre en repos; et souhaiterais de bon cœur qu'aucun homme ne parlât de moi, pour le moins en Allemagne. Et je voulais composer de paisibles chants, et seulement pour moi, ou tout au plus pour les relire à quelque rossignol caché. Cela me réussit d'abord; mon âme fut de nouveau bercée par l'esprit de poésie. De nobles formes bien connues et des images dorées commençaient à poindre dans ma mémoire; je me trouvais aussi rêveur, aussi enivré de visions, aussi enchanté qu'autrefois, et n'avais plus qu'à griffonner tranquillement sur le papier ce que je venais de sentir et de penser: je commençais.

Or, chacun sait que, dans une pareille disposition, on ne peut toujours demeurer calme dans sa chambre, et qu'on se met souvent à courir la campagne, le cœur gonflé d'enthousiasme et les joues brûlantes, sans se soucier de sentier ni de chemin. C'est ce qui m'arriva; et, sans savoir comment, je me trouvai tout d'un coup sur la grande route du Havre, et, devant moi passaient, hautes et lentes, plusieurs grandes voitures de paysans, chargées de toutes sortes de misérables coffres, de caisses, d'ustensiles à formes gothiques, de femmes et d'enfants. Des hommes marchaient auprès, et ma surprise ne fut pas médiocre quand je les entendis parler... Ils parlaient allemand, dans le dialecte souabe. Je compris tout de suite que c'étaient des émigrants; et, quand je les considérai plus attentivement, un sentiment soudain me parcourut, tel que je ne l'avais jamais éprouvé de ma vie: tout mon sang reflua violemment au cœur et frappa la poitrine, comme s'il lui fallait sortir de mon sein et sortir le plus promptement possible; mon haleine s'arrêta. Oui, c'était la patrie elle-même qui me rencontrait sur ce chemin; sur ces chariots était assise la blonde Allemagne, avec ses yeux bleu foncé, ses figures confiantes trop réfléchies: et, dans le coin de la bouche, cette déplorable simplicité bornée qui, jadis, m'avait si fort ennuyé et chagriné, mais qui m'affectait en ce moment d'une façon mélancolique : car si j'avais autrefois, dans les beaux jours de la jeunesse, souvent persiflé avec humeur les sottises et les *philistineries* nationales, si j'avais eu à vider maintes fois avec la patrie heureuse et engourdie comme un bourgmestre et lente comme un limaçon, quelque petite querelle domestique, ainsi que cela peut arriver dans les grandes familles,

tout souvenir de cette nature se trouva éteint dans mon âme quand je vis la patrie dans l'infortune, à l'étranger, en exil. Ses défauts mêmes me devinrent chers et précieux en un instant; j'étais réconcilié avec ses habitudes mesquines, et je lui pressai la main, je pressai la main de ces émigrants allemands, comme si je donnais à la patrie la poignée de main d'un traité d'amitié renouvelée, et nous parlâmes allemand. Ces hommes aussi étaient bien contents d'entendre les sons de leur pays sur une grande route étrangère; les ombres soucieuses qui couvraient leurs figures s'évanouirent: un peu plus ils auraient souri. Les femmes aussi, parmi lesquelles il en était plusieurs de très jolies, me crièrent du haut des voitures leur sentimental *Dieu te salue!* et les petits garçons me saluèrent poliment et en rougissant, et les tout petits enfants m'envoyèrent des vagissements d'amitié de leurs petites bouches sans dents.

— Et pourquoi avez-vous quitté l'Allemagne? demandai-je à ces pauvres gens.

— Le pays est bon, et nous aurions bien aimé à y rester, me répondaient-ils, mais nous n'avons pu endurer cela plus longtemps.

Non! je ne suis point de ces démagogues qui ne cherchent qu'à exciter les passions, et je ne veux point rapporter tout ce que, sur la route du Havre, sous la voûte du ciel, j'ai entendu raconter des énormités des nobles et très sérénissimes oppresseurs de notre patrie; encore, la grandeur de la plainte n'était pas dans les paroles, mais dans le ton simple et droit avec lequel elles étaient dites ou plutôt soupirées. Ces pauvres gens n'étaient pas non plus, eux, des démagogues; le refrain final de chacune de ces plaintes était toujours:

— Que devions-nous faire? Fallait-il faire une révolution?

Je le jure par tous les dieux du ciel et de la terre: la dixième partie de ce que ces gens ont enduré en Allemagne eût amené en France trente-six révolutions et coûté à trente-six rois la couronne avec la tête.

— Et pourtant nous aurions supporté tout cela, et nous ne serions pas partis, dit un Souabe octogénaire; mais nous l'avons fait à cause des enfants. Ils ne sont pas encore si fort accoutumés à l'Allemagne, eux, et peut-être pourront-

ils devenir heureux à l'étranger : mais certainement ils auront aussi bien des choses à supporter en Afrique.

Ces pauvres gens allaient à Alger, où on leur avait promis à des conditions favorables une certaine quantité de terrain pour s'y établir.

— Le pays doit être bon ; mais il y a, nous a-t-on dit, beaucoup de serpents venimeux qui peuvent faire bien du mal; et l'on a beaucoup à souffrir des singes qui volent les fruits dans les champs, ou enlèvent les enfants et les emmènent dans les bois. C'est cruel ; mais chez nous le bailli est venimeux aussi, quand on ne paie pas l'impôt ; et les champs sont bien plus ruinés encore par le gibier et par la chasse, et puis on prend nos enfants pour les mettre dans les soldats. — Que devions-nous faire ? Fallait-il faire une révolution ?

Pour l'honneur de l'humanité, je dois parler ici de la sympathie qui, au dire de ces émigrants, les accueillait par toute la France, à chaque station de leur douloureux trajet. Les Français ne sont pas seulement le peuple le plus spirituel, mais encore le plus charitable. Les plus pauvres mêmes tâchaient de montrer à ces malheureux étrangers quelque amitié, les aidaient activement à charger et à décharger les voitures, leur prêtaient les chaudrons de cuivre pour la cuisine, fendaient le bois avec eux, portaient de l'eau et prenaient leur part du blanchissage. J'ai vu de mes propres yeux une mendiante française donner à un pauvre petit Souabe un morceau de son pain, ce dont je vins la remercier cordialement. Il faut encore remarquer que les Français ne connaissent que la misère matérielle de ces gens : ils ne peuvent pas comprendre pourquoi ces Allemands ont quitté leur patrie. Car, lorsque les vexations des hauts et puissants seigneurs deviennent tout à fait insupportables aux Français, ou que ceux-ci les trouvent seulement trop incommodes, il ne leur prend cependant pas l'idée de s'enfuir pour cela : ils préfèrent bien plutôt donner des passeports à leurs oppresseurs, ils les jettent à la porte du pays où ils demeurent eux-mêmes fort agréablement ; en un mot, ils font une révolution.

Pour moi, il me resta de cette rencontre un profond chagrin, une humeur noire, et, dans le cœur, un découragement de plomb dont je ne pourrais jamais donner l'idée

avec des paroles. Moi,qui tout à l'heure chancelais d'ivresse arrogante comme un vainqueur, je revenais maintenant abattu et bien malade, comme un homme brisé. En vérité, ce n'était pas l'effet d'un patriotisme subitement réveillé; je sentais que c'était quelque chose de plus noble, de meilleur. D'ailleurs, tout ce qui porte le nom de patriotisme m'est pénible depuis longtemps. Oui, j'ai pu même jadis prendre en dégoût la chose elle-même, quand je vis la mascarade de ces noirs imbéciles qui ont fait du patriotisme leur métier régulier et ordinaire, se sont accoutrés d'un costume assorti au métier, se sont réellement partagés en maîtres, compagnons et apprentis, et avaient leur salut et leurs signes de passe, avec lesquels ils s'en allaient s'escrimer dans le pays. Je dis s'escrimer, dans le sens le plus canaille de nos patriotes teutomanes, car la véritable et noble escrime, avec le glaive, n'a jamais fait partie des us et coutumes de ce corps de métier. Leur père Jahn, Jahn, le père de la maîtrise, fut, comme chacun sait, aussi lâche qu'absurde pendant la guerre avec la France. Ainsi que le maître, la plupart des compagnons n'étaient que des espèces vulgaires, des hypocrites mal léchés, dont la grossièreté n'était pas même de bon aloi. Ils savaient fort bien que la simplicité allemande considère encore aujourd'hui la rudesse comme un indice de courage et de loyauté, quoique un regard jeté dans nos maisons de correction pût suffire à démontrer que des gredins sont rudes aussi, de même que beaucoup de lâches. En France, le courage est civilisé et poli, et la loyauté porte des gants et vous tire le chapeau. En France, le patriotisme consiste dans l'amour pour le pays natal, parce qu'il est en même temps la patrie de la civilisation et des progrès de l'humanité. Le susdit patriotisme allemand consistait, au contraire, dans la haine contre la France, dans la haine contre la civilisation et le libéralisme. N'est-ce pas, que je ne suis pas un patriote, moi qui loue la France ?

Il y a quelque chose de particulier dans le patriotisme, dans le véritable amour de la patrie. On peut aimer son pays, et ne s'en être jamais aperçu, même à l'âge de quatre-vingts ans; mais il faut pour cela n'avoir jamais quitté son foyer. Ce n'est que dans l'hiver qu'on reconnaît la nature du printemps, et c'est derrière le poêle qu'on trouve les meilleures chansons de mai. L'amour de la liberté est une

fleur qui naît en prison, et c'est là qu'on sent le prix de la liberté. Ainsi, l'amour de la patrie allemande commence aux frontières d'Allemagne, surtout à la vue de l'infortune allemande sur une terre étrangère. J'ai devant moi, en ce moment, un livre qui contient les lettres d'une amie qui est morte, et je fus tout ému en lisant hier le passage suivant, où elle décrit l'impression que lui fit l'aspect de ses compatriotes à l'étranger pendant la guerre de 1813.

« J'ai versé toute la nuit d'amères larmes d'attendrissement et de douleur! Oh! je n'avais jamais su que j'aimais autant mon pays! C'est comme celui auquel la physiologie n'a pas appris à connaître le prix de son sang : si on lui en tire, l'homme tombe. »

C'est bien cela. L'Allemagne, c'est nous-mêmes. Et c'est pour cela que je me sentis soudainement abattu et malade, à l'aspect de ces émigrants, de ces grands ruisseaux de sang qui coulent des blessures de la patrie, et vont se perdre dans le sable d'Afrique. C'est cela ; c'était comme une perte corporelle, et je sentais dans l'âme une douleur presque physique. En vain cherchai-je à me calmer par d'excellentes raisons : l'Afrique est aussi un bon pays, et les serpents n'y sifflent pas d'un ton dévot et ne dardent pa les baiser de l'amour chrétien, et les singes n'y sont pas aussi repoussants que les singes allemands... Pour me distraire, je me fredonnai une chanson ; mais il se trouva que c'était la vieille chanson de Schubert :

. . . .
Wir sollen über Land und Meer
Ins heisse Afrika.

(Il nous faut passer par les terres et les mers pour aller dans l'Afrique brûlante.)

. . . .
An Deutschlands Grenzen füllen wir
Mit Erde noch die Hand ;
Und küssen sie, das sei dein Dank
Für Schirmung, Pflege, Speis'und Trank,
Du liebes Vaterland!

(A la frontière d'Allemagne, nous remplissons encore nos mains avec de la terre, et nous la baisons : que ce soit notre

remerciement pour l'abri, les soins de l'enfance, la nourriture et le breuvage que tu nous a donnés, douce patrie !)

Je n'ai pu retenir dans ma mémoire que ces vers de la chanson que j'avais entendue dans mon enfance ; et ils me sont revenus à l'esprit chaque fois que j'ai passé la frontière d'Allemagne. Je ne sais pas non plus grand'chose sur l'auteur, sinon que c'était un pauvre poète allemand ; qu'il fut détenu la plus grande partie de sa vie dans une forteresse, et qu'il aimait la liberté. Il est mort et vermoulu depuis longtemps, mais sa chanson vit encore ; car on ne peut jeter dans une forteresse la parole, et l'y faire pourrir.

Je vous jure que je ne suis pas un patriote ; et si j'ai pleuré ce jour-là, ce fut à cause de la petite fille. Le soir approchait, et une toute petite fille allemande que j'avais déjà remarquée parmi les émigrants était debout sur la grève, comme absorbée dans ses réflexions, et regardait dans l'éloignement de la vaste mer. La pauvre petite pouvait bien avoir huit ans ; elle portait deux jolies petites tresses de cheveux, un petit jupon souabe, court, en flanelle rayée ; son visage était d'une pâleur maladive, son œil grand et sérieux, et elle me demanda d'une voix tremblante d'inquiétude, et pourtant curieuse, si ce n'était pas là *l'Océan?...*

Je demeurai bien avant dans la nuit au bord de la mer, à pleurer. Je n'ai pas honte de ces larmes. Achille aussi pleura sur le rivage, et sa mère, la déesse aux pieds d'argent, fut obligée de s'élever du milieu des flots pour le consoler. Moi aussi, j'ai entendu dans l'onde une voix, mais moins consolatrice, plus excitante, et pourtant sage au fond. Car la mer sait tout : les étoiles lui confient pendant la nuit les mystères les plus cachés du ciel ; dans ses profondeurs, gisent avec les empires fabuleux engloutis, les vieilles traditions disparues de la terre ; elle colle à tous les rivages les mille oreilles curieuses de ses vagues, et les fleuves qui accourent à elle lui apportent toutes les nouvelles qu'ils ont entendues dans les profondeurs éloignées des continents, ou recueillies du babillage des petits ruisseaux et des sources des montagnes... Mais si la mer vous révèle ses secrets, et vous murmure dans le cœur la grande parole rédemptrice de l'univers, alors, adieu repos ! adieu les paisibles rêveries ! adieu les nouvelles et les comédies que j'avais déjà si

joliment commencées, et que je ne terminerai pas de si tôt maintenant !

Les couleurs d'or de l'ange se sont depuis ce temps presque entièrement desséchées sur ma palette, et il n'est resté de liquide qu'un rouge cru qui ressemble à du sang, et avec lequel on ne peut peindre que des lions rouges. Ainsi, mon prochain livre sera purement et simplement un lion rouge, ce que je prie le très honorable public de vouloir bien me pardonner, à raison de l'aveu ci-dessus.

Paris, le 17 octobre 1833.

PENSÉES

— Les derniers rayons de lune du dix-huitième siècle et la première aurore du dix-neuvième se sont joués autour de mon berceau.

— Ma mère raconte qu'à l'époqne où elle me portait dans son sein elle a vu une pomme à un arbre d'un jardin voisin, mais qu'elle n'a point voulu la cueillir, de peur que son enfant ne devînt voleur. Toute ma vie, j'ai été plein de convoitises secrètes pour les belles pommes, mais en moi parlaient également le respect de la propriété et l'horreur du vol.

— Je suis plus qu'aucun d'humeur pacifique. Mes désirs : une modeste hutte au toit de chaume, mais un bon lit, de bon manger, du lait, du beurre bien frais ; à la fenêtre, des fleurs ; devant la porte, quelques beaux arbres. Puis, s'il me veut combler, fasse le bon Dieu qu'à ces arbres six ou sept de mes ennemis soient pendus. Le cœur ému, je leur pardonnerai, avant qu'ils meurent, tout le mal qu'ils m'ont fait ici-bas. — Oui, il faut pardonner à ses ennemis, mais pas avant qu'ils soient pendus.

— Je ne suis point vindicatif, je voudrais aimer mes ennemis ; mais je ne puis le faire avant de m'en être vengé — alors seulement pour eux mon cœur s'ouvrira. Tant qu'on ne s'est point vengé, il demeure une amertume dans le cœur.

— Je n'ai pas voulu me faire naturaliser, de peur de moins aimer la France, comme on devient plus froid pour sa maîtresse une fois qu'on en a fait légalement sa femme. Je vivrai en concubinage avec la France.

— En France mon esprit se sent comme banni, exilé dans une langue étrangère.

— Dieu me pardonnera les insanités que j'ai commises envers lui, comme je pardonne à mes adversaires celles qu'ils ont écrites contre moi, bien qu'ils soient aussi loin au-dessous de moi, que je suis loin au-dessous de toi, ô mon Dieu!

— Le Dieu des meilleurs spiritualistes est une façon d'espace vide dans le domaine de la Pensée, illuminé par l'Amour, lequel n'est lui-même qu'un reflet de la Sensualité.

— La Pensée, c'est la nature invisible; la Nature, la pensée visible.

— Dieu n'a rien manifesté qui puisse nous faire croire à une survie; Moïse n'en parle pas non plus. Peut-être ne plaît-il pas à Dieu que les dévots y croient si fermement. Sa bonté paternelle veut peut-être nous faire une surprise.

— Chez aucun peuple, la croyance à l'immortalité n'a été aussi vive que chez les Celtes. On aurait pu leur emprunter de l'argent avec promesse de le rendre dans l'autre monde. Nos usuriers chrétiens devraient les prendre pour modèles.

— Le christianisme nous apporte la consolation. Ceux qui dans cette vie auront été comblés de bonheur en auront une indigestion dans l'autre. A ceux qui auront eu faim il sera servi un repas fastueux, et les *bleus* que nous aurons récoltés ici-bas, là-haut des anges nous les frictionneront.

— Ceux qui, sur cette terre, auront vidé la coupe des félicités auront le mal aux cheveux dans l'au-delà.

— Dans le christianisme, l'homme parvient à la conscience de son esprit par la douleur; — la maladie spiritualise même les animaux.

— Les fous sont d'avis que, pour prendre le Capitole, il faudrait d'abord s'emparer des oies.

— Les écrivains catholiques ont de bonnes armes de guerre, mais ils ne savent pas s'en servir. Comme les Chinois, ils ont des canons, de la poudre et des boulets; mais tirer, c'est une autre affaire. Ce sont des enfants armés de grands sabres trop lourds pour eux, coiffés de casques qui leur écrasent la tête. Et les canons, comme ils sont inhabiles à les manier!

— L'Église romaine se méfie de ses séides modernes. Elle a peur que tel zélote, au lieu de baiser la mule, ne lui morde le pied, dans sa dévotion fanatique.

— La Judée, cette Egypte protestante.

— B. — Si j'étais de la race d'où est sorti Notre Seigneur, je m'en ferais plus gloire que honte.

— A. — Ah ! moi de même, si le Rédempteur était le seul qui en soit sorti, — mais cette race a également fourni tant de canailles que j'y regarderais à deux fois avant de reconnaître cette parenté.

— Les Juifs, quand ils sont bons, sont meilleurs que les chrétiens, mais quand ils sont mauvais, ils sont pires.

— Les philosophes, en combattant la Religion, ont renversé le paganisme, mais alors il en est sorti le christianisme. Celui-ci touche également à sa fin, mais il est certain qu'une nouvelle religion le remplacera, et les philosophes auront là encore du travail, — dont le résultat sera nul encore. Le monde est une grande écurie, plus difficile à nettoyer que celle d'Augias. A chaque coup de balai donné, les bêtes restées à l'intérieur accumulent un nouveau fumier.

— Aux époques obscures, il fallait aux peuples la Religion pour les conduire, de même qu'à travers une nuit profonde, le meilleur guide est encore un aveugle. Il connaît chemins et sentiers mieux que nul autre. Mais il serait insensé, le jour venu, que ce vieil aveugle fût toujours notre guide.

— La splendeur du monde est toujours adéquate à la splendeur de l'esprit qui le contemple. L'homme bon trouve ici-bas son paradis ; le mauvais y souffre déjà son enfer.

— Un livre exige son temps, absolument comme un enfant. Tout ouvrage écrit rapidement, en quelques semaines, éveille en moi une certaine méfiance de son auteur. Une femme honnête n'accouche pas avant les neuf mois.

— En art, la forme est tout, l'étoffe est sans valeur. Le tailleur Staub réclame le même prix pour un habit, qu'il ait ou non fourni le drap. Ce n'est que la coupe qu'il fait payer ; l'étoffe, il la donne pour rien.

— La solution du problème des idées innées est peut-être celle-ci : il y a des gens auxquels tout ne vient que du dehors, ce sont ceux nommés les *talents*, — tel Lessing, — qui ne sont pas sans faire souvenir aux singes chez qui prime l'imitation extérieure : rien dans l'esprit que les sens n'aient préalablement perçu. Mais il est aussi des hommes en qui tout vient de l'âme, ce sont les *génies*, — comme Raphaël, Mozart, Shakespeare, — et auxquels l'enfantement est plus pénible qu'aux autres : chez les premiers, c'est une action sans vie, sans âme, mécanique ; chez les derniers une genèse organique.

— La Daguerréotypie est un témoignage contre l'opinion erronée qui voudrait que l'Art consistât en l'imitation de la Nature. La Nature vient elle-même de prouver combien peu elle s'entend à l'Art, et quel piteux résultat elle obtient lorsqu'elle se mêle d'en faire.

— L'historien littéraire Philarète Chasles ne classe pas les écrivains d'après leurs marques extérieures (nationalité), l'époque, le genre (œuvre épique, ou dramatique, ou lyrique), mais d'après leur principe spirituel, d'après leurs affinités. C'est ainsi que Paracelse classait les fleurs d'après leurs odeurs, ce qui était bien plus sensé que de les classer, comme Linné, par étamines. Serait-il vraiment trop étrange qu'on classât les littérateurs d'après leurs parfums ? Ceux qui sentent le tabac, ceux qui sentent l'oignon, etc.

— On vante l'auteur dramatique qui s'entend à vous arracher des larmes, — talent que possède également le plus misérable des oignons. L'un et l'autre ont en partage une même gloire.

— Je n'ai pas lu Auffenberg, mais j'ai l'idée qu'il ressemble à d'Arlincourt, que je n'ai pas lu non plus.

— Nous avons cherché l'Inde matérielle, et nous avons trouvé l'Amérique. Maintenant nous cherchons l'Inde spirituelle ; que trouverons-nous ?...

— Les Mahâbârata, les Ramayâna et les autres fragments gigantesques, ce sont des ossements de mammouth oubliés sur l'Himalaya.

— A l'innocent poète qui tout à coup s'avise de se mêler

de politique, je crierais comme cet enfant au berceau : — Père, ne mange pas de la cuisine de maman !

— La démocratie, c'est la fin de la littérature : liberté et égalité du style. Chacun sera libre d'écrire à sa guise, aussi mal qu'il voudra, mais nul n'aura le droit d'écrire mieux que lui.

— Sur l'*Histoire de la littérature* par Gervinus. — Ce que H. Heine avait donné dans un petit livre plein d'esprit, il s'agissait de le donner dans un gros livre sans esprit; — le problème est résolu.

— Il faut que ces gens-là reçoivent dans leur vie des coups de bâton, car, après leur mort, il sera impossible de les punir en insultant leur nom, en le flétrissant, en le stigmatisant, — pour cette raison qu'ils n'en laisseront pas.

— Pourquoi devrais-je contredire maintenant? Dans peu d'années je serai mort, et il faudra bien que j'accepte alors tous les mensonges débités sur moi. X..., lui, n'a pas à craindre qu'après sa mort on dise des mensonges sur son compte.

— Voltaire, tel un aigle de race, s'élève dans les hauteurs et fixe le soleil. — Rousseau est une noble étoile qui regarde vers la terre : il aime les hommes au-dessous de lui.

— Dans la littérature française, il règne aujourd'hui un *plagiatisme* admirablement organisé. Tel esprit a la main dans la poche de tel autre, cela leur donne de l'unité. Quand le talent de chiper les idées est aussi développé, — l'un prend à l'autre une idée avant qu'elle soit toute éclose, — l'esprit tombe dans le domaine public. La république des lettres, c'est aujourd'hui le communisme des idées.

— Les auteurs français d'aujourd'hui ressemblent à ces restaurants à deux francs. Au début, leurs plat flattent le goût, mais, plus tard, on découvre que les ingrédients sont de deuxième ou de troisième main, ou plus très frais, ou en décomposition.

— Les romantiques français d'aujourd'hui sont des *dilettanti* du christianisme. Ils se montent la tête pour

l'Eglise, sans être sincèrement attachés à son symbole. Ce sont des catholiques marrons.

— Buffon dit que le style, c'est l'homme. Villemain est une vivante réfutation de cet axiome. Son style est beau, grand et propre.

— Lorsque, comme Charles Nodier, on a été guillotiné plusieurs fois dans sa jeunesse, il est assez naturel qu'une fois âgé on n'ait plus sa tête.

— C'est avec un verre grossissant que Blaze de Bury observe les petits écrivains; pour les grands, il se sert d'un verre concave.

— Amaury est le patron des femmes auteurs ; il secourt les indigents, il est leur petit manteau bleu, leur confesseur; ses articles sont une petite sacristie où elles se faufilent voilées ; même les mortes lui confient leurs péchés : Eve lui avoue des choses qu'elle tient du serpent, et dont nous n'avons rien su parce qu'elle n'a pas voulu les dire à Adam.

Ce n'est pas un critique pour les grands écrivains, il ne l'est que pour les petits; les baleines n'ont pas la place sous sa loupe, mais il y étudie les petites puces intéressantes.

— Dans Léon Gozlan ce n'est pas la lettre qui tue, mais l'esprit.

— Je comparerais Thierry à Merlin. Il est enterré vivant, le corps n'existe plus, la voix seule est restée. L'historien est toujours un Merlin, il est la voix d'un temps enseveli ; on l'interroge, il répond; c'est un prophète qui regarde en arrière.

— Dans tous les tableaux d'Ary Scheffer, il y a comme un vif désir de fuir la réalité, sans cependant vraiment croire à l'au-delà : un scepticisme vaporeux.

— Les hobereaux hanovriens sont des ânes qui ne savent parler que de chevaux.

— Le chien qu'on muselle aboie avec le derrière. La pensée forcée de prendre une voie détournée devient mal odorante par la perfidie de l'expression.

— Les Allemands tâchent actuellement à constituer leur

nationalité, mais ils commencent trop tard. Lorsqu'ils y esront parvenus, toutes les nationalités auront cessé d'être te ils devront abandonner la leur sans en avoir tiré profit, — contrairement aux Français et aux Anglais.

— Quand je parle de la populace, j'excepte : 1° tous ceux portés au livre d'adresses ; 2° tous ceux qui ne s'y trouvent pas.

— Devenu riche, c'est à cheval que le jeune porcher veut garder ses bêtes. Bien que haut montés sur leurs coursiers, ces banquiers exercent toujours leur sale commerce de naguère.

— Rothschild, lui aussi, pourrait bâtir un Walhalla, un Panthéon de tous les princes auxquels il a prêté de l'argent.

— Vision. — Place Louis XVI. Un cadavre, dont la tête est à côté. Un médecin s'efforce à y apporter remède, mais en vain. Il s'en va. Des courtisans cherchent par des liens à rattacher la tête au tronc, mais sans cesse elle retombe. — Quand un roi a perdu la tête, c'est pour toujours.

— Napoléon n'était pas du bois dont on fait les monarques, mais du marbre dont on fait les dieux.

— Napoléon abomine les boutiquiers et les avocats ; il mitraille ceux-là et chasse ceux-ci du temple. Eux se soumettent — pleins de haine. (Ne croyaient-ils pas avoir fait la révolution à leur profit, et voici que Napoléon l'utilise pour lui-même et pour le peuple.) Aussi est-ce avec joie qu'ils envisagent la Restauration.

— L'Empereur fut chaste, comme le fer.

— Mme de Staël était une Suissesse. Les sentiments des Suisses sont élevés comme leurs montagnes, mais leur façon de considérer la société est étroite comme leurs vallons.

Elle n'avait pas d'esprit. Elle fit la bêtise de nommer Napoléon un Robespierre à cheval, ignorant que Robespierre n'était qu'un Rousseau actif et qu'elle en était un passif. Elle eût pu être appelée, bien plus justement, un Robespierre en jupons.

Partout elle parle de religion et de morale, sans dire ce qu'elle entend par ces mots.

Elle vante notre honnêteté, notre vertu et notre culture

intellectuelle, — mais elle n'a pas vu nos prisons, nos bordels et nos casernes ; elle ne connaît pas nos éditeurs, nos Clauren (1), nos lieutenants.

— Pour prouver les mérites de la République, on pourrait employer l'argument dont s'est servi Boccace quant à la religion : Elle demeure malgré ses fonctionnaires.

— De même que la bière, les Allemands exportés ne gagnent pas en qualité.

— Parmi les prophètes qui vivent ici, il se trouve peu d'Allemands. Le plupart de ces derniers viennent en France pour prouver que, même hors de leur pays, ils ne sont point prôphètes.

— Cette jeune fille disait : « Ce Monsieur doit être très riche, car il est bien laid ! » — C'est de cette façon que juge le public : « Cet homme doit être très savant, car il est bien ennuyeux. » De là le succès de tant d'Allemands à Paris.

— Il semble que la mission des Allemands à Paris est de me préserver de la nostalgie.

— Où la femme finit, commence le mauvais homme.

— Que l'époux de Xantippe soit devenu un si grand philosophe, cela peut nous étonner. Avoir des idées près d'une femme qui crie! Dans tous les cas, il lui a été impossible d'écrire ; Socrate n'a pas laissé un seul ouvrage.

— La musique à une cérémonie de mariage me fait toujours penser à celle qui accompagne les soldats partant pour la guerre.

— La femme allemande est dangeureuse à cause de son journal, qui peut tomber entre les mains du mari.

— Les sages émettent des idées nouvelles, les sots les répandent.

— Nous ne comprenons guère les ruines que le jour où nous-mêmes le sommes devenus.

(1) H. Clauren (1771-1854), auteur de nombreuses nouvelles, du genre frivole et sentimental, qui eurent jadis un grand succès en Allemagne.

— *De mortuis nil nisi bene*, — il ne faut dire des vivants que du mal.

— Certains croient parfaitement connaître l'oiseau pour avoir vu l'œuf d'où il est sorti.

— « Donne à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César! » — Il ne s'agit là que de donner et non de prendre.

— Comme je lisais un livre ennuyeux, je m'endormis, mais, dans mon sommeil, rêvant que je lisais toujours, je me réveillai d'ennui, — et cela par trois fois.

— Les Anglaises dansent comme si elles étaient à dos d'âne.

— Je ne sais si elle a été vertueuse, mais elle a toujours été laide, et, en fait de vertu, la laideur c'est la moitié du chemin.

— Dans le village, il y avait un bœuf qui devint si vieux qu'il tomba en enfance, et, lorsqu'il fut abattu, sa viande avait un goût de veau âgé.

— Le vice devenu énorme paraît moins révoltant. Une Anglaise, qui avait horreur des nudités en art, fut moins choquée à la vue d'un Hercule monstrueux. « Avec de telles dimensions, la *chose* ne me semble plus aussi indécente. »

— Par-ci par-là j'ai eu une grande pensée, mais je l'ai oubliée. Qu'est-ce que cela pouvait être? Je me tourmente à le deviner.

— Idée de tableau. — Le ménage de saint Joseph. Il est assis auprès du berceau, il berce l'enfant, lui chantant: Do, do, l'enfant do. C'est la prose. — Entourée de fleurs, Marie est assise à la fenêtre et caresse sa colombe.

— Elle écrivait des lettres anonymes qu'elle signait: « Une belle âme. »

— On dit de *** qu'il descend de *plusieurs* Juifs.

QUELQUES LETTRES

I

A MOÏSE MOSER

Ritzebüttel, le 3 août 1823.

...... Les Juifs sont ici une sale engeance ; il ne faut pas les regarder de près si l'on veut s'intéresser à eux et je trouve plus profitable de m'en tenir éloigné...

... Quant à ce qu'on pense de moi, ce ne doit être rien de bien extraordinaire, mais cela ne m'est pas indifférent. Je leur ai cependant ôté déjà la folie de croire que j'étais un enthousiaste de la religion juive. Que je vienne à m'enthousiasmer pour le droit des Juifs et la revendication de leur égalité sociale, j'en conviens ; et dans les temps mauvais qui sont irrémédiables, la populace allemande entendra ma voix retentir jusque dans les tavernes et les palais allemands. Mais l'ennemi-né de toutes les religions positives ne se fera jamais le défenseur de celle qui, la première, a introduit ce trafic d'hommes dont nous souffrons encore tant ; ou, si cela arrive, ce sera pour des raisons particulières : sentimentalité, entêtement, prudence qui se munit d'un contre-poison. Pourtant je ne ferai jamais connaître au Steinweg (1) ce que je compte faire pour lui ; jamais il ne devra attendre quelque chose de moi et ne pourra dire que je n'ai pas rempli son attente.

(1) Voir la note 1, page 159.

II

A MOÏSE MOSER

Lunebourg, le 27 septembre 1823.

Cher Moser,

Me voici de nouveau à Lunebourg, résidence de l'ennui. Mon état de santé est particulier : nerfs raffermis, mal de tête persistant et qui me désespère, car je me suis remis à ma jurisprudence. J'ai tant de choses à t'écrire que je ne sais vraiment par où commencer. Si je n'étais pas convaincu de ton amitié, je t'aurais écrit plus tôt ; notre ami Cohn ne manquera pas, pour affermir l'amitié que tu me portes, de te dire sur moi beaucoup de choses belles et bonnes. Ne crois pas que je sois rempli d'amertume contre lui, quoi qu'il puisse être contre moi. Tu auras ri certainement en apprenant que j'avais rompu avec lui au sujet du Temple. A mon premier séjour à Hambourg je lui avait dit loyalement mon opinion là-dessus, mais avec des expressions les plus mitigées. La dernière fois, il m'accusa (et à tort, sur mon honneur !) de m'être exprimé, chez Salomon Heine, sur le compte de Kley et Bernays, autrement qu'avec lui. Il en résulta que, le rencontrant chez mon oncle, je répétai mes paroles aussi crûment que possible. Je fus obligé d'aller le voir une fois encore pour toucher quelques louis qu'il avait à moi ; plus tard, je l'ai rencontré par hasard à la Bourse, puis je ne l'ai plu aperçu. Cette histoire a eu pour moi bien des suites désagréables dont je t'entretiendrai un jour ; j'ai été de bien des manières irrité et blessé, et je suis aigri contre ces fades compagnons qui tirent le plus gros de leur revenu d'une cause pour laquelle j'ai fait les plus grands sacrifices, et dont ma vie durant je souffrirai moralement. Moi ! c'est moi que l'on blesse ! Et juste dans le temps où je me suis placé face au flot de haine anti-juive qui se dressait contre moi. Vraiment, ce ne sont pas les Kley et les Auerbach que l'on hait dans la chère Allemagne. De toute part j'éprouve les effets de cette haine, qui, pourtant, n'est encore qu'en germe. Des amis avec qui j'ai passé la plus grande partie de ma vie se détournent de moi. Des admira-

teurs se changent en détracteurs et ceux que j'aime le mieux me haïssent le plus ; tous cherchent à me nuire. Tu me demandes souvent dans tes lettres si Rousseau m'a écrit ; je trouve cette question bien superflue. De bien autres amis m'ont renié et m'ont attaqué. Quant à la grande et chère clique qui ne me connaît pas personnellement, je n'en parle pas.

Cependant ma situation au point de vue familial et pécuniaire est des pires. Tu qualifies d'imprudente ma manière d'agir avec mon oncle. Tu es injuste. Je ne sais pas pourquoi ce serait précisément avec lui que je dusse me défaire de cette dignité que je montre avec tout autre homme. Tu sais que je ne suis pas un jeune homme très délicat et tendre, rougissant lorsqu'il doit emprunter de l'argent, bégayant quand il demande aide à son meilleur ami. Je crois avoir, en telle occurrence, — inutile de t'en faire le serment, toi-même en as été témoin, — l'épiderme assez épais ; mais j'ai pourtant cette particularité de ne vouloir, par aucune intercession amicale ou protectrice, soutirer de l'argent de mon oncle, qui possède, il est vrai, beaucoup de millions, mais n'abandonne pas volontiers le moindre liard. Il m'a été déjà assez pénible de réclamer la pension promise pour 1824, et je suis vexé de devoir revenir sur cette histoire. Je te remercie de ton amicale intervention en cette affaire.

Il a été convenu entre mon oncle et moi que je ne recevrai de lui, de janvier 1824 à 1825, que cent louis pour mes études, parce que j'avais compté sur cette somme et qu'il peut, d'ailleurs, être assuré qu'en matière d'argent jamais je ne lui serai à charge. Aussi bien, ai-je été récompensé de tant de modération : mon oncle m'a témoigné à Hambourg, où j'ai passé nombre de journées à sa maison de campagne, beaucoup d'estime, de distinction et de faveur. Et, en définitive, je suis bien l'homme auquel il est impossible d'agir autrement et qu'aucune considération d'argent ne portera jamais à vendre quelque chose de sa dignité intérieure. C'est pourquoi tu peux me voir poursuivre, en dépit de mes maux de tête, ces études de droit qui doivent, dans la suite, me donner du pain. Comme tu peux le penser, il est actuellement question du baptême. Personne n'y est opposé dans ma famille, sauf moi, et ce moi est de nature très obstinée. Tu dois bien comprendre que, avec ma manière de voir, le

baptême est pour moi un acte indifférent, sans importance même au point de vue symbolique, et que, dans les circonstances et la manière en lesquelles il serait accompli, même pour d'autres il n'aurait aucune signification. Quant à ce qui me concerne, peut-être aurait-il ce résultat que je me consacrerais davantage à la revendication des droits de mes malheureux compatriotes. Et pourtant je trouve au-dessous de ma dignité et entachant mon honneur de me faire baptiser afin d'obtenir un emploi en Prusse. Dans la chère Prusse !! Je ne sais vraiment pas comment me tirer de cette fâcheuse position. De dépit je finirai par me faire catholique, puis me pendrai. Mais assez sur ce thème fâcheux, et comme dans quelques mois je pourrai te parler en personne, nous y reviendrons alors. Nous vivons dans un triste temps; les coquins sont considérés comme les meilleurs, et il faut que les meilleurs deviennent des coquins. Je comprends très bien les paroles du Psalmiste : « Seigneur, donne-moi mon pain quotidien afin que je ne blasphème pas ton nom ! »

III

A MOÏSE MOSER

Maudit Hambourg, le 14 décembre 1825.

. . . .

Je ne sais que penser : Cohen m'assure que Gans prêche le christianisme, et cherche à convertir les enfants d'Israël. Si c'est par conviction, c'est un fou ; si c'est par hypocrisie, un gredin. Je ne cesserai pas, il est vrai, d'aimer Gans; j'avoue pourtant qu'il m'eût été beaucoup plus agréable d'apprendre qu'il avait volé des cuillers d'argent.

Que toi, cher Moser, tu penses comme Gans, je ne puis le croire, bien que Cohn l'affirme et dise le tenir de toi-même. Il me serait très pénible que mon propre baptême pût t'apparaître sous un jour favorable. Je t'assure que, si les lois avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser. Je t'en dirai davantage de vive voix.

Samedi dernier, j'ai été au temple, et j'ai eu la joie d'entendre de mes propres oreilles les sorties du docteur Salo-

mon contre les juifs baptisés, raillant particulièrement « ces gens qui, par le seul espoir d'arriver à *une place* (*ipsissima verba*), se laissent entraîner jusqu'à devenir infidèles à la foi de leurs pères ».

Je t'assure que la prédication était bonne et que je compte faire visite, ces jours-ci, au docteur Salomon. — Cohn se montre grand pour moi.Je dîne chezlui le Schabbes (1); il me couvre de boulettes brûlantes (2), et je mange avec contrition ce mets national sacré, qui a plus fait pour la conservation du judaïsme que les trois livraisons de la *Revue* (3).

IV

A MOÏSE MOSER (4)

..... Mon frère m'a dit aussi que tu es très édifié par Ségur (5) et le nommes un nouveau Salluste. Aussi n'ai-je eu rien de plus pressé que de le lire; j'ai commencé avant-hier, et ce matin j'avais terminé le dernier chant. Cet ouvrage est un océan, une Odyssée et une Illiade, une élégie d'Ossian, un chant populaire, le soupir de tout le peuple français ! Un Salluste ! Ma foi, je veux bien ! Je ne saurais porter un jugement, en étant encore comme étourdi...

V

A LA HAUTE DIÈTE DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE (6)

Messeigneurs,

Le décret que vous avez émis, dans votre trente et unième séance de 1835, me pénètre d'une affliction profonde.

A cette affliction vient se mêler, je dois l'avouer, un sentiment d'étonnement extrême. Vous m'avez accusé, jugé,

(1) Le Sabbat.
(2) Mets de la cuisine juive.
(3) *Revue de la culture et de la science juives*.
(4) Sans date. Probablement de Lunebourg, commencement d'octobre 1825.
(5) *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant 1812*.
(6) Lettre publiée en français, par Heine, dans le *Journal des Débats* du 30 janvier 1836.

condamné sans m'avoir entendu, sans que nul ait été chargé de ma défense, sans que j'aie été cité à comparaître. Ce n'est pas ainsi que procédait, en pareil cas, le Saint-Empire dont la confédération germanique a pris la place. Le docteur Martin Luther, de glorieuse mémoire, put, avec un sauf-conduit, se présenter devant la Diète de l'Empire, et s'y défendre publiquement et en toute liberté. Loin de moi la présomption de me comparer à l'homme qui nous a conquis la liberté de discussion en matière religieuse ; mais il est naturel au disciple de se prévaloir de l'exemple du maître. Si vous ne daignez pas m'octroyer un sauf-conduit pour aller plaider ma cause en personne devant vos seigneuries, rendez-moi du moins la faculté de me défendre par la presse allemande, en levant momentanément l'interdit dont vous avez frappé mes écrits présents et à venir.

La démarche que je fais près de vous n'est pas une protestation : c'est simplement une supplique. Il m'est impossible de m'abstenir, car l'opinion publique interpréterait mon silence contre moi. Elle y verrait l'aveu des tendances coupables qu'on m'impute et le désaveu de mes écrits. Je me flatte, au contraire, qu'aussitôt que vous m'aurez permis de me défendre il me sera aisé de démontrer péremptoirement que ma plume a été guidée, non par une pensée irréligieuse et immorale, mais par une synthèse hautement morale et religieuse, à laquelle depuis longtemps ont rendu hommage, non seulement quelques écrivains de telle ou telle école littéraire désignée sous le nom de *Jeune Allemagne*, mais la plupart de nos plus illustres auteurs, tant poètes que philosophes. Quelle que soit, d'ailleurs, votre décision, Messeigneurs, au sujet de la présente supplique, soyez persuadés que j'obéirai toujours aux lois de ma patrie.

Ne croyez pas, Messeigneurs, que je songe à me prévaloir, pour vous braver, de ce que je suis hors de votre atteinte ; j'honore et honorerai toujours en vous l'autorité suprême de notre chère Allemagne. La sécurité personnelle que me garantit mon séjour à l'étranger m'est précieuse relativement à vous, en ce qu'elle doit vous être un gage de la sincérité des sentiments de considération parfaite et de profond respect que je professe pour Vos Seigneuries.

VI

A AUGUSTE LEWALD

Le 3 mai 1836.

Depuis hiér à midi je suis à la campagne et jouis du délicieux mois de mai... Il est même tombé ce matin une douce neige et les doigts me tremblent de froid. Mathilde (1) est assise près de moi, devant une grande cheminée où elle travaille à mes chemises neuves. Le feu ne se hâte guère de brûler, ne témoignant d'ailleurs aucune passion et ne trahissant sa présence que par une douce fumée. J'ai vécu, ces temps derniers, très agréablement à Paris, et Mathilde égaie ma vie par l'invariable variabilité de son humeur; il m'arrive rarement de songer à m'empoisonner ou à m'asphyxier. Il est probable que nous nous tuerons d'une autre manière, peut-être par une lecture où l'on meurt d'ennui.

M. *** lui a dit tant de choses glorieuses sur mes écrits qu'elle n'a eu de repos que je ne sois allé chez Renduel lui chercher l'édition française des *Reisebilder*. A peine en avait-elle lu une page qu'elle devint pâle comme la mort et, tremblant de tous ses membres, au nom de Dieu me pria de fermer le livre. Elle était précisément tombée sur un passage amoureux, et, jalouse comme elle l'est, elle n'admet même pas qu'avant qu'elle régnât sur moi j'aie pu prêter serment de fidélité à un autre régime. Il m'a fallu lui promettre qu'à l'avenir, dans mes livres, je n'adresserai aucune parole d'amour aux figures idéales nées de mon imagination...

... J'espère que le *Morgenblatt* a commencé à publier ma seconde *Nuit florentine* : elle a paru, dimanche dernier, en français, dans la *Revue*. En la lisant vous verrez qu'au besoin, si la politique et la religion m'étaient interdites, je pourrais gagner ma vie en écrivant des nouvelles. Je dois avouer que cela ne me réjouirait guère, n'y trouvant rien d'amusant. Mais il est bon dans les mauvais jours de pouvoir faire toutes sortes de travaux.

(1) Mathilde Mirat, femme de Heine.

VII

A MADAME HENRI HEINE (1)

Hambourg, 20 novembre 1843.

Ma femme chérie,

Je t'ai écrit hier d'acheter chez ta modiste deux chapeaux, un pour ma sœur, l'autre pour ma nièce. Mais ma nièce vient de me faire dire qu'elle ne veut pas de chapeau dans ce moment, vu qu'elle a encore deux chapeaux magnifiques, et qu'elle accouchera à la fin du mois prochain, ce qui l'empêchera de faire usage d'un nouveau chapeau de sitôt. Pour cette raison, tu n'as besoin d'acheter que le chapeau de ma sœur, qui doit être conditionné comme je te l'ai dit hier. Elle a la figure mince, mais ce n'est pas une grande femme ; elle est à peu près de la grandeur d'Elisa. Si le velours simple ou le velours crêpé est le plus à la mode, tu prendras un chapeau de cette étoffe ; mais, je le répète, il ne doit pas être trop cher ; la caisse doit être adressée comme je l'ai dit dans ma lettre d'hier. — Adieu, je t'embrasse. Mes affaires vont très bien, et je suis sur le point de régler mes intérêts avec mon libraire d'une manière très avantageuse. Il était bien nécessaire que je vinsse à Hambourg. — Je ne perds pas mon temps. Tu trouveras ici tout bien préparé.

Adieu ! Je ne pense qu'à toi, et je t'aime comme un fou que je suis.

VIII

A ALEXANDRE DUMAS (2)

Mon cher Dumas,

Je ne saurais vous dire combien m'ont ému vos articles sur Dorval ; ces pages, plutôt sanglotées qu'écrites et remplies d'une pitié presque cruelle, m'ont fait verser bien des larmes !

(1) Cette lettre est en français dans l'original.
(2) Lettre publiée dans *le Mousquetaire* du 2 août 1855.

Merci pour ces larmes, ou, pour mieux dire, pour ce prétexte de pleurer, car le cœur humain, cet orgueilleux chien de cœur! est ainsi fait, que, quelque oppressé qu'il se sente, parfois il voudrait crever plutôt que chercher à se soulager par des larmes; ce chien de cœur orgueilleux doit être très content chaque fois qu'il lui est permis de se désaltérer de ses propres douleurs par des larmes, tout en ayant l'air de ne pleurer que sur les infortunes des autres! Merci donc pour vos pages attendrissantes sur Dorval!

Le lendemain de votre appel aux sympathies posthumes des amis de la défunte, je me suis empressé d'y répondre en envoyant *vingt francs* aux bureaux du *Mousquetaire*. Aujourd'hui que vous retirez la souscription, et que vous inxitez les souscripteurs à retirer aussi leurs versements, vous me causez un petit embarras; mes sentiments superstitieux ne me permettent pas de remettre dans ma bourse de l'argent destiné à m'associer à une œuvre pieuse, même en me proposant de l'employer plus tard à une œuvre analogue. Je vous prie donc, mon cher ami, de disposer de ces pauvres vingt francs en faveur des petites filles incurables pour lesquelles vous avez quêté souvent d'une manière si touchante. J'a oublié le nom de la petite communauté des bonnes sœurs qui se vouent aux soins de ces enfants malheureux, et je vous prie de m'en donner de nouveau l'adresse, car il pourrait bien arriver que j'en eusse besoin dans un moment où des velléités de charité me passent par la tête; j'aime de temps en temps à faire remettre une carte chez le bon Dieu.

Je suis toujours dans le même état: mes crampes de gorge sont toujours les mêmes, et elles m'empêchent de faire de longues dictées. Le mot *dicter* me rappelle, dans ce moment, l'imbécile Bavarois qui était mon domestique à Munich. Il avait remarqué que souvent, pendant des journées entières, j'étais occupé à dicter, et, lorsqu'un de ses dignes compatriotes lui demandait quel était mon état, il répondait: « Mon maître est dictateur! »

Adieu; je dois déposer ici ma dictature, et j'ai hâte de vous dire mille amitiés. — Votre tout dévoué.

Paris, le 2 août 1855.

IX

A FERDINAND LASSALLE

Paris, le 11 février 1846.

Bien cher Lassalle,

Vous avez oublié, dans votre dernière lettre, de me faire connaître votre adresse, et j'hésite à vous dire franchement, par l'intermédiaire d'une tierce personne, mon opinion sur ce qui fait l'objet le plus important de votre missive. Toutefois, je vous annonce que tout ce que vous désirez se fera. En ce qui concerne Mendelssohn — je ne comprends pas que vous puissiez attacher quelque valeur à cette affaire insignifiante — en ce qui concerne Mendelssohn, je me rends volontiers à votre désir, et plus un mot méchant ne sera imprimé contre lui. Je lui en veux à cause de son *Christus;* je ne puis pardonner à cet homme, que sa situation de fortune rend indépendant, de servir les piétistes par son grand, son immense talent. Plus je suis pénétré de la valeur de ce talent, plus je m'irrite du méprisable usage qu'il en fait. Si j'avais le bonheur d'être un petit-fils de Moïse Mendelssohn, je n'accepterais pas de mettre en musique la pisse de l'agneau. Entre nous, le véritable motif pour lequel j'ai donné parfois des piqûres à Mendelssohn est qu'il a ici quelques fanatiques enthousiastes que je voulais fâcher, — par exemple votre compatriote Franck, et Hiller — et qui ont été assez peu nobles pour expliquer ces attaques par un désir que j'aurais eu de faire ainsi ma cour à Meyerbeer.

Je vous écris tout cela à dessein et avec détail, voulant que plus tard, mieux que la masse pour qui on les défigurera, vous puissiez connaître les vrais motifs de ma brouille avec Mendelssohn. Jusque-là, tout reste entre nous. Je vous écrirai longuement aussitôt que j'aurai votre adresse. Je suis toujours très souffrant; je n'y vois presque pas, et mes lèvres sont si paralysées que le baiser me devient impossible, et pourtant le baiser est plus indispensable que la parole, — dont je me passerais volontiers.

Je me réjouis beaucoup de l'arrivée de votre beau-frère et de votre sœur. Ici, tout est calme : bals masqués et opé-

ras. On ne parle depuis huit jours que des *Mousquetaires* d'Halévy, dont ma femme raffole. Cette dernière se porte bien, et querelle aussi peu cette année qu'on peut l'exiger d'une femme vertueuse.

Adieu. Soyez persuadé que je vous aime inexprimablement. Combien je suis heureux de ne m'être pas trompé à votre sujet; mais aussi je ne me suis jamais autant fié à personne, moi qui suis méfiant par expérience, non de nature. Depuis que j'ai reçu des lettres de vous, mon courage augmente et je me trouve mieux. Votre ami.

X

A JULES CAMPE (1)

Tarbes, le 1er septembre 1846.

Cher Campe,

J'ai longtemps tardé à vous écrire, espérant que cela irait mieux, et que j'aurais de meilleures choses à vous annoncer qu'aujourd'hui; par malheur, mon état, qui, depuis la fin de mai, avait sérieusement empiré, a pris dans ce moment une forme si grave que je m'en effraie moi-même. Pendant les premières semaines que j'ai passées à Barèges, je m'étais un peu remis, avais repris quelque espoir; mais, depuis lors, cela a marché avec la lenteur d'un escargot; les organes de la parole sont si paralysés que je ne puis parler, et voilà quatre mois que je ne mange pas, à cause de la difficulté de mastication et de déglutition, et l'absence de goût. Aussi ai-je affreusement maigri; mon pauvre ventre a pitoyablement disparu, et j'ai l'air d'un Annibal borgne et décharné. De tristes symptômes (des étourdissements continuels) m'ont décidé à repartir précipitamment pour Paris, et hier j'ai quitté Barèges. Je ne suis nullement inquiet, mais prêt à tout, et, comme je l'ai fait jusqu'ici, je supporte patiemment ce qui ne se peut changer, ce qui est un vieux destin de l'humanité.

Mon opinion est que je suis condamné sans retour, mais que peut-être je vivrai quelque temps encore, un an ou

(1) Editeur d'Henri Heine.

deux au plus, misérablement, dans une lamentable agonie. Cela ne me regarde pas, c'est le soin des dieux éternels, qui n'ont rien à me reprocher, et dont j'ai toujours défendu la cause sur cette terre avec courage et amour. Le délicieux sentiment d'avoir mené une belle vie remplit mon âme, même dans ce temps de misère, et m'accompagnera, j'espère, dans les dernières heures jusqu'au blanc abîme. — Entre nous, celui-ci n'est pas ce qu'il y a de plus terrible; mourir est quelque chose d'effroyable, mais non pas la mort, si toutefois il y en a une. Peut-être la mort est-elle la dernière superstition.

Que dois-je dire du hasard qui, précisément dans ce temps, a répandu en Allemagne la fausse nouvelle de ma mort (1) ? Cette nouvelle ne m'a guère réjoui. A un autre moment j'en eusse ri. Par bonheur, j'avais presque en même temps, dans la *Gazette d'Augsbourg*, un article qui aura certainement troublé la joie de mes ennemis, si toutefois ce ne sont pas eux-mêmes qui ont forgé cette nouvelle.

XI

A CAROLINE JAUBERT (2)

Le 13 avril 1847.

Je vous remercie, madame, de vos dernières petites lettres et de vos autres dragées. Juliette (3), comme vous l'avez prévu, a croqué presque toute la boîte. Que vous êtes aimable !

J'ai passé un terrible hiver, et je suis étonné de n'avoir pas succombé. Ce sera pour une autre fois.

(1) Le 1er août 1846, on mandait, de Suisse, à la *Deutsche Allgemeine Zeitung* (n° du 7 août 1847) : « Le jour du vote sur la constitution bernoise, est mort dans le canton de Berne, à Glockenthal, village à un kilomètre de Thun, le poète Henri Heine. Il y avait quinze jours que, sur le conseil de médecins, il s'était rendu dans cette contrée qui, au pied des Alpes, est réputée pour son air pur et fortifiant, et où il possédait une villa. Il a succombé, dit-on, à une seconde attaque d'apoplexie. La nouvelle a été connue à Berne avant que l'on ait su qu'il se trouvait dans le pays. »

(2) Cette lettre est en français dans l'original.

(3) Nom qu'il donnait parfois à sa femme.

Je suis enchanté de ce que vous me dites de madame votre fille ; ça est jeune et rétablissable. Je viendrai très prochainement chez vous. Je suis curieux de voir Mme de Grignan comme reconvalescente.

Elle doit avoir beaucoup maigri, et la maigreur lui donne sans doute un charme tout nouveau. Au bout du compte, la chair cache la beauté, qui ne se révèle dans toute sa splendeur idéale qu'après qu'une maladie a miné le corps; quant à moi, je suis adonisé, à l'heure qu'il est, jusqu'au squelettisme. Les jolies femmes se retournent quand je passe dans les rues ; mes yeux fermés (l'œil droit n'est plus ouvert que d'un huitième), mes joues creuses, ma barbe délirante, ma démarche chancelante, tout cela me donne un air agonisant qui me va à ravir ! Je vous assure, j'ai dans ce moment un grand succès de moribond. Je mange des cœurs ; seulement je ne peux pas les digérer. Je suis à présent un homme très dangereux, et vous verrez comme la marquise Christine Trivulzi deviendra amoureuse de moi ; je suis précisément l'os funèbre qu'il lui faut.

Adieu, toute bonne et toute belle ! que Dieu vous préserve d'embellir à ma manière. Je vous recommande à sa sainte et digne garde.

XII

A LA MÊME (1)

Passy, 19 septembre 1848.

Petite Fée,

(C'est sous ce nom, qui vous a été donné par Mme Heine, que vous êtes connue chez nous). J'ai encore à vous remercier de la première gracieuse lettre que vous m'avez écrite au moment où vous alliez monter en voiture pour vous rendre aux Roches ou chez Mme de Grignan, je ne sais. Ce matin, j'ai reçu votre seconde lettre, dont le ton affectueux et compatissant me fait beaucoup de bien, quoique la nouvelle que vous me donnez n'est guère réjouissante. Pour dire la vérité, je suis tellement abasourdi de douleurs physiques

(1) Cette lettre est en français dans l'original.

que cette mauvaise nouvelle, la non-réussite aux Affaires étrangères, ne me fait pas grand'chose : un coup d'épingle à un homme qui se trouve sur le brasier ardent de la torture du Saint-Office.

En attendant, je vous remercie du zèle que vous avez montré à cette occasion, et je vous prie aussi d'être auprès de monsieur votre frère l'organe de ma reconnaissance sincère.

Je vous écris aujourd'hui pour vous dire que, demain, vous ne me trouveriez plus dans ma villa Dolorosa, de Passy, que je quitte pour rentrer à Paris, rue de Berlin, n° 9 (au coin de la rue d'Amsterdam) ; je n'y resterai que jusqu'à ce que Mme Heine ait trouvé un appartement plus convenable à l'état de ma santé. Depuis que j'ai eu la consolation de vous voir, mes maux ont augmenté, et des symptômes alarmants me décident à rentrer à Paris...

Je ne veux pas être enterré à Passy ; le cimetière doit y être bien ennuyeux. Je veux me rapprocher de Montmartre que j'ai depuis longtemps choisi pour ma dernière résidence. Mes crampes n'ont pas cessé ; au contraire, elles ont envahi toute l'épine dorsale, et montent jusqu'au cerveau, où elles ont fait peut-être plus de dégât que je ne puis le constater moi-même ; des pensées religieuses surgissent...

Adieu, petite Fée, que le bon Dieu vous pardonne vos enchantements et qu'il vous prenne sous sa sainte et digne garde.

XIII

A FRANÇOIS MIGNET (1)

Paris, le 17 janvier 1849.

Mon cher ami,

Venez donc me voir ! J'ai besoin de toucher la main d'un homme tel que vous, cela me fera peut-être du bien dans ce moment, où je suis plus souffrant que d'habitude ; je ne suis nullement gai, quoiqu'il se fasse dans le monde des choses assez drôles ; l'Allemagne l'emporte sur la France

(1) Lettre en français dans l'original.

en bacchanales politiques. Tout va bien chez nous au delà du Rhin, et le communiste le plus avancé pourrait y trouver la réalisation de ses idées. Oui, nous y jouissons du communisme de fait, sinon de titre; nous sommes parvenus à l'égalité des fortunes, car personne ne possède plus rien; nous sommes tous aussi gueux qu'on puisse jamais l'être en Icarie; nous sommes arrivés aussi à la communauté des femmes; seulement les maris ne s'en aperçoivent pas encore. Dieu est tout à fait détrôné, à la stupéfaction de David Strauss et de votre ami Henri Heine, qui, après avoir poussé à cette catastrophe pendant 20 ans, en sont épouvantés et attristés à l'instar de vos amis, MM. Odilon-Barot et consorts, lors de leur victoire sur la royauté, le 25 février, de funeste mémoire. — Aussi, je vous l'avoue, il s'est opéré en nous une grande réaction religieuse. David Strauss l'a confessé en plein parlement; quant à moi, c'est encore mon secret, que je ne confie qu'à ma garde-malade et à quelques femmes supérieures. Au risque d'être accusé de ganachisme, je ne vous cacherai non plus le grand événement de mon âme : j'ai déserté l'athéisme allemand, et je suis à la veille de rentrer dans le giron des croyances les plus banales. Je commence à m'apercevoir qu'un tout petit brin de Dieu ne saurait nuire à un pauvre homme, surtout quand on est couché sur le dos, tenaillé par les tortures les plus atroces. Je ne crois pas entièrement encore au ciel, mais j'ai déjà l'avant-goût de l'enfer par les brûlures qu'on vient de me faire sur la colonne vertébrale; c'est un progrès, car je peux me donner au diable, avantage que j'ai sur mes pauvres compatriotes athées qui en auraient cependant tant besoin pour le moment, surtout à Berlin, où le roi, il est vrai, a octroyé une très bonne constitution, mais contre laquelle on ressent une certaine répugnance semblable à l'aversion que nous inspire le plus grand gâteau à l'idée qu'il puisse contenir un peu de poison, un tout petit peu d'acide.

Je ne puis vous écrire sans vous demander un service, quelque petit qu'il soit, habitué que je suis d'être toujours votre obligé; aujourd'hui je vous demande de me prêter le livre de M. Thierry sur la conquête de l'Angleterre par les Normands; si vous pouvez en disposer pour quelques semaines, veuillez le remettre au porteur.

XIV

A. J.-H. DETMOLD

Paris, le 3 octobre 1854.

Bien cher Detmold,

Le vieux maître, paralysé et caduc, s'adresse au jeune maître pour qu'il l'assiste de sa vigueur encore fraîche et de son *ingenium* non affaibli. J'espère que Campe vous a envoyé les trois volumes de mes *Ecrits divers* (1) qui vont paraître sous peu et qu'il vous a fait part du service que j'attends de vous à cette occasion. A la lecture de la 2e et de la 3e partie, c'est-à-dire de *Lutèce*, vous vous serez tout de suite rendu compte des nouvelles misères que je me suis attirées. Entre nous soit dit, j'ai agi ainsi à une époque où j'espérais en triompher par les grands moyens qui étaient alors à ma disposition et les forces que je sentais encore en moi. Mais tant les unes que les autres me font défaut en ce moment et, par une rencontre de fatalités, je me trouve non seulement isolé, mais encore dans une situation physique si pénible, si effroyable que je n'en ai jamais supporté de pareilles.

Les difficultés les plus fâcheuses se sont élevées entre Campe et moi, et ce n'est que par de grands sacrifices d'argent que j'ai pu venir à bout de sa sournoiserie et de ses tracasseries; j'ai en lui le moins sûr des associés. Il me fourre dans des inimitiés qui ne me regardent en rien et pousse à l'écoulement de mes ouvages par des scandales que j'aimerais à éviter.

Nul ici qui puisse me toucher un mot de ce qui se passe dans le monde des maculatures, et je n'ai pas là-bas le plus petit organe à ma disposition. Autrefois je pouvais jusqu'à un certain point me servir de l'*Allgemeine Zeitung*, mais cette dernière marche maintenant avec l'infâme clique de Munich, et, comme vous l'avez vu dans mon livre, il faut absolument que je brise avec ce monde-là. Vous n'avez aucune idée combien, chez cette sorte de gens, se cache, à mon

(1) *Vermischte Schriften*.

endroit, d'ignoble perfidie, ce sous le manteau de la loyauté et de l'amitié allemandes. Le procédé avec lequel Meyerbeer dirige sa campagne contre moi vous est connu. Il n'est point de journal au monde où il n'ait aposté ses agents. Il emploie les créatures les plus basses pour m'attaquer indirectement, alors que moi j'ai toujours agi franchement avec lui. J'ai les pires choses à craindre de ce côté : toute la canaille lui est attachée et c'est lui l'âme de toutes les boutiques à cancans.

Le daguerréotype que j'ai fait de la potinière de Mme Léo vous amusera : par là j'ai vraiment mérité de l'humanité. C'est chez elle que furent toujours couvées les pires calomnies contre ma femme et moi, et même de là expédiées par ses soins à Hambourg, où prospèrent les familles et les commères dans le besoin.

Comme vous le voyez, il ne s'agit pas, mon bien cher Detmold, d'un article de louange pour mon livre, mais de paralyser les petites menées malfaisantes de mes adversaires par les moyens qu'ils emploient, de révéler au public, grâce à de très courtes notices dans les feuilles les plus diverses, comment, par la machination de personnalités blessées et leur coalition, s'est formé contre moi le complot de potins qui peut-être maintenant réussit. J'ai affaire aux pires ennemis ; ce sont les créatures les plus lâches et les plus rampantes, punaises sortant de lits fort bien connus. Je crois que mes indications vous seront utiles et que, pour moi, vous ferez tout ce qui est possible. Sachant ce que peut votre esprit, je suis tranquillisé par le seul fait de lui avoir remis ma cause; je sais aussi quel plaisir ce sera pour vous de pouvoir, de sang-froid, mettre en colère toute cette canaille qui se repose sur la sensibilité et la maladie de votre ami et sur l'abandon dans lequel il se trouve.

Vous voyez, mon bien cher Detmold, que jamais je ne vous abandonne quand je me trouve dans le besoin, mais vous me croirez aussi si je vous assure que bien souvent je pense à vous sans que la nécessité y soit pour quelque chose, et que les nuages qui assombrissent mon esprit se sont parfois dissipés à votre seul souvenir, comme par enchantement.

Une de vos parentes... était ici ces temps derniers ; je l'ai vue plusieurs fois : une belle âme éprouvant le besoin de s'intéresser aux affaires de ceux qui sont l'objet de sa

sympathie, et qui, mue par le plus délicieux sentiment sororal, est capable de vous interroger sur les plus petits détail, de votre budget, et peut-être aussi de colporter, toujours par impulsion de cœur, ce que son amour aura découvert — bref, une commère sentimentale. Sur ma vie ! pas un mot de ce jugement peu chrétien et, peut-être, injuste. Elle me parla de vous, sachant que nous étions amis, avec une sympathie très vive, et vous loua beaucoup, ce qui est d'autant plus glorieux pour vous que cette louange lui fut certainement fort pénible. Elle est très liée avec Pückler, ainsi qu'avec Gathy, l'enthousiaste de musique qui vit maintenant à Hambourg.

J'ai dû déménager il y a quelques semaines, et demeure actuellement aux Batignolles, 51, Grande-Rue, hors des barrières de Paris ; mais mon logement est froid et humide et, si je ne veux pas que mon état empire, il me faudra dans quelques semaines déménager de nouveau. Il ne me manquait plus que ces tribulations extérieures. Vous n'avez aucune idée des contrariétés et des dépenses énormes que me cause l'incapacité de Mathilde en matière d'installation ou de direction des affaires. C'est en plein dans ces ennuis que je vous écris aujourd'hui.

Il va de soi que vous ne direz rien à Campe de ce dont je vous ai prié. Ne cessez d'avoir l'œil sur Hambourg et de faire en sorte, autant par Campe que par vous-même, qu'en cette ville, où mes relations de famille les plus sérieuses pourraient avoir à souffrir, rien ne m'arrive de dangereux.

Et maintenant adieu et demeurez plein d'affection et de fidélité pour votre ami.

XV

A JOSEPH LEHMANN

Paris, le 5 octobre 1854.

Je vous suis très obligé de votre communication relative à la *Gazette d'Augsbourg*. Si ce n'est par hasard, je n'apprends vraiment rien, car je vis complètement isolé, et, à part mes deux secrétaires qui sont trop bien élevés l'un et l'autre pour s'occuper des cancans allemands, je ne vois

pas un seul compatriote. Mon éditeur, Jules Campe, ne me parle que de ce qui concerne ses propres intérêts. Peut-être, pour me ménager, me cache-t-on, là-bas, bien des choses, ce qui serait fort ridicule, endurci que je suis contre toutes les grossièretés, et déjà mort à presque toutes les vanités de ce monde.

Ma femme a fait fuir tous les Allemands de ma maison, et, dans le vrai sens du mot, en a mis certains à la porte. Plusieurs, dans ces dernières années, ont été râflés par la mort, d'autres sont partis en voyage ou sont dans des maisons de fous ou de correction, de sorte que, comme je vous le repète, je ne sais rien de ma patrie, ce qui pourtant me serait parfois nécessaire dans le cas où j'aurais à démentir un mensonge avéré, et, sous ce rapport, il me serait fort agréable que vous m'écrivissiez plus souvent. Assurément, rien ne peut me blesser et maintes choses pourraient même m'amuser. De plus, comme je me replongerai entièrement dans mes *Mémoires* dès que j'aurai trouvé du repos, il se peut qu'une communication sur les destinées et les changements de vieux amis du pays me soit de quelque utilité. Plus d'un, que je crois vivant, est mort depuis longtemps; tel autre, que je crois mort, est, dans l'intervalle, simplement devenu bête ou méchant.

Vous n'avez pas idée du succès fou remporté par mon article de la *Revue de Deux-Mondes*. Dans quelques semaines, il paraîtra en entier dans mon livre *De l'Allemagne*, pour lequel il a été écrit sous forme de conclusion.

Je publie mes œuvres en français chez Michel Lévy frères, que l'on m'a recommandés comme éditeurs. J'avais le choix entre eux et un autre libraire qui a été autrefois *bonnetier*, c'est-à-dire, fabricant de bonnets de nuit, et j'ai donné la préférence aux premiers, précisément peut-être parce qu'ils sont de la tribu de Lévy. Je crois que M. Lévy n'en est pas moins honnête homme, et mérite ma confiance ; et, dussé-je me tromper à mon grand détriment, je ne puis me laisser diriger par le vieux préjugé anti-juif. Je crois que, si on leur fait gagner de l'argent, ils sont au moins reconnaissants, et nous exploitent moins que leurs collègues chrétiens. Une grande civilisation du cœur leur est restée par une tradition ininterrompue de deux mille ans. C'est pourquoi, il me semble, ils ont pu prendre part si vite à la

culture européenne, n'ayant rien eu à apprendre en fait de sentiment, et n'ayant eu besoin que de s'approprier le savoir. Mais vous savez tout cela mieux que moi ; ce n'est pour vous qu'une indication pour la compréhension des *Aveux*. Bien que j'aie prié Campe de vous envoyer ces derniers, vous ne les recevrez certainement que le jour où le Messie viendra, si, selon la tradition, il arrive monté sur un âne, et ne prend pas le chemin de fer.

. . . .

Je sais à peine ce que je dicte, tellement l'abus de l'opium m'endort. Je finis en vous remerciant encore de votre bonté, et vous salue des plus amicalement.

XVI

A. H. LASSALLE (1), A BRESLAU

. . . .

Je n'ai pas de nouvelles de votre fils, et je suis très désireux d'apprendre quelque chose sur lui. Je voudrais voir le visage qu'il ferait s'il venait à savoir que, las de toute philosophie athée, je suis revenu à l'humble croyance en Dieu du pauvre homme. Ce que l'on dit de moi — bien qu'exagéré — est en effet la vérité. Si Ferdinand a encore intérieurement quelque tranquillité d'esprit, cette nouvelle ne peut que le faire réfléchir salutairement.

Je vous dis adieu. Donnez-moi bientôt quelque bonne nouvelle et agréez l'assurance de ma considération distinguée.

XVII

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER (2)

Cher monsieur Taillandier,

J'ai un peu tardé à vous écrire, parce que je ne pouvais pas remettre la main sur l'article de Chasles (3); enfin, j'ai

(1) Père de Ferdinand Lassalle.
(2) Lettre en français dans l'original.
(3) Voir à l'*Appendice* la lettre autobiographique de Heine à Philarète Chasles.

trouvé une espèce d'épreuve que j'ai hâte de vous faire parvenir. Je vous envoie, en même temps, une notice qu'un de mes amis a écrite il y a sept ans, et qui n'a pas été imprimée.

Ma tête est trop délabrée pour que je sois en état de dicter des notes récentes. Je me borne à vous dire que la date de ma naissance n'est pas trop exacte dans les notices biographiques sur mon compte. Entre nous soit dit, ces inexactudes semblent provenir d'erreurs volontaires, qu'on a commises en ma faveur lors de l'invasion prussienne, pour me soustraire au service de Sa majesté le roi de Prusse. Depuis, toutes nos archives de famille ont été perdues dans plusieurs incendies, à Hambourg. En regardant mon acte de baptême, je trouve le 13 décembre 1799 comme date de ma naissance. La chose la plus importante, c'est que je suis né, et né aux bords du Rhin, où j'avais déjà fait, à l'âge de seize ans, une poésie sur Napoléon, que vous trouverez dans mon *Buch der Lieder*, sous le titre *les Deux Grenadiers*, et qui vous fera voir que tout mon culte d'alors était l'empereur.

Mes ancêtres ont appartenu à la religion juive; je ne me suis jamais enorgueilli de cette origine, moi qui me sentais déjà assez humilié quand on me prenait pour une créature simplement humaine, pendant que Hégel m'avait fait croire que j'étais un dieu! J'étais si fier de ma divinité, je me croyais si grand, que, quand je passais par la porte Saint-Martin ou Saint-Denis, je baissais involontairement la tête, craignant de me heurter contre l'arc. C'était une belle époque, qui est passée depuis longtemps, et à laquelle je ne puis penser sans tristesse, en la comparant à mon état actuel, où je suis misérablement couché sur le dos. Ma maladie fait des progrès terribles!

Je n'ai pas encore reçu mon *Faust*. Aussitôt qu'il arrivera, je vous l'enverrai sous bande.

En vous remerciant de tout l'intérêt que vous me témoignez, je ne saurais assez vous exprimer combien je vous affectionne et quelle haute estime je vous porte. Veuillez en recevoir l'assurance sincère de votre tout dévoué.

Paris, 3 novembre 1851.

XVIII

A ALFRED MEISSNER

Le 4 mai 1854.

Cher Meissner,

C'est avec joie que j'ai appris par votre lettre que, non seulement vous avez conservé un agréable souvenir de moi et de vos amis parisiens, mais encore n'avez en rien abandonné le projet de revenir bientôt dans ce monde corrompu des bords de la Seine... Quant à moi, je vais de pire en pire, ma vue diminue journellement et le temps est proche où mon esprit, qui est encore solide et gai, succombera sous les souffrances physiques... Quand vous reviendrez, vous trouverez peu de changements dans le cercle de nos connaissances. Il y aurait une bonne histoire à raconter sur Wihl (1), mais, comme je suis très malade, je me contente d'en esquisser les contours. Il y a quelques mois, notre ami pénétrait dans un de ces établissements qui portent, bien à tort, le nom de *Cabinets inodores*. En cet endroit, où la plupart des gens viennent chercher un innocent soulagement, le blessa la flèche du petit Cupidon : il s'éprit de la dame qui, à la caisse, perçoit la monnaie. Pour se rapprocher de la bien-chère, il simula une diarrhée chronique, jusqu'au jour où, grâce à ses assiduités, il parvint à gagner son cœur. Au dire de rapporteurs dignes de foi, il demeure maintenant des heures entières dans le cercle magique de l'aimée, et, des relations qui peu à peu se sont formées entre eux deux, germent pour lui des fleurs odorantes de poésie. J'ai entendu raconter qu'il les fera bientôt paraître sous le titre de *Violettes et Cactus*.

Et maintenant adieu! Puissiez-vous, lors de votre prochain voyage, me trouver encore parmi les vivants.

(1) Ludwig Wihl (1807-1882), philologue et littérateur allemand, auteur d'un volume de poésies intitulé *Westœstliche Schwalben*, traduit en français sous le nom de *le Pays Bleu* (Paris, 1865, in-12).

XIX

A BETTY HEINE

Paris, le 31 août 1854.

Chère mère,

J'ai une grande nouvelle à t'annoncer aujourd'hui. J'ai quitté mon ancien appartement de Paris et je demeure maintenant près de la Barrière, dans une maison dont je suis l'unique locataire. A cette maison est attenant un vaste jardin avec d'immenses arbres, où je puis passer les beaux jours le plus délicieusement du monde. Pour accomplir cette révolution j'ai dû faire d'énormes sacrifices d'argent, mais je ne le regrette en rien, car ma santé y gagnera considérablement. Le principe qui me dirige actuellement est de faire tout pour ma santé et rien pour les autres, pas même pour la gaspilleuse (1), à qui pourtant je ne laisserai jamais trop. — Voici ma nouvelle adresse : aux Batignolles, Grande-Rue, n° 51, à Paris.

Tu ne saurais te faire une idée, chère mère, comme le soleil et le bon air, dont j'étais privé dans mon ancien appartement, me font du bien. Hier, me sentant mieux que d'habitude, j'étais assis sous les arbres de mon propre jardin et je mangeais des prunes superbes qui, mûres à point, me tombaient d'elles-mêmes dans le bec. Je pensai à vous et me promis de vous écrire dès aujourd'hui, bien que je sois encore dans le désordre d'un emménagement. Ma femme, qui, en parlant d'elle-même, ne manque jamais de se désigner par les mots allemands : *meine Frau* (2), ce qui ne laisse pas d'être comique et de faire penser à un perroquet, vous envoie ses meilleures amitiés. Voici ce qu'elle vient de me dire : « Dis à ma mère que *meine Frau* est très occupée et que *meine Frau* l'embrasse mille fois. »

(1) Mathilde, sa femme.
(2) Ma femme.

XX

A JULES CAMPE

Paris, le 21 septembre 1854.

. . . .

J'assiste actuellement à un grand triomphe : mon article de la *Revue des Deux Mondes*, en dépit des mutilations qu'il a subies (1), fait fureur, et, comme me le disait hier le rédacteur de la *Revue*, on ne parle point en ce moment d'autre chose, et bien des personnes qui savent l'allemand sont impatientes de pouvoir lire le tout dans l'original. Mon but de faire une annonce monstre est atteint; mais il est nécessaire, je vous l'ai déjà dit, que vous accélériez le tirage. A ce que m'assure le directeur de la *Revue*, jamais article n'a fait tant de sensation, et ce succès ne saurait être comparé à celui des *Dieux en Exil*. Je ne puis m'empêcher de ressentir une maligne joie à vous écrire cela, car c'est précisément mon ami Jules Campe qui a prédit un si fâcheux avenir à ce morceau. L'autre jour, dans *le Mousquetaire*, il y avait sur cet article quelques remarques que je vous enverrai peut-être si je puis retrouver ce journal...

(1) Il s'agit des *Aveux*, parus dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 septembre 1854.



APPENDICE

§ 1

Notice biographique

Henri Heine, célèbre poète et écrivain, né à Dusseldorf, de parents juifs sans fortune, le 13 décembre 1797, mort à Paris (1), le 17 février 1856. Ses premières et ses plus importantes impressions politiques datent du temps où le pays rhénan se trouvait sous la domination anti-féodale de Napoléon (1806-1813). Il fréquenta le lycée de 1808 à 1814, pour entrer ensuite dans le commerce. Après des essais malheureux dans cette carrière (à Hambourg de 1816 à 1819), il se consacra, avec l'appui de son oncle, le riche Salomon Heine, de Hambourg, à l'étude du droit, dans les universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin, où il suivit en même temps les cours de philologie germanique et de philosophie avec assiduité. Il se convertit au christianisme le 28 juin 1825, et passa son doctorat le 20 juillet de la même année à Gœttingue. Il eut alors l'idée de s'établir avocat à Hambourg, mais des raisons demeurées inconnues la lui ayant fait abandonner, il vécut tour à tour à Londres, à Munich (1828, en qualité de rédacteur aux *Annales politiques* de Cotta), dans l'Italie septentrionale, particulièrement à Berlin et à Hambourg, jusqu'au jour où, en 1831, à la suite de contrariétés et de déceptions, il se rendit à Paris, qui était alors la *Mecque* du libéralisme. Les souffrances de cœur que, dans cette première période de sa vie, lui fit éprouver un amour malheureux pour sa cousine Amélie et, plus tard, pour Thérèse, sœur de cette dernière, eurent une influence profonde sur son développement poétique, et c'est sur ces expériences sentimentales que reposent la plupart de ses confessions lyriques. Malgré la nostalgie qui s'emparait de lui à Paris de fois à autres, il ne lui fut plus possible de revenir en Allemagne que pour un temps court, à l'automne 1843 et à l'automne 1844, à chacune de ces deux époques n'arrivant que pour repartir.

(1) Avenue Matignon, n° 3.

La Diète germanique, par un décret daté de décembre 1835, ayant condamné tous les écrits de la « Jeune Allemagne », dont Heine faisait partie, la situation pécuniaire de ce dernier se trouva fort compromise. Son principal revenu consistait en une pension de 4000 francs que lui servait annuellement son oncle Salomon, père d'Amélie et de Thérèse. En octobre 1834, Henri Heine avait fait la connaissance d'une Française, belle et bonne, sans instruction aucune mais d'humeur enjouée, Eugénie Mirat (1) (morte le 19 février 1883, à Passy), qu'il épousa le 34 août 1841, mariage qui fut consacré religieusement. Se trouvant dans une grande pénurie d'argent, il accomplit, en 1836 ou 1837, la démarche la plus grave de sa vie en sollicitant du gouvernement français une pension sur les fonds secrets, pension s'élevant à 4.800 francs, qui lui fut servie jusqu'à la chute de la monarchie de juillet, c'est-à-dire jusqu'en 1848.

En 1845, il fut atteint d'une affection de la moelle épinière qui, de 1848 jusqu'à sa mort, le cloua sur son lit, son *Matratzengruft* (2). Malgré son état physique des plus misérables, il conserva une admirable fraîcheur d'esprit, et c'est alors qu'ont pris naissance certaines de ses plus importantes productions en prose. Son tour d'esprit malicieux ne le quitta point et son concept du monde devint plus profond, sous la discipline de la souffrance.

Heine débuta dans la vie littéraire par ses *Gedichte* (3) (Berlin, 1822), que suivirent bientôt les *Tragœdien mit einem lyrischen Intermezzo* (4) (1823). Ses *Gedichte* rencontrèrent le plus chaud accueil auprès des critiques éminents d'alors, tels que Varnhagen et Immermann, mais les deux premiers volumes des *Reisebilder* (5) (1826), augmentés, en 1830-31, de deux autres volumes, eurent plus de succès encore...

Les poésies qu'il y avait fait entrer, Heine les redonna, jointe à d'autres antérieurement parues et à de plus récentes, dan le *Buch der Lieder* (6) (Hambourg, 1827) qui, réimprimé sans cesse, a toujours été considéré comme un des plus rares trésors de la littérature allemande.

Une fois fixé à Paris, Heine entreprit d'être le médiateur intellectuel entre Allemands et Français. C'est ainsi que furent écrits : *Beitræge zur Geschichte der neuen schœnen Litteratur*

(1) Mathilde-Crescence-Eugénie Mirat, née le 15 mars 1815 à Vinot de la Crétoire (Seine-et-Marne).
(2) Tombe de matelas.
(3) *Poésies*.
(4) *Tragédies avec un intermède lyrique*.
(5) *Tableaux de voyage*.
(6) *Livre des Chants*.

in Deutschland (1) (Hambourg, 1833, 2 vol.) qui, à une nouvelle édition, prirent pour titre: *Die romantische Schule* (2) (Hambourg, 1836); *Franzœsiche Zustœnde* (3) (Hambourg, 1833), collection d'articles écrits à Paris pour l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg,qu'il orna d'une préface des plus violentes contre la Réaction en Prusse; *Der Salon* (4) (Hambourg, 1835-1840, 4 vol.), où il exposait d'une façon originale l'histoire de la religion et de la philosophie allemandes (5) et, avec humour, la vie, la politique, le théâtre et l'art français (6), et où il publia des nouvelles humoristiques comme les *Memoiren des Hernn von Schnabelewopski* (7) et *Florentinische Nœchte* (8). Heine connut aussi, à Paris, les commencements du socialisme dans Saint-Simon et Enfantin, s'éprit de leurs doctrines qu'il fit aboutir étrangement à un sensualisme païen tout aux joies de la vie, opposé au spiritualisme judéo-chrétien. On remarque particulièrement des traces de cette théorie dans les écrits sur la littérature et la philosophie allemandes cités ci-dessus. Après un travail de moindre valeur intitulé *Shakespeare's Mœdchen und Frauen* (9) (Paris et Leipzig, 1839), Heine publia un mémoire sur *Ludwig Bœrne* (Hambourg, 1840) qui fit grand scandale et où, d'une façon des plus acerbes, il se déclarait l'adversaire absolu du « Nazaréen spiritualiste » qu'était Bœrne. En dépit de tout son libéralisme, Heine était plutôt intellectuellement un aristocrate et ne pouvait avoir la moindre compréhension des convictions exubérantes de Bœrne. A cette même époque il côtoya la politique dans ses *Neue Gedichte* (10). (Hambourg, 1844), dont les exquises romances sont parmi ses meilleures productions. Dans son épopée satirique: *Deutschland, ein Wintermœrchen* (11) (Hambourg, 1844), il se montra un nouvel Aristophane en même temps que dépourvu de tout sentiment patrioti-

(1) *Contributions à l'histoire des belles-lettres modernes en Allemagne.*

(2) *L'Ecole romantique.*

(3) *Etat des choses en France.*

(4) *Le Salon.*

(5) Ces articles, réunis à *Die romantische Schule* (l'Ecole romantique), *Geständnisse* (Aveux), *Elementargeister* (Esprits élémentaires), *Der Doktor Faust*, *Die Götter im Exil* (les Dieux en exil), *Die Gœttin Diana* (la déesse Diane), forment le volume: *Deutschland* (Allemagne).

(6) Articles reproduits en français dans *De la France* et *Lutèce*.

(7) *Mémoires de Monsieur de Schnabelewopski.*

(8) *Nuits florentines.*

(9) *Jeunes filles et femmes de Shakespeare.*

(10) *Nouveaux poèmes.*

(11) *Germania, conte d'hiver.*

que, cependant que, dans son *Atta Troll* (Hambourg, 1847), il est tout à fait remarquable par ses descriptions resplendissantes et ses tendances saines et vraiment poétiques.

De sa chambre de patient, émana encore : *Romanzero* (1) (Hambourg, 1851), qui contient ses plus belles ballades et ses plaintes les plus pénétrantes et où, dans un court épilogue, le poète confesse son retour au théisme ; un ballet fantastique : *Der Doctor Faust* (2) (Hambourg, 1851), et *Vermischte Schriften* (3) (Hambourg, 1854, 2 vol.). De ses œuvres posthumes il n'a été publié que : *Letzte Gedichte und Gedanken* (4) (Hambourg, 1869) et, nombre d'années après sa mort, un fragment de ses *Memoiren* (5) (Hambourg, 1884) se rapportant à ses jeunes années. On ne sait rien de certain sur le sort des autres parties de ce dernier ouvrage.

. . . .

La première édition complète des œuvres de Heine fut faite par les soins de A. Strodtmann (Hambourg, 1864-66, 21 vol.). La meilleure édition critique, avec toutes les variantes, une biographie, une introduction et des notes, est d'Elster (Leipzig, 1887-90, 7 vol.) (6).

Parmi les travaux publiés sur Heine, il faut citer : Meissner, *Heinrich Heine* (Hambourg, 1856) ; Strodtmann, *Heinrich Heines Leben und Werke* (Berlin, 1866-69, 2 vol.) ; Hüffer, *Aus dem Leben Heinrich Heines* (Berlin, 1877) ; Karpeles, *Heinrich Heine und seine Zeitgenossen* (Berlin, 1887) ; Bœlsche, *Heinrich Heine. Versuch einer æsthetisch-kritischen Analyse seiner Werke* (Leipzig, 1887) ; Elster, *Heines Buch der Lieder nebst einer Nachlese nach den ersten Druck und Handschriften* (Heilbr., 1887) ; Elster, *Zu Heines Biographie* (dans la *Vierteljahrschrift für Litteraturgeschichte*) ; Keiter, *Heinrich Heine* (dans les *Schriften* de la « Gœrres-Gesellchaft », Cologne, 1891) ; G. Brandes, *Das junge Deutschland* (Leipzig, 1890) (7).

(Extrait du Meyer's *Konversations Lexikon*.)

(1) *Romancero.*
(2) *Le Docteur Faust.*
(3) *Ecrits divers.*
(4) *Derniers Poèmes et Pensées.*
(5) *Mémoires.*
(6) A citer également *H. Heine's Gesammelte Werke* (von Gustav Karpeles herausgegeben), Berlin, 1893, 9 vol.
(7) Il conviendrait d'ajouter : Betz, *Heine in Frankreich* (Zurich, 1895) ; David Kaufmann, *Aus H. Heine's Ahnensaal* (Breslau, 1896) ; Jungmann, *H. Heine ein Nationaljude* (Berlin, 1896) ; Max Kaufmann, *Heines Liebesleben* (Zurich, 1897) ; G. Karpeles, *Heinrich Heine, Aus seinem Leben und aus seiner Zeit* (Leipzig, 1899) ; Paul Holzhausen, *Heine und Napoleon* (Francfort, 1903).

§ 2

Lettre autobiographique à Philarète Chasles

Paris, ce 15 janvier 1835.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je me hâte de vous donner les renseignements que vous demandez.

Je suis né l'an 1800, à Dusseldorf, ville sur le Rhin, occupée depuis 1806 jusqu'en 1814 par les Français, de sorte que, dans mon enfance, j'ai respiré l'air de la France. J'ai reçu ma première éducation dans le couvent des Franciscains, à Dusseldorf. Plus tard, j'entrai dans le gymnase de cette ville, qui fut alors nommé lycée. J'y passai par toutes les classes où l'on enseignait les *Humaniora*, et je me suis distingué dans la classe supérieure où le recteur Schallmayer enseignait la philosophie, le professeur Kramer les poètes classiques, le professeur Brewer les mathématiques et l'abbé Daulnoie la rhétorique et la poétique françaises. Ces hommes vivent encore, à l'exception du premier, prêtre catholique, qui prit un soin particulier de moi, je crois à cause du frère de ma mère, le conseiller aulique de Geldern, qui était son ami d'université, et, je crois aussi, à cause de mon grand-père, le docteur de Geldern, fameux médecin qui lui avait sauvé la vie. — Mon père était négociant et assez riche : il est mort. Ma mère, femme distinguée, vit encore, retirée du grand monde. J'ai une sœur, Mme Charlotte de Embden, et deux frères, dont l'un, Gustave de Geldern (il a pris le nom de ma mère), est officier des dragons au service de S. M. l'empereur d'Autriche ; l'autre, le docteur Maximilien Heine, est médecin de l'armée russe, avec laquelle il a passé le Balkan. — Mes études, interrompues par des caprices romanesques, par des essais d'établissement, par l'amour et d'autres maladies, furent continuées, l'an 1819, à Bonn, à Gœttingue, à Berlin. J'ai résidé pendant trois ans et demi à Berlin, où j'ai vécu dans l'intimité des hommes les plus distingués dans les sciences, et où j'ai souffert de toutes sortes de maladies, entre autres d'un coup d'épée dans les reins, qui me fut administré par un certain Keller, de Dantzig, dont je n'oublierai jamais le nom, parce qu'il est le seul homme qui a su me blesser de la manière la plus sensible. — J'ai étudié pendant sept ans dans les universités que je viens de nommer, et ce fut à Gœttingue, où je retournai, que je reçus le grade de docteur en droit, après un examen privé et une thèse publique, où le célèbre Hugo, alors doyen de la Faculté de jurisprudence, ne me fit pas grâce de la formalité scolastique. Quoique ce dernier fait vous paraisse assez

futile, je vous prie d'en prendre note, parce que, dans un livre qu'on vient de publier contre moi, on a soutenu que j'ai seulement acheté mon diplôme académique. De tous les mensonges qu'on a imprimés sur ma vie privée, c'est le seul que je voudrais voir démenti. Voyez l'orgueil du savant! Qu'on dise de moi que je suis bâtard, fils de bourreau, voleur de grand chemin, athée, mauvais poète : j'en ris; mais ça me déchire le cœur de voir contester ma dignité doctorale (entre nous, quoique docteur en droit, la jurisprudence est précisément celle de toutes les sciences dont je sais le moins). Dès l'âge de seize ans, j'ai fait des vers. Mes premières poésies furent publiées à Berlin, l'an 1821. Deux ans plus tard, parurent de nouvelles poésies avec deux tragédies. L'une de ces dernières fut jouée et sifflée à Brunswick, capitale du duché de Brunswick. L'an 1825, parut le premier volume des *Reisebilder;* les trois autres volumes furent publiés, quelques années après, chez MM. Hoffmann et Campe, qui sont toujours mes éditeurs. Durant les années 1826 jusqu'à 1831, j'ai résidé tour à tour à Lunebourg, à Hambourg et à Munich, où j'ai publié les *Annales politiques*, avec mon ami Lindner. Pendant les intervalles, j'ai fait des voyages dans des pays étrangers. Depuis douze ans, j'ai toujours passé les mois d'automne au bord de la mer, ordinairement dans une des petites îles de la mer du Nord. J'aime la mer comme une maîtresse, et j'ai chanté sa beauté et ses caprices. Ces poésies sont contenues dans l'édition allemande des *Reisebilder*. Je les ai retranchées dans l'édition française, où j'ai aussi retranché la partie polémique, qui se rapporte à la noblesse de naissance, aux teutomanes et à la propagande catholique. Quant à la noblesse, je l'ai encore discutée dans la préface des *Lettres de Kahldorf*, que je n'ai pas écrites moi-même, comme le croit le public allemand. Pour les Teutomanes, ces *Vieilles Allemagnes* dont le patriotisme ne consistait que dans une haine aveugle contre la France, je les ai poursuivis avec acharnement dans tous mes livres. C'est une animosité qui date encore de la *Burschenschaft*, dont je faisais partie. J'ai combattu en même temps contre la propagande catholique, les jésuites de l'Allemagne, tant pour châtier des calomniateurs qui m'ont attaqué les premiers que pour satisfaire à des penchants protestants. Ces penchants, il est vrai, ont pu quelquefois m'entraîner trop loin; car le protestantisme n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la révolution allemande, et j'appartenais à la confession luthérienne non seulement par acte de baptême, mais aussi par un enthousiasme batailleur qui me fit prendre part aux luttes de cette église militante. Tout en défendant les intérêts sociaux du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistiques. Cela m'a fait accuser d'athéisme. Des compatriotes mal instruits ou

malveillants ont depuis longtemps répandu la nouvelle que j'ai endossé la casaque Saint-Simonienne ; d'autres me gratifient de judaïsme. Je regrette de n'être pas toujours en état de récompenser de tels services. Je n'ai jamais fumé ; je n'aime pas non plus la bière, et ce n'est qu'en France que j'ai mangé la première choucroute. En littérature, j'ai tenté de tout : j'ai fait des poèmes lyriques, épiques et dramatiques; j'ai écrit sur les arts, la philosophie, sur la théologie, sur la politique... Que Dieu me le pardonne! Depuis douze ans je suis discuté en Allemagne : on me loue ou on me blâme, mais toujours avec passion et sans cesse. Là on m'aime, on me déteste, on m'apothéose, on m'injurie. Depuis le mois de mai 1831, je vis en France. Depuis presque quatre ans je n'ai pas entendu un rossignol allemand.

C'est assez. Je deviens triste. Si vous demandez encore d'autres renseignements, je vous les donnerai très volontiers. Je préfère toujours que vous les demandiez à moi-même. Parlez bien de moi, parlez bien de votre prochain comme le recommande l'Evangile, et recevez l'assurance de l'estime et de la considération distinguée avec laquelle je suis, etc.

J. HENRI HEINE.

§ 3

Maladie et Mort de Henri Heine

Ce fut au commencement de janvier 1848 qu'Henri Heine me fit sa dernière visite. Il s'était fait porter sur le dos de son domestique, de la voiture à mon second étage. Après cet effort, à peine déposé sur un canapé dans le salon, il fut saisi par une de ces terribles crises qui ont persisté jusqu'à son dernier jour : des crampes partant du cerveau et qui se prolongeaient jusqu'à l'extrémité des pieds. Cette souffrance intolérable ne cédait qu'à l'application de la morphine. On en saupoudrait des moxas, posés successivement et entretenus le long de l'épine dorsale; plus tard j'ai tenu de lui ce détail effrayant, qu'il était arrivé à absorber pour cinq cents francs par an de ce poison calmant.

Durant la crise dont j'étais le témoin involontaire, toute tremblante à voir souffrir ainsi, je ne pouvais que répéter en moi-même : Quelle idée, quelle folie de se transporter dans un état pareil ! Aussitôt que le calme parut se faire, je le suppliai de suspendre ses sorties jusqu'à ce qu'un traitement intelligent ait amélioré son état.

« Mon mal est incurable », fut la réponse... « Je vais me coucher et je ne me relèverai plus. Aussi suis-je ici, ma chère amie, pour vous arracher la promesse avec serment que vous viendrez



me voir chez moi et ne me délaisserez jamais. Si vous ne le jurez, je me fais rapporter, et vous cause de nouveau la belle peur de tout à l'heure. »

Alors Henri Heine, bien revenu à lui-même, se mit à tracer un tableau lamentable et comique de l'embarras où j'eusse été s'il fût mort là sur mon canapé ; le public aurait de suite mêlé l'amour à l'événement. « De quel charmant roman posthume je fusse devenu le héros ! » disait-il.

« Faites-moi une nouvelle là-dessus, aurait commandé Buloz à l'un de ses lieutenants. » S'arrêtant : « Non, il eût désigné un habile capitaine pour me faire honneur. »

. . . .

Au printemps 1848, par les soins du docteur Gruby, l'état du malade s'était amélioré; il avait recouvré l'usage des mains, la sensibilité du palais ; une paupière demeurait entr' ouverte, quelque espoir semblait justifié. Heine voulut s'essayer, prendre l'air pour se reposer : il entra au rez-de-chaussée, dans une galerie du Louvre où sont les statues ; il s'assit en face de la *Vénus de Milo*. Là, dans un demi-jour, sous l'influence de ce sourire divin, de cette beauté plastique qui désormais ne serait pour lui qu'un souvenir, il tomba dans un état extatique. Puis le passé, le présent, l'avenir, lui apparurent à la fois, et se confondirent dans un désespoir aigu.

« Ah ! que ne suis-je tombé mort, là même, en cet instant ! » s'écriait-il ; « c'était une mort poétique, païenne, superbe, et que je méritais. Oui, j'aurais dû m'éteindre dans cette angoisse. »

Après un court silence, reprenant un ton railleur : « Mais la déesse ne m'a pas tendu les bras ! Vous connaissez ses malheurs? sa divinité est réduite de moitié comme mon humanité. Or, en dépit de toutes les règles mathématiques et algébriques, nos deux moitiés ne pouvaient faire un tout. »

. . . .

Un matin, je reçus la visite d'un médecin envoyé pour me prévenir qu'Henri Heine venait de ressentir une crise très grave et qu'il serait heureux de me voir ; alarmée, je demandai au docteur si le malade était dans un danger imminent. Celui-ci, me croyant au courant des désolations de cet intérieur, parla ouvertement :

« Que peut notre art, répondit-il, luttant contre un amour insensé, une jalousie extravagante ? Rien n'en peut distraire Heine, puisque l'objet de sa folie est sans cesse près de lui. Dans ces conditions, le mariage était fatal ; il a singulièrement hâté la marche de la maladie. » — « Cependant, repris-je, sa femme le soigne parfaitement, et en l'état présent c'est pour lui une grande douceur. »

Haussant les épaules, le docteur poursuivit :

« Ce n'est pas la faute de sa femme; mais quels soins pourraient compenser le dommage d'une nuit comme celle qui vient de s'écouler ? J'ignore quels soupçons injustes traversèrent l'imagination du malade; je constate le fait ; se glissant ou plutôt se laissant tomber de son matelas posé à terre, se traînant sur le ventre à l'aide de ses mains, après des efforts qui furent le triomphe de sa volonté, il est parvenu jusqu'à la porte de la chambre de Mme Heine, où il est demeuré évanoui; combien de temps ? Nul ne le sait. ».

. . . .

Je promenais mes regards distraits autour du malade, et, remarquant pour la première fois une sorte d'appareil en corde, de la forme d'un étrier, cloué au mur en tête de sa couche, je lui demandai ce que signifiait cette nouveauté.

« Oh! ça, c'est une invention gymnastique, soi-disant pour exercer mon bras droit. Mais, entre nous, je crois plutôt une invite à la pendaison : attention délicate de mon docteur. »— « Il y a pourtant des imbéciles », continua Heine, « qui admirent le courage que j'ai de prolonger ma vie. Or, ont-ils jamais songé à la façon dont je m'y prendrais pour me donner la mort ? Je ne puis ni me pendre, ni m'empoisonner, encore moins me brûler la cervelle, ou me jeter par la fenêtre; me faut-il donc mourir de faim? Fi ! — un genre de mort contraire à tous mes principes. Sérieusement, nous admettrons qu'on veut au moins choisir la forme de son suicide, ou ne point s'en mêler. »

Jamais Henri Heine n'a songé à hâter sa fin, à se séparer volontairement de sa femme. N'avait-elle pas besoin de lui? n'était-il pas son protecteur ? Ce rôle le flattait particulièrement; tandis que Mme Heine s'occupait de ses fleurs ou de son perroquet, c'était lui qui, dans son état de *moribondage*, ordonnait, réglait et soldait toutes les dépenses. On ne pouvait le voir tirer de dessous son traversin un petit sac d'écus, qu'il déliait en tâtonnant, pour en sortir la somme que la servante réclamait, sans que la mémoire ne fût traversée par le souvenir de ses ancêtres. Mais ce qui lui appartenait au propre, c'était une humeur généreuse, qui le rendait ingénieux à choisir les dons qu'il envoyait à ses amis aux époques autorisées, telles que fêtes et jour de l'an.

. . . .

Nous avons déjà parlé du sentiment protecteur dont il entourait sa femme et dans lequel se plaisait le *moribondage* d'Heine. Mais il faut dire aussi qu'il était fier de subir l'influence magnétique de sa Juliette, influence si grande, assurait-il, que le son de *cette* voix, le contact de *cette* main, plusieurs fois, l'avait rattaché à la vie. Il faut citer à l'appui de ce pouvoir fluidique l'anecdote du perroquet, qui se place précisément dans les derniers temps de l'existence d'Henri Heine.

Pris au milieu de la nuit d'une de ces crises meurtrières, que cette fois on pouvait à bon droit croire la dernière, sa femme accourut près de lui pleine d'effroi; elle saisit sa main, la prenant, la réchauffant, la caressant. Elle pleurait à chaudes larmes, et, d'une voix entrecoupée, au travers des sanglots, il l'entendit répéter : « Non, Henri, non tu ne feras pas cela, tu ne mourras pas! Tu auras pitié! j'ai déjà perdu mon perroquet ce matin; si tu mourais, je serais trop malheureuse! »

« C'était un ordre », ajoutait-il, « j'ai obéi, j'ai continué de vivre ; vous comprenez, mon amie, quand on me donne de bonnes raisons... »

. . . .

Cependant, dès le commencement de cette année 1855, tout présageait une fin prochaine.

Les attaques de crampe se rapprochaient et l'effet puissant de la morphine s'épuisait.

Ce fut environ quinze jours avant la mort d'Henri Heine que, me présentant chez lui de bonne heure, ne rencontrant personne dans la première pièce, et la porte de sa chambre étant ouverte, j'y pénétrai sans bruit. On faisait son lit, pendant qu'il était déposé sur une espèce de fauteuil-chaise longue, qui avait exigé des mois entiers d'essais successifs avant qu'on fût parvenu à le satisfaire. Je demeurai là, debout, immobile, devinant qu'il eût été affligé de me donner le spectacle de sa destruction.

Une des servantes occupées autour de lui l'enleva sur les bras pour le remettre du fauteuil sur les matelas à terre, enroulé de flanelle. Son corps, réduit par l'atrophie, paraissait être celui d'un enfant de dix ans ; ses pieds pendaient inertes, ballottants, tordus, de façon que les talons se trouvaient placés devant, là où devait être le cou de pied...

... Lorsque, me séparant de lui, je mis, selon ma coutume, ma main dans la sienne, en manière d'adieu, il la garda quelque temps, puis murmura : « Ne tardez pas, mon amie, ce sera prudent. »

(*Souvenirs de Mme* C. JAUBERT.)

Le 13 février, il fut pris de convulsions et de vomissements, dont aucun remède ne put se rendre maître. Son corps était tellement habitué à tous les opiacés, que la morphine administrée à doses énormes ne réussit pas à lui procurer le moindre repos. Les vomissements durèrent trois jours consécutifs.

Il essaya d'écrire un nouveau testament ; mais dès les premières lignes, la plume échappa de ses doigts. Il se faisait illusion, néanmoins, et, comme sa femme, il espérait qu'il sortirait encore vainqueur de cette crise. Cependant le bruit s'était répandu dans Paris que la catastrophe approchait, et, à toute heure du jour,

on venait de tous côtés s'inscrire à sa porte et prendre de ses nouvelles.

La nuit du 16 février, le docteur Gruby, interrogé par Mme Heine, secoua la tête pour toute réponse et entra dans la chambre du malade. Il s'approcha de son lit, le regarda en silence et avec tant de tristesse, que celui-ci lui demanda :

— Vais-je donc mourir ?

Sa voix était ferme.

— Oui, répondit le docteur : l'heure est venue. Vous m'avez fait promettre de vous le dire, et je tiens ma promesse.

— C'est bien, dit le mourant sans se troubler.

Et, jusqu'au dernier instant, il garda la même sérénité d'âme.

A quatre heures du matin, il parlait encore tranquillement ; à cinq heures il s'endormait pour ne plus se réveiller.

C'était le 17 février 1856, un dimanche.

Mathilde, sa femme adorée, ne recueillit pas son dernier soupir : elle s'était retirée un peu auparavant et ne le retrouva que mort.

(PRINCESSE DELLA ROCCA : *Souvenirs intimes sur la vie de Henri Heine.*)

§ 4

Quelques mots de Heine.

Sur lui-même :

— Une choucroute arrosée d'ambroisie, telle est mon image.

A un ami qui, lors de son exil, lui offrait ses compliments de condoléance :

— Moi exilé ! — mais pas du tout, je suis un Prussien libéré.

— Je perds la vue et, comme le rossignol, je n'en chanterai que mieux.

Annonçant la paralysie du muscle facial du côté droit :

— Hélas ! je ne puis plus mâcher que d'un côté, plus pleurer que d'un œil ! je ne suis plus qu'un demi-homme. Je ne puis exprimer l'amour, je ne puis plaire que du côté gauche. O femmes ! à l'avenir, n'aurai-je plus droit qu'à la moitié d'un cœur ?...

Un duel ayant été la raison déterminante de son mariage :

— C'est le pistolet sur la gorge que mon bonheur s'est décidé.

Comme il avait plu la veille sur la route qui conduisait au lieu ud duel :

— Les chemins de l'honneur sont bien sales.

Sur sa femme :

— Elle n'a jamais rien lu de moi ; elle ne sait pas ce que c'est qu'un poète ! Cependant, j'ai découvert en elle une vague idée que mon nom est imprimé dans une revue, mais elle ne sait pas laquelle.

A Alexandre Weill, entrant chez lui peu après une visite de Ludwig Wihl :

— Weill, vous me trouverez un peu bête ce matin. Wihl sort d'ici, nous avons échangé nos idées (1).

— Même après les pleurs les plus sublimes, on finit toujours par se moucher.

Sur les Juifs :

— Quelle sacrée engeance que celle qui a imaginé de vendre des lorgnettes au genre humain pour l'empêcher d'y voir clair.

A Berlioz qui lui faisait une visite :

— Ah ! Berlioz, vous venez me voir ! Vous avez toujours été un original.

Comme on lui demandait s'il croyait que saint Denis eût pu marcher longtemps portant sa tête dans ses mains :

— En pareil cas, il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Le monothéisme, c'est le minimum d'une religion. Pour peu qu'on en prenne, on ne peut pas en prendre moins.

Quelque temps avant sa mort, interrompant sa femme qui priait à ses côtés Dieu de lui pardonner :

— N'en doute pas, ma chère, il me pardonnera, c'est son métier.

Après deux ou trois visites de l'abbé Caron que la princesse de Belgiojoso avait amené à son chevet de malade :

— La princesse m'avait amené l'abbé Caron, vous le saviez (*prenant un air de componction*), il avait éveillé en moi quelque velléité religieuse... (*puis riant*) mais décidément je reviens aux cataplasmes. Le soulagement est plus immédiat.

§ 5

Notice littéraire.

C'est un poète, et, de plus, un poète du XIXe siècle, de tous les siècles celui-là certainement qui protège le moins ses poètes contre eux-mêmes et les difficultés ou les convoitises de la vie...

(1) Voir, page 394, la note sur Ludwig Wihl.

Né juif, devenu protestant,mais ne croyant pas plus au judaïsme qu'au protestantisme, d'un pays où les châteaux de cartes philosophiques se succèdent avec la plus volubile rapidité et où chacun d'eux ne dépasse pas un équilibre de plus de quinze ans, il a joué avec ces petites constructions. Mais, comme un enfant vigoureux qui s'ennuie de ces grêles amusettes et qui s'en retourne à la récréation en plein air, il a fini par jeter le jeu de cartes sous la table et il est retourné, sans foi ni loi, à la Sensation, qui a décidé de sa vie ; — car Henri Heine est le poète de la Sensation, du Doute et de l'Impression personnelle, comme, du reste, le plus grand du XIXe siècle, l'auteur du *Childe Harold* et du *Don Juan*. Les gens sans pensée qui picorent sur des mots ont appelé Heine une âme païenne parce qu'il a fait jouer dans le diamant de son imagination réverbérante quelques formes du monde antique, mais il n'était pas plus païen que chrétien et que juif. Le judaïsme et le christianisme, et par ce mot de christianisme entendez le catholicisme — les idées protestantes étant tout ce qu'il y avait de plus antipathique à l'esprit de Heine, — le catholicisme donc et le judaïsme avaient laissé également en son âme des impressions superbes qu'il a superbement exprimées, quitte à s'en moquer une minute après ! Car l'enthousiasme et l'ironie étaient les deux boulets ramés, l'un brûlant, l'autre froid, de son genre de génie, — l'enthousiasme, qui ne dure pas ! l'ironie, qui revient toujours !

L'ironie ! Ordinairement, elle pousse tard chez les hommes. C'est une fleur amère d'arrière-saison. Mais chez Heine, phénomène étrange ! elle naquit sur la même branche que la rose pourpre de l'enthousiasme et la rose de la tendresse, — troisième rose, mais empoisonnée comme la fleur — rose aussi — du laurier. Lord Byron ne se prit à rire de ce rire dans lequel tremblent les larmes qu'on renfonce et qui vous retombent des yeux dans le cœur, que dans *Beppo*, l'un de ses derniers ouvrages, et dans le *Don Juan*, son chef-d'œuvre inachevé, plus grand que toutes les choses qui aient jamais été finies ! Heine, lui, s'y prit plus tôt. Il dut être ironique, enfant, même avec sa bonne ou avec sa mère ; ironique et tendre, comme il le fut plus tard avec les femmes qu'il aima. Mais le citron, d'abord délicieux aux jours de la jeunesse heureuse, devint, sous les trahisons de la vie, d'une acidité presque cruelle à travers la suavité des plus purs sorbets. Depuis les petits poèmes de *l'Intermezzo* — qui, justement, font l'effet de sorbets exquis servis dans le dé de cristal des fées, et qui ont tous cette goutte d'ironie qui relève toutes les saveurs, hélas ! en les rendant mortelles, — jusqu'à ses autres poèmes d'une concentration moins profonde et jusque dans les pages les plus sérieuses de ses ouvrages en prose, Henri Heine a toujours mêlé une ironie... est-ce divine ou diabolique qu'il faut dire ? car

elle nous fait volupté et douleur ; autant de bien que de mal *en même temps*. Et c'est si fort et si habituel, dans Henri Heine, que si, comme M. Taine, par exemple, j'avais la manie d'expliquer les esprits par une qualité première, j'expliquerais tout Henri Heine par celle-là.

. . . .

Je l'ai dit, c'est le poète moderne par excellence, — l'*excellence du mal* de ce temps. Absence de conviction ; tout caprice ! Pour faire le génie de Henri Heine, combien a-t-on broyé d'esprits ?... Il est Allemand et il est Français ; il est ancien, renaissance, et moderne surtout, et de la dernière heure du XIXe siècle, — ayant passé à travers toutes les idées, tous ces cerceaux d'or qui n'ont que des fonds en papiers-chiffe et qu'il a crevés, en les emportant !

C'est un fils de Rabelais et de Luther, qui, les larmes aux yeux, marie la bouffonnerie de ces deux immenses bouffons à une sentimentalité aussi grande que celle de Lamartine. C'est un Arioste triste, aussi féerique et aussi délicieusement fou que l'autre Arioste, qui montait l'hippogriffe ! C'est un Dante gai, — cela s'était-il vu ? — exilé comme l'homme de Florence, mais qui a des manières de parler de sa patrie encore plus tristes que celles de Dante, sous cette gaieté, mensonge et vérité, qui lui étreint avec une main si légère et des ongles si aigus le cœur ! C'est un Voltaire, mais qui a une âme, quand Voltaire n'a que de l'esprit. C'est un Gœthe, sans l'ennui de Gœthe, le Jupiter Olympien de l'ennui solennel et suprême, qui l'a fait tomber cinquante ans comme une pluie d'or sur l'Allemagne ; sur l'Allemagne, cette Danaé de l'ennui heureux, qui se jetait par terre pour le ramasser ! C'est un Hoffmann sans fumée de pipe, un Hoffmann qui met son fantastique dans le bleu le plus pur, dans les clairs de lune les plus blancs et les plus veloutés. C'est un Schiller idéal, moins l'odieuse philanthropaillerie. Et c'est enfin, pour trancher vivement sur tout cela, un Rivarol de métaphysique pittoresque, mais bien plus complet et bien plus étonnant que Rivarol..... Lisez son livre de l'Allemagne ! Vous serez étonné. C'est merveilleux d'appropriation et d'entente. Jamais personne n'a eu, comme Heine, de ces façons spirituelles, imagées, poétiques, cavalières et impertinentes d'entrer dans la philosophie et... d'en sortir ! D'ordinaire, l'impertinence ne sait pas. La sienne sait. Il ne dit pas : *Tarte à la crème!* comme le marquis. Il dit comment la tarte est faite, et il la jette par la fenêtre. Rivarol n'était qu'un métaphysicien pittoresque qui donnait du relief à l'abstrait. Mais Heine a ce don autant que Rivarol, et, de plus que Rivarol, la légèreté dans l'exactitude, la diaphanéité dans la profondeur. Dès qu'il en parle, il allège la philosophie. Elle ne lui pèse plus, ni à vous non plus qui le lisez, et véritablement il rappelle ces

femmes qui ressemblent presque à des magies encore plus qu'à des magiciennes, et qui, malades de ces maladies nerveuses et mystérieuses comme l'utérus dont elles sont sorties, lèvent une table de marbre de l'extrémité de leurs doigts tournés en fuseau et la portent comme une corbeille de fleurs !

JULES BARBEY D'AUREVILLY, *les Œuvres et les Hommes : les Poètes.*)

§ 6

Testament de Henri Heine.

Par devant M. Ferdinand-Léon Ducloux et M. Charles-Emile Rousse, notaires à Paris, soussignés,

Et en présence :

1° De M. Michel Jacob, marchand boulanger, demeurant à Paris, rue d'Amsterdam, 60;

2° Et M. Eugène Grouchy, marchand épicier, demeurant à Paris, rue d'Amsterdam, 52, tous deux témoins réunissant les conditions voulues par la loi, ainsi qu'ils l'ont déclaré aux notaires soussignés sur l'interpellation qui en a été faite séparément à chacun d'eux. Et dans la chambre à coucher de M. Heine ci-après nommé, sise au second étage d'une maison rue d'Amsterdam, 50, dans laquelle chambre à coucher éclairée sur la cour par une croisée, les notaires et les témoins susnommés, choisis par le testateur, se sont réunis à la réquisition expresse de ce dernier ;

A comparu :

M. Henri Heine, homme de lettres et docteur en droit, demeurant à Paris, rue d'Amsterdam, 50 ;

Lequel étant malade de corps, mais sain d'esprit, mémoire et entendement, ainsi qu'il est apparu auxdits notaires et témoins en conversant avec lui, a, dans la vue de la mort, dicté audit M Ducloux, en présence de M. Rousse et des témoins, son testament de la manière suivante :

§ 1er. — J'institue pour ma légataire universelle Mme Mathilde-Crescence Heine, née Mirat, mon épouse légitime, avec laquelle j'ai passé depuis de longues années mes bons et mes mauvais jours, et qui m'a soigné pendant la longue et cruelle durée de ma maladie. Je lui laisse en propriété pleine et entière, et sans aucunes conditions ni restrictions, tout ce que je possède et que je pourrai posséder à mon décès et tous mes droits à une profession quelconque.

§ 2. — A une époque où je me croyais un avenir opulent, j'ai

aliéné toute ma propriété littéraire à des conditions très modestes ; des événements malencontreux ont plus tard englouti le petit pécule que je possédais, et ma maladie ne me permet pas de refaire un peu ma fortune au profit de ma femme. La pension que je tiens de feu mon oncle Salomon Heine, et qui était toujours la base de mon budget, n'est assurée à ma femme qu'en partie. C'est moi-même qui l'avais voulu ainsi. Je ressens à présent les plus grands regrets de n'avoir pas mieux établi l'aisance de ma femme après ma mort. La susdite pension de mon oncle représentait, dans le principe, la rente d'une somme que ce bienfaiteur paternel ne se souciait pas de mettre entre mes mains de poète, inhabiles aux affaires, pour mieux m'en assurer une jouissance durable. Je comptais sur cette dotation lorsque j'unis à mon sort une personne que mon oncle distinguait beaucoup et à laquelle il donnait maint témoignage d'affection. Bien qu'il n'ait rien fait pour elle d'une manière officielle dans ses dispositions testamentaires, il n'en est pas moins à présumer que cet oubli est dû à un hasard fatal plutôt qu'aux sentiments du défunt. Lui, dont la magnificence a enrichi et doté tant de personnes étrangères à sa famille et à son cœur, ne peut pas être accusé d'une lésinerie mesquine, où il s'agissait du sort de l'épouse d'un neveu qui illustrait son nom. Les moindres gestes et paroles d'un homme qui était la générosité même doivent être interprétés comme généreux. Fils digne de son père, mon cousin Charles Heine s'est rencontré avec moi dans ces sentiments, et c'est avec un noble empressement qu'il a obtempéré à ma demande lorsque je l'ai prié de prendre l'engagement formel de payer après mon décès, à ma femme, comme rente viagère, la moitié de la pension qui datait de feu son père. Cette stipulation a eu lieu le 25 février 1847, et je suis encore ému du souvenir des nobles reproches que mon cousin, malgré nos dissentiments d'alors, me fit au sujet de mon peu de confiance en ses sentiments à l'égard de ma femme. Lorsqu'il me tendit la main comme gage de sa promesse, je la pressai contre mes pauvres yeux malades et la mouillai de larmes. Depuis, ma position s'est empirée et ma maladie a fait tarir bien des ressources que j'aurais pu laisser à ma femme ; ces vicissitudes imprévues et d'autres raisons graves me forcent d'avoir de nouveau recours aux sentiments dignes et justes de mon cousin. Je l'engage à ne point amoindrir de la moitié ma susdite pension en la reportant sur ma femme après ma mort, et à la lui payer intégralement telle que je la touchais pendant la vie de mon oncle.

Je dis exprès « telle que je la touchais pendant la vie de mon oncle », parce que, depuis presque cinq ans que ma maladie a augmenté de gravité, mon cousin Charles Heine a, de fait, plus que doublé la somme de ma pension, attention généreuse pour

laquelle je lui porte une grande gratitude. Il est plus que probable que je n'aurais pas besoin de faire cet appel à la libéralité de mon cousin, car je suis persuadé qu'avec la première pelletée de terre qu'il jettera sur ma tombe, selon son droit, comme mon plus proche parent, s'il se trouve à Paris lors de mon trépas, il oubliera tous ces vilains griefs que j'ai tant regrettés et expiés par une longue agonie. Il ne se souviendra certainement alors que de la bonne santé d'autrefois, de cette affinité et conformité de sentiments, qui nous unissaient dès notre tendre jeunesse, et il vouera une protection toute fraternelle à la veuve de son ami, mais il n'est pas inutile, pour le repos des uns et des autres, que les vivants sachent ce que leur demandent les morts.

§ 3. — Je désire qu'après mon décès tous mes papiers et toutes mes lettres soient enfermés scrupuleusement et tenus à la disposition de mon neveu Ludwig von Embden à qui je donnerai mes instructions ultérieures sur l'usage qu'il doit en faire, sans préjudice aux droits de propriété de ma légataire universelle.

§ 4. — Si je meurs avant que l'édition complète de mes œuvres ait paru, et que je n'aie pas pu présider à la direction de cette édition, ou même que ma mort soit arrivée avant qu'elle ne fût terminée, je prie mon parent, M. le docteur Rudolph Christiani, de me remplacer dans la direction de cette publication en se conformant strictement au prospectus que j'aurai laissé à ce sujet. Si mon ami M. Campe, l'éditeur de mes œuvres, désire quelques changements dans la manière dont j'ai coordonné mes différents écrits dans le susdit prospectus, je désire qu'on ne lui fasse pas de difficultés sous ce rapport, vu que j'ai toujours aimé à m'accommoder à ses besoins de libraire. La chose principale, c'est qu'il ne soit intercalé dans mes écrits aucune ligne que je n'aie pas destinée expressément à la publicité, ou qui ait été imprimée sans la signature de mon nom en toutes lettres. Un chiffre de convention ne suffit pas pour m'attribuer un écrit publié par quelque journal, attendu que l'indication de l'auteur par un chiffre dépendait toujours des rédacteurs en chef, qui ne se sont jamais interdit non plus l'habitude de faire des changements de fond ou de forme, dans un article signé seulement par un chiffre. Je fais défense expresse que sous aucun prétexte, quelque écrit d'un autre, si petit qu'il soit, soit annexé à mes ouvrages, à moins que ce ne soit une notice biographique émanée de la plume d'un de mes anciens amis à qui j'aurai demandé expressément un tel travail. J'entends que ma volonté, sous ce rapport, c'est-à-dire que mes livres ne serviront pas à remorquer ni à propager aucun écrit étranger, soit exécutée loyalement dans toute son étendue.

§ 5. — Je défends de soumettre mon corps après mon décès à une autopsie; seulement, comme ma maladie ressemblait souvent



à un cas cataleptique, je crois qu'on doit prendre la précaution de m'ouvrir une veine avant mon enterrement.

§ 6. — Si je me trouve à Paris à l'époque de mon décès, et que je n'habite pas trop loin de Montmartre, je désire être enterré dans le cimetière de ce nom, ayant une prédilection pour ce quartier, où j'ai résidé pendant de longues années.

§ 7. — Je demande que mon convoi soit aussi modeste que possible, et que les frais de mon enterrement n'excèdent pas le montant ordinaire de celui du plus simple bourgeois. Quoique par acte de baptême j'appartienne à la confession luthérienne, je ne désire pas que le clergé de cette Église soit convié à mon enterrement; je renonce même au ministère de tout autre sacerdoce pour célébrer mes funérailles; ce désir n'est pas dicté par quelque velléité d'esprit fort. Depuis quatre ans j'ai abdiqué tout orgueil philosophique et je suis revenu aux idées et aux sentiments religieux. Je meurs croyant en un Dieu unique et éternel créateur du monde, et dont j'implore la miséricorde pour mon âme immortelle. Je regrette d'avoir dans mes écrits quelquefois parlé des choses saintes sans le respect qui leur est dû, mais j'étais plutôt entraîné par l'esprit de mon époque que par mes propres propensions. Si j'ai à mon insu offensé les bonnes mœurs e la morale qui est la vraie essence de toutes les croyances monothéistes, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Je défends qu'aucun discours, en allemand ou en français, soit tenu sur ma tombe. En même temps, j'énonce le désir que mes compatriotes, quelque heureuses que puissent devenir les destinées de notre pays, s'abstiennent de transférer mes cendres en Allemagne; je n'ai jamais aimé à prêter ma personne à des mômeries politiques. La grande affaire de ma vie était de travailler à l'entente cordiale entre l'Allemagne et la France et à déjouer les artifices des ennemis de la démocratie qui exploitent à leur profit les animosités et les préjugés internationaux. Je crois avoir bien mérité autant de mes compatriotes que des Français, et les titres que j'ai à leur gratitude sont sans doute le plus précieux legs que j'ai à conférer à ma légataire universelle.

§ 8. — Je nomme pour exécuteur testamentaire M. Maxime Jaubert, conseiller à la Cour de cassation, et je le remercie de vouloir bien se charger de cette fonction.

Le présent testament a été ainsi dicté par M. Henri Heine et écrit en entier de la main de M. Ducloux, l'un des notaires soussignés, tel qu'il lui a été dicté par le testateur, le tout en présence desdits notaires et des témoins, lesquels, de ça interpellés, ont déclaré qu'ils n'étaient pas parents de la légataire.

Et, lecture faite en mêmes présences au testateur, il a déclaré comme contenant l'expression entière de sa volonté.

Fait et passé à Paris, dans la chambre à coucher de M. Heine, sus indiquée.

L'an 1851, le jeudi 13 novembre, vers six heures de relevée.

Et, après nouvelle lecture entière, le testateur et les témoins ont signé avec les notaires.

Enregistré à Paris, 3e bureau, le 20 février 1856.

§ 7

Principales éditions françaises d'œuvres de Henri Heine

De la France, 1833, 1 vol., E. Renduel.
Reisebilder, 1834, 2 vol., E. Renduel.
De l'Allemagne, 1835, 2 vol., E. Renduel.
Cette édition portait la dédicace suivante :

A Prosper Enfantin.

Vous avez désiré connaître la marche des idées en Allemagne, dans ces derniers temps, et les rapports qui rattachent le mouvement intellectuel de ce pays a la synthèse de la doctrine.

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en me demandant de vous édifier sur ce sujet, et je suis heureux de trouver cette occasion de communier avec vous à travers l'espace.

Permettez moi de vous offrir ce livre ; je voudrais croire qu'il pourra répondre au besoin de votre pensée. Quoi qu'il en puisse être, je vous prie de vouloir bien l'accepter comme un témoignage de sympathie respectueuse.

HENRI HEINE.

Reisebilder, 1853, 1 vol. Victor Lecon.
Cette édition fut faite sans l'autorisation de l'auteur.
De l'Allemagne, 1855, 2 vol., Michel Lévy frères.
Lutèce, 1855, 1 vol., Lévy frères.
Poèmes et Légendes, avec préface de Gérard de Nerval, 1855, 1 vol., Lévy frères.
Reisebilder, avec préface de Théophile Gautier, 1856, 2 vol., Lévy frères.
De la France, préface de Henri Julia, 1857, 1 vol., Lévy frères.
Drames et fantaises, avec préface de Saint-René Taillandier, 1864, 1 vol., Lévy frères.
Correspondance inédite (Ire et IIe séries), préface de Charles Berthould, 1866, 2 vol., Lévy frères.
De tout un peu, 1867, 1 vol., Lévy frères.
De l'Angleterre, 1867, 1 vol., Lévy frères.
Satires et Portraits, 1868, 1 vol., Lévy frères.
Allemands et Français, 1868, 1 vol., Lévy frères.

Correspondance inédite (IIIe série), 1877, 1 vol., Calmann Lévy.
Mémoires (trad. J. Bourdeau), 1884, 1 vol., Calmann Lévy.
Le Tambour Le Grand, suivi du *Voyage en Italie* (trad. Camille Prieur), 1889, 1 vol., Dentu.
Poésies inédites, 1885, 1 vol., Calmann Lévy.
Heine intime, Lettres inédites avec notes biographiques et commentaires par le baron L. de Embden (trad. Gourowitch), avec préface d'Arsène Houssaye, 1893, 1 vol., Le Soudier.

§ 8

Bibliographie française

a. — *Livres.*

ALFRED MICHIEL : *Etudes sur l Allemagne,* 1850, 2 vol. in-8° (Didron).
ARMAND DE PONTMARTIN : *Dernières causeries littéraires,* 1856, 2 vol. in-12 (Lévy frères).
EUGÈNE DÉ MIRECOURT : *Henri Heine,* 1856, in-32.
SAINT-RENÉ TAILLANDIER : *Écrivains et Poètes modernes,* 1861, in-12 (Lévy frères).
LOUIS VEUILLOT : *Les Odeurs de Paris,* 1866, in-8° (Palmé).
BLAZE DE BURY : *Les Ecrivains modernes de l'Allemagne*, 1868, in-12 (Lévy frères).
COMTE D'ALTON SHÉE : *Mes Mémoires,* 1868-69, 2 vol. in-8° (Librairie Internationale Universelle).
G.-A. HEINRICH : *Histoire de la littérature allemande,* 1888-1891, 3 vol. gr. in-8° (Leroux).
CAROLINE JAUBERT : *Souvenirs de Madame Caroline Jaubert,* 1881, in-12 (Hetzel).
PRINCESSE DELLA ROCCA : *Souvenirs sur la vie intime de Henri Heine,* 1881, in-16 (Calmann-Lévy).
A. BÜCHNER : *Essai sur Henri Heine*, 1881, in-8° (Caen, Leblanc-Handel).
KOHN-ABREST : *Les Coulisses d'un Livre*, 1884, in-8° (Hinrichsen).
AUGUSTE BARBIER : *Souvenirs personnels,* 1883, in-12 (Dentu).
ALEXANDRE WEILL : *Souvenirs intimes,* 1883, in-12 (Dentu).
CAMILLE SELDEN : *Les derniers jours de Henri Heine,* 1884, in-16 (Calmann-Lévy).
JULES BARBEY D'AUREVILLY : *Les Œuvres et les Hommes* (*les Poètes*), 1889, in-8° (Lemerre).
JULES BARBEY D'AUREVILLY : *Les Œuvres et les Hommes* (*Littérature étrangère*), 1890, in-8° (Lemerre).

ÉDOUARD GRENIER : *Souvenirs littéraires*, 1894, in-18 (Lemerre).
JULES LEGRAS : *Henri Heine poète*, 1897, in-18 (Calmann-Lévy).
HENRI LICHTENBERGER : *Henri Heine penseur*, 1905, in-8° (Alcan).

b. — *Articles de Journaux et de Revues.*

LOÈVE-VEIMARS : Introduction aux Reisebilder (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1832).
G.-A. D : De la France, par Henri Heine (*Europe littéraire*, 28 juin 1833).
EDGARD QUINET : Allemagne-Poésie (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1834).
PHILARÈTE CHASLES : Henri Heine (*Revue de Paris*, mars 1835).
SAINT-RENÉ TAILLANDIER : De l'état de la poésie en Allemagne (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1843).
SAINT-RENÉ TAILLANDIER : La Jeune Allemagne et la Jeune école hégélienne (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1844).
DANIEL STERN : Profession de foi politique de deux poètes : MM. Freiligrath et Henri Heine (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1844).
SAINT-RENÉ TAILLANDIER : Poésies nouvelles de Heine (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1845).
JUMIAN KLACZKO : Henri Heine (*Revue de Paris*, 1er janvier 1855).
LOUIS RATISBONNE : Henri Heine (*Revue contemporaine*, 31 mai 1855).
JULES JANIN : Henri Heine et la Jeunesse des poètes (*Indépendance belge*, 12 février 1865).
E. CARO : Les Deux Allemagnes : Mme de Staël et Henri Heine (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1871).
LUCIEN LÉVY : Henri Heine et la politique contemporaine (*Nouvelle Revue*, juillet 1881).
C. BELLAIGUE : Les Poésies de Henri Heine (*le Correspondant*, 10 mars 1884).
E. MONTÉGUT : Henri Heine (*Revue des Deux Mondes* 15 mai 1884).
C. BELLAIGUE : La Prose de Henri Heine (*le Correspondant*, 10 juillet 1884).
G. VALBERT : Henri Heine et ses derniers biographes allemands (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1886).
H. LICHTENBERGER : Les théories sociales de Henri Heine (*Annales de l'Est*, avril-juin 1893).
M. PALÉOLOGUE : L'Amour chez Henri Heine (*Revue de Paris*, 15 février 1884).

TABLE DES MATIÈRES

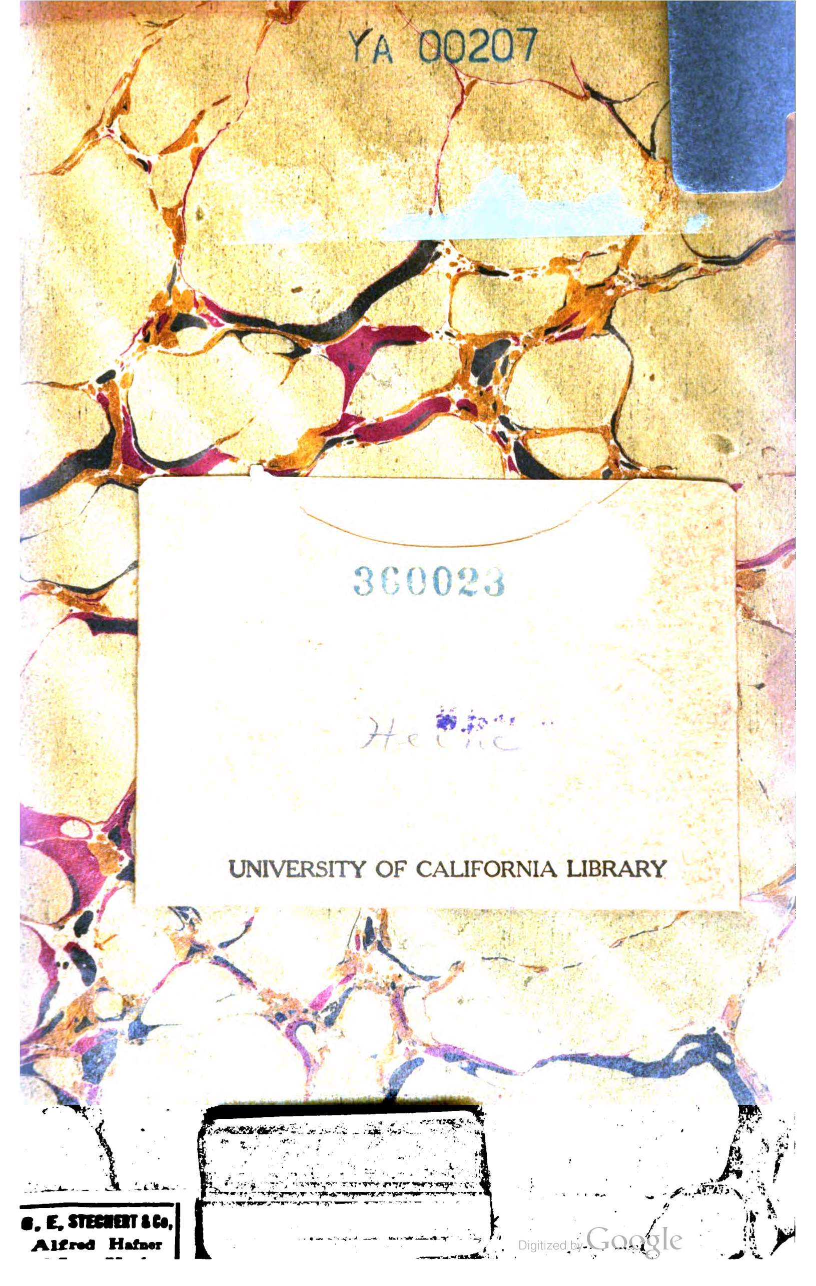
POÉSIE

PROSE

APPENDICE

Imprimerie du Mercure de France

Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, Poitiers.


YA 00207
360023
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
G. E. STECHERT & Co.
Alfred Hafner
Digitized by Google

